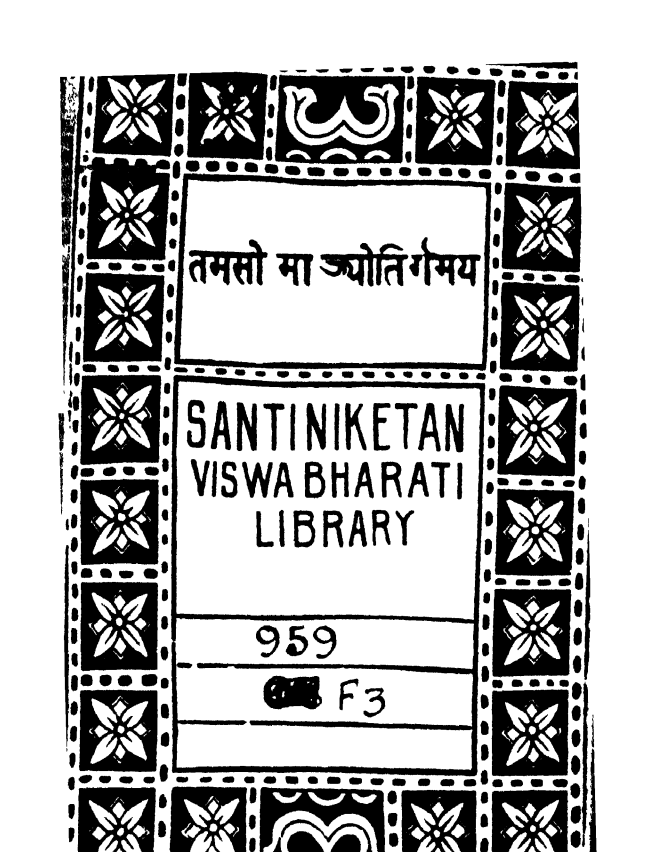


DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES
RELATIFS A L'INDOCHINE
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE MM. HENRI CORDIER ET LOUIS FINOT

RELATIONS DE VOYAGES ET TEXTES GÉOGRAPHIQUES

ARABES, PERSANS ET TURKS

RELATIFS A L'EXTRÊME-ORIENT

DU VIIIe AU XVIIIe SIÈCLES

TOME PREMIER

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER

DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES
RELATIFS A L'INDOCHINE
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE MM. HENRI CORDIER ET LOUIS FINOT

RELATIONS DE VOYAGES
ET
TEXTES GÉOGRAPHIQUES
ARABES, PERSANS ET TURKS
RELATIFS A L'EXTRÊME-ORIENT
DU VIIIe AU XVIIIe SIÈCLES

TRADUITS, REVUS ET ANNOTÉS

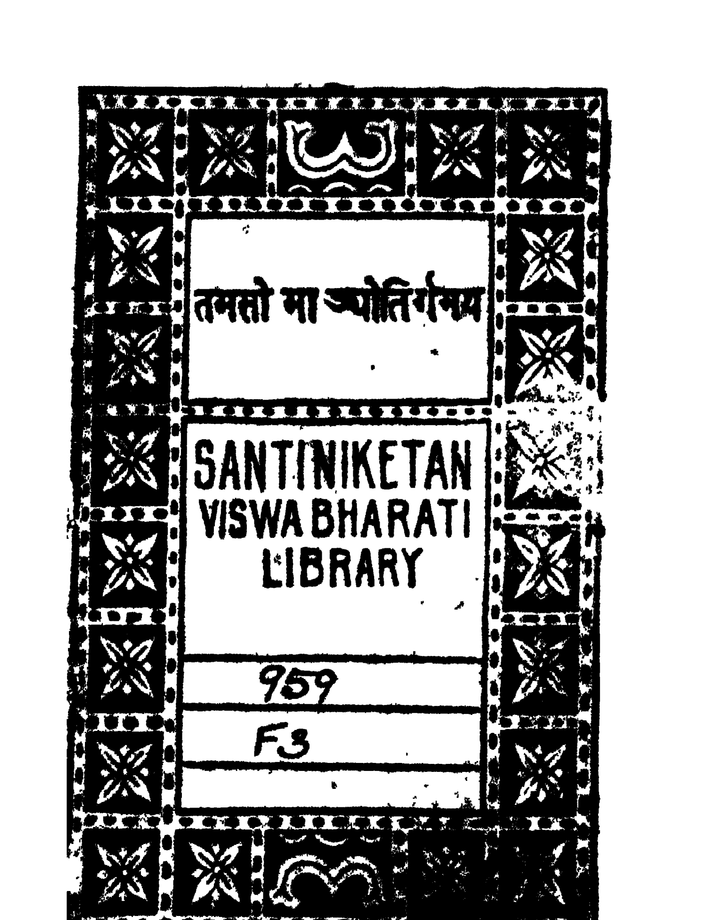
PAR

GABRIEL FERRAND

TOME PREMIER

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe.

1913


तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
959
F3

PRÉFACE

Les extraits des ouvrages arabes, persans et turks dont on trouvera plus loin la traduction dépassent le cadre initial de ce travail : je ne me suis pas tenu strictement aux informations ayant trait à l'Inde transgangétique et à l'Indonésie. Il m'a paru utile d'y ajouter certains passages non encore traduits ou insuffisamment interprétés, concernant l'Inde propre et la Chine, qui sont de nature à intéresser indianistes et sinologues. La relation de voyage de Abū Dulaf Mis'ar bin Muhalhil, par exemple, contient sur les hordes turques des informations précieuses. La traduction latine de Schlözer est assez rare et, en quelques points, inexacte ; la traduction allemande de Wüstenfeld d'après le manuscrit de Gotha, a paru dans une revue à peu près introuvable, en Allemagne même ; une traduction nouvelle était donc nécessaire, au moment surtout où les études sur l'Asie centrale prennent l'extension que l'on sait.

Une partie des pays, villes et mouillages de l'Océan Indien et de la mer de Chine occidentale dont il est question dans ce travail, me sont personnellement connus. Des hasards de carrière m'ont fait servir pendant quinze ans de l'Afrique orientale à la Chine. J'ai voyagé sur toutes les sortes de bâtiments qui sillonnent la mer des Indes, depuis les paquebots modernes, les navires de guerre, les voiliers européens jusqu'au boutre arabe et à la pirogue à balancier de Madagascar. Mes fonctions et les circonstances m'ont mis en relations avec des marins de toutes les nationalités et de toutes les races ; et les histoires que me contèrent ces gens de mer m'ont aidé à comprendre celles que rapporte le capitaine Bozorg dans le *Livre des merveilles de l'Inde*. Celle-ci, par exemple, pourrait figurer en bonne place dans le *Kitāb 'adjāib al-Hind*.

En 1859, à la suite de l'assassinat dans le golfe de Tadjoura, de notre agent consulaire à Aden, le capitaine Lambert, un navire de guerre fut envoyé dans les ports çomālis pour rechercher et punir les coupables[1]. Je ne sais si on put retrouver les véritables assassins ; mais des notables çomālis de Zayla' furent arrêtés, amenés à bord du bâtiment et conduits en France. Après un internement de quelque durée à Brest et à Toulon où quelques-uns moururent, on renvoya les prisonniers survivants dans leur pays. J'ai connu en 1882, l'un d'eux : Samater 'Oka. D'un caractère exceptionnellement gai et ouvert pour un çomāli, il n'avait conservé aucun mauvais souvenir du voyage accompli, les fers aux pieds, de Zayla' à Brest par le cap de Bonne-Espérance, ni des prisons de France. Grand conteur d'histoires, il narrait à ses compatriotes ébahis des aventures extraordinaires dont il affirmait avoir été le témoin ou le héros pendant son séjour en Europe ; il décrivait les gens étranges et les choses bizarres qu'il prétendait y avoir vu. Personne ne mit plus impudemment en pratique l'adage : a beau mentir qui vient de loin. Il racontait, un jour, à Zayla', en ma présence, être passé par un pays d'Europe situé près de *Brist* ou de *Tolōn* — Brest ou Toulon, les deux seuls noms géographiques qui lui restaient en mémoire —, dont les habitants étaient des êtres à corps humain surmonté d'une tête de chien. Audacieusement, il invoqua mon témoignage à l'appui de son dire. Comme je niais l'existence de ces européens cynocéphales, Samater jura qu'il disait vrai, qu'il avait vu et touché ces monstres ; et naturellement, les auditeurs ajoutèrent foi à son récit malgré mes protestations. A quelques jours de là, Samater vint me voir. « Je comprends, dit-il amicalement, que tu n'aies pas voulu admettre en public l'existence des hommes-chiens de ton pays ; mais tu sais bien que je n'invente rien : je les ai vus de mes yeux et tu les connais bien toi-même ». La discussion se prolongea, interminable et inutile ; mais il m'a bien semblé que

1. Cf. Gabriel Ferrand, *Notes sur la situation politique, commerciale et religieuse du pachalik de Harar et de ses dépendances* in *Bull. Soc. Géog. de l'Est*, Nancy, 1886, 1er trimestre, p. 7.

Samater croyait très fermement lui-même aux cynocéphales des environs de Brest ou de Toulon.

En 1895, pendant la campagne de Madagascar, j'étais à Majunga où débarquèrent toutes les troupes du corps expéditionnaire. Dès que les marins et soldats furent un peu familiarisés avec les noms de quelques fonctionnaires malgaches, des localités voisines et avec certains mots usuels, ils les modifièrent à leur goût, généralement par calembour. Le nom du gouverneur huva de la région, *Ramasumbazaha*, fut transformé en *Ramasse ton bazar*; celui de la femme du gouverneur de Maruvuay, *Randzamitenisua*, en *Range tes mitaines de soie*; *raimbilandza*, environ un franc de notre monnaie, en *reine blanche*; *Kačēpe*, le nom d'un village à l'entrée de la baie de Majunga, devint le *cap Cépet* par assimilation avec le nom d'un cap voisin de Toulon, bien connu de tous les marins de notre flotte et de nos troupes coloniales. Qu'on songe à une relation de voyage du XVIIe siècle, dans laquelle un marin français aurait noté un *cap Cépet* sur la côte nord-ouest de Madagascar. Quel ne serait pas l'embarras des géographes modernes pour identifier ce cap, si l'on ignorait qu'il s'agit d'un village malgache appelé *Kačēpe*. Il y a certainement des transformations de ce genre dans la toponomastique des anciens récits de voyages; mais en l'absence de renseignements circonstanciés, nous ne pouvons pas toujours rétablir la bonne leçon avec certitude. Lorsque, comme c'est le cas pour les textes arabes, une graphie en caractères orientaux, généralement fautive, nous est seule parvenue, les chances d'identification sont encore plus restreintes; aussi plusieurs toponymes restent-ils de véritables énigmes. La presque homographie de certains d'entre eux a été une autre cause de méprise tant pour les auteurs ou les copistes orientaux d'ouvrages géographiques, que pour les éditeurs et traducteurs européens. L'exemple le plus connu est celui de زابج, prononciation moderne *Zābadj*, prononciation ancienne *Zābag* < *Djāwaga* = Java, et زنج, pron. anc. *Zang*, pron. mod. *Zandj*, la côte orientale d'Afrique, qui sont fréquemment écrits l'un pour l'autre. Il s'agit de pays situés chacun à une extrémité de la

mer des Indes ; mais la conception ptoléméenne de l'Océan Indien adoptée par les Arabes, les avait rendus voisins, et ce fut une nouvelle source d'erreur.

Quelquefois, le hasard ou ce concours imprévu de circonstances défavorables qu'on a justement appelé « la malice des choses », ont fait que des toponymes à peu près identiques, homographes ou presque homographes en transcription arabe, se retrouvent tantôt relativement voisins, tantôt aux deux extrémités de l'Océan Indien. Il existe, par exemple, deux *Kāḳula*, l'un en Indochine orientale, l'autre sur la côte occidentale de la péninsule malaise. Ce dernier est dans le voisinage des *Kou-lo* = *Kula* et *Ko-lo* = *Kala* des textes chinois ; du *Kalah* des géographes arabes ; du Τάκωλα de Ptolémée ; de l'isthme de Kĕra, le Kra de nos cartes ; tous noms identiques ou phonétiquement apparentés. Le nom des Khmèr est généralement écrit قمار litt. *K.MāR*[1] ; Madagascar est l'île de قمر *Ḳomr* ou *Ḳomor* ; la montagne de la Lune, en Afrique orientale, d'où était supposé sourdre le Nil, s'appelle la montagne قمر qu'on lit tantôt *ḳamar*, lune, tantôt *ḳomr* comme le nom arabe de Madagascar. On a ainsi fréquemment confondu l'un avec l'autre, le Khmèr, Madagascar et l'Afrique orientale dont les noms sont rendus par les mêmes phonèmes *ḳ m r*. Il existe un Sofāla sur la côte occidentale de l'Inde et un autre en Afrique orientale ; mais les auteurs arabes les ont heureusement différenciés en nommant l'un, Sofāla de l'Inde et l'autre, Sofāla du Zandj. On trouve enfin, trois Waḳwāḳ ou Wāḳwāḳ dans l'Océan Indien : l'un en Indonésie, l'autre à Madagascar et le troisième en Afrique orientale. En plus de ces trois toponymes homophones et homographes, Waḳwāḳ ou Wāḳwāḳ reproduit assez exactement la forme chinoise d'un des anciens noms du Japon, *Wo-kouo*, phonétiquement *Wo-kwo*, litt. pays de Wa ; prononciation ancienne **Wo-kwak* ; ce qui constitue un quatrième homophone du même toponyme.

Il est heureusement des cas où la graphie orientale reproduit

1. Dans les transcriptions telles que قمار *Ḳ.MāR* ; صندر *Č.N.D.R*, *Ṣ.N.D.R*, le point indique que la consonne précédente n'est pas vocalisée dans le texte.

fidèlement le toponyme de l'Inde, de la Chine ou de l'Indonésie. Si la leçon arabe paraît être parfois d'une correction relative, c'est qu'elle n'a pas été lue comme elle devrait l'être ; on a négligé de restituer la prononciation ancienne de certains phonèmes et l'usage a consacré de véritables barbarismes. Ainsi, زابج est généralement lu *Zābedj*. L'*e* est sûrement fautif, car ce son n'existe pas en arabe : il faut, en ce qui concerne la seconde voyelle, lire *Zābadj*. Ce toponyme désigne un pays de l'Indonésie occidentale. *Z* n'existant dans l'alphabet d'aucune langue de cette région, est par conséquent en fonction de transcription. La spirante sonore arabe représente, en effet, ici la palatale sonore indonésienne *dj*. ج a cette dernière valeur en arabe moderne; mais puisque le ز initial de زابج = *dj* indonésien, le ج final ne transcrit sûrement pas une palatale sonore. On ne conçoit pas un nom tel que *Zābadj* < **Djābadj*, où la palatale sonore aurait été rendue en arabe par la spirante ز à l'initiale et par ج avec la même valeur phonétique, à la finale; la lecture *Zābadj* est donc fautive. Nous savons avec certitude que ج est une ancienne gutturale sonore qui s'est ensuite palatalisée. Il n'est pas douteux que dans زابج, ج soit en fonction de gutturale et qu'il faille lire non pas *Zābadj*, mais *Zābag*. Cette lecture nouvelle pleinement justifiée par la phonétique comparée, pourrait être admise sans plus; mais les textes chinois apportent une confirmation décisive de cette interprétation : la gutturale finale s'y trouve attestée, ainsi qu'on le verra plus loin. Pour une rectification identique, cf. جُزر, pron. mod. *Djuzr*, généralement écrit et lu fautivement جرز *Djurz*. Comme dans زابج, le ج de جُزر est en fonction de gutturale sonore et la spirante sonore ز transcrit la palatale sonore *dj*. جُزر est donc à lire *Guzr* = *Guzra* = *Gudjra* < skr. *Gurjara*. Il s'agit d'un roi Gujra de l'Inde. Cf. également جُرزان pron. mod. *Djurzān*, pron. anc. *Gurzān* < persan *Gurdjān*[1]. On trouvera dans les pages suivantes d'autres

1. *Apud* J. Marquart, *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*, *Abhandlungen der könig̣. Gesellschaft der Wissen. zu Göttingen, philos.-histor. Klasse, neue Folge*, Band III, n° 2. Berlin, 1901, p. 115.

lectures nouvelles qui permettent de localiser certains pays, villes ou peuples dont l'identification a pu être ainsi établie.

J'ai fréquemment mis à contribution dans les excursus, les *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIIe siècle* publiés en 1904, par M. Paul Pelliot dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*[1]. Par les nombreux extraits que j'en ai reproduits, on verra de quelle utilité sont les renseignements de source chinoise pour les études de géographie extrême-orientale. Alors que les géographes arabes n'ont généralement pas visité les pays situés à l'est de l'Inde, les Chinois, au contraire, ont été en contact direct avec les peuples étrangers dont ils parlent, soit par les ambassades qui venaient apporter le tribut en Chine, soit par les missions chinoises envoyées dans l'Inde transgangétique et en Indonésie. Ils ont noté avec soin les renseignements recueillis sur ces Barbares; aussi peut-on retrouver la plupart des toponymes de cette région sous leur transcription chinoise, qui est, en somme, beaucoup plus correcte et constante qu'il n'y paraît de prime abord Dans ses commentaires à l'itinéraire de Kia Tan, M. Pelliot a réuni et traduit des extraits d'un grand nombre d'ouvrages chinois et mis ainsi ces informations à la portée des non-sinologues. Il a, en même temps, montré de façon probante le cas qu'il fallait faire des *Geographical notes* de Schlegel et des identifications de quelques autres. La merveilleuse érudition chinoise de l'auteur des *Deux itinéraires*, sa critique ingénieuse et sûre ont été déjà louées comme il convient. Pour ma part, je considère les *Deux itinéraires de Chine en Inde* comme la plus magistrale étude de textes géographiques relatifs à l'Extrême-Orient qui ait paru depuis l'*Introduction générale à la géographie des Orientaux* de Reinaud. C'est à l'œuvre de cet illustre devancier que se rattache le mémoire de M. Pelliot[2].

En étudiant les notations chinoises de certains toponymes

1. T. IV, p. 131-413.

2. Cf. également deux autres mémoires du même auteur parus dans le même *Bulletin* sous le titre général de *Documents chinois sur l'Indo-Chine* : I. *Mémoires sur les coutumes du Cambodge* par Tcheou Ta-kouan (t. II); II. *Le Fou-nan* (t. III, p. 248-303).

étrangers, M. Pelliot a justement basé ses identifications sur la prononciation ancienne des caractères usités en transcription. J'ai tiré grand profit de ces restitutions et de quelques autres qui m'ont été personnellement indiquées. Les recherches auxquelles je me suis livré à cette occasion, m'ont fait vivement regretter l'absence d'une table complète des anciens sons des caractères chinois. Il est relativement aisé à un non-sinologue d'apprendre à reconnaître un certain nombre de caractères; mais, en ce qui concerne les études de géographie ancienne, la lecture des caractères ne peut être de quelque utilité que si elle s'accompagne de la connaissance de la prononciation ancienne[1]. Il serait donc extrêmement désirable qu'un sinologue veuille bien établir cette indispensable table de transcription. La réelle difficulté de ce travail est peut-être la raison qui en retarde encore l'entreprise; mais c'est une raison que ne saurait invoquer l'école sinologique française à laquelle je fais spécialement appel.

Dans ses *Researches on Ptolemy's geography of Eastern Asia* (*Further India and Indo-Malay peninsula*)[2], M. Gerini affirme avoir résolu une partie des problèmes géographiques qui sont repris à nouveau dans ce travail. Je suis rarement de son avis et je partage, au contraire, l'opinion exprimée par M. Cœdès sur les identifications de l'auteur des *Researches*[3]. Voici, au reste, un exemple de la manière de M. Gerini en ce qui concerne la lecture des noms géographiques étrangers mentionnés par les auteurs arabes. « The spellling generally followed in Arabic texts, dit-il pour le Čampa, is صنف, which may be read either *Ṣenf*, *Zenf*, *Ṣenef*, *Zenef*, and perhaps even *Ṣanf* or *Zanf*; but never *Čanf*[4]. » Rien n'est moins exact. Il n'y a pour صنف que deux lectures correctes: *Čanf* avec la prononciation ancienne du

1. *La Méthode pour déchiffrer les noms sanscrits* de Stanislas Julien est, comme son titre l'indique, spécialement destinée au déchiffrement des transcriptions chinoises des noms sanskrits.

2. Londres, 1909, in-8°.

3. *Journal Asiatique*, X° série, t. XVII, 1911, p. 378-387 (Compte-rendu des *Researches*).

4. P. 243, note 3.

ص et *Ṣanf* avec la prononciation moderne de ce phonème. La prononciation ancienne, ص = *č* = *c* sanskrit, est attestée par l'étymologie du toponyme, en sanskrit *Campā*, et par d'autres exemples de cette équivalence[1]. M. Gerini se réfute, du reste, lui-même en écrivant à la fin du volume : « Nota bene. — Arabic [ص] *ṣ* = *z* = *č* »[2]. L'équation est exacte, la spirante sonore exceptée.

Autre exemple. صندر فولات litt. *Ṣ.ND.R*, pron. anc. *Č.ND.R* + *fūlāt*, est à lire صُنْدُر فولات *ČuNDuR* + *fūlāt*, pron. moderne *ṢuNDuR* + *fūlāt* = Poulo Condore. M. Gerini le place à l'île de Hainan et ajoute : « In conclusion *Ṣender-fūlāt* (sic) may well represent either *Candra-upala*, *Candra pulina*, *Candra parvata*, *Çona-parvata* [en sanskrit], *Tan-êrh-Fou-lo* [en chinois], or some similar term (sic) »[3]. Entre temps, M. Gerini trouve dans les *Merveilles de l'Inde* les leçons, fautives en ce qui concerne les deux premières syllabes, *Ṣandā-būlāt* et *Ṣīdā-būlāt*. Il les signale aux *Addenda*, formule l'équivalence *ṣ* = *z* = *č* et propose deux nouvelles identifications : « ... hence, probably, *candāpura*, *candanapura* »[4]. En sorte que le ص représenterait *ṣ*, *z*, « jamais *č* (p. 243) », mais cependant *č* (p. 784) ; et, en plus, *c* sanskrit et *t* chinois ! On aimerait à connaître les règles phonétiques qui justifient ces étranges alternances. L'auteur des *Researches* a commis deux erreurs très graves. La première est d'avoir cru à la possibilité d'une correction mathématique de la carte de Ptolémée ; la seconde, d'avoir délibérément ignoré qu'il existe une linguistique comparée. Lorsqu'on veut rapprocher étymologiquement les leçons sanskrite, grecque, arabe, chinoise d'un même toponyme, il va de soi qu'on doit établir rigoureusement l'équivalence des phonèmes différents de toutes les leçons, en prenant pour point de départ le nom indigène, s'il est connu, ou la transcription étrangère qui paraît le mieux attestée et qui a le plus de chance d'être

1. *Vide infra*, p. 9.
2. P. 784.
3. P. 250, note.
4. P. 784.

exacte. L'exemple précédent montre que M. Gerini procède par à peu près. La forme arabisée *fūlāt* ou *būlāt* représenterait, d'après lui, le skr. *upala*, *pulina*, *parvata* ou *pura*, et le chinois *Fou-lo*. La meilleure preuve que les trois premières formes sanskrites sont étrangères à la forme chinoise, c'est que *upala*, *pulina* et *parvata* donneraient en chinois de l'époque des T'ang où *Čundur-fūlāt* apparaît pour la première fois : **wou-po-lo*, **fo-li-no*, *po-lo-fa-to*, qui n'ont rien de commun ni avec *Fou-lo* ni avec *fūlāt* ou *būlāt*. En réalité, la leçon arabe = malais *pūlo*, île + suffixe pluriel persan *-āt*; les auteurs arabes ont simplement reproduit un mot malais iranisé et le sanskrit est hors de cause. Des objections de même nature peuvent être opposées à la plupart des rapprochements indiqués dans les *Researches on Ptolemy's geography of Eastern Asia*.

Dans ce travail, on a attaché une importance particulière aux résultats obtenus par la phonétique comparée. Les indications fournies par les anciens géographes sur la situation d'un port maritime et surtout d'une île, sont souvent erronées et par conséquent inutilisables. Le dessin des côtes n'est en rien conforme à la réalité; l'Océan Indien est considéré comme une mer fermée par les Grecs; comme une Méditerranée ouverte seulement dans les parages de la Chine, par les Arabes; les longitudes et latitudes sont fausses. En bref, quand Ptolémée ou l'un des géographes arabes met tel port ou telle île au nord de tel ou telle autre, celle-ci à telle distance de celle-là, l'information est sans valeur. Il suffit d'avoir sous les yeux les cartes de Ptolémée, d'Edrīsī ou la carte chinoise publiée par Stanislas Julien[1] pour s'en convaincre. Dans cette incertitude, la concordance phonétique des leçons arabe et chinoise avec un toponyme indigène permet de conclure à leur identité, même si les textes chinois et arabe attribuent au port ou à l'île dont il s'agit une situation différente. De même, telle identification proposée devra être considérée comme insuffisamment justifiée lorsque les transcriptions étrangères ne sont pas conformes aux alter-

1. Stanislas Julien, *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. II. Paris, 1878, in-8°.

nances attendues d'une langue à l'autre. Si les auteurs de certains mémoires géographiques n'avaient pas perdu de vue cette vérité élémentaire, un grand nombre d'erreurs leur auraient été épargnées. Sans doute, la méthode linguistique ne donne pas et ne peut pas donner la solution de tous les problèmes géographiques qui se posent; mais elle écarte *a priori* les inutiles conjectures et les improbables hypothèses; c'est donc un moyen de contrôle qui s'impose.

Le présent travail est divisé en deux parties. La première, en deux volumes, comprend les traductions avec les notes nécessaires à l'intelligence des textes. Dans la deuxième partie que contiendra le troisième volume, un premier *excursus* rappelle quelle conception avaient les Arabes de la forme de la terre; sa division en climats et sections; la construction spéciale de leurs cartes; la forme attribuée à l'Océan Indien et sa division en sept mers. Certains excursus sont consacrés à des problèmes géographiques dont on pense avoir trouvé la solution ou une solution nouvelle; d'autres tiennent lieu de résumé analytique des informations fournies sur des villes et des pays déjà identifiés.

Les longitudes et les latitudes, je l'ai déjà dit, sont manifestement inexactes; mais elles ont été reproduites pour faciliter la confection de cartes de cette région. Nous n'aurons véritablement idée de ce qu'ont voulu exprimer les géographes arabes qu'en établissant ces cartes d'après leurs propres indications. J'entends par là qu'il ne faut pas reporter sur une carte moderne les renseignements qu'ils fournissent, en les rapprochant tant bien que mal de la réalité géographique, mais reproduire textuellement leurs descriptions de côtes, de fleuves et d'îles pour retrouver la conception du monde oriental qu'on avait à leur époque. Ces reconstitutions, beaucoup plus que les cartes actuelles, nous permettront de mieux comprendre les anciens textes et de les interpréter plus sûrement. J'en ai fait l'utile expérience personnelle et je regrette vivement d'avoir manqué de temps pour terminer et publier ces travaux cartographiques.

Tous les mots arabes et chinois empruntés à d'autres travaux ont été reproduits en transcription d'après les règles adoptées

dans ce travail, sans tenir compte de la transcription usitée dans les ouvrages d'où ils sont tirés.

Les notices biographiques sur les auteurs arabes, persans et turks n'apprendront rien aux arabisants, persisants et turcologues. Elles ont été seulement reproduites à l'intention des non-spécialistes de l'orientalisme musulman.

Un index détaillé prendra place à la fin du troisième volume avec les additions et corrections.

Je tiens en terminant à assurer de ma gratitude MM. Sylvain Lévi et Paul Pelliot, professeurs au Collège de France, qui m'ont fourni de précieuses indications pour tout ce qui concerne l'Inde et la Chine. J'ai, enfin, les plus grandes obligations à mon ami Gaudefroy-Demombynes, professeur à l'École des Langues Orientales de Paris, qui a bien voulu m'aider à traduire ou revoir les traductions des nombreux passages publiés en français pour la première fois[1].

Berlin, le 15 août 1912.

GABRIEL FERRAND.

1. Bien que les additions et corrections ne doivent figurer qu'en fin du troisième volume pour que je puisse utiliser celles qu'on voudra bien me signaler, il m'a paru utile d'indiquer ici les suivantes :

P. 2. Après la l. 5 *infra*, ajouter : Cf. également le persan صين كلان litt. *Čīn kelan* = skr. *Mahācīna*, la grande Chine, qui, chez Ibn Baṭūṭa, désigne Canton.

P. 8, l. 3; p. 10, dern. ligne; p. 13, l. 2 *supra* et l. 7 *infra*; p. 23, note 2 et *alibi*, au lieu de : skr. *Gujra*, lire : skr. *Gurjara*.

P. 8, l. 12 et p. 13, l. 7. Au lieu de : نرنجيل *naringīl, narindjīl* < skr. *nari-kela*, noix de coco ; lire : نارجيل pron. anc. *nārgīl*, pron. mod. *nārdjīl* < skr. *nārikela*, noix de coco (*Vide infra*, p. 295 et note).

P. 11, l. 12. Au lieu de : *homonyme*, lire *homographe*.

P. 13, l. 15. Ajouter : et à un mot à finale ī : أُزين *Uzayn* <skr. *Ujjayinī*.

P. 22, l. 5 *infra*. Lire : *versione*.

P. 25. Rectifier ainsi la dernière phrase de la note 4 : يحملونه pouvant s'appliquer également à l'ambre et au fer, il faut entendre : ils échangent l'ambre

contre du fer qu'ils portent entre leurs dents [, l'ambre, en allant de terre à bord du navire; et le fer, en revenant du bord à terre à la nage].

P. 31, note 4. *Firand* < persan پرند *pirand*.

P. 48, l. 2 *infra* et p. 72, l. 1. Lire *Ṣaylamān*. Dans le *Tārīkh yamīnī* de Al-'Ūtbī (*apud* Elliot, *The history of India as told by its own historians*, éd. Dowson, t. II, Londres, 1869, in-8°, p. 40), il est question de « large elephants of the Saylamān (Ceylon, *sic*) breed, celebrated for military purposes ». Mais l'éditeur ne donne pas les raisons qui l'ont fait identifier Saylamān à Ceylan.

P. 74, l. 3. Lire : *Cālukya*, au lieu de : *Çālukya*.

P. 75, n. 1, l. 1. Lire : *aṭ-Ṭakin*, au lieu de : *Ṭaṭ-ākin*.

P. 79. Ajouter à la note 6 : Cf. sur cette ordalie, *Relation*, p. 47-48.

P. 118, n. 2. Sur Al-Kindī, *vide infra* la note de p. 265.

P. 136 avant-dernière ligne. Lire : حح = حج.

P. 152, l. 6 *infra*. سنبل que M. Carra de Vaux a traduit par *lavande*, signifie *nard*; *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār, p. 277.

P. 165, fin de l. 2. Au lieu de : *de noms*, lire : *de nom-*.

P. 168, l. 2 *infra* Après : *Ibd Roḍwān*, ajouter : *Ibn Ruḍwān* dans la transcription que j'ai adoptée.

P. 198, l. 1 de la note 9. Lire : ..... appelé également كشغرى *Kašgharī* ou *Kašgharā*...

P. 223, n. 2. البيجاذق *al-baydjādzaḳ*.

P. 238, l. 1. Pour Ibn Māsawih, *vide supra*, p. 34.

P. 285. Au sujet de la note 3, M. Paul Pelliot m'écrit : « Je ne rapproche pas l'aloès *lawāḳī* de Lovèk qui ne dut être fondé qu'au XVe siècle, mais de l'aloès de *Lo-hou* sur la basse Ménam. Quant au nom énigmatique de *Lou-wou*, je ne crois plus qu'il faille recourir à une prononciation foukiénoise qui est en somme exceptionnelle ; j'ai tenté de montrer dans le *T'oung Pao* de 1912, p. 466-467, que *Lou-wou*, phonétiquement *Lu-wu*, pron. anc. **Luk-ṅut*, était simplement **Logor*, doublet du nom même d'Angkor ».

Le passage du *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua auquel il est fait allusion dans la note précitée, est à la page 52 de la trad. Hirth-Rockhill de ce texte chinois.

INTRODUCTION

Les textes orientaux que j'ai pu me procurer et utiliser dans ce travail sont au nombre de trente-neuf : trente-trois textes arabes, cinq textes persans et un texte turk; mais deux seulement sont d'authentiques relations de voyage : celle de Sulaymān en Inde et en Chine vers le milieu du IX[e] siècle, et celle de Abū Dulaf Mis'ar bin Muhalhil qui, près d'un siècle plus tard, se rendit de Bokharā en Chine et visita également quelques ports de l'Inde, de la péninsule malaise et de l'Indochine. L'auteur du *Livre des merveilles de l'Inde*, le capitaine Bozorg, a voyagé en Inde et peut-être en Indonésie; mais la plupart des faits qu'il rapporte ont pour garants d'autres marins, inconnus par ailleurs. Mas'ūdī ne semble pas être allé jusqu'en Extrême-Orient : aucun passage des *Prairies d'or* ni du *Livre de l'avertissement* n'en donne l'assurance. Bīrūnī, l'amiral turk Sīdī 'Alī Celebī et le persan Ṣādiḳ Iṣfahānī n'ont pas dépassé l'Inde. Quant à Ibn Baṭūṭa, sa relation de voyage en Inde transgangétique et en Chine est tellement étrange qu'on peut, ou plutôt qu'on doit la tenir pour inventée ou transformée au point qu'elle en est devenue inintelligible. Les auteurs des *Mille et une Nuits* et des *Cent et une Nuits* sont inconnus; d'autres, tels que Ibn al-Faḳīh, Ibn Rosteh, Muḳaddisī, Abū'l-Faradj, Ibrāhim bin Wāṣif-Šāh, Kharaḳī et Abšīhī nous sont inconnus par ailleurs ou très peu connus; Ibn Ṭufayl est un philosophe; Ya'ḳūbī, Rašīd ad-dīn, Waṣṣāf, Ibn Khaldūn et Abū'l-Fazl sont des historiens; Abū Zayd, Edrīsī, Yāḳūt, Ḳazwīnī, Ibn Sa'īd le Maghrébin, Nuwayrī, Abūlfidā, Ibn al-Wardi, Bākuwī, Ibn Iyās, des compilateurs; Ibn al-Bayṭār, un botaniste. Ibn Khordādẕbeh était maître de poste; ses fonctions le mettant en relations avec des voyageurs, lui ont permis de recueillir d'utiles informations. En somme, l'Inde transgangétique, l'Indonésie et la Chine n'ont été visitées que par un seul des auteurs orientaux précités : Sulaymān. L'authenticité de sa relation de voyage est évidente et indiscutable; mais nous avons, de plus, à son sujet le précieux témoignage de Abū Zayd de Sīrāf qui l'a revue et complétée en 916.

On a, je crois, beaucoup exagéré la part qui revient aux Arabes dans l'établissement et le développement des relations mari-

times entre les ports du golfe Persique et l'Extrême-Orient. Il paraît très vraisemblable qu'ils ont simplement suivi la voie ouverte par les Persans auxquels ils ont emprunté ce mot significatif de ناخذا *nākhodzā*[1], capitaine de navire, passé en arabe avec la même orthographe et le même sens. بغبور *Baghbūr*, d'après Ibn Khordādzbeh; فغفور *Faghfūr*, d'après Mas'ūdī[2] et Abūlfidā, qui désigne l'Empereur de Chine, n'est autre que la forme arabisée du persan *Baghpūr*, fils de Dieu, traduisant l'expression chinoise *Tien-tseu*, fils du ciel. Les toponymes suivants usités dans les textes arabes : ديبجات *Dibadjāt*, nom général des Laquedives et des Maldives; خشنمي *Khošnamī*, nom d'une montagne dans les parages des îles Andaman, صندر فولات *Čundur-fulāt* = Poulo Condore, appartiennent à la toponomastique persane. *Dibadjat* = *dība* < skr. *dvīpa*, pāli *dīpa*, île + suffixe pluriel persan *-djāt*, et signifie littéralement *les îles*. *Khošnamī* est l'ethnique du complexe persan خوش *khoš*, agréable, et نامه *nāmeh*, nom; litt. [la montagne] au nom agréable, au nom de bon augure. *Fulat* est un composé de فول *fūl* < malais فولو *pulo* ou *pulaw*, île + suffixe pluriel persan *-āt*. *Čundur fūlāt* signifie *les îles de la courge*; mais les Arabes ignorant le sens de *fulāt* ou en ayant perdu le souvenir, appellent *les îles* en question *djazīra Čundur-fulāt*, litt. *l'île* [appelée] *les îles de la courge*. Le cinnamome est appelé en arabe دار صيني *dār čīnī* : *dār* est un mot persan signifiant *bois*; c'est le bois chinois, le bois originaire de Chine. Le persan جوز *djuz*, noix, entre dans la dénomination de plusieurs fruits d'Extrême-Orient et de l'Inde décrits par des écrivains arabes, tels que جوز بوا *djuz buwā*, la muscade; d'après Diogo de Couto, le même fruit s'appellerait également *geauzibanda* = *djuz-i-Banda*, litt. : noix de Banda[3]; جوز الهند, litt. : la noix de l'Inde, le coco, etc. Le nom par lequel les Arabes désignent l'Afrique orientale et les nègres qui l'habitent : زنج, زنجي pron. anc. *Zang*, *Zangī*; pron. mod. *Zandj*, *Zandjī*, est aussi emprunté au persan زنك, زنكي, *Zang*, *Zangī*. Enfin, les Chinois connaissent les Arabes sous le nom de *Ta-che*, qui n'est autre que la transcription du persan تازي *Tāzī* ou تاجيك *Tadjīk*; ce sont donc les Persans qui ont fait connaître en Chine les Arabes sous le nom par lequel ils les désignaient autrefois

1. Complexe formé de خدا *khodā*, maître, et نَوْ *nav* ou نَوْه *navah*, navire (Kazimirski).

2. *Les prairies d'or*, t. II, p. 200. Cf. également *infra* Sidi 'Alī Čelebi.

3. *Da Asia*, décade IV, liv. VIII, ch. XII, p. 291 de l'éd. de la fin du XVIIIe siècle.

eux-mêmes. Cette constatation me paraît décisive en faveur de l'antériorité des voyages des Persans.

Dans les histoires dynastiques chinoises qui embrassent la période comprise entre la fin du IVe et le commencement du VIIe siècles, tous les produits de l'Indochine, de Ceylan, de l'Inde, de l'Arabie et de la Côte orientale d'Afrique sont dénommés « produits de *Po-sse* », c'est-à-dire de la Perse, qui était le pays d'origine de la majorité des importateurs de ces produits en Chine [1].

Dans son *Ta-t'ang-si-yu-k'ieou-fa-kao-seng-tchouan*, le pèlerin chinois Yi-tsing rapporte qu'il s'embarqua à Canton en 671, sur un bateau persan, à destination de *Fo-che* = Palembaṅ [2], dans le sud-est de Sumatra [3]. D'après le *Tcheng yuan sin ting che kiao mou lou*, Vajrabodhi partit de Ceylan vers 717, avec trente-cinq navires persans, à destination de Palembaṅ à Sumatra, d'où il se rendit ensuite en Chine [4].

Nous ne possédons pas, pour cette époque, de témoignages établissant que les navires arabes se rendaient alors en Chine. Il y a donc tout lieu de croire que les voyages effectués antérieurement au IXe siècle, ont été accomplis par des marins persans et que ceux-ci ont été les initiateurs des Arabes dans la navigation vers l'Extrême-Orient. Malheureusement aucune des relations persanes ayant trait à ces voyages, ne nous est parvenue.

PLAGIATS

Dans la plupart des cas, les géographes arabes ont reproduit servilement les informations données par leurs devanciers. Quelques-uns citent leurs sources : Edrīsī, dans son introduction, indique les ouvrages dont il s'est servi ; Ḳazwīnī, mieux encore, fait précéder certains passages du nom de l'auteur auquel ils sont empruntés ; Ibn Sa'īd reproduit des extraits d'un certain Ibn Fāṭima sur lequel nous ne possédons aucun renseignement ; Abūl-fidā fait fréquemment usage de l'ouvrage de Ibn Sa'īd. D'autres ont été d'impudents plagiaires. En voici la preuve pour un passage de Ibn al-Faḳīh abrégé de la relation de Sulaymān :

1. *Chau Ju-kua, his work on the Chinese and Arab trade in the twelfth and thirteenth centuries, entitled Chu-fan-chi*, trad. et annoté par M. F. Hirth et W. W. Rockhill. Pétersbourg, in-4°, 1912, p. 7 *in fine*. Lorsque ce volume m'est parvenu, mon manuscrit était terminé ; mais j'ai ajouté dans le texte, quand il m'a été possible de le faire, ou en note, les informations utilisables qu'il contient.

2. En graphie usuelle *Palembang*. J'emploie l'orthographe indigène avec *ṅ* qui est ordinairement rendu par *ng*.

3. *Vide infra*.

4. *Apud* Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 336 et note 3.

I. p. ١٧, l. 4 وبين مسقط وبين كولم ملى وبين هركند نحو من شهر وبكولم ملى يستعذبون الما

II. ثم تخطف المراكب اى تقلع الى بحر هركند فاذا جاوزوه صاروا الى موضع يقال له لنجبالوس لا يفهمون لغة العرب ولا ما يعرفه التجار من اللغات وهم قوم لا يلبسون الثياب بيض كواسج وذكروا انهم لم يروا منهم النسا وذلك ان رجالهم يخرجون اليهم من الجزيرة فى زواريق منقورة من خشبة واحدة ومعهم (p. ١٨) النارجيل وقصب السكر والموز وشراب النارجيل وهو شراب ابيض فاذا شرب ساعة يوخذ من النارجيل فهو حلو مثل العسل فاذا ترك ساعة صار شرابا وان بقى اياما صار خلا فيبيعون ذلك بالحديد وربما وقع اليهم العنبر اليسير فيبيعونه بقطع الحديد وانما يتبايعون بالاشارة يدا بيد اذ كانوا لا يفهمون اللغة وهم حذاق بالسباحة فربما استلبوا من التجار الحديد ولا يعطونهم شيا

III. ثم تخطف المراكب الى موضع يقال له كلاه بار المملكه والساحل كل يقال له بار وهى مملكة الزابج متيامنه عن بلاد الهند يجمعهم (p. ١٩) ملك ولباسهم الفوط يلبس السرى والدني منهم الفوطه الواحدة ويستعذبون هناك الما من ابار عذبة وهم يوثرون ما الابار على مياه العيون والمطر ومسافة ما بين كولم وهى قريبه من هركند الى كله بار شهر

IV. ثم تسير المراكب الى موضع يقال له تيومة وبها ما عذب لمن اراده والمسافه اليها عشرة ايام

V. ثم تخطف المراكب الى موضع يقال له كندرنج عشرة ايام وفيها ما عذب لمن اراده وكذلك جزاير الهند اذا احتفرت فيها الابار وجد فيها الما العذب وبها جبل مشرف وربما كان فيه الهراب من العبيد واللصوص

VI. ثم تسير المراكب (p. ٢٠) الى موضع يقال له صنف مسيرة عشرة ايام وبها ما عذب ومنه يوتى بالعود الصنفى وبها ملك وهم قوم سمر يلبس كل واحد منهم فوطتين

VII. فاذا استعذبوا منها خطفوا الى موضع يقال له صندر فولات وهى جزيرة فى البحر والمسافة اليها عشرة ايام وفيها ما عذب

VIII. ثم تخطف المراكب الى بحر يقال له صنجى

IX. ثم الى ابواب الصين وهى جبال فى البحر بين كل جبلين فرجة تمر فيها المراكب فاذا سلم الله من صندر فولات خطف المراكب الى الصين فى شهر الا ان الجبال التى تمر بها المراكب مسيرة سبعة ايام فاذا جازت السفينة

الابواب (p. ٢١) ودخلت الخور صارت الى مآ عذب الى الموضع التى ترسى اليه من بلاد الصين وهو يسمى خانفوا مدينه وسآيرُ الصين فيها الما العذب من انهار عذبه واوديه ومسالح واسواق فى كل ناحيه وفيها مَدٌ وجَزْرٌ مرتين فى اليوم والليلة

Ibn al-Fakīh en 902.

I. p. ١٢, l. ١٠. وبين مُسْقَط وبين كُولُوْ مَلِى مسيرة شهر وبين كولو ملى وبين الهَرْكَنْد نحو من شهر

II. ثم تختطف من كُولُو مُلِى الى بحر الهركند فاذا جاوزوه صاروا الى موضع يقال له كَلَه بار بينه وبين هركند جزائر قوم يقال لهم لنج لا يعرفون لعه ولا يلبسون الثياب كواسج لم يُرَ منهم امراة يبيعون العنبر بقطع الحديد ويخرجون الى التجّار من الجزيرة فى زواريق ومعهم النارجيل وشراب النارجيل يكون ابيض فاذا شُرب منه فهو حلو كالعسل فاذا تُرِك يوما صار مُسْكرا فان بقى ايّاما حمض فيبيعونه بالحديد ويتبايعون بالاشارة يدا بيد وهم حُذاق بالسباحة فربّما استلبوا الحديد من التجّار ولا يعطونهم شيًا

III. ثم تخطف السفينة الى موضع يقال له كَلَه بار وهى من مملكة الزابج متيامنة عن بلاد الهند يجمعهم مَلِكٌ ولبسهم الفوط

IV. ثم يختطف الى موضع يقال له تِيُومَة بها ماء عذب والمسافة اليها عشر ايام

V. ثم الى موضع يقال له كُنْدُرَنج مسيرة عشرة ايام بها ماء عذب وكذلك فى سائر جزائر الهند ان احتُفر فيها الآبار وُجد فيها الماء العذب وبها جبل مشرف

VI. ثم يختطفه الى موضع يقال له الصَّنْف

VII. ثم الى موضع يقال له صُنْدُرْ فُولات وهى جزيرة فى البحر (p. ١٣) والمسيرة اليها عشرة ايّام

VIII. ثم الى موضع يقال له صَنْخى

IX. الى ابواب الصين وهى جبال فى البحر بين كلّ جبلين فرجة تمرّ فيها السفن ثم الى الصين ومن صندر فُولات الى الصين مسافة شهر الّا ان الجبال التى تمرّ بها السفن مسيرة سبعة ايّام فاذا جاوزت الابواب صرت الى ماء عذب يقال له خانفو يكون فيه مدّ وجزر فى اليوم والليلة مرّتين

Cet exemple est loin d'être isolé. Un passage de Ibn Rosteh[1], p ٨, l. 15 et suivantes, est emprunté à Battānī[2]; un autre passage de celui-là, p. ٨٢-٨٣, à Ibn Khordādzbeh[3] p. ١٧٠-١٧١. L'histoire de la campagne du roi de Zābag contre le roi de Khmèr que rapporte Mas'ūdī dans les *Prairies d'or* (t. I, p. 170-175) est manifestement reproduite de Abū Zayd[4]. Les emprunts de Ibn Baṭūṭa à Ibn Djubayr sont trop connus pour que j'y insiste. En fait et pour ce qui concerne la région étudiée dans ce travail, qu'ils aient cité leurs sources ou qu'ils aient plagié, les géographes arabes se sont le plus souvent copiés les uns les autres. Dans certains cas, notamment pour Ibn al-Faḳīh, les extraits reproduits par des écrivains postérieurs ne figurent pas dans le manuscrit de ce géographe édité par De Goeje. Ces extraits présentent donc un intérêt particulier, en admettant que la référence soit exacte. Je suis devenu très sceptique à cet égard et il me semble prudent de n'accepter ces attributions que lorsque nous en aurons des témoignages non douteux.

MÉTHODE DE TRANSCRIPTION

J'ai adopté les transcriptions suivantes pour les phonèmes qui n'ont pas d'équivalent exact en français :

ARABE.

Les deux spirantes vélaires خ et غ sont rendues par *kh* et *gh*.

La spirante laringale sourde ح, par *ḥ* et la spirante laringale sonore ع par l'esprit doux '.

Les emphatiques ق, ط, ص, ض et ظ, par *ḳ*, *ṭ*, *ṣ*, *ḍ*, *ẓ*.

La palatale sonore ج par *dj*; l'ancienne palatale sourde ش par *č*.

La spirante dentale ذ par *dz* et la spirante interdentale ث, par *th* = *th* anglais de *think*.

La voyelle ا est rendue : à l'initiale, par *a* ou *ā*; à la médiale et à la finale par *ā*.

و par *w* en fonction de semi-voyelle et *ū* en fonction de voyelle.

1. Éd. De Goeje.

2. *Al-Battānī sive Albatenii opus astronomicum, ad fidem codicis Escurialensis arabice editum, latine versum, adnotationibus instructum a* Carlo Alphonso Nallino, *pars tertia*. Milan, 1899, in-4°, p. ٢٦.

3. Éd. De Goeje.

4. *Vide infra*.

ى par *y* en fonction de semi-voyelle et *ī* en fonction de voyelle. L'usage a prévalu de transcrire le يّ final des ethniques par *ī*, mais on sait qu'il s'agit d'un yod redoublé : فارسيّ *Fārsī*, persan, est en réalité pour *Fārsiyy*, cf. فارسيٌّ *Fārsiyyun*. .

Le ئ hamzé est transcrit *ï* : جزائر *djazāïr*, les îles.

Le *ḍamma* ـُ est rendu par *u*, sauf dans quelques cas où la transcription par *o* est consacrée par l'usage.

Malais.

ج arabico-malais par *dj*, la prépalatale چ par *ć* et l'*n* vélaire ڠ par *ṅ*.

La notation *ĕ* représente, dans les langues indonésiennes, l'anormale pure *œ* = *e* dans *je*, *eu* dans *veux*. Elle est généralement désignée sous son nom javanais de *pĕpĕt*.

Chinois.

Les mêmes conventions seront appliquées à la transcription phonétique du chinois : *Tchang-hai*, la Mer immense = phonétiquement *Ċaṅ-khay*, c'est-à-dire *tch* = *č*, *ng* = *ṅ*, *h* = *kh* et *i* = *y*.

J'ai suivi pour le chinois, la transcription de M. Pelliot qui est celle de l'Ecole Française d'Extrême-Orient; mais il m'a fallu quelquefois pour rendre plus démonstratifs des rapprochements, reproduire les noms chinois en transcription phonétique d'après la méthode adoptée pour ce travail. صَنْخَي prononciation ancienne *Ċankhay*, pron. moderne *Ṣankhay*, est incontestablement la leçon arabe du chinois 漲海 *Tchang-hai*. L'identité de *Ċankhay* et *Tchang-hai* ne fait aucun doute pour un sinologue ; mais elle apparaîtra évidente à tout le monde si on représente la graphie habituelle *Tchang-hai* par son équivalent phonétique *Ċaṅ-khay*.

Transcriptions arabes des noms étrangers.

Les lettres arabes ج, ص, ک, ق, ز, ن, ب et ف qui figurent fréquemment dans la forme arabisée de noms et de toponymes de l'Océan Indien, ont une valeur de transcription qui, pour les deux premières, permet de restituer avec certitude leur prononciation ancienne.

ج est une ancienne gutturale sonore qui s'est palatalisée; d'où une prononciation ancienne *g* et une prononciation moderne *dj*

Le ج en fonction de gutturale transcrit également la sonore et la sourde :

جُزر pron. anc. *Guzra*, pron. mod. *Djuzra* < skr. *Gujra* ;
جُرزان — *Gurzan* — *Djurzān* < persan *Gurdjān* ;
زنج — *Zang* — *Zandj* < persan *Zang*, l'Afrique orientale ;
زنجى — *Zangī*, — *Zandjī* < persan *Zangī*, ethnique du précédent ;
لنجبالوس — *Langabālūs* — *Landjabālūs*, les îles Langabālūs = Nicobar ;
ساج — *sāg* — *sādj* < skr. *çāka*, teck ;
نَرنجيل — *naringīl* — *narindjīl* < skr. *narikela*, noix de coco.

Le ج en fonction de palatale sonore transcrit :

1° les palatales sonore et sourde du sanskrit :

أُجين *Udjayn* < skr. *Ujjayinī* ;
بروج *Barūdj* < skr. *Bharukaccha*, Broach [1].

2° des phonèmes voisins tels que le *dj* malais et le *dy* bantou :

جاوة *Djāwa* < malais *Djāwa*, qui désigne généralement l'île de Sumatra, mais quelquefois l'île de Java ;
أُنقوجة *Unkūdja* < swahili *Ungūdya*, Zanzibar ;
انقزيجة *Ankazīdja* < comorien *Angazīdya*, la Grande Comore.

3° la palatale sourde *č* du turk et du chinois :

جكل *Djikil* < turk *Čikil* ;
بغراج *Baghrādj* < turk *Bagrač* ;
بجناك *Badjnāk* < turk *Pačānag* ;
بجا *Badjā* < turk *Bačā* [2] ;
كوجى *Kawdjī* [3] < chinois *Kiao-tche*, nom chinois du Tonkin, annamite *Giao-chi* ;
ينجو *Yandjū* [4] < chin. *Yang-tcheou* ;

1. *Vide infra apud* Nuwayrī.
2. Pour ces quatre noms, *vide infra apud* Yaķūt le voyage de Abū Dulaf Mis'ar bin Muhalhil chez les hordes turques.
3. *Vide infra apud* Sīdī 'Alī Čelebī.
4. Apud *Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 123 et 125.

سوكجو *Sūkdjū*[1] < chin. **Souk-tcheou* > *Sou-tcheou*.

La sifflante emphatique moderne ص *ṣ* est une ancienne palatale évoluée ainsi qu'en témoignent les transcriptions suivantes :

صول	*Čūl*	< turk *Čöl*[2];
قفص	*Ḳofč*	< *Kōfič*, peuple du Kermān[3];
صول	*Čūl*	< turk *Čöl*, tribu turque de la région de l'Oxus[4];
صغانيان	*Čaghāniyān*,	ville du Tokhāristān[5];
صين	*Čīn*	< skr. *Cīna*, nom indien de la Chine;
صنف	*Čanf*	< skr. *Campā*;
بروص	*Barōč*	< skr. *Bharukaccha*, le *Broach* des cartes anglaises;
صوليان	*Čūliyān*	< skr. *Cola*, le Coromandel;
صمر	*čamar*	< skr. *camara*, chasse-mouche;
صندل	*čandal*	< skr. *candana*, sandal;
بلوص	*Balūč*	nom des indigènes du *Balūčistān*;
صنخى	*Čankhay*	< chinois *Tchang-hai*, partie occidentale de la mer de Chine.

La prononciation moderne des mots précédents est : *Ṣūl*, *Kofṣ*, *Ṣūl*, *Ṣaghāniyān*, *Ṣīn*, *Ṣanf*, *Baroṣ* ou *Baruṣ*, *Ṣūliyān*, *ṣamar*, *ṣandal*, *Balūṣ*, *Ṣankhay*.

De ces faits phonétiques, il résulte nettement que le ص, sifflante cérébrale moderne, est issu d'un ancien ص palatal = *č*[6]. « Un des villages de Merv, dit Abūlfidā, est صاغان [pron. anc. *Čāghān*, pron. mod. *Ṣāghān*]. La forme persane de ce nom est جاغان *Djāghan*; on l'a arabisé en صاغان[7] ». Ceci montre que l'arabisation du persan *Djaghān* est ancienne. Elle date de l'époque où le ص était en fonction de palatale sourde et rendait avec une approximation suffisante la palatale sonore ج du persan. La courbe est donc : persan ج *dj* > arabe ص *č* > pron. mod. *ṣ*.

1. Pour la prononciation à gutturale de ce toponyme, cf. Paul Pelliot, *Kao-tch'ang, Qočo, Houo-tcheou et Qara-khodja* in *Journ. Asiat.*, mai-juin 1912, p. 591.
2. *Apud* Marquart, *Ērānšahr*, p. 73.
3. *Apud* Marquart, *Ērānšahr*, p. 31.
4. *Ibid.*, p. 51.
5. *Ibid.*, p. 228.
6. Cf. à ce sujet, Th. Nöldeke, *Die semitischen Buchstabennamen* in *Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*. Strasbourg, 1901, p. 124-136.
7. *Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 186.

Cf. également le doublet جيمور litt. *Djaymūr*[1] chez Bīrūnī et صيمور *Čaymūr* > *Ṣaymūr* graphie des autres géographes arabes pour désigner la même ville de la côte occidentale de l'Inde; et une alternance identique du sanskrit au sogdien : skr. *vajrah* > sogd. **βačr*[2].

Gutturale sourde en arabe, ك transcrit quelquefois la gutturale sonore des noms étrangers. C'est ce que semblent indiquer des notations telles que لنكبالوس, doublet graphique de لنجبالوس *Langabālūs* avec ج en fonction de gutturale sonore. Mais il s'agit sans doute, dans la première leçon d'une graphie persane adoptée par les Arabes. On sait, en effet, qu'en persan, ك est gutturale sonore. Il figure généralement dans les textes imprimés sous la forme گ ou ڭ pour le différencier du ك arabe = *k*; dans les manuscrits, au contraire, il est écrit comme la gutturale sourde arabe. Cette explication rend compte de l'anomalie apparente qui consiste à rendre une gutturale sonore étrangère par une gutturale sourde arabe, alors que nous avons de nombreux exemples de transcription de celle-là soit par ج soit par ق.

ق, gutturale sourde emphatique, rend la gutturale sonore de certains noms étrangers :

مُقنقا litt. *mḳanḳā* < swahili *mgaṅga*, sorcier;
أنقوجة litt. *Unḳūdja* < swahili *Uṅgūdya*, Zanzibar;
انقزيجة litt. *Anḳazīdja* < comorien *Aṅgazīdya*, la Grande-Comore[3].

Lorsque le ج était en fonction de gutturale sonore, la spirante sonore ز *z* a été utilisée par les Arabes pour rendre la palatale sonore *dj* du sanskrit et de l'indonésien :

أزين *Uzayn* < skr. *Ujjayinī*;
جزر *Guzr* < skr. *Gujra*;

1. *Apud* Reinaud, *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde*, in *Journ. Asiat.*, août, septembre et octobre 1844, février-mars 1845, p. 91 et 121 du tirage à part; et Sachau, *Alberuni's India*. Londres, 1910, t. I, p. 209.

2. Robert Gauthiot, *Une version sogdienne du Vessantara jātaka* in *Journ. Asiat.*, janvier-février 1912, p. 174, note 1.

3. Pour ces trois noms, cf. *Géographie d'Edrisi*, trad. Jaubert, t. I, p. 56 où مقنفا est pour مقنقا; p. 59 où انفوجة est pour انقوجة et p. 61 où انفزيجة est pour انقزيجة. Cf. G. Ferrand, *Les îles Râmny, Lâmery, Waḳwâḳ, Ḳomor des géographes arabes et Madagascar* in *Journ. Asiat.*, novembre-décembre 1907, p. 533-534.

زابج *Zâbag* < *Djâwaga*[1];

سربزة *Sribuza* < *Çrîbudja*[2].

La même alternance est constatée du sanskrit au grec qui ne possède pas de palatale sonore :

Κανογίζη < skr. *Kanyakubja*, Canoge;
'Οζήνη < skr. *Ujjayinî*.

Dans le cas suivant, le phonème chinois *ts* traité comme palatale sourde a été également rendu par la spirante sonore arabe : *Man-tseu* > arabe منزي *Manzi*, nom par lequel les Arabes désignent la Chine méridionale[3]; *Tseu-toung* > ar. زيتون *Zitûn*, port du Fou-kien dont la transcription arabe a toujours été inexactement lue *Zaytun*, par analogie avec son homonyme زيتون *zaytûn*, olive.

Cf. également, persan *Wahrič* > ar. وهرز litt. *Wahriz*[4]; *Panćpûr*, nom de l'ancienne capitale du Mukrân > ar. فنزبور litt. *Fannazbur*[5].

Pour l'alternance inverse, cf. chinois *Tsai-nu-li-a-pi-ting* < arabe *Zaynu'l-'Abidin*[6]; *Ts'eng-pa*[7], cantonais *Tsang-pat* < *Zang-bâr*, Zanzibar; *tsu-la*, cantonais *ts'o-lap* < persan *zurnâpâ*, girafe[8]; chinois *Tseou-me* < birman *Zo-nit*[9].

•

La palatale sanskrite *c* a été quelquefois rendue en arabe par la sifflante ou la sifflante chuintante : skr. *caṇḍâla*, nom de la dernière caste > ar. السندلية *as-sandaliyya*[10]; skr. *Cola* > ar. شولي *Šuli*, ethnique de *Cola*, les gens du Coromandel[11]; skr. *Campâ* > شنبا *Šambâ*[11]. Cf. également la même alternance du persan à l'arabe : persan كوچك *kučêk*, petit > ar. قوشك *ḳušik*[11].

1. Pour cette identification, *vide infra*.
2. Pour *Çrîbudja*, au lieu de la restitution habituelle skr. *Çrîbhoja*, vide infra.
3. Cf. *Les voyages en Asie au XIIIe siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone*, éd. H. Cordier. Paris, 1891, in-8°, p. 248 et 250.
4. Marquart, *Ērânšahr*, p. 126.
5. *Ibid.*, p. 184.
6. Gerini, *Researches*, p. 648.
7. *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 126, note 1.
8. *Ibid.*, p. 129, note 6.
9. *Bull. École Franç. d'Extrême-Orient*, t. IX, p. 671.
10. *Ibn Khordâdzbeh*, éd. De Goeje, p. VI ; *Géographie d'Edrisi*, trad. Jaubert, p. 98. Birûnî a, au contraire, la leçon correcte جندال litt. *candâl*.
11. *Vide infra apud* Sidi 'Ali Čelebi.

Le ن arabe transcrit également la nasale dentale qui est sa valeur phonétique normale, et l'*ṅ* vélaire :

فلمبان *Falimbān* < *Palembaṅ*.

Le groupe consonantique *ṅg* qui n'a pas d'équivalent exact en arabe, est rendu tantôt par نج $= n +$ ج en fonction de gutturale sonore; tantôt par نق $= n +$ explosive sourde vélaire emphatique; tantôt enfin par نك $= n +$ ك en fonction de gutturale sonore :

لنجبالوس *Langabālūs* < *Laṅgabālūs*;
كندرنج *Kundrang* < **Kuṇḍuraṅga*.
مقنقا *mḳanḳā* < *mgaṅga*;
أنقوجة *Unḳūdja* < *Uṅgūdya*;
انقزيجة *Anḳazīdja* < *Aṅgazīdya*;
كنك *Gang* < skr. *Gaṅgā*.

L'anusvāra sanskrit est rendu par نك, avec ك en fonction de gutturale sonore, dans سنكاديب litt. *Sinkādīb* = *Singadīb* < skr. *siṃhadvīpa*, l'île du Lion = Ceylan[1].

Le ب arabe = *b* représente quelquefois un *v* sanskrit, un *w* indonésien, un *p* sanskrit ou indonésien :

بار *bār* < skr. *vāṭa*, pays, province;
جابة *Djāba* < javanais *Djawa*, Java;
ديب *dīb* < skr. *dvīpa*, île;
بول *bul* in *būlāt* < malais *pūlo*.

Le ف arabe transcrit généralement le *p* des noms étrangers :

فلمبان *Falimbān* < *Palembaṅ*;
صنف *Čanf* < *Čampa*;
فول *fūl* in *fūlāt* < malais *pūlo*, île.

Un certain nombre de noms et de toponymes étrangers que la graphie arabe oblige à lire avec entrave finale, sont, au contraire, terminés par une syllabe ouverte à voyelle *a* dans la langue originale :

كنك *Gang* < skr. *Gaṅgā*, le Gange;
صنف *Čanf* < skr. *Campā*;
قامروب *Ḳāmrūb* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam;

1. *Vide infra apud* Yāḳūt.

صين	*Čīn*	< skr. *Cīna*, la Chine ;
جزر	*Guzr*	< skr. *Gujra* ;
مهراج	*Maharādj*	< skr. *Mahārāja*, grand roi ;
ديب	*dīb*	< skr. *dvīpa*, île ;
سورن	*suwarn*	< skr. *suvarṇa*, or ;
ساج	*sāg*	< skr. *çāka*, teck ;
نرگيل	*naringīl*	< skr. *narikela*, coco.
ستان	*-stān*	< skr. *-sthāna*, pays ;
بار	*bār*	< skr. *vāṭa*, pays, province.

Il y a donc lieu, lorsque l'étymologie n'est pas douteuse, de restituer cet *a* final et de lire *Čanfa*, *Ḳāmaruba*, *Maharādja*, etc., au lieu de *Čanf*, *Ḳāmrūb*, *Maharādj*.

La même règle a été appliquée à deux mots à finale *-u* : ملاى *Malāy* = *Malāyu*, pays de Sumatra, et فل ou فول *ful* ou *fūl* <malais *pūlo*, île.

ERREURS DE GRAPHIE ET DE LECTURE

L'alphabet arabe est de tous les alphabets orientaux celui qui présente peut-être les plus grandes possibilités d'erreur d'écriture et de lecture. Le déplacement d'un simple point diacritique change complètement la valeur d'une lettre : une erreur de graphie peut transformer تانة *Tana*, ville voisine de Bombay, en :

تابة *Tāba*,	بابة *Bāba*,	باية *Bāya*,	نانة *Nāna*,	ياتة *Yāta*,
تاتة *Tāta*,	باتة *Bāta*,	نابة *Nāba*,	ناية *Nāya*,	يانة *Yāna*,
تاية *Tāya*,	بانة *Bāna*,	ناتة *Nāta*,	يابة *Yāba*,	ياية *Yāya*.

Le déplacement d'un point diacritique a transformé جزر pron. mod. *Djuzra*, pron. anc. *Guzra* <skr. *Gujra*, en جرز litt. *Djurz*, *Gurz*, qui est la graphie fautive habituelle du précédent. Le toponyme indonésien زابج pron. mod. *Zābadj*, pron. anc. *Zābag* < *Djāwaga*, a été successivement transformé en رانج *Rānadj* ou *Rāndj*, رانح *Rānaḥ* ou *Rānḥ*, زالج *Zāladj*, رالج *Rāladj* ; سربزة *Sribuza* = Palembaṅ en سريرة *Sarīra* ; قامروب *Ḳāmaruba* ou *Ḳāmrūb* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam, en قامرون lu *Ḳāmrūn*. Reinaud avait montré

l'inexactitude de cette dernière graphie, mais sa rectification a été perdue de vue et tous les textes arabes édités postérieurement ont la leçon fautive *Ḳāmrūn*.

Le nom de l'île de Tioman, sur la côte sud-orientale de la péninsule malaise, en arabe تيومة *Tiyūma*, est devenu سومه *Sūmah*. La transformation s'est ainsi produite : تيومة *Tiyūma* > شومه *Šūmah* > سومه *Sūmah*.

Les erreurs de graphie augmentent naturellement en raison directe du nombre des lettres. La ville de l'Assam inscrite sur nos cartes sous le nom de *Lakhimpur*, s'appelle en sanskrit *Lakṣmīpura*, la ville de la déesse Lakṣmī. *Lakṣmīpura*, en transcription arabe لكشميبور litt. *Lakšmibur*, est écrit اكشميبون, lu *Akšamibun* par Stanislas Guyard, dans Abūlfidā; الكاشبين, lu par Reinaud *Al-Kašibīn*, dans la *Relation* de Sulaymān, et الكامن, lu *Al-Kamen* par les traducteurs des *Prairies d'or*, dans Mas'ūdī. Dans les deux dernières graphies, les deux lettres initiales, ال, ont été considérées comme représentant l'article arabe ال, d'où, chez Mas'ūdī, *Kamen* est la leçon fautive de *Lakšmibūr*.

Une nouvelle cause d'erreur provient du fait que les noms géographiques étrangers ne sont pas vocalisés ou, comme il arrive fréquemment, même dans le dictionnaire de Yāḳūt, sont vocalisés inexactement. Lorsqu'il s'agit de noms de villes disparues, de pays ayant perdu toute importance au cours des siècles et que ne mentionnent même pas les premiers voyageurs européens, il n'est possible de rectifier les graphies arabes que si l'étymologie, les rares textes indigènes ou les annales chinoises permettent de le faire avec certitude. Sulaymān et Mas'ūdī, par exemple, mentionnent un port et une montagne de كدرنج ou كردنج baignés par une mer du même nom. Les traducteurs de Mas'ūdī ont lu *Kerdendj*; Reinaud, *Kedrendj*; Ibn al-Faḳīh a كَدْرَنْج pron. mod. *Kadrandj*. D'après les indications que fournissent les textes, le port et la montagne dont il s'agit doivent être situés tout au sud de l'Indochine française, dans le voisinage de la frontière de l'ancien Cambodge et du Čampa, c'est-à-dire vers l'embouchure du Mékong. Cette constatation permet de rectifier une première erreur de transcription : le ج de la finale نج est sûrement gutturale sonore, car il n'existe pas de toponyme khmèr ou čam terminé par *-ndj*. De plus, le groupe نج avec ج guttural, est non moins sûrement la transcription du groupe khmèr ou čam *-ṅg*, et très vraisemblablement la forme arabisée d'une finale sans-

krite du type *-ṅga*. Il faut donc lire *K.R.D.ṄG* ou *K.D.R.ṄG*, d'après Sulaymān et Mas'ūdī; *Kadrańg*, d'après Ibn al-Faḳīh. En consultant une carte de l'Indo-Chine méridionale, on peut constater que *-drańg* se retrouve sous une forme voisine dans des toponymes tels que : annamite *Nhatrang*, phonétiquement *Ñatrań*, ville maritime un peu au nord du 12° degré, < čam *iă trań*, « nom d'une ville de l'ancien Čampa », en khmèr *tïk trèń*[1]; — čam *trań* et khmèr *trèń*, signifient *grandes herbes aquatiques, joncs, roseaux, herbes*; *Imperata arundinacea*, CYRILL. (graminées)[2]. Cf. également *Soc trang*, phonétiquement *Sok trań*, sur la rive droite et près de son embouchure, du bras le plus occidental du Mékong. Mais là s'arrête l'enquête géographique et les résultats partiels qu'elle a donnés ne sont pas suffisants pour adopter la leçon *Kadrań*. C'est une relation chinoise qui va nous fournir la bonne leçon. Un mémoire géographique compilé par Kia Tan dans la période *tcheng-yuan*=785-805, et qui nous a été heureusement conservé par le *Sin t'ang chou* ou *Nouvelle histoire des T'ang*, dit ceci : « .....on arrive au territoire de *Pen-t'o-lang* [=Pāṇḍuraṅga, l'actuel Phanrang, phon. Phanrań, dans la baie du même nom, au nord du cap Padaran]. Puis, après deux jours de route, on arrive au mont 軍突弄 ». M. Pelliot qui a traduit cet itinéraire, lit le nom de la montagne *Kiun-t'ou-nong*, phon. *Kyün-t'u-noń*, ou *Kiun-t'ou-long*, phon. *Kyün-t'u-loń*, et ajoute : « En tenant compte des deux jours qu'il faut de Phanrang à *Kiun-t'ou-nong* et des cinq jours qu'on met entre *Kiun-t'ou-nong* et les Détroits [de Malaka], il n'est pas douteux qu'il s'agisse ici du groupe de Poulo Condore. Je ne sais que faire du caractère *nong* ou *long*, mais *Kiun-t'ou*, où *t'ou* répond à un ancien **thut*, est une transcription chinoise aussi régulière que possible de Condore [malais *Kundur*][3]. »

Dans un paragraphe de l'*Histoire des T'ang* sur le pays de *Che-li-fo-che*, le *Srbuza* des Arabes=Palembań, le nom de la même montagne est écrit avec un caractère différent : « *Che-li-fo-che* est à 2.000 *li* [6 à 700 kilomètres] au-delà du mont 軍徒弄 ». Schlegel, qui a traduit ce passage, a lu *Kiun-t'ou-long* et restitué *Gunturang*, phon. *Gunturań*. « Ce nom, ajoute-t-il en note, peut également être lu *Kundurang* [=*Kundurań*], mais je préfère la

1. Aymonier-Cabaton, *Dictionnaire čam-français*. Paris, 1906, in-8°, p. 201 sub verbo *trań*.

2. *Ibid.*

3. *Deux itinéraires*, p. 218.

première restitution parce que nous avons à Probolingo, à Java, une montagne appelée *Gunturan* (sic). *Guntur* signifie *tonnerre* et désigne, entre autres, le volcan *Guntur* dans le Preanger, à Java. Ce nom, dit-il enfin, est également transcrit 軍突弄 [c'est l'orthographe de Kia Tan] *Koun-tout-lang* = *Kunturrang* = *Gunturang*[1]. » Le dernier caractère est en réalité *long* et non *lang*; mais *Kiun-t'ou-long*, pron. anc. **Kiun-dout* [ou *dour*]-*long*, phon. **Kyün-dut* [ou *dur*]-*loṅ*, peut répondre à un toponyme tel que **Kunduraṅ* ou **Gunduraṅ*. Il ne s'agit donc pas de Poulo Condore comme le croyait M. Pelliot; mais il est encore moins question de montagne ou de volcan de Java, comme le pensait Schlegel au mépris des indications formelles du texte. Son étymologie de *Gunturaṅ* par *guntur*, tonnerre, n'est même pas à discuter. Le seul fait à retenir est que *Kiun-t'ou-long* est donné comme nom de montagne et d'escale maritime dans les textes chinois. Or, deux relations arabes, postérieures d'un demi-siècle et d'un siècle au mémoire de Kia Tan (785-805), celles de Sulaymān en 851 et de Ibn al-Faḳīh en 902, donnent une indication identique : « A *K.draṅ*, dit celui-là, il y a une haute montagne qui sert de refuge aux esclaves fugitifs et aux voleurs »; « A *Kadraṅ*, dit celui-ci, il y a une haute montagne qui domine les autres ». L'un et l'autre situent *K.draṅ* et *Kadraṅ* à dix jours de mer de l'île de Tiyūma et à égale distance de « l'endroit appelé Campa », c'est-à-dire de Campāpura, capitale du royaume de ce nom[2]. Nous ne savons pas exactement où était situé le Campāpura du xe siècle; mais en combinant les indications fournies par Sulaymān, Ibn al-Faḳīh, Mas'ūdī, Kia Tan et l'*Histoire des T'ang*, on peut, sans crainte d'erreur grave, situer la montagne de Kadraṅ au cap Saint-Jacques.

Les leçons chinoises attestées par deux textes, *Kiun-t'ou-long*, phon. *Kyün-t'u-loṅ*, m'inspirent plus de confiance que les leçons arabes. *Kyün-t'u-loṅ* représente assez bien un toponyme tel que **Kunduraṅ*; je corrige donc le كدرنج litt. *K.R.D.NG.* de Mas'ūdī, le كدرنج litt. *K.D.R.NG.* de Sulaymān et le كَدَرَنج *KaDRaNG* de Ibn al-Faḳīh en كُنْدُرَنْج *Kundrang* = *Kundraṅ*, pron. mod. *Kundrandj*. Sur le modèle du *Pen-t'o-lang*, phon. *Pen-t'o-laṅ*, de Kia Tan, répondant au skr. *Pāṇḍuraṅga* que nous attestent les inscriptions, > čam *Panraṅ*, annamite *Phanrang* = *Phanraṅ*, *Kiun-t'ou-*

1. *Geographical notes. XVI, The old states in the island of Sumatra* in *T'oung-Pao*, série II, vol. II, p. 45 et note 97 du tirage à part.
2. Pour ces citations, *vide infra*.

long peut correspondre à skr. **Kuṇḍuraṅga*, dont **Kundurang* = **Kunduraṅ* ou **Kundrang* = **Kundraṅ*, serait la forme arabisée très régulière.

La disparition de ن l'*n* de la première syllabe de كندرنج *Kundrang*, qu'on peut retrouver dans la leçon fautive de Ya'ḳūbī كورنج pour كندرنج, est très aisément explicable. Il suffit qu'un scribe ait négligé d'écrire le point diacritique du ن, كندرنج, pour que le copiste suivant ait lu et écrit كدرنج. L'erreur possible est naturellement beaucoup plus évidente en manuscrit que dans un texte imprimé. Voici, du reste, un exemple très net de chute du ن médial. Les Arabes ont adopté le nom chinois de la partie occidentale de la mer de Chine, *Tchang-hai*, phon. *Čaṅ-khay*, la Mer immense, qui a été transcrit صَنْخَى. Cette transcription répond au nom chinois lettre pour lettre. Edrīsī[1] a la leçon fautive صخى *Ča.khay* pour صنخى *Čan-khay*; par l'inattention d'un copiste l'*n* médial a disparu. La restitution كُنْدَرَنْج *Kundrang* d'après le chinois *Kiun-tou-long* me semble donc pleinement justifiée.

Les autres erreurs de graphie les plus fréquentes sont :

د, ر, ا et و écrits l'un pour l'autre, isolés ou en liaison avec la lettre précédente : در *dar* pour رد *rad*, et réciproquement; صندا *Čunda* pour صندر *Čundur*. بر *bar*, بد *bad* et بو *bū* peuvent être facilement écrits l'un pour l'autre, de même que را *rā* et لا *lā*. *L* médial du type ل est souvent transformé en ن *n*. Cf منيبار lu *Manībār* pour مليبار qui est à lire *Malayabār*, le pays de Malaya.

M, initial et médial, devient assez souvent *h* et réciproquement : ما *mā* et ها *hā*, مـ *ma* et هـ *ha*.

B final et *r* final sont fréquemment écrits *n* : قامرون *Ḳāmrūn* pour قاموروب *Ḳāmrūb*, لكشميبون *Lakšmībūn* pour لكشميبور *Lakšmībūr*; *b* initial, *dj* : جالوس *Djalus* pour بالوس *Bālūs*.

1. *Géographie*, trad. Jaubert, t. I, p. 87.

PREMIÈRE PARTIE

TRADUCTION

DES TEXTES ARABES, PERSANS ET TURKS

RELATIFS A L'EXTRÊME-ORIENT

IBN KHORDĀDZBEH (844-848)[1].

« Abū'l-Ḳāsim 'Obaydallah ibn 'Abdallah ibn Khordādzbeh, dit M. C. Huart, était Persan d'origine; son grand-père, qui appartenait à la religion mazdéenne, s'était converti à l'islamisme, son père avait été quelque temps gouverneur de la province de Ṭabaristān sur la mer Caspienne. Lui-même vécut à Bagdād, y fit la connaissance du célèbre musicien Isḥāḳ de Mossoul, qui lui enseigna la musique et les belles-lettres; il fut envoyé dans l''Irāḳ persique comme directeur des postes; il était à Sāmarra sur le Tigre, lorsqu'entre 844 et 848, il écrivit son *Livre des routes et des provinces*[2] qui donne l'indication des relais de poste et le montant des impôts de chaque province[3]. »

« Mas'ūdī, dit De Goeje, parle du *Livre des routes et des royaumes*. Il le nomme « un livre précieux, une mine inépuisable de faits qu'on explore toujours avec fruit »[4]....... « Quoi qu'il en soit, [conclut Mas'ūdī après quelques critiques], l'ouvrage d'Ibn Khordādzbeh est le plus beau de tous ceux qui ont été composés sur ce sujet[5]. » « Moḳaddasī [continue de Goeje], dit[6] que le livre d'Ibn Khordādzbeh est trop succinct, et que, pour cette raison, on ne peut en tirer beaucoup de profit. Cela ne l'a pas empêché d'y prendre la plupart de ses itinéraires et beaucoup de parti-

1. Le chiffre qui suit le nom d'auteur indique la date à laquelle a été composé l'ouvrage dont il s'agit. Quand cette date est inconnue ou trop incertaine, elle a été remplacée par la date de l'époque où vécut l'écrivain.

2. Plus exactement *Livre des routes et des royaumes*.

3. Cl. Huart, *Littérature arabe*. Paris, 1902, in-8°, p. 295-296. Cf. également la préface qui accompagne l'édition et la traduction du texte de ce géographe arabe par De Goeje.

4. *Les prairies d'or*, texte et trad. par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I. Paris, 1861, in-8°, p. 13.

5. *Ibid.*, t. II, p. 70.

6. P. s dernière ligne et suiv.

cularités. Ibn Ḥawkal[1] avoue[1] que, dans ses voyages, le livre de Ibn Khordādzbeh, celui de Djayhānī et le mémoire de Ḳodāma bin Dja'far ne le quittaient jamais. Le ministre-géographe Djayhānī, auteur du second de ces livres qui, malheureusement, ne nous est pas parvenu, a, selon Mokaddasī, fait du livre de Ibn Khordādzbeh la base de son propre ouvrage. Ibn al-Faḳih, de même[2], a incorporé dans son livre la plus grande partie du *Livre des routes et des royaumes*[3]. »

D'après une conjecture très vraisemblable de Barbier de Meynard, Ibn Khordādzbeh serait né dans les premières années du troisième siècle de l'hégire[4]. « Nous savons, dit De Goeje, par le manuscrit A du *Livre des routes et des royaumes*, que Ibn Khordādzbeh faisait encore des additions à son livre en 272 = 885-886 de notre ère. Je ne sais où Ḥadjī Khalfa[5] a pris qu'il est mort vers l'an 300 = 912-913, mais je n'ai les moyens ni de réfuter son assertion, ni de la confirmer[6]. »

KITĀB AL-MASĀLIK WA'L-MAMĀLIK, liber viarum et regnorum, auctore ABŪ 'L-ḲĀSIM 'OBAIDALLAH IBN 'ABDALLAH IBN KHORDĀḌHBEH... quem cum versionne gallica edidit, indicibus et glossario instruxit M. J. DE GOEJE. Leyde, 1889, in-8°.

TITRES DES ROIS DU MONDE

P. 13. Le plus grand roi de l'Inde est le Ballahrā[7], ou roi des rois. Les autres souverains de ce pays[8] sont [le roi de] Djāba[9], le

1. P. ٣٣٦, 2.
2. Cf. p. XI de la préface de l'édition De Goeje.
3. *Kitāb al-masālik wal-mamālik*.... auctore Ibn Khordadhbeh, éd. et trad. De Goeje, p. XII-XIII.
4. *Ibid.*, p. VIII. L'an 201 de l'hégire = 816-817 de notre ère.
5. II, p. 101.
6. *Ibid.*, p. XXI.
7. Le texte a بَلْهَرَا *Balharā* à corriger en بَلَّهْرَا *Ballahrā*. *Vide infra* l'excursus sur le Ballahrā.
8. Le texte a ومن ملوك الهند, *et parmi les rois de l'Inde*, [on compte].....
9. جابة.

roi de Ṭekin [1], le roi Gudjra [2], Ghāba [3], [le roi de] Rahmā [4] et le roi du Kāmarūpa [5]. Le roi du Djāwaga [6] s'appelle Puṅgawa [7]; ... le

1. La leçon que De Goeje a adoptée, طافن, qu'il a lue *Ṭāfen*, est inexacte : il faut restituer طاقن *Ṭāḳin*, le pays des Ṭékins. « Le *Ṭakkadeça* ou *Ṭakkaviṣaya* de la *Rājataraṅgiṇī*, dit M. Sylvain Lévi, est le pays des Ṭékins, *Tch'e-k'in* comme écrivent les Chinois en notant très exactement la prononciation cérébrale de l'itiniale [que les Arabes ont également rendue par la cérébrale ط]; de Ṭakka (= Ṭa-kṇ) se sont développées une multitude de formes secondaires que j'étudierai à part. Gollas le Tékin, Kula-ṭakka, est donc pour le nom un parent inattendu de ce Kül-tegin que les inscriptions de l'Orkhon ont rendu célèbre (*Notes chinoises sur l'Inde* in *Bull. Ecol. Franç. d'Extrême-Orient*, t. V, 1905, p. 300). » La leçon arabe طاقن pourrait également être lue *Ṭāḳan*, cf. skr. *Ṭhakkana*.

2. La leçon ملك الجُرْز que De Goeje a traduit par *le roi du Djorz*, est inexacte; il faut restituer ملك الجُزْر, le roi Gudjra. جُزْر prononciation moderne *Djuzra*, pron. ancienne *Guzra* < skr. *Gujra*. *Vide infra* l'excursus sur le roi Gudjra.

3. غابة.

4. رهمى, le Pégou.

5. La leçon قامرون litt. *Ḳāmrūn* que donnent tous les textes sans exception et qu'a adoptée De Goeje est fautive pour قامروب litt. *Ḳāmrūb*, à rectifier en قامَرُوب *Kāmarūba* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam. Il y a plus de soixante ans que Reinaud a indiqué la correction à faire (*Relations des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, t. I, 1845, p. LI), mais le barbarisme *Ḳāmrūn* se retrouve dans toutes les éditions de textes arabes.

6. Le texte porte زابج litt. *ZāB.DJ* que De Goeje a lu inexactement *Zābidj*. زابج pron. mod. *Zābadj*, pron. anc. *Zābag*, représente une forme initiale *Djāwaga*. Pour la restitution *Djāwaga*, *vide supra* p. 13 et *infra* l'excursus sur le Djawaga.

7. Le texte porte القتخت *al-K...KH.T*, var. الفيخت *al-FiKH.T*. De Goeje, d'après une suggestion de M. Kern, a rectifié les leçons précédentes en الفَتِجَب litt. *al-Fatidjab*, qui serait la forme arabisée du complexe *Pati-Djaba*, signifiant *le prince de Java* (p. 13, n. 1). Cette rectification, discutable par ailleurs, est infirmée par le fait suivant qui constitue une objection décisive. Nous avons trois leçons attestées par de nombreux textes, du nom de l'île de Java : زابج *Zābag* < *Djāwaga*, c'est-à-dire *Djāwa* + gutturale; جابة *Djāba* < *Djāwa* et جاوة *Djāwa*, qui désigne généralement l'île de Sumatra mais qui est phonétiquement apparenté aux précédents. Dans les trois leçons, la première syllabe est à voyelle longue; dans les deux dernières, l'*a* final est indiqué par le ة. La finale جَب de الفَتِجَب ne peut donc pas être considérée comme une transcription possible du nom de l'île de Java.

Edrisi (trad. Jaubert, t. I, p. 173) reproduisant ce passage de Ibn Khordādzbeh donne la leçon فنجب litt. pron. anc. *P.N.G.B.* L'*f* initial peut représenter un *p* ; les deux lettres suivantes نج, le groupe *ṅg*, et le *b* final, un *w*. Ainsi voca-

roi des îles de la mer orientale, le Maharādja[1]........

P. 43... De là [de l'embouchure de la Godavari][2] à Kaylakān[3], Lawā[4] et Kandja[5], pays qui produit du froment et du riz, 2 journées. De là, à Samandar[6], où l'on cultive le riz, 10 parasanges; on y expédie du bois d'aloès par voie d'eau douce[7], de contrées situées à une distance de 15 et même de 20 journées, comme Kāmarūpa[8] et autres lieux. De Samandar à Orissa[9], grand royaume où abondent l'éléphant, le cheval, le buffle et toutes sortes de productions, 12 parasanges. Le roi de ce pays est très puissant.

lisée : فُنْجَبَ *fuṅgaba*, la leçon d'Edrīsī pourrait être la forme arabisée du titre indonésien *puṅgawa* < skr. *puṅgava*, taureau, héros, chef. En javanais, malais, sundanais, etc., *puṅgāwa* ou *puṅgawa* signifie seulement *premier ministre*, *officier*, *héros*, *grand de la cour*, et non *roi* (cf. Favre, *Dictionnaire malais-français*. Vienne, 1875, in-8°, *sub verbo* ڤغكاو et H. H. Juynboll, *Kawi-Balineesch-Nederlandsch glossarium op het oudjavaansche Rāmāyaṇa*, S-Gravenhage, 1902, in-8°, p. 311, sub verbo *patih*); mais la différence de sens ne me semble pas devoir faire écarter ce rapprochement qui, au point de vue phonétique, est absolument inattaquable. Il est, enfin, extrêmement vraisemblable que Ibn Khordādzbeh a inexactement indiqué comme titre royal, celui d'un des hauts fonctionnaires de la cour. On sait, en effet, que le souverain du Djawaga (improprement appelé *Zābadj* ou *Zābedj*) est appelé le *maharādja*, ainsi que nous l'apprend le même auteur quelques pages plus loin (p. 29 *infra*).

1. المهراج < skr. *mahārāja*, le grand roi. C'est le roi du Djawaga. Voir la fin de la note précédente.

2. كُوذَافَرِيد litt. *Gūdūfarīd*.

3. كَيْلكان.

4. اللّوا.

5. كنجة.

6. سمندر.

7. Le Brahmapoutre. De Goeje.

8. De Goeje a adopté la leçon fautive قامرون *Kāmrūn* pour قاموروب *Ḳāmrūb* = *Ḳāmarūba* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam.

9. Le texte a اورنشين *Awrnišīn* à corriger en اوريشين *Awrīšīn*, forme arabisée du nom du pays d'Orissa.

ROUTE DE BAṢRA VERS L'ORIENT LE LONG DU RIVAGE PERSIQUE

P. 44. Au delà de Sirandīb [1], est l'île de Rāmī [2], où vit le rhinocéros. Cet animal est moins grand que l'éléphant, mais il l'est plus que le buffle. Il est herbivore et rumine comme les bœufs et les moutons. On y trouve aussi des buffles sans queue. Cette île produit le bambou et le bois du Brésil [3], dont les racines sont efficaces contre les poisons mortels. Ce remède a été employé avec succès par des marins contre la morsure des vipères. Dans les forêts, il y a des hommes tout nus, et dont le langage est une sorte de sifflement inintelligible. Ils évitent la société des autres hommes. Leur taille n'est que de quatre empans; les parties génitales, dans les deux sexes, sont de petite dimension; leur chevelure est un duvet roux. Ils grimpent sur les arbres avec les mains sans le secours des pieds.

Il existe dans [une île de] cette mer une peuplade de blancs qui peuvent atteindre à la nage les bâtiments, même lorqu'il vente grand frais. Ils échangent, contre du fer, de l'ambre qu'ils apportent avec leurs dents [4].

P. 45 Une autre île est habitée par des noirs à cheveux crépus, anthropophages, qui découpent leurs victimes toutes vivantes [5].

1. سرنديب, l'île de Ceylan. D'après la vocalisation indiquée par le dictionnaire géographique de Yāḳūt, il faudrait lire سَرَنْدِيب *Sarandīb*; mais cette vocalisation est inexacte. Il faut lire, au contraire, سِرَنْدِيب, *Siran-dīb* ainsi que l'indiquent l'étymologie et les notations chinoises. *Vide infra* l'excursus sur Sirandīb.

2. الرامي pour الرامنى *ar-Rāmnī*. C'est l'île de Sumatra.

3. البقّم *al-baḳḳam*. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 314 et cf. Yule-Burnell, *Hobson-Jobson*, 2e éd., par W. Crooke. Londres, 1903, sub verbo *Brazil-wood*.

4. Ainsi que l'a fait remarquer De Goeje, il s'agit ici des îles Nicobar. Le texte arabe de la dernière phrase est: يبيعون العنبر بالحديد يحملونه بافواههم, litt. : ils échangent l'ambre contre du fer, ils le portent dans leur bouche. Il faut entendre : ils échangent l'ambre contre du fer qu'ils rapportent entre leurs dents [en revenant à terre à la nage].

5. Cette île non dénommée est sans doute l'île Malḥān ou Khaldjān mentionnée par Sulaymān et l'*Abrégé des merveilles*. *Vide infra* l'excursus sur l'île Malḥān.

Il y a [dans une des îles de cette mer] une montagne, dont l'argile soumise à l'action du feu devient de l'argent[1].

Dans les montagnes du Djāwaga[2], il y a d'énormes serpents qui dévorent les hommes et les buffles, on en trouve même qui dévorent les éléphants. Ce pays produit des camphriers gigantesques; il y en a qui peuvent étendre l'ombre de leur feuillage sur environ cent personnes. Pour obtenir le camphre[3], on pratique, au sommet de l'arbre, une incision par laquelle l'eau de camphre[4] s'échappe en assez grande quantité pour qu'on puisse en remplir plusieurs jarres. Après l'avoir recueillie, on fait une autre incision au-dessous, vers le milieu de l'arbre, d'où découlent les morceaux de camphre[5]; c'est la gomme de cet arbre, mais elle se trouve dans le bois même. Après cette opération, l'arbre devient inutile et se dessèche.

Cette île renferme une foule de merveilles qu'on ne saurait ni énumérer, ni décrire.

Celui qui veut aller à la Chine, se rend, après avoir quitté Bullīn[6], et en laissant l'île de Sirandīb à sa droite[7], vers Lañgabālūs[8], île située à une distance de dix à quinze journées de Sirandīb.

Les habitants de cette île [de Lañgabālūs] vont nus; ils vivent de bananes, de poisson frais et de cocos; le métal précieux chez eux est le fer. Ils fréquentent les marchands étrangers.

1. Sur cette île, *vide infra apud* Sulaymān et Edrisī. Celui-ci situe la montagne argentifère dans l'île de Bālūs = Barus, sur la côte occidentale de Sumatra.

2. Au lieu de الزابج *az-Zābag* < *Djāwaga*, le texte a la leçon fautive الزانج *az-Zānag* qu'on retrouve chez tous les géographes arabes.

3. Sur le camphre, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭar n° 1868.

4. Sur l'eau de camphre, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 2070.

5. « C'est-à-dire les gouttes qui s'épaississent et se cristallisent. Parmi les articles d'exportations, l'auteur compte tant l'eau de camphre que le camphre ». De Goeje.

6. بلّين. P. 43 du même ouvrage : « De Bullīn à Sirandīb, une journée ». Bullīn est donc situé à une journée de Ceylan.

7. En laissant l'île de Ceylan au sud, c'est-à-dire en faisant route par le détroit de Palk.

8. De Goeje a adopté la leçon inexacte النكبالوس litt. *Alankabālūs* au lieu de لنكبالوس *Lankabālūs* qui est la leçon correcte. Le groupe نك représente ici *nasale vélaire* + *gutturale sonore*, soit *ñg*. *Vide infra* l'excursus sur cette île qui fait partie du groupe des Nicobar.

P. 46. De [l'île de] Langabālūs à l'île de Kilah[1], six journées de navigation. Cette île appartient au royaume du Djāba l'Indien[2]. Elle renferme les fameuses mines d'étain *ḳala'ī*[3] et des plantations de bambous.

A gauche[4] et à deux journées de Kilah est l'île de Bālūs[5], habitée par des anthropophages. Elle produit du camphre excellent, des bananes, des cocos, des cannes à sucre et du riz.

De là[6] aux îles[7] de Djāba, de Šalāhiṭ[8] et de Harladj[9], deux para-

1. كلة *sic. Vide infra* l'excursus sur Kilah ou Kalah.

2. جابة الهندى. *Vide infra* l'excursus sur le Djawaga.

3. القلعى

4. « Van der Lith (*Merveilles de l'Inde*, p. 263), dit De Goeje, a supposé avec vraisemblance que *Bālūs* est *Baros* sur la côte occidentale de Sumatra. Mais il fait observer qu'il faudra lire *à droite*, puisque l'auteur décrit la navigation des îles Langabālūs = Nicobar vers la Chine (p. 46, n. 3). » Mais le texte n'exige aucune correction et c'est bien *à gauche* qu'il faut lire. Pour se rendre de Kilah, sur la côte occidentale de la péninsule malaise, à Baros, sur la côte occidentale de Sumatra, le bâtiment doit doubler la pointe d'Atchin et longer ensuite la côte de Sumatra. Baros est donc à bâbord, c'est-à-dire, en faisant route du nord-ouest au sud-est, à la gauche du navigateur qui fait face au point de destination. La phrase commençant par : *A gauche......* et la suivante sont deux incidentes dans la description de l'itinéraire de Ceylan en Chine *viâ* Langabālūs-Nicobar, Kilah, le détroit de Malaka, l'île de Tiyūma-Tioman sur la côte orientale de la péninsule malaise, le Cambodge et le Čampa.

5. بالوس, Baros ou Barus, sur la côte occidentale de Sumatra, dans le pays des Batak, par environ 2° de latitude septentrionale. Le *Bataksspiegel* (Leyde, 1910, in-8°) récemment publié par l'Institut Batak de La Haye donne l'orthographe *Baroes* = *Barus*. D'autre part, la *Lijst van de voornaamste aardrijkskundige namen in den Nederlandsch-Indischen archipel* (Batavia, in-4°, 1906) donne également *Baroes* = *Barus* avec la variante *Baros*.

6. De Kilah.

7. Le texte a ألى جزيرة جابة وشلاهط وهرلج à l'île de Djāba et à Šalāhiṭ et à Harladj.

8. شَلَاهِط.

9. Le texte a هرلج litt. pronc. anc. *H.R.L.G*, pron. mod. *H.R.L.DJ*; var. ms. A هولج pron. anc. *HūL.G* ou *H.W.L.G*, pron. mod. *HūL.DJ* ou *H.W.L.DJ*; var. ms. B هراج pron. anc. *H.RāG*, pron. mod. *H.RāDJ*. Edrīsī (*vide infra*) a pour le nom de la même île, deux leçons nouvelles : هريج pron. anc. *H.RīG*, pron. mod. *H.RīDJ* que donne également Ibn al-Wardī (*vide infra*), et هرنج pron. anc. *H.R.N.G*, pron. mod. *H.R N.DJ*.

sanges[1]. [L'île de Djāba][2] est grande. Le roi porte des ornements (une chlamyde) en or et une tiare d'or ; il adore les [images de] Budda[3]. Les produits de cette île sont des cocos, des bananes et des cannes à sucre ; ceux de Šalāhiṭ le bois de sandal, le nard indien et le giroflier.

Il y a à Djāba un petit volcan, de cent coudées en long et en large et n'ayant que la hauteur d'une lance, sur le sommet duquel on voit des flammes durant la nuit ; le jour il n'en sort que de la fumée.

De ces îles on arrive après quinze jours de navigation aux îles des aromates[4].

La distance entre Djāba et Māyṭ[5] est petite.

Les rois et les peuples de l'Inde s'abstiennent de boire (p. 47) du vin ; mais ils considèrent l'adultère comme une action licite, à l'exception du roi de Khmèr[6], qui interdit et l'adultère et l'usage du vin. Au contraire, le roi de Sirandīb fait venir les vins de l'Irāḳ pour sa consommation. Tous ces rois font grand cas d'éléphants de haute stature, et ils s'en disputent l'acquisition à prix d'or. Le maximum de la taille chez cet animal est de neuf coudées ; cependant on trouve dans les *ghobb*[7] [de Ceylan] des éléphants qui ont jusqu'à dix et même onze coudées de haut. Le plus puissant souverain de l'Inde est le Ballahrā, dont le nom signifie *roi des rois*. Sur le chaton de sa bague, est gravée cette devise :

« Celui qui t'aime pour une cause, te tourne le dos, lorsque cette cause n'existe plus. »

1. « Il est évident, dit de Goeje, qu'il y a une lacune dans l'itinéraire. Selon Edrisī [*vide infra*] la distance de deux parasanges est celle qui sépare les îles de Djāba, de Šalāhiṭ et de Harladj l'une de l'autre (p. 46, n. 4). » Il faut, en effet, lire : « De là [de Kilah] à l'île de Djāba, à Šalāhiṭ et à Harladj, [..... jours de mer. L'île de Djāba, Šalāhiṭ et Harladj sont à environ] deux parasanges [de distance l'une de l'autre] ». C'est ce que rapporte Edrisī (*vide infra*).

2. Je mets entre crochets *l'île de Djāba*, ce que n'a pas fait De Goeje, parce que le texte dit seulement *elle*, pour désigner l'île en question : ومنها الى جزيرة جابة وشَلَاهِط وهرلج فرسخان وهى عظيمة ....

3. البدّ. Forme arabisée de *Buddha* employée dans le sens de *idole*.

4. Le texte a الى بلاد منبت العطر aux pays où poussent les aromates.

5. مايط, var. مابط *MāB.Ṭ*, ماقط *MāḲ.Ṭ*. مافط *MāF.Ṭ*.

6. Le texte a قِمَار *Ḳimār*, le Khmèr, l'ancien Cambodge.

7. Golfe.

Il réside au Konkan[1], pays qui produit le bois de teck[2]. Après lui viennent le roi de Ṭekin[3]; [le roi de] Djāba; le roi Gudjra[4] qui fait usage des *dirham ṭāṭariyya*[5]; Ghāba[6]; [le roi de] Rahmā[7]. Les États de ce dernier sont distants de tous les autres d'une année de marche. On raconte que le [roi de] Rahmā possède cinquante mille éléphants; le pays produit des étoffes de coton veloutées[8] et du bois d'aloès de l'espèce [appelée] *hindī*, indienne. Après lui vient le roi de Ḳāmarūpa[9], dont le royaume touche à la Chine, et abonde en or. On y trouve le rhinocéros, animal qui porte sur le front une corne, longue d'une coudée et épaisse de deux palmes. Quand on la fend, on trouve dans l'intérieur, et (p. 48) se détachant en blanc sur un fond noir comme le jais, l'image d'un homme, d'un quadrupède, d'un poisson, d'un paon ou de quelque autre oiseau. Les Chinois en fabriquent des ceintures dont le prix varie de trois cents dīnār jusqu'à trois et quatre mille dīnār.

Tous les rois dont il vient d'être parlé ont les oreilles percées[10].

Le roi du Djāwaga est nommé le Maharādja; il y a dans ses états une île nommée Braṭāyīl[11] qui, chaque nuit, retentit du son des ins-

1. Le texte à الكَمكم *al-Kamkam* à rectifier en الكُنْكَن *al-Konkan*, le Konkan de la côte occidentale de l'Inde, situé entre le 16e et le 19e degré de latitude, dans la présidence de Bombay (Bīrūnī donne la leçon كُنْكَن *Gongan* [*India*, p. ٩٩ et 13. De Goeje) < skr. *Koṅkaṇa*.

2. En arabe ساج pron. anc. *sāg*, pron. mod. *sādj* < skr. *çāka*. Vide infra apud Ibn al-Bayṭâr nº 1151.

3. *Vide supra* p. 23, note 1.

4. *Vide supra* p. 23, note 2.

5. « La valeur d'un dirham *ṭāṭarī* est de un dirham ordinaire et un tiers ». De Goeje.

6. غابة. « C'est probablement, dit De Goeje, le même roi dont Ibn Rosteh (p. ١٣٣) écrit le nom العابدي *al-'Ābidī*; Mas'ūdī (t. I, p. 394) القايدى *al-Ḳaydā*. Cet auteur nomme son royaume Mandura-Patan (cf. *Merveilles de l'Inde* p. 275) ».

7. Le Pégou.

8. المخملة.

9. *Vide supra* p. 23, note 5.

10. C'est-à-dire : portent des boucles d'oreille.

11. برطايل litt. *B.R.ṬāY.L.* « Ms. A بوطايل *Būṭāyil*, ms. B ذوطايل *Dzū Ṭāil*. Bīrūnī p. ٢١٢, Ḳazwīnī I, ١١١, l. 11 et II, p. ٥٣; Dimašḳī, p. ١٥٨, ut quoque Vullers I, p. 222 برطايل *B.R.ṬāY.L* seu برطاييل *B.R.ṬāYīL* (cum var. برطابيل *B.R.ṬāBīL*). Djordjānī ارطبل *A.R.Ṭ.B.L*, *'Adjāïb* (*Merveilles de l'Inde*), p. 278 برطانيل *B.R.ṬāNīL*, Ibn Iyās cod. Leid. nº 741 p. 261 برطابيل *B.R.ṬāBīL*, p. 348 طابيل *ṬāBīL*, ubi alter cod. طاييل *ṬāYīL* (De Goeje, p. ٦٨ note *c*). »

truments à cordes et des tambours. Les navigateurs prétendent que l'Antéchrist y demeure. On y voit sortir de la mer des chevaux qui ressemblent en tout aux chevaux terrestres, mais dont la crinière est si longue qu'elle traîne par terre.

Dans une autre île il y a des singes qui ont la taille de l'âne.

Le Maharādja perçoit chaque jour un revenu de deux cents *mann* d'or ; il fait fondre cet argent en une seule brique et le jette dans l'eau en disant : Voilà mon trésor[1]. Une partie de ce revenu, soit cinquante *mann* par jour, lui vient des combats de coqs. Une des cuisses du coq vainqueur appartenant de droit au roi, le possesseur la rachète à prix d'or.

CONTINUATION DE LA ROUTE VERS LA CHINE.

En partant de Māyṭ, on trouve à gauche l'île de Tiyūma[2], qui produit du bois d'aloès de l'espèce [appelée] *hindī*, indienne, et du camphre. — De là [de Tiyūma] on va, en cinq journées, au Khmèr, pays qui produit le bois d'aloès [appelé] *ḳimārī*[3] et du riz. — Du Khmèr au Čampa[4], trois journées, en suivant la côte. Le bois d'aloès du Čampa, connu sous le nom de *čanfī*, est supérieur à celui du Khmèr, car il va au fond de l'eau, tant il est lourd et excellent. On trouve dans le Čampa des bœufs et des buffles... Du Čampa à Lūḳīn[5], qui est la première échelle de la Chine, cent parasanges, par la route de terre et de mer.

P. 50. A l'orient de la Chine sont les pays de Wāḳwāḳ[6], qui

1. هذا بيت مالي. La traduction exacte est : voilà mon Trésor (litt. : la maison de mes richesses) ; c'est-à-dire le lac dans lequel je jette chaque jour une brique d'or, la conserve aussi bien que le بيت المال *bayt al-māl* (litt. : la maison des richesses), le Trésor public ou le Ministère des Finances. On dirait en allemand : « *Da ist meine Schatzkammer !* ».

2. تيومه *Tiyūmah* pour تيومة *Tiyūma*. Variantes fautives du ms. A : فيومه *Fiyūmah* et du ms. B قيومه *Ḳiyūmah*. C'est l'île de Tiuman ou Tioman sur la côte sud-orientale de la péninsule malaise.

3. C'est-à-dire : aloès de Khmèr.

4. صَنْف litt. pron. anc. *Čanf*, pron. mod. *Ṣanf* < skr. *Campā*. *Vide infra* l'appendice consacré à ce pays et *supra* p. 9 pour la prononciation ancienne du ص.

5. لوقين. « On va de Lūḳīn à Khānfū, qui est l'échelle la plus considérable de la Chine, dit plus loin le même auteur (p. 49), en quatre journées par mer et en vingt journées par terre. »

6. الواقواق. *Vide infra* l'excursus sur le Wāḳwāḳ ou Waḳwāḳ.

sont tellement riches en or, que les habitants fabriquent, avec ce métal, les chaînes de leurs chiens et les colliers de leurs singes. Ils portent des tuniques brochées d'or[1]. On y trouve encore du bois d'ébène d'excellente qualité.

P. 51. A l'extrémité de la Chine, en face de Ḳānčū[2], il y a un pays montagneux nommé Šīlā[3], et divisé en plusieurs principautés. L'or y abonde. Les Musulmans qui s'y rendent s'établissent définitivement dans cette contrée, à cause de tous les avantages qu'elle présente. On ignore ce qui est situé au delà.

Quant à ce que la mer Orientale fournit à l'exportation, on tire de la Chine la soie blanche, la soie de couleur[4] et la soie damassée[5], le musc, le bois d'aloès, des selles, des fourrures de martre[6], de la porcelaine, le *ṣīlbandj*[7], le cinnamome[8] et le galanga[9]. Du Wāḳwāḳ, on exporte l'or et l'ébène; de l'Inde, diverses espèces de bois d'aloès, le bois de sandal, le camphre et l'eau de camphre, la muscade, le clou de girofle, le cardamome, le cubèle, le coco, des étoffes végétales[10], des tissus en coton veloutés, des éléphants. On exporte de Sirandīb toutes les variétés de rubis[11] et d'autres pierres de ce genre, le diamant, les perles, le cristal et l'émeri qui

1. Le texte a p. ٦٩, l. 14 : ويأتون بالقمص المنسوجة بالذهب que De Goeje a inexactement rendu par : ils livrent au commerce des tuniques brochées d'or. La traduction littérale est : ils vont avec des tuniques, c'est-à-dire : ils portent des tuniques brochées d'or. Cette phrase se retrouve dans Ḳazwīnī, t. I, p. ١٠٨ et t. II, p. ٢١. *Vide infra.*

2. قانصو, pron. mod. *Ḳānṣū* qui représente régulièrement un nom chinois tel que **Kian-tcheou, *Kiang-tcheou, *Kan-tcheou.*

3. الشيلا *aš-Šīlā*, la Corée.

4. الفرند *al-firand.*

5. الكيمخاو *al-kimkhāw.* Cf. Yule-Burnell, *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbis *kincob* et *satin.*

6. السمّور *as-sammūr.*

7. الصيلبنج *aṣ-ṣīlbandj* « C'est probablement, dit De Goeje (p. 51, note 1), la même drogue narcotique que les Persans nomment *Gālbandj* ».

8. الدار صيني, *ad-dār čīnī.* Vide infra apud Ibn al-Bayṭār n° 841.

9. الخولنجان *al-khūlandjān.* Vide infra apud Ibn al-Bayṭār n° 829.

10. Cf. *infra* Edrīsī, p. 70 de la trad. de Jaubert.

11. Le texte a الياقوت qu'il faut traduire par *corindon* et non par *rubis.* Cf. *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, trad. L. Leclerc, t. III = t. XXVI des *Notices et Extraits*, p. 419, note.

sert à polir les métaux; du Malaya[1] et de Sindān[2], le poivre; de Kilah[3], l'étain dit *ḳala'i*; des régions du Sud, le bois du Brésil et le *dādzī*[4]; du Sind, le costus, le rotang[5] et le bambou.

P. 52. La longueur de cette mer, depuis Ḳolzum[6] jusqu'au Wāḳwāḳ est de 4.500 parasanges.

PARTICULARITÉS CURIEUSES DE DIVERSES CONTRÉES

P. 132. Quand un étranger arrive au Tibet, il éprouve, sans pouvoir s'en rendre compte, un sentiment de gaieté et de bien-être qui persiste jusqu'au départ.

1. ملى qui est à lire مَلَيَ *Malaya*, le Malabar de la côte sud-occidentale de l'Inde. De Goeje a lu inexactement *Molay*.

2. سندان. « Sindān. (Certain voyageur dit que cette ville est Sindāpūr et non Sindān. Abū 'l-'Oḳūl a aussi la leçon Sindāpūr).

« D'après le *Ḳānūn*, 104° 20' de longitude et 19° 50' de latitude; d'après un manuscrit, 106° de longitude et 19° de latitude; d'après l'*Aṭwāl*, 105° 20' de longitude et 19° 15' de latitude. Premier climat. Des dépendances de Tāna [près de Bombay], sur le littoral.

« Un voyageur dit que Sindāpūr est à environ trois journées de Tana et qu'elle est située dans un golfe de la mer Verte. Il ajoute que Sindāpūr est située là où finit le Guzerate et où commence le Malabar. Le *Ḳānūn* dit simplement de cindāpūr qu'elle est sur la côte. On lit dans l'"*Azīzī* : Sindan est à quinze parasanges de Manṣūra. C'est là qu'aboutissent toutes les routes. Sindan est le pays du *costus*, de la canne et du bambou. C'est un port maritime des plus importants (*Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 119) ». C'est le Goa des cartes modernes. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Sindābūr*.

D'après des renseignements fournis à Van der Lith par Yule (*Merveilles de l'Inde*, p. 225-227), Sindān et Sindābūr seraient, au contraire, deux villes distinctes. Celui-là, le *St. John* des marins anglais, le *San Gens* des Portugais, est situé près de Daman, par 20° 12'; celui-ci est l'ancienne ville sur l'emplacement de laquelle s'est élevé ensuite Goa.

3. Le texte a fautivement كلّة *Killah*.

4. الدادي; « le mille-pertuis dont on employait les graines à rendre le vin plus fort et plus odorant; cf. Yāḳūt, t. I, p. 272, l. 12 (De Goeje, p. 51, note 3) ». *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār, n° 843, qui donne la leçon داذى *dādī*.

5. C'est le malais روتن *rōtan*, le rotin.

6. القلزم. « Al-Battānī (*loc. laud.*, éd. et trad. Nallino, II part., p, 52), 66° 30' longit., 27° 30' latitudo. Κλύσμα (IV, 5, 14) 63° 20', 28° 50'; Al-Khuwārizmı 56° 30', 28° 20'. Eius ruinae 1 1/2 km. a septentrionibus *Suez*, cuius pharus Tewfik, 3 km. S-W ab urbe, 32° 33' 30" E. Gr., 29° 56' 9" N. Cfr. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*. Paris, 1811, t. I, p. 151-88 et 514 qui, contra sententiam Gosselin et Langlès, demonstravit unam tantum urbem Clysma et al-Ḳolzum exstitisse, non duas ».

A l'extrémité[1] de la Chine est une contrée nommée Šīlā[2], très riche en or. Les musulmans sont tellement séduits par la beauté de ce pays que, quand ils y pénètrent, ils s'y fixent et ne veulent plus en sortir[3].

1. Le texte a فى آخر الصين que De Goeje a rendu inexactement par *derrière la Chine*.
2. La Corée.
3. « On dit que quelques Alides y ont trouvé un refuge contre les persécutions de la dynastie régnante ; voir, par exemple, Makrīzī, I, p. 16 (De Goeje, p. 132, note 1) ».

IBN MĀSAWĪH (777-857).

« De Gondêšapūr, dit M. Huart, venait également Abū Zakariyā Yaḥyā bin Māsawih, fils d'un apothicaire de cette ville. A Bagdād, où il faisait ses études, il rencontra Gabriel, fils de Bokhtyêšu', médecin particulier de Harūn ar-Rašid, qui lui confia la direction d'un hôpital ; plus tard il lui succéda auprès du khalife Manṣūr et de ses successeurs jusqu'à Wāthiḳ. Il traduisit du grec de nombreux ouvrages, tels que le *Nawādir aṭ-ṭibb*, Curiosités de la médecine, dédié à Ḥunayn bin Isḥāḳ[1]. »

Cf. sur ce personnage, Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, Paris, 1876. p. 105-111. Il est également appelé Yūḥannā bin Māsawīh, c'est-à-dire Jean fils de Mésué, ou encore Mésué l'ancien pour le distinguer d'un médecin du même nom.

Pour les extraits de Māsawīh dont Leclerc a transcrit inexactement le nom *Ibn Massouîh*, vide infra apud Ibn al-Bayṭār.

1. *Littérature arabe*, *loc. cit.*, p. 304.

SULAYMĀN (851).

Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et a la Chine dans le ixe siècle de l'ère chrétienne, texte arabe imprimé en 1811 par les soins de feu Langlès, publié avec des corrections et additions et accompagné d'une traduction française par M. Reinaud, Paris, 1845, 2 vol. in-12.

« Le récit qui sert de base à la *Relation*, dit Reinaud, et qui porte dans le texte le titre de Livre I, a pour garant un marchand nommé Sulaymān, qui s'était embarqué sur les côtes du golfe Persique, et fit plusieurs voyages dans l'Inde et à la Chine. La rédaction du Livre I eut lieu l'an 237 de l'hégire = 851 de J.-C. C'est l'époque où les rapports commerciaux de l'empire des Khalifes de Bagdād avec l'Inde et la Chine étaient dans leur plus grande activité... Cette partie se termine à la page 60 de la traduction et ٥٩ du texte arabe [1]. »

CHAINE DES CHRONIQUES

P. 4. La troisième mer porte le nom de mer de Harkand [2]. Entre cette mer et la mer Lārwī [3], il y a un grand nombre d'îles; leur nombre s'élève à mille neuf cents [4]. Ces îles forment la séparation des deux mers Lārwī et Harkand; elles sont gouvernées par une femme... Elles sont plantées de cocotiers... P. 5... La dernière de ces îles est Sirandīb, sur la mer de Harkand; c'est la principale de toutes; on donne à ces îles le nom de Dībadjāt [5].

1. *Relation*, discours préliminaire, t. I, p. xiv-xv. Le titre arabe actuel de la *Relation*, *silsilat at-tawārīkh*, chaîne des chroniques, a été ajouté à la suite de la disparition des premiers feuillets

2. هركند litt. : *H.R.K.N.D*, le golfe du Bengale.

3. Le texte arabe, p. ٥, a دلاَروى *Dalāruwī* qui est évidemment à rectifier en اللاروى *al-Lārwī*. C'est la mer qui baigne la côte nord-occidentale de l'Inde.

4. Il s'agit de l'archipel des Laquedives et des Maldives.

5. Le texte arabe, p. ٧, donne par erreur الدبيحات *al-Dabīḥāt* au lieu de الديبجات *ad-Dībadjāt*. *Dībadjāt* = *dība* < skr. *dvīpa*, île + le suffixe pluriel persan *-djāt*.

P. 6. La même mer [de Harkand] renferme, dans la même direction que Sirandīb, quelques îles qui ne sont pas nombreuses, mais qui sont très vastes, et dont on ne connaît pas l'étendue précise. Au nombre de ces îles est celle qu'on nomme Rāmnī[1]; cette île est partagée entre plusieurs rois; son étendue est, dit-on, de huit ou neuf cents parasanges [carrées]. Il s'y trouve des mines d'or (p. 7); on y remarque aussi des plantations appelées *fančur*[2] et d'où l'on tire le camphre de première qualité. Ces îles ont dans leur dépendance d'autres îles, parmi lesquelles est celle de Niyān[3]. Ces îles abondent en or, et les habitants se nourrissent du fruit du cocotier. Ils s'en servent dans la préparation de leurs mets, et ils se frottent le corps avec son huile. Quand l'un d'eux veut se marier, il ne trouve femme qu'autant qu'il a entre les mains le crâne de la tête d'un de leurs ennemis; s'il a tué deux d'entre les ennemis, il peut épouser deux femmes; s'il en a tué cinquante, il peut épouser cinquante femmes, suivant le nombre des crânes. L'origine de cet usage vient de ce que les habitants de cette île sont entourés d'ennemis; celui qui se montre le plus hardi dans les combats est le plus estimé de tous.

L'île de Rāmnī produit de nombreux éléphants, ainsi que le bois du Brésil et le bambou. On y (p. 8) remarque une peuplade qui mange les hommes. Cette île est mouillée par deux mers, la mer de Harkand et celle de Šalāhiṭ[4].

Après cela viennent les îles nommées Lañgabālūs[5]. Ces îles nourrissent un peuple nombreux. Les hommes et les femmes sont nus; seulement les femmes couvrent leurs parties naturelles avec des feuilles d'arbre. Quand un navire passe dans le voisinage, les hommes s'approchent dans des barques, petites ou grandes, et se font donner du fer en échange d'ambre et de cocos. Ils n'ont pas besoin d'étoffes, vu que, dans ce climat, on n'éprouve ni froid ni chaud[6].

الرامنم *ar-RāM.Nī. Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 25, l'île de Rāmī.

2. Le texte a, p. ٨, فَنْصُورَ pron. an. *fančūra*, pron. mod. *fanṣūra*.

3. النيان, l'île de Nias, sur la côte occidentale de Sumatra, un demi-degré environ au nord de l'équateur.

4. شلاهِط litt. *Ś.LāHiṬ.*

5. لنجبالوس pron. anc. *Langabālūs* < *Lañgabālūs*; pron. mod. *Landjabālūs*. *Vide supra* p. 26, note 8. Reinaud a transcrit *Landjebâlous*.

6. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 25 et note 4.

Au delà sont deux îles séparées par une mer nommée Andāmān[1]. Les habitants de ces îles mangent les hommes vivants; leur teint est noir, leurs cheveux sont crépus, leur visage et leurs yeux ont quelque chose d'effrayant[2]. Ils ont les pieds longs ; le pied de l'un d'entre eux est d'environ une coudée[3]. Ils sont nus et (p. 9) n'ont pas de barques. S'ils avaient des barques, ils mangeraient tous les hommes qui passent dans le voisinage. Quelquefois, les navires sont retenus en mer, et ne peuvent continuer leur voyage à cause du vent. Quand leur provision d'eau est épuisée, l'équipage s'approche des habitants et demande de l'eau ; quelquefois les hommes de l'équipage tombent au pouvoir des habitants, et la plupart d'entre eux sont mis à mort.

Au delà de cette île se trouvent des montagnes qui ne sont pas sur la route, et qui renferment, dit-on, des mines d'argent. Ces montagnes ne sont pas habitées, et il n'est pas au pouvoir de tout navire qui veut y aborder, d'atteindre son but. Pour y arriver, l'on est guidé par un pic nommé Khušnamī[4]. Un navire passant dans le voisinage, l'équipage aperçut la montagne et se dirigea de son côté; le lendemain matin, il descendit dans une barque, et, coupant du bois, il alluma du feu; aussitôt l'argent entra en fusion (p. 10) : voilà comment on reconnut la mine[5]. On emporta autant d'argent qu'on voulut; mais, dès qu'on fut remonté dans le navire, la mer commença à s'agiter; on fut obligé de jeter tout l'argent qu'on avait pris[6]. En vain on a voulu retourner vers la montagne ; il a été impossible de la retrouver. Ces sortes de cas sont fréquents sur la mer ; on ne saurait dénombrer les îles qui

1. Le texte a ومن ورآ هولآ جزيرتان بينهما بحريقال له اندامان litt. et derrière celles-ci [les îles de Laṅgabalūs], il y a deux îles entre lesquelles est une mer appelée Andāman ; c'est-à-dire mer des îles Andāmān.

2. *Vide supra* p. 25, *apud* Ibn Khordadzbeh, l'île non dénommée « habitée par des noirs à cheveux crépus, anthropophages, qui découpent leurs victimes toutes vivantes ».

3. « Le texte, dit Reinaud, porte de plus : « il s'agit ici des parties naturelles ». Ces mots sont en partie raturés dans le manuscrit. »

4. الخُشنمىّ, litt. [le pic] au bon nom, au nom de bon augure. *Khušnamī*, plus correctement *khūšnāmī* est l'ethnique du complexe persan خوش *khōš*, bon, et نامه *nāmeh*, nom.

5. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 26, l'île à terre argentifère.

6. On trouvera plus loin d'autres applications de ce thème de folk-lore. Les roses, par exemple, qui prennent feu si on veut les emporter hors de la roseraie.

sont d'un accès difficile et que les marins ont de la peine à reconnaître; il y en a même où ils ne peuvent pas atteindre.

Quelquefois on aperçoit à la surface de cette mer un nuage blanc qui couvre les vaisseaux de son ombre; il sort du nuage une langue longue et mince qui vient s'attacher à la surface de l'eau de la mer. Aussitôt l'eau entre en ébullition et présente l'image d'une trombe. Si la trombe atteint un navire, elle l'absorbe. Ensuite le nuage s'élève dans les airs, et il verse une pluie à laquelle se trouvent mêlées les impuretés de la mer. J'ignore (p. 11) si ce nuage s'alimente avec les eaux de la mer et comment cela s'opère[1].

Chacune de ces mers est exposée à un vent qui l'agite et la soulève au point de la faire bouillir comme une marmite. Alors l'eau rejette les corps qu'elle contient dans son sein sur les côtes des îles qui y sont enfermées; les navires sont fracassés, et le rivage se couvre de poissons morts d'une grandeur énorme. L'eau jette même quelquefois des blocs de pierre et des montagnes, comme l'arc envoie la flèche. Pour la mer de Harkand, elle est exposée à un vent particulier. Ce vent vient de l'Ouest, en tirant vers les étoiles de l'Ourse[2]; quand il souffle, l'eau de la mer entre en ébullition comme l'eau d'une marmite, et elle vomit une grande quantité d'ambre. Plus la mer est vaste et profonde, plus l'ambre est beau. Quand les vagues de la mer de Harkand se soulèvent, l'eau présente l'apparence d'un feu qui brûle. La même mer nourrit un poisson nommé *lukham*[3]. C'est (p. 12) une espèce de monstre qui dévore les hommes[4].

P. 15. Entre Mascate, Kūlam du Malaya[5] et [la mer de] Harkand, il y a environ un mois (p. 16) de marche. On s'approvisionne

1. « Il s'agit ici, dit Reinaud, d'une trombe, et, dans ce qui suit, de quelque volcan sous-marin. »

2. « Dans la direction du nord-ouest (Reinaud) ».

3. اللخم.

4. « Ici, dit Reinaud, dans le manuscrit original, il y a une lacune d'un ou de plusieurs feuillets ».

5. Le texte, p. ١٦, a كوكم ملى litt. *Kūkam Malay* qui est à rectifier en كولم مَلَيَ *Kūlam Malaya*, c'est-à-dire le Kūlam du pays de Malaya, le Quilon des cartes modernes, sur la côte sud-occidentale de l'Inde. C'est la forme arabisée de la région de ce nom : مَليبار *Malaya-bār*, généralement lu inexactement *Malay-bār* < skr. *Malayavāra*, le pays de Malaya, qui a donné naissance au *Malabar* de la géographie occidentale.

d'eau douce à Kūlam du Malaya ; puis on met à la voile pour la mer de Harkand. Quand on a dépassé cette mer [de Harkand] on arrive au lieu nommé Laṅgabālūs[1]*. Les habitants de ce lieu ne* comprennent pas la langue arabe, ni aucune des langues parlées par les marchands. Les hommes ne portent pas de vêtements ; ils sont blancs et ont le poil rare. Les voyageurs disent n'avoir jamais vu leurs femmes[2]. En effet, les hommes se rendent auprès des navires, dans des canots faits avec un seul tronc d'arbre, et ils apportent des cocos, des cannes à sucre, des bananes et du vin de cocotier[3] ; cette liqueur est d'une couleur blanche. Si on la boit au moment où elle vient d'être extraite du cocotier. elle est douce comme le miel ; mais, si on la conserve une heure, elle devient comme le vin ; et, si elle reste dans cet état pendant quelques jours, elle se convertit en vinaigre. Les habitants échangent cela contre du fer[4]. Quelquefois il leur vient un (p. 17) peu d'ambre, qu'ils cèdent aussi pour quelques objets en fer. Du reste, les échanges se font uniquement par signes, de la main à la main, vu qu'on ne s'entend pas Ces hommes sont très habiles à la nage ; quelquefois ils dérobent le fer des marchands sans leur rien donner en échange.

De là [de Laṅgabālūs], les navires mettent à la voile pour un lieu nommé Kalāh-bār[5]. Le mot *bār*[6] sert à désigner à la fois un royaume et une côte. Kalāh-bār est une dépendance du Djāwaga[7] ; la situation [du Djāwaga] est à droite des provinces de l'Inde[8], et la région entière obéit à un seul roi. L'habillement des habitants

1. Le texte porte fautivement, p. ١٧, ليخ يالوس *Līkh-yālūs* pour لنج بالوس litt. *Lang-bālūs. Vide supra*, p. 36 et 26.

2. Cette remarque est en contradiction avec un passage précédent du même auteur où il est dit « que les femmes couvrent leurs parties naturelles avec des feuilles d'arbre (p. 36) » ; ce qui implique qu'elles ont été vues par les voyageurs. Edrīsī, Rašīd ad-dīn, Ibn al-Wardı et le pèlerin chinois Yi-tsing (*vide infra* les extraits de ces auteurs) confirment, du reste, cette dernière indication.

3. « Vin de palmier (Reinaud) ».

4. Cf. Ibn Khordādzbeh, *supra*, p. 25 et 26.

5. كلاه بَارْ *sic*.

6. Du sanskrit *vāṭa*, *vāra*, pays.

7. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 23 et note 6.

8. P. ١٨ : متيامنه عن بلاد الهند [الزابج]. Cette situation doit s'entendre par rapport au bâtiment qui fait route de Mascate en Chine, en passant par le détroit de Malaka ainsi que l'indique la suite du récit.

consiste dans le pagne : grands et petits, tous portent un seul pagne. Les navires trouvent là [dans le Kalāh-bār] de l'eau douce provenant de puits. On préfère l'eau des puits à l'eau de source et à l'eau pluviale. La distance entre Kūlam qui est situé dans le voisinage de la mer de Harkand, et Kalah-bār[1], est un mois de route.

P. 18. Ensuite les navires se rendent dans un lieu nommé Tiyūma[2], où il y a de l'eau douce pour les personnes qui en veulent. Le temps nécessaire pour y arriver est dix journées[3].

Après cela, les navires se dirigent vers le lieu nommé Kundrang[4], et y arrivent en dix journées. On y trouve aussi de l'eau douce. Il en est de même des îles de l'Inde; en y creusant des puits, on trouve l'eau douce. A Kundrang est une montagne élevée où quelquefois s'enfuient les esclaves et les voleurs.

Les navires se rendent ensuite au lieu nommé Čampa[5], situé à une distance de dix journées; il s'y trouve aussi de l'eau douce; on exporte de ce lieu l'aloès appelé *čanfi*. Ce lieu forme un royaume. Les habitants sont bruns, et chacun d'eux se revêt de deux pagnes.

Quand les navires se sont pourvus d'eau douce, ils mettent à la voile pour un lieu nommé Čundur-fūlāt[6]. Čundur-fūlāt est le nom d'une île; on met dix journées (p. 19) pour y arriver et il s'y trouve de l'eau douce.

1. كله بار *sic*.

2. Le texte, p. ١٩, porte fautivement بتُومة que Reinaud a transcrit *Betoumah*, pour تيومة *Tiyūma*.

3. Sur Tiyūma, *vide supra* Ibn Khordadzbeh, p. 30.

4. Le texte, p. ١٩, a fautivement كدرنج que Reinaud a lu *Kedrendj* et qui est à rectifier en كُنْدَرَنج pron. anc. *Kundrang*, pron. mod. *Kundrandj*. *Vide supra* p. 14-17, et *infra* l'excursus consacré à ce port voisin du delta du Mékong.

5. Le texte, p. ٢٠, a fautivement صِنفُ *Şinfu* que Reinaud a lu *Senef*. صَنْفُ est à rectifier en صَنف pron. anc. *Čanf*, pron. mod. *Şanf* < skr. *Campā*. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 30.

6. صندر فولات qui est à vocaliser صُنْدُر فولات pron. anc. *Čundur-fūlāt*, pron. mod. *Şundur-fūlāt*. فولات = فول *fūl*, forme arabisée du malais ڤولو *pūlaw* ou *pūlo*, île + suffixe pluriel persan ات *āt*. C'est l'île de Poulo Condore qui est située à une quarantaine de milles au sud du delta du Mékong. *Vide infra* l'excursus consacré à cette île.

De là, les navires entrent dans une mer appelée Čạnkhay[1], puis ils franchissent les Portes de la Chine[2]. Ces portes consistent dans des montagnes baignées par la mer; entre ces montagnes est une ouverture par laquelle passent les navires. Quand, par un effet de la faveur divine, les navires sont sortis sains et saufs de Čundurfūlāt, ils mettent à la voile pour la Chine et y arrivent au bout d'un mois. Sur ce mois, sept journées sont employées à traverser les détroits formés par les montagnes.

P. 20. On raconte que, dans une île appelée Malḥān[3], entre Sīrandīb et Kalah[4], dans la mer de l'Inde, du côté de l'Orient, il y a une peuplade noire et qui est nue. Quand il tombe entre leurs mains un homme d'un autre pays, elle le suspend la tête en bas, le coupe en morceaux, et le mange presque cru. Le nombre de ces noirs est considérable; ils habitent une même île, et n'ont pas de roi. Leur nourriture est le poisson la banane, le coco (p. 21), la canne à sucre. Ils demeurent dans des espèces de bois et au milieu des roseaux[5]...

Il y a, dit-on, dans la mer, un petit poisson volant; ce poisson, appelé *sauterelle d'eau*, vole sur la surface de l'eau.

On parle d'un autre poisson qui, sortant de l'eau, monte sur le cocotier et boit le suc de la plante; ensuite il retourne à la mer.

On fait encore mention d'un animal de mer qui ressemble à l'écrevisse; quand cet animal sort de la mer, il se convertit en pierre. On ajoute que cette pierre fournit un collyre pour un certain mal d'yeux[6].

Près de Djāwaga, il y a, dit-on, une montagne, appelée *la montagne du feu*, dont il n'est pas possible d'approcher. Le jour, on en voit sortir de la fumée, et, la nuit, des flammes[7]. Au pied est

1. Le texte, p. ٢٠, a صنجى qui est à corriger en صَنْخَى pron. anc. *Čankhay*, pron. mod. *Ṣankhay*. C'est la forme arabisée du chinois 漲海 *Tchang-hai*, phonétiquement *Čaṅ-khay*, litt. la mer immense, qui désigne la partie de la mer de Chine comprise entre l'île de Hainan et les détroits.

2. *Vide infra* l'excursus sur les Portes de la Chine.

3. ملحان. *Vide infra* l'excursus sur cette île.

4. كله.

5. *Vide supra* p. 37 et note 2, et Ibn Khordādzbeh, p. 25.

6. Sur l'écrevisse qui se change en pierre et qu'on utilise ensuite comme collyre, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār, n° 1172.

7. *Vide supra*, p. 28, *apud* Ibn Khordādzbeh qui situe ce volcan à Djāba.

une source d'eau froide et douce; il y a une autre source d'eau chaude et douce.

P. 24. Les habitants de l'Inde et de la Chine s'accordent à dire que les rois du monde qui sont hors de ligne sont au nombre de quatre... Le quatrième est le Ballahrā, prince des hommes qui ont l'oreille percée. Le Ballahrā est le plus noble des princes de l'Inde; les Indiens reconnaissent sa supériorité (p. 25). Chaque prince dans l'Inde, est maître dans ses États; mais tous rendent hommage à la prééminence du Ballahrā. Quand le Ballahrā envoie des députés aux autres princes, ceux-ci, pour lui faire honneur, prodiguent les égards aux députés. Il paye une solde à ses troupes, comme cela se pratique chez les Arabes; il a des chevaux et des éléphants en abondance, ainsi que beaucoup d'argent. La monnaie qui circule dans ses États consiste en *dirham* qu'on nomme *ṭā-ṭiriyya*[1]. Chacune de ces pièces équivaut à un *dirham* et demi, monnaie du souverain La date qu'elle porte part de l'année où la dynastie est montée sur le trône; ce n'est pas, comme chez les Arabes, l'année de l'hégire du Prophète — sur lui soit la paix! — l'ère des Indiens a pour commencement le règne des rois, et leurs rois vivent longtemps; souvent leurs rois règnent pendant cinquante ans. Les habitants des États du Ballahrā prétendent que, si leurs rois règnent et vivent longtemps, c'est (p. 26) uniquement à cause de l'attachement qu'ils portent aux Arabes. En effet, il n'existe pas, parmi les souverains, un prince qui aime plus les Arabes que le Ballahrā et ses sujets suivent son exemple[2].

Ballahrā est le titre que prennent tous les rois de cette dynastie. Il revient à celui de Kisrā [Cosroès chez les Persans, de César chez les Romains], et ce n'est pas un nom propre. L'empire du Ballahrā commence à la côte de la mer, là où est le pays de Konkan[3], sur la langue de terre qui se prolonge jusqu'en Chine. Le Ballahrā a autour de lui plusieurs princes, avec lesquels il est en guerre, mais qu'il surpasse de beaucoup. Parmi eux, est le prince nommé roi Gudjra[4]. Ce prince entretient des troupes nombreuses, et aucun

1. الطاطريّة. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh p. 29 et note 5.

2. « Les Arabes, à l'époque dont il s'agit ici, dit Reinaud, étaient établis en grand nombre sur les côtes du golfe de Cambaye et y faisaient un riche commerce ».

3. Le texte a toujours الكمكم *al-Kamkam. Vide supra* p. 28, p. 29 et n. 1.

4. *Vide supra* p. 23 et note 2.

autre prince indien n'a une aussi belle cavalerie. Il a de l'aversion pour les Arabes; néanmoins, il reconnaît que le roi des Arabes est le plus grand des rois. Aucun prince indien ne hait plus que lui (p. 27) l'islamisme. Ses États forment une langue de terre. Il possède de grandes richesses; ses chameaux et ses chevaux sont en grand nombre. Les échanges se font dans ses États, avec de l'argent [et de l'or] en poudre; le pays renferme, dit-on, des mines [de ces métaux]. Il n'y a pas, dans toute l'Inde, de contrées mieux garantie contre les voleurs.

A côté de ce royaume [du roi Gudjra] est celui de Ṭekin[1]; son territoire est peu considérable; les femmes y sont blanches et plus belles que dans le reste de l'Inde. Le roi vit en paix avec ses voisins, à cause du petit nombre de ses troupes. Il aime les Arabes au même degré que le Ballahrā.

A ces trois États, est contigu le royaume de Rahmā[2], et qui est en guerre avec celui du [roi] Gudjra. Le roi ne jouit pas d'une grande considération. Il est aussi en guerre avec le Ballahrā, comme avec le roi Gudjra; ses troupes sont plus nombreuses que celles du Ballahrā, du roi Gudjra et du roi de Ṭekin. On dit que, (p. 28) lorsqu'il marche au combat, il est accompagné d'environ cinquante mille éléphants. Il ne se met en campagne que l'hiver: en effet, les éléphants ne supportent pas la soif; ils ne peuvent donc sortir que l'hiver. On dit que, dans son armée, le nombre des hommes occupés à fouler le drap et à le laver s'élève de dix à quinze mille[3]. On fabrique dans ses États des étoffes qui ne se retrouvent pas ailleurs; une robe faite avec cette étoffe peut passer, tant l'étoffe est légère et fine, à travers l'anneau d'un cachet. Cette étoffe est en coton; nous en avons vu un échan-

1. Le texte, p. ٢٩, a الطافق *aṭ-ṬāF.Ḳ* qui est à corriger en الطاقن *aṭ-Ṭāḳin*. *Vide supra* p. 23 et note 1.

2. Le texte, p. ٢٩, a fautivement رُهمى que Reinaud a lu *Rohmy* et qui est à corriger en رَهمى *Rahmā*, le Pégou.

3. « Le fait rapporté ici, dit Reinaud, ne paraîtra pas invraisemblable, si l'on fait attention que de tout temps, chez les Indiens, chaque caste et chaque profession a ses attributions particulières, et qu'un homme d'une caste n'empiète jamais sur les attributions d'un homme d'une autre caste: ajoutez à cela qu'une armée indienne entraîne avec elle des ouvriers de tous les états et se suffit à elle-même. Voyez la description que Bernier a faite de l'armée mongole, sous l'empereur Aureng-Zeb, époque, cependant, où les mœurs nationales s'étaient modifiées (*Voyages de Bernier*, t. II, p. 250). »

tillon[1]. Les échanges se font, parmi les habitants, avec des cauris; c'est la monnaie du pays, c'est-à-dire sa richesse. On y trouve cependant de l'or, de l'argent, de l'aloès, ainsi que l'étoffe nommée *čamara*[2], avec laquelle on fait les chasse-mouches. Le même pays nourrit le *bušān*[3] marqué, autrement appelé *karkaddan*[4] [le rhinocéros]. Cet animal a une seule corne au milieu du front, et dans cette corne est (p. 29) une figure dont la forme est semblable à celle de l'homme ; la corne est noire d'un bout à l'autre : mais la figure placée au milieu est blanche[5]. Le rhinocéros est inférieur pour la grosseur à l'éléphant, et sa couleur tire vers le noir ; il ressemble au buffle, et est très fort, aucun animal ne l'égale pour la vigueur. Il n'a point d'articulation au genou ni à la main; depuis le pied jusqu'à l'aisselle, ce n'est qu'un morceau de chair; l'éléphant le fuit; il rumine comme le bœuf et le chameau. Sa chair est permise [aux musulmans]; nous en avons mangé. Il existe en grand nombre dans cette contrée; il vit dans les bois. On le trouve dans les autres provinces de l'Inde; mais ici la corne en est plus belle; car elle offre souvent une figure humaine, une figure de paon, une figure de poisson, ou toute autre figure. Les habitants de la Chine font avec cette corne des ceintures, dont le prix s'élève en Chine, jusqu'à deux et trois mille dīnar, et même au delà, suivant la beauté de la figure dont on y trouve l'image[6] (p. 30). Toutes ces cornes sont achetées dans le pays de Rahmā, avec des cauris, qui sont la monnaie du pays. Après cela vient un royaume placé dans l'intérieur des terres, et qui s'étend jusqu'à

1. « Il est parlé de ces étoffes, dit Reinaud, dans le Périple de la mer Erythrée. »
2. الصمر pron. anc. *čamara*, pron. mod. *ṣamara*. « L'émouchoir ou chasse-mouches, dit Reinaud (t. II, p. 20, fin de la note n° 63), est nommé en sanskrit *camara*, mot qui a été rendu, par Mas'ūdī, par *ṣamara* [les éditeurs et traducteurs du 1er vol. des *Prairies d'or*, p. 385. ont adopté la leçon fautive ضمر qu'ils ont lu *ḍomar*, au lieu de صمر *ṣamar* < *čamara*] Sur le *čamara*, voyez le ***Harivansa***, t. I, p. 307. L'émouchoir est appelé, en hindoustani, *čaunri* چونرى et *pankha* پنكها. Ordinairement, le *čamara* est fait avec le crin de la queue du bœuf du Tibet, appelé *yak* ou *bos grunniens*. Quelquefois le nom s'applique à l'animal lui-même (***Harivansa***, t. I, p. 359 [Cf. également A. A. Macdonnel, ***A sanskrit-english dictionary***, Londres, 1893, p. 92 *sub verbo* *k*am-ara]). Les émouchoirs se font aussi avec de la soie et des plumes de paon ».
3. البُشان.
4. الكَرْكَدّن *sic*.
5. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 29.
6. *Ibid.*

la mer ; on le nomme royaume de Lakṣmīpura[1]. C'est un peuple de couleur blanche qui a les oreilles percées, et qui est remarquable pour sa beauté. Il habite les champs et les montagnes.

Vient ensuite une mer sur les bords de laquelle est un roi nommé Ḳīrandj[2]. C'est un prince pauvre et orgueilleux, qui recueille beaucoup d'ambre ; il possède également des dents d'éléphants. Dans ce pays on mange le poivre encore vert, à cause de sa petite quantité.

Après cela, on rencontre plusieurs royaumes ; Dieu seul — qu'il soit béni et qu'il soit exalté ! — en connaît le nombre. Parmi ces royaumes est celui des Mūdja[3] ; c'est le nom d'un peuple au teint blanc, qui se rapproche des Chinois (p. 31) pour l'habillement. On trouve chez lui du musc en abondance. Le pays est couvert de montagnes blanches d'une longueur sans exemple. Les habitants ont à combattre plusieurs rois qui les entourent. Le musc qui se trouve dans le pays est bon et d'un effet énergique.

Au delà se trouvent les rois du Mābad[4], qui comptent un grand nombre de villes. Leurs États s'étendent jusqu'au pays des Mūdja ; mais ils sont plus considérables, et les habitants se rapprochent davantage des Chinois. A l'exemple de ce qui se passe en Chine, les dignités les plus considérables sont occupées par des eunuques, et le pays touche à la Chine. Les princes vivent en paix avec le roi des Chinois ; mais ils ne lui prêtent pas obéissance. Tous les ans, les rois du Mābad envoient des députés au roi de la Chine avec des présents. Le roi de la Chine fait aussi des présents aux souverains du Mābad ; car cette contrée est fort vaste. Quand les députés du Mābad arrivent en Chine (p. 32) ils sont surveillés, de peur qu'ils ne cherchent à se rendre maîtres du pays, vu le grand nombre de leurs compatriotes [qui y résident]. On ne trouve entre les deux régions que montagnes et montées.

1. Le texte a la leçon fautive ملك الكاشبين. Le الكاشبين, litt. *al-KāŠ.BīN*, de Sulaymān, le الكامن, litt. *al-KāM.N* de Mas'ūdi (*Prairies d'or*, t. I, p. 388) et le اكشميبون *AKŠ.MīBūN* de Muhallabi *apud* Abulfidā (*Géographie d'Aboulféda*, texte arabe par Reinaud et de Slane p. ٣٦١) sont des leçons fautives à rectifier en لكشميبور litt. *Lakšmībūr*, forme arabisée du toponyme sanskrit *Lakṣmīpura*, la ville de la déesse Lakṣmī, le Lakhimpur des cartes modernes, dans l'Assam oriental. *Vide infra* l'excursus consacré à l'Assam et *supra* p. 14.

2. القيرنج.

3. الموجة.

4. المابد.

P. 60. Du côté de la mer, la Chine est formée par les îles de Sīlā[1]; ce sont des peuples blancs qui vivent en paix avec le souverain de la Chine, et qui prétendent que, s'ils ne lui envoyaient pas des présents, le ciel ne verserait plus ses eaux sur leur territoire. Du reste, aucun de nos compatriotes n'est allé les visiter, de manière à pouvoir nous en donner des nouvelles. On trouve dans ce pays des faucons blancs.

1. السيلا, la Corée. *Vide supra apud* Ibn Khordâdzbeh, p. 31.

YA'ḲŪBĪ vers 875 ou 880.

Aḥmad ibn Abī Ya'ḳūb ibn Dja'far ibn Wahab ibn Wāḍiḥ, plus connu sous le nom de al-Ya'ḳūbī, appartenait à la famille des Khalifes abbassides. « Il vivait, dit M. Cl. Huart, auprès des princes tahérides du Khorāsān. Il entreprit un voyage dans l'Inde, en Égypte et dans le Magreb... Il composa également une histoire des Abbassides qui est en réalité une Histoire universelle abrégée en deux volumes, s'arrêtant à l'année 872, et dont l'intérêt est double, parce que c'est le plus ancien ouvrage historique écrit par un chiïte et avec des tendances chiïtes, et parce que l'auteur s'est servi de bonnes et anciennes sources dont la science a pu tirer profit[1] ».

IBN-WĀDHIH qui dicitur AL-JA'QUBĪ Historiae, pars prior Historiam ante-islamicam continens, edidit indicesque adjecit M. TH. HOUTSMA. Leyde, 1883, in-8°.

LES ROIS DE L'INDE

T. I, p. ١٠٦... [Vient] ensuite le Rahmā[2] qui est le plus puissant de tous et le plus étendu; il est situé sur une mer; il contient de l'or et d'autres métaux précieux. Vient ensuite le royaume du Ballahrā[3]; puis le Konkan[4] d'où provient le teck et dont le territoire est vaste; puis le royaume de Ṭekin[5] dont les habitants

1. *Loc. cit.*, p. 296.
2. رهمى « Cod. رهمى. Emendavi secundum Mas'ūdī, t. I, p. 384 (Houtsma) ».
3. بلهرى *sic. Vide supra* p. 42 et 22.
4. الكمكم *al-Kamkam. Vide supra* p. 42 et 29.
5. Le ms. a الظفر *az-Ẓāfar* que Houtsma a corrigé en الطافن *aṭ-Ṭāfin* et qui est à rectifier en الطاقن *aṭ-Ṭāḳin*, le Ṭekin. *Vide supra apud* Sulaymān p. 43 et Ibn Khordādzbeh, p. 23.

sont blancs de visage; puis le royaume de Kanbāya [1], le royaume de Ṭarasūl [2], le royaume de Mūša [3], le royaume de Māyd [4]. Ces [derniers] royaumes sont limitrophes de la Chine, à laquelle ils font la guerre. [Viennent] ensuite le royaume de Sirandīb [5], puis le royaume de Khmèr [6]. [Ce dernier] est un royaume immense et important dont le roi reçoit les hommages des autres rois. [Viennent] ensuite le royaume de Daybul [7], puis la Narbudda [8], puis le royaume de Ṣaylaman [9], dont les habitants prennent leurs femmes dans des pays voisins.

1. Le ms. a نحنايه *Naḥnāya* que l'éditeur a corrigé en كنبايه, le pays de Cambaye.

2. الطرسول litt. *aṭ-Ṭ.R Sūl?*

3. الموشه. *Vide supra apud* Sulayman, p. 45, le royaume des Mūdja الموجة.

4. المايد. Le ms. de Leyde n° 537 a la leçon المائد *al-MāN.D. Vide supra apud* Sulayman, p. 45, qui a المابد litt. *al-MāB.D.*

5. Le texte a سَرنديب *Sarandīb.*

6. Le texte a قمار litt. *ḲMāR.*

7. الديبل *ad-D.Y.B.L.* « Daybul, dit Abūlfida (t. II, 2ᵉ partie, p. 111) ; d'après Ibn Sa'id, 92° 31′ de longitude et 24° 20′ de latitude; d'après le *Ḳānūn* et l'*Aṭwāl*, 92° 30′ de longitude et 35° 10′ de latitude. Second climat. Dans le Sind, selon Ibn Ḥawḳal. Daybul est situé sur la rive de l'Indus, au bord de la mer. C'est une petite ville très chaude de climat et où le sésame est abondant. On y importe des dattes de Baṣra. Daybul, dit Ibn Ḥawḳal, est sur le bord de la mer et sert de port aux contrées avoisinantes. Elle est à l'est de l'Indus. Le *Lobāb* dit également que cette ville est sur la mer des Indes, près du Sind. Selon Ibn Sa'id, Daybul est sur une langue de terre qui s'avance dans le golfe du Sind. On en exporte l'étoffe dite de Daybul. Daybul est le principal port du Sind et le plus célèbre. Six marches séparent Daybul de Manṣura, et l'on compte quatre marches de Daybul à Bīrūn Selon Edrīsi, de Daybul à l'embouchure de l'Indus, il y a trois marches, et Daybul est située à mi-chemin de Manṣūra » — « Ce passage est corrompu, ajoute en note le traducteur. Dans la traduction de Jaubert, il est dit que Daybul (Jaubert a lu *Dibal*) est à six milles de l'embouchure de l'Indus, et que Bīrūn (Jaubert a lu *Nīrūn*) est situé à moitié chemin de Daybul à Manṣūra. »

D'après Battānī (*Al-Battānī sive Albatenii opus astronomicum*, éd. et trad. C. A. Nallino, II part., Milan, 1907, in-4°, p. 44, in *Publicazioni del reale osservatorio di Brera in Milano*, n. XL, II part.), Daybul serait par 100° 0′ de longitude et 25° 20′ de latitude. « In latitudine, dit en note le traducteur, fortasse pro كه 25° cod. est كد 24° legendum; al-Khuwarizmi (*Kitāb ṣūrat al-arḍ*, Liber figuræ terrae), 92° 0′, 24° 20′. Hodie Karaći (Kurrachee), notus Indiae portus haud longe ab Indi ostio occidentali (cuius pharus 66° 58′ E Greenwich, 24° 47′ 20″ N), ut ostendit H. M. Elliot, *The history of India as told by its own historians*, Londres, 1867-77, t. I, p. 375. Cf. *Hobson-Jobson*, 2ᵉ éd., sub verbo *Diul-Sind.*

8. Le texte a الفارط *al-FāR...Ṭ* que Houtsma propose de corriger en الناربط *an-Nārbaṭa.*

9. الصَّيلمان, pron. anc. *al-Ćaylamān?*

LES ROIS DE LA CHINE

. . . .

P. ٢٠٧. La Chine est un pays immense. Si on veut arriver à la Chine par mer, il faut traverser sept mers. Chacune de ces mers a sa couleur, son vent, ses poissons, ses brises particulières qui ne se trouvent pas dans la mer suivante. La première est la mer de Fārs[1] sur laquelle on s'embarque de Sīrāf[2] et qui finit à Rās al-djumdjuma[3]; elle est étroite; on y trouve des pêcheries de perles. La seconde mer qui commence à Rās al-djumdjuma, est appelée mer Lārwī[4]; c'est une grande mer: elle contient les îles des Wakwāk[5] et autres peuples des Zandjs. Dans ces îles, il y a des rois. On ne peut naviguer dans cette mer qu'en se guidant sur les étoiles[6]. Elle contient de grands poissons et de nombreuses merveilles, avec des choses indescriptibles. Vient ensuite la troisième mer qu'on appelle mer de Harkand[7] où est l'île de Sirandīb qui

1. Mer de Perse ou golfe Persique.

2. « Sirāf, dit Abulfida (t. II, 2e part., p. 96), est le plus grand port du Fārs (la Perse). Cette ville ne possède ni champs, ni troupeaux, et ne sert qu'au déchargement et à la mise à la voile des navires. C'est une ville très peuplée. Ses habitants se montrent exagérés dans les constructions qu'ils font faire, à ce point que tel marchand dépense plus de 30.000 dinār (environ 300.000 francs) pour se faire bâtir une maison. Autour de la ville, il n'y a ni vergers ni arbres [Ibn Baṭūṭa, t. II, p. 244, ajoute en note le traducteur, dit précisément le contraire]. On construit, dans ce pays, en bois de teck et en un autre bois qu'on apporte du pays des Zandjs. La chaleur est extrême à Sīraf. On lit dans le *Lobāb* : Sirāf est une ville du Fars, située sur les bords de la mer, du côté du Kirman ». « Sīrāf, d'après Al-Battānī (*Al-Battānī sive Albatenii opus astronomicum*, éd. et trad. C. A. Nallino, Milan, 1907, in-4°, 2e part., p. 43), par 89° 30' de long. et 29° 29' de lat. Al-Khuwarismi, ajoute M. Nallino, en note, 79° 30', 29° 30'. Celeber portus sinus Persici, ubi nunc est vicus *Ṭāhireh*, 27° 38' lat. N; cf. A. W. Stiffe, *Ancient trading centres in the Persian Gulf* : *I. Sīrāf* in *Geographical Journ.*, t. VI, n° 2, 1895, p. 166-173). »

3. Le texte a la leçon fautive رأس الجمهة *rās al-djumha* pour رأس الجمجمة, le cap du crâne. C'est le cap généralement appelé *Rās al-ḥadd*, dans le sud-est de l''Omān.

4. لاروى ou mer de Lār.

5. الوقواق. Il s'agit ici du Wakwāk africain. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 30 et 31.

6. Cette indication, dans les géographes suivants, s'applique généralement à la mer qui conduit au Wakwāk oriental.

7. هركند litt. *H.R.K.N.D.*

contient des pierres précieuses, des corindons et d'autres choses encore. Dans cette mer se trouvent des îles, et dans ces îles des rois; l'un d'entre eux est au-dessus des autres. Dans ces îles, poussent le bambou et le roseau. La quatrième mer est appelée Kalāh-bār[1]; il y a peu d'eau; elle contient de grands serpents. Souvent, le vent souffle si fort que les navires en sont brisés. Elle contient des îles où pousse l'arbre à camphre. La cinquième mer est appelée Salāhaṭ[2]. C'est une grande mer (p. ٢٠٨) avec beaucoup de choses merveilleuses. La sixième mer est appelée Kundrang[3]; il y pleut beaucoup. La septième mer est appelée mer de Cankhay[4] ou encore mer Kanglī[5]. C'est la mer de la Chine, sur laquelle on ne voyage qu'avec vent du sud, jusqu'à ce qu'on atteigne l'estuaire d'un grand fleuve. De là jusqu'à la ville de Khānfu[6], [le fleuve] est bordé de postes militaires et [traverse] un pays habité.

Fragments de Aḥmad bin Abī Ya'ḳūb ibn Wāḍiḥ al kātib al-Ya'ḳūbī publiés par M. J. De Goeje dans le volume VII de sa *Bibliotheca geographorum arabicorum*, Leyde, 1892, in-8°.

P. ٣٦٥. *Nowairîi encyclopaedia*, cod. Leid. 273, p. 793.

Aḥmad bin Abī Ya'ḳūb dit : La meilleure [espèce de musc] est le musc du Tibet. Vient ensuite le musc de Sogdiane et après celui-ci, le musc de Chine. Le meilleur musc de Chine provient de Khānfū[7]. [Khānfū] est une grande ville; c'est une échelle de la Chine où viennent mouiller les navires des musulmans.

P. ٣٦٦. *Nowairîi encyclopaedia*, cod. Leid. 273, p. 794.

Puis après l'ambre de Šiḥr[8], l'ambre du Zandj qu'on apporte (p. ٣٦٧) du pays des Zandjs jusqu'à Aden Cet ambre est blanc.

1. كلاه بار. *Vide supra*, p. 39 et 27.
2. سلاهط. *Vide supra*, p. 36 et 27.
3. Le ms. a كرزنج *K.Z.R.NG.* que Houtsma a corrigé en كردنج *K.R.D.NG.* et qui est à rectifier en كُنْدُرَنْج pron. anc. *Kundrang*, pron. moderne *Kundrandj*. *Vide supra apud* Sulayman, p. 40, note 4, et p. 14-17.
4. صنجى qui est à rectifier en صَنْخَى. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 41 et note 1.
5. Le ms. a كنحلى *K.N.Ḥ.Lī* que Houtsma a corrigé en كنجلى pron. anc. *K.N.G.Lī*, pron. mod. *K.N DJ.Lī*.
6. خانفو.
7. Le texte a خانقو *Khānḳū* pour خانفو.
8. Sur la côte méridionale de l'Arabie, à l'ouest de l''Omān.

Puis l'ambre de Salāhaṭ[1], qui est le meilleur. La première qualité d'ambre de Salāhaṭ est gris cendré tirant sur le noir; il est très onctueux et c'est lui dont on se sert pour faire les *ghālīya*[2]. Après l'ambre de Salāhaṭ, vient celui de Ḳāḳula[3] qui est gris clair, a un parfum excellent et un joli aspect; il est léger et un peu sec. Contrairement à celui de Salāhaṭ, il ne convient pas pour la confection du *ghālīya*, ni pour la purification, sauf en cas de nécessité; on s'en sert pour les collyres et les enduits de chaux[4]. On apporte cet ambre de la mer de Ḳāḳula jusqu'à Aden. Après l'ambre de Ḳāḳula vient l'ambre indien qu'on apporte, par terre, des rivages de l'Inde jusqu'à Baṣra et ailleurs. Ensuite, l'ambre du Zandj, qu'on apporte des rivages du Zandj; il ressemble à l'ambre indien et c'est à peu près le même[5]. Ainsi s'exprime Tāmīmī dans [son livre intitulé] *Djayb al-'arūs*[6] mais il place l'ambre du Zandj après celui de Śiḥr et mentionne celui-là après [l'ambre] indien.

[L'auteur] dit : On apporte de l'Inde de l'ambre appelé *karkbālūs*[7]. On l'apporte jusqu'aux environs de l''Omān où les patrons de navire l'achètent.

[L'auteur] dit : L'ambre maghribin est une autre espèce que toutes celles-ci; on l'apporte de la mer d'Andalousie et les marchands le transportent en Égypte. Il ressemble par sa couleur à l'ambre de Śiḥr au point de s'y tromper.

Ibid, p. 795. Agens de speciebus agalloches. Aḥmad bin Abī Ya'ḳūb dit : L'aloès du Khmèr[8] est une espèce qui contient beaucoup d'eau quand il est mûr (?)[9].

Ibn Abī Ya'ḳūb dit : Après l'aloès de Ḳāḳula, vient l'aloès du

1. سلاهط. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 27, où ce toponyme est écrit *Šalāhiṭ* شَلَاهِط. Cf. également p. 50, note 2.

2. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār, n° 1624.

3. القاقلّى litt. *al-ḲāḲ.Lī*. *Vide infra* l'excursus sur Ḳāḳula.

4. المكلّسات.

5. Litt. : il ressemble à l'indien et en est proche.

6. جَيْب العروس dont le titre complet est جَيْب العروس وريحان النفوس. Tamīmī vivait encore en 370 de l'hégire = 980-981 de notre ère (*Ibid.*, p. ٣٧٠ *in fine*).

7. الكرك بالوس.

8. القمارىّ > قمار *Ḳmār*.

9. سنّ نضيج كثير الماء.

Čampa. On le tire d'un pays appelé Čampa, situé dans le voisinage de la Chine. Entre ce pays et la Chine, il y a une montagne infranchissable[1]. C'est le meilleur aloès et celui qui dure le plus longtemps pour les vêtements[2] (*sic*). Il y a des gens qui le mettent au-dessus de celui de Ḳāḳula On dit que [l'aloès] du Čampa est meilleur, plus parfumé et d'un parfum plus durable. Il en est aussi qui le mettent avant celui du Khmèr.

P. ٣٦٨. Aḥmad bin Abī Ya'ḳūb dit : Il y a aussi une espèce d'aloès qu'on appelle le *ḳašūr*[3] ; il est mou et gris cendré. Il a un parfum plus agréable que l'aloès de Ḳiṭa'[4] et coûte moins cher (le meilleur aloès de la Chine est celui de Ḳiṭa'). Il y a aussi d'autres espèces d'aloès chinois parmi lesquelles on compte le Manṭāwī[5], qu'on appelle également Māntāy[6] et [qui se présente sous la forme de] grands morceaux, lisses et noirs ; il n'a pas de nœuds au dedans. Son parfum n'est pas agréable ; il convient pour les remèdes, les médicaments en poudre et les.....[7]. Il y en a deux espèces : l'une est appelée Djallāy[8], et l'autre Lawāḳī[9]. Cette dernière est l'aloès de Lūḳīn[10]. Tous ces aloès sont à peu près de même valeur[11].

Tamīmī dit : Il y a des gens qui placent l'aloès chinois dans un autre rang que Aḥmad bin Abī Ya'ḳūb; ils disent, etc. (*sic*).

1. بناحية الصين وبينه وبين الصين جبل لا يسلك.
2. Pour conserver ou parfumer les vêtements?
3. القشور.
4. القطعى ; la Chine septentrionale.
5. المنطاوى.
6. المانطاى.
7. الجوارشنات ?
8. الجلاى.
9. اللواقي.
10. Le texte a الوفينى *al-lūfīnī* que De Goeje a rectifié en الوقينى *al-lūḳīnī*.
11. Sur les aloès, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 1603.

ISḤAḲ BIN 'IMRĀN mort vers 907.

« Isḥaḳ bin 'Imrān, dit M. Huart, appelé à Ḳayrawān, en Tunisie, par le prince aglabite Ziyādet-Allah III, qui souffrait de la mélancolie, était de Bagdād. Après s'être brouillé avec ce prince, il périt dans les supplices sur la dénonciation d'un ennemi, qui était juif; il a laissé un traité de la mélancolie qui est à Munich [1]. »

Cf. la notice consacrée à ce médecin par Lucien Leclerc dans son *Histoire de la médecine arabe* (t. I. p. 408-409).

Pour les extraits de Isḥaḳ bin 'Imrān, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār.

1. *Littérature arabe*, p. 305.

IBN AL-FAḲĪH (902).

« Inter auctores librorum geographicorum quos saepissime laudat Yāḳūt, dit De Goeje dans la préface de l'édition de ce géographe arabe, est Abū Bakr Aḥmad ibn Moḥammad ibn Isḥāḳ, vulgo *Ibn al-Faḳīh* (theologi filius) appellatus, al-Hamadzānī i. e. ex urbe Hamadzān oriundus. Fere nulla de eo notitia ad nos pervenit. In opere *Fihrist* legimus p. ١٥٤ : « Ibn al-Faḳīh al-Hamadzānī, nomine Aḥmad. Nihil de eo notum est nisi cum hominem « litteratum fuisse. Edidit librum regionum, mille circa foliorum, « quem e diversis libris compilavit, imprimis ex opere Djayhānīi, « cujus magnam partem verbis mutatis in suum transtulit. Item « librum de optimis poëtarum recentiorum ».

« Mokaddasī in introductione de decessoribus in geographicis disserens scribit p. ٤ et ٥ ann. *a* : « Ibn al-Faḳīh al-Hamadzānī « composuit librum quinque voluminibus, secundum methodum « ab ea quam secutus est Abū Zayd Balkhī prorsus diversam; « describit tantum urbes magnas, nec accurate definit divisionem « terrarum in provincias et regiones ; multa libro inseruit quae a « proposito aliena sunt, modo praedicat abstinentiam, modo « laudibus extollit delicias mundanas, nunc lacrymas movere « studet lectori, nunc eum joco lusuque oblectare. Hanc narra- « tiuncularum et aliarum rerum ad ipsum propositum non facien- « tium introductionem conatur defendere, dicens se hoc consulto « fecisse in gratiam lectoris ne fatigetur taediove afficiatur ; sed « librum evolvens saepe in media descriptione terrae incidis in « historiolas aut disquisitiones quarum nullus prorsus est con- « nexus cum themate. Mea sententia sic oritur farrago quam pro- « bare equidem nequeo ».

« Nihil dicit Mokaddasī de necessitudine inter opus Ibn al-Faḳīhi et librum Djayhānīi. Sed p. ٢٤١, ubi sibi vindicat libertatem ab aliis auctoribus, accusat vero alios furti, scribit : « Si librum « Djayhānīi inspicere velis, videbis eum totum opus Ibn Khor- « dādzbehi suo infulsisse, atque si Ibn al-Faḳīhi compositionem « perlustras, erit tibi quasi librum Djāḥithi [Djāḥiẓ] legis et tabu-

« las astronomicas maximas quae dicuntur[1] ». Ibn al-Faḳīh écrivit son livre en 902; mais nous n'en possédons qu'un extrait fait en 1022 par 'Alī bin Dja'far de Sayzar[2].

Compendium libri *Kitāb al-boldān* auctore Ibn al-Faḳīh al-Hamadhānī quod edidit, indicibus et glossario instruxit M. J. De Goeje. Leide, 1885, in-8°.

P. ٣. 'Abdallah bin 'Amr bin al-'Āṣ bin Wāïl as-Sahamī dit : L'image de la terre se compose de cinq parties [semblables par leur situation] à la tête, aux deux ailes, à la poitrine et à la queue d'un oiseau. La tête de la terre est la Chine. Derrière[3] la Chine se trouve un peuple appelé Wāḳwāḳ; et derrière[4] le Wāḳwāḳ, il y a des peuples dont Dieu seul pourrait compter le nombre. L'aile droite est l'Inde, et derrière l'Inde est la mer, derrière laquelle il n'y a pas de créatures. L'aile gauche, ce sont les Khazar [de la Caspienne]; et derrière les Khazar, deux peuples dont l'un s'appelle Mansak et l'autre Masāk[5]; et derrière Māsak et Mansak, Gog et Magog qui sont de ces peuples sur lesquels personne ne sait rien si ce n'est Dieu. La poitrine de la terre, c'est la Mekke, le Ḥidjāz, la Syrie, l''Irāḳ et l'Égypte. La queue va de Dzāt (p. ٣) al-ḥumām[6] jusqu'au Maghrib. C'est la queue qui est la pire partie de l'oiseau[7].

P. ٧. Il n'y a pas de mer au monde qui soit plus grande que la Grande Mer. Elle commence au Maghrib et, par Suez, atteint le Wāḳwāḳ[8] de la Chine. Le Wāḳwāḳ de la Chine diffère du Wāḳwāḳ du midi, en ce que le Wāḳwāḳ du midi produit de l'or de qualité inférieure. Et cette mer s'étend de Ḳulzum[9], par Wādī'l-Ḳurā jusqu'à Berbera et 'Omān; elle se dirige [ensuite] vers Daybul[10], le

1. P. VII-VIII de l'édition de ce géographe par De Goeje.
2. *Ibid.*, p. VIII.
3 وخلف الصين.
4. ووراء واق واق. Le ms. B a وخلف واق واق.
5. « Nomen ماشك sine dubio est Hebr. מֶשֶׁךְ Μοσχοι (Μεσχοι), منشك (ميشك?) altera nominis ejusdem forma esse videtur (De Goeje) ».
6. « Dzāt al-Ḥumām est cité par Maḳrīzī parmi les places frontières de l'Égypte (*Description topographique et historique de l'Égypte*, p. 76) ». Carra de Vaux.
7. Sur cette image de la terre, *vide infra* l'excursus sur le Wāḳwaḳ.
8. واق اوق *sic. Vide supra apud* Ya'ḳūbī p. 49 et Ibn Khordādzbeh p. 30-32.
9. القلزم, près de Suez.
10. *Vide supra*, p. 48 et note 7.

Mūltān[1] jusqu'à ce qu'elle atteigne la montagne de Čampa[2] et [plus loin encore] la Chine.

P. ٨, dernière ligne. Si on veut arriver à la Chine ou à Aden[3] ou à (p. ٩) Šalāhiṭa[4], on fait route par les parages du Maghrib et par le Yamāma[5] et l''Omān; si on veut arriver au Sind, on fait route par les parages de la Perse et Sīrāf.

P. ١٠, l. 8. Et après [l'île de Ceylan qui est située dans la mer de Harkand], l'île de Rāminī[6] qui a huit cents parasanges [de superficie]. On y trouve de nombreuses merveilles; elle est à l'entrée [du détroit qui fait communiquer] la mer de Šalāhiṭ et [celle] de Harkand[7]. Il y a de nombreux rois. On y trouve le rhinocéros, le camphre, des mines d'or; la nourriture de ses habitants est le coco. Les hommes y sont vigoureux; ils chassent l'éléphant. Cette île contient [également] le bois du Brésil en abondance; on l'y cultive. Son fruit ressemble à celui du caroubier, et le goût [du fruit] est semblable à celui de la coloquinte; on ne le mange pas[8]. On dit que les racines [de cet arbre] sont efficaces contre les poisons foudroyants[9]. L'île contient le bambou en abondance, des buffles énormes et des rois qui possèdent des aromates exquis comme le sandal, le macis[10]; et nul ne les possède qu'eux.

Au Djāwaga[11], il y a des perroquets blancs, rouges et jaunes qui, quand on le leur apprend, parlent couramment arabe, persan,

1. المُولتان.

2. Le texte a les leçons fautives الصَّنْف litt. pron. an. *Ċannaf*, pron. mod. *Ṣannaf*; le ms. B, الصِنْف *Ċinf*, *Ṣinf*.

3. « *Sic.* Aut من عدن legendum est, dit De Goeje, aut pro عدن scribendum الصنف [Čampa] vel talequid ».

4. شَلَاهِط *sic.*

5. « Hoc quoque falsum est, dit De Goeje. Forte التهامة *at-Tihāma* voluit ».

6. الرامِنى *sic. Vide supra apud* Sulaymān, p. 36 et Ibn Khordādzbeh, p. 25.

7. وهى تشرع الى بحر شَلَاهِط والهركند. Cf. ce passage identique in *Relation*, p. ٩ du texte arabe (*supra*, p. 36) وهى تشرع على بحرين هركند وشلاهِط.

8. Sur le bois du Brésil, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 314.

9. Cf. *supra* Ibn Khordādzbeh, p 25.

10. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 281.

11. Le texte a fautivement الزابِج *az-Zābig* au lieu de الزابَج *az-Zābag* < *Djāwaga*.

grec et hindou[1]; il y a [également] des paons verts et tachetés de blanc et de noir; des faucons blancs à huppe rouge; de grands singes blancs de la taille d'un buffle. On y trouve des êtres à forme humaine qui parlent un langage incompréhensible; ils mangent et boivent [comme les hommes]. Il y a des chats[2] de différentes espèces, ailés comme les chauves-souris; [leurs ailes] vont de la naissance de l'oreille (p. ١١) à la queue. On importe du Sind au Djāwaga, le rat musqué vivant. Le musc de cette civette a un parfum plus exquis que le musc [d'autre provenance]. C'est la femelle qui produit le musc. Quand elle marche dans une maison, la maison est pénétrée de l'odeur du musc. Si tu touches la bête avec la main, l'odeur [du musc] s'attache à ta main.....

P. ١٢. Entre Mascate et Kūlam[3] du Malaya il y a un mois de voyage. Entre Kūlam du Malaya et [la mer de] Harkand, il y a environ un mois[4]. De Kūlam du Malaya on se dirige vers la mer de Harkand, et quand on a traversé [cette dernière mer], on arrive vers un endroit appelé Kalah-bār[5]. Entre cet endroit et Harkand, il y a des îles habitées par des gens qu'on appelle Lańga[6], qui ne

1. تتكلّم على ما لقّنت بكلام فصيح عربيّة وفارسيّة وروميّة وهنديّة.
Cet important passage montre que la langue grecque était connue à la fin du IXe siècle, dans l'Indonésie occidentale.
Damīrī (*Ad-Damīrī's ḥayāt al-ḥayawān*, trad. Jayakar, Londres, 1906, in-8°, vol. I, p. 239, *sub verbo* البَبْغاء *al-babghā*, le perroquet) ne donne pas la phrase ci-dessus : « Ibn al-Faḳih dit : j'ai vu dans l'île de Djawaga (le texte a الرانج *ar-Rānig* qui est pour الزابج *az-Zābig* à rectifier en الزابَج *az-Zābag*) des animaux aux formes extraordinaires. Parmi eux, il y a des variétés de perroquets, rouges, blancs et jaunes, qui sont capables de répéter les mots prononcés dans quelque langue que ce soit ».

2. السنانير *as-sanānīr*, pluriel de السنّور *as-sinnawr*. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭar n° 1248.

3. Le texte a fautivement كُولُو مَلِى *Kūlū Malī* qui est à corriger en كُولَم مَلَى. *Vide supra apud* Sulaymān p. 38, note 5, et le texte arabe de ce passage p. 5.

4. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 38.

5. كَلَه بار litt. le pays de Kalah; var. كِلَه *Kilah*. *Vide supra* p. 39 et note 6.

6. لَنْجِ pron. anc. *Lang* = *Lańga*, pron. mod. *Landj*. Comme l'a indiqué De Goeje (p. ١٢, note *e*, لنج est pour لنج بالوس *Lańga-Bālūs*, les Nicobar. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 26 et Sulaymān, p. 36 et 39.

parlent aucune langue, n'ont pas de vêtements et ont la barbe clairsemée. On ne voit pas de femmes parmi eux. Ils échangent de l'ambre contre des morceaux de fer; ils vont au devant des marchands, hors de l'île, dans des barques apportant du coco. Leur vin de palmier est blanc. Quand on le boit [dès qu'il vient d'être fait], il est doux comme le miel; si on le laisse [fermenter] pendant une journée, il devient une boisson enivrante; si on le laisse [fermenter] pendant plusieurs jours, il devient aigre. Les indigènes l'échangent contre du fer. Ils font les échanges par signes, de la main à la main. Ils sont nageurs très habiles. Il leur arrive de voler du fer aux marchands sans rien leur donner [en échange][1].

Le navire se dirige ensuite vers un endroit appelé Kalah-bār. Celui-ci fait partie de l'empire du Djāwaga[2] qui se trouve à main droite[3] de l'Inde. Un roi les réunit[4]. Ils [les gens du Djāwaga] sont vêtus du pagne[5]. On va ensuite [de Kalah-bār] à un endroit appelé Tiyūma[6] où il y a de l'eau potable. Le voyage de [Kalah-bār] à Tiyūma dure dix jours. [On va] ensuite à un endroit appelé Kundrang[7], [qui est] à dix jours de voyage de distance et où il y a également de l'eau potable. Il en est de même des autres îles de l'Inde où, si l'on creuse des puits, on trouve de l'eau potable. On voit [à Kundrang] une haute montagne [qui domine les autres][8]. On va ensuite à l'endroit appelé Campa, puis à l'endroit appelé Cundur-fūlāt[9] qui est une île de la mer; (p. ١٣) la distance [entre Kundrang et Campa, et Campa et Cundur-fūlāt] est de dix jours[10].

1. Voir la dernière note de la page precedente.
2. *Vide supra*, p. 27 et note 2, et p. 39.
3. متيامنة عن بلاد الهند. Cf. *supra apud* Sulaymān, p. 39 et note 5 qui se sert de la même expression p. ١٨ du texte arabe : مُتيامنه عن بلاد الهند.
4. C'est-à dire le Djāwaga et le Kalah-bār obéissent au même souverain.
5. ولباسهم الفوط. Cf. Sulaymān *supra*, p. 39-40 et p. ١٩ du texte arabe où se trouve exactement la même indication.
6. Le texte porte fautivement تُيُومة *Tuyūma* pour تِيُومة *Tiyūma*. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 40 et Ibn Khordādzbeh, p. 30.
7. Le texte a كَدْرَنْج *Kadrang* qui est à corriger en كُنْدْرَنْج *Kundrang*. *Vide supra apud* Ya'ḳūbi, p. 50; Sulaymān, p. 40 et p. 14-17.
8. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 40.
9. Le texte a صَنْدَرْ فُولَات *Candar-fūlāt*, *Ṣandar-fūlāt*, à rectifier en صُنْدُرْ فُولَات pron. anc. *Cundur-fūlāt*, pron. mod. *Ṣundur-fūlāt*. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 40 et note 6.
10. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 40.

Puis, [on arrive] à l'endroit appelé Čang[1], vers les Portes de la Chine. Celles-ci sont des montagnes dans la mer; entre les deux montagnes, il y a une faille par laquelle passent les navires. [On arrive] ensuite à la Chine. De Čundur-fūlāt à la Chine, il y a un mois de navigation; mais les montagnes entre lesquelles passent les navires sont à sept jours de voyage [de Čundur-fūlāt]. Quand on a passé les portes [de la Chine], on arrive à un point d'eau potable appelé Khānfū[2], où il y a jour et nuit, flux et reflux deux fois.

Dans le voisinage de la Chine, il y a un endroit appelé Čankhay[3]; [c'est aussi le nom d'une mer] qui est la plus dangereuse des mers[4]..... [On en voit sortir] quelque chose qui ressemble à de jeunes Zandjs, dont la taille est de quatre empans. Ils sortent de l'eau pendant la nuit, [montent à bord des navires], passent la nuit sur le navire et s'y promènent sans faire de mal à personne. Ils retournent ensuite dans la mer. Quand on observe un fait de ce genre, c'est signe que va souffler le vent appelé *al-khabb*[5] et qui est le plus terrible des vents. Alors, [les marins] se préparent à résister à ce vent et ils allègent le navire [d'une partie de sa cargaison]. Ils disent que quand on voit dans cet endroit, au plus haut du mât, un oiseau ressemblant à une flamme de feu, c'est pour eux signe de délivrance [du mauvais temps][6]. Il y a dans cette mer, un oiseau appelé *djaršī*[7] qui vit près du rivage et qui est plus grand que le pigeon. Il est suivi d'un autre oiseau appelé *djuwānkarak*[8] qui est de la taille d'un pigeon. Quand le *djaršī* fait ses excréments, le *djuwānkarak* les prend en son bec et les avale.

Dans le voisinage du Djāwaga se trouve une montagne qu'on appelle *la montagne de feu* et dont on ne peut pas s'approcher. On

1. صنج pron. anc. *Čang*, pron. mod. *Ṣandj*. C'est la transcription très correcte du chinois *Tchang* in *Tchang-hai* que les Arabes ont généralement rendu par *Čankhay*. *Vide supra*, p. 41 et note 1.

2. خانفو. Le ms. a fautivement خانقو *Khānḳū*.

3. صَنْجى qui est à lire صَنْخَى. *Vide supra*, p. 41 et note 1, et p. 50.

4. Lacune dans le ms.

5. الخبّ, litt. agitation des vagues.

6. C'est le feu Saint-Elme.

7. جرشى, var. جرسى *djarsī*.

8. جُوَانْكَرك = جوان + كرك.

en voit sortir de la fumée pendant le jour, et, pendant la nuit, de la flamme[1]. Du pied de cette montagne, sortent une source d'eau froide potable et une source d'eau chaude potable[2].

PARALLÈLE ENTRE LA CHINE ET L'INDE[3].

On rapporte que les marchandises de la Chine, les plus belles et les plus chères, sont exportées par les marchands en 'Irāḳ; quant à ce qui reste là-bas, c'est de qualité inférieure et laid. Tous les Chinois sont vêtus (p. ١٤٠ de soie, en hiver et en été. Il y en a parmi eux qui revêtent jusqu'à cinq pantalons de soie, contre l'humidité des membres inférieurs. L'atmosphère [de leur pays] est chaude. Ils ne portent pas le turban[4]. Le riz est leur nourriture. Leurs rois mangent du pain de froment et de la viande. Ils n'ont pas beaucoup de palmiers: ils font leur vin avec du riz[5]. Ils ne se nettoient pas avec de l'eau [après être allés à la selle][6]. Ils mangent des charognes. Leurs femmes se découvrent la tête et elles portent des peignes [dans les cheveux]. Certaines d'entre elles portent jusqu'à vingt peignes d'écaille de tortue. Les homme se couvrent

1. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 41 et Ibn Khordādzbeh, p. 28. Ce dernier situe le volcan dans l'île de Djaba.

2. Cf. Sulaymān, p. 41-42.

3. Litt. : différence entre la Chine et l'Inde.

4. « Les Chinois, dit Sulaymān (*Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans*, t. I, p. 21-22), grands et petits, s'habillent en soie, hiver et été. Les princes se réservent la soie de première qualité; quant aux personnes d'un ordre inférieur, elles usent d'une soie en proportion avec leur condition. L'hiver, les hommes se couvrent de deux, trois, quatre, cinq caleçons [le texte a p. ٢٣ *in fine* السراويلين — Ibn al-Faḳih, سراويلات — pluriel de سروال < persan شلوار, qui signifie *pantalon*], et même davantage, suivant leurs moyens. Leur but est uniquement de maintenir la chaleur dans les parties inférieures du corps, à cause de l'humidité du climat et de la peur qu'ils en ont. Mais, l'été, ils revêtent une seule tunique de soie, ou quelque chose du même genre. Ils ne portent pas de turban ».

5. « La nourriture des Chinois, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 22-23), est le riz... Quant aux princes, ils mangent du pain de froment et de la viande de toute espèce d'animaux... Le palmier n'est pas commun en Chine; on voit seulement des palmiers chez quelques particuliers. Le vin que boivent les Chinois est fait avec le riz. »

6. Ou après tel autre acte entaché d'impureté.

la tête avec une coiffure qui ressemble au *kalansuwa*[1]. Les habitants de la Chine commettent le crime de Loth avec de jeunes garçons, qui sont destinés à cet usage et jouent le même rôle que les courtisanes dans l'Inde. Les Chinois construisent leurs murailles en bois[2]. La plupart d'entre eux n'ont pas de barbe, au point qu'on dirait que la nature ne leur en a pas donné. Les Chinois adorent les idoles et ont des livres pour leurs religions. — Les Indiens ne mangent pas de froment; ils ne mangent que du riz, exclusivement. Leurs barbes sont si longues qu'il arrive de voir l'un d'eux avec une barbe de trois coudées. Quand l'un d'eux meurt, on lui rase la tête et la barbe. [Les Indiens] ont la prison pour dettes, avec privation de nourriture et de boisson pendant sept jours[3]. Ils tuent les animaux qu'ils veulent manger, non en les égorgeant, mais en frappant sur la tête jusqu'à ce que l'animal en meure; ensuite, ils le mangent[4]. Ils ne font pas la grande ablution

1. قَلَنْسُوَة plur. قَلَانِس *kalānis*, espèce de bonnet. Voir Dozy : Dict. noms de vêtements *sub verbo*.

« Les Chinois, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 23-24), ne se piquent pas de propreté. En cas d'impureté, ils ne se lavent pas avec de l'eau; ils s'essuient avec le papier propre à leur pays. Ils mangent les corps morts et autres objets du même genre, comme font les Mages (les Mazdéens); en effet, leur religion se rapproche de celle des Mages. Les femmes sortent la tête découverte et portent des peignes dans leurs cheveux. On compte quelquefois sur la tête d'une femme, vingt peignes d'ivoire et autres objets analogues. Pour les hommes, ils se couvrent la tête avec quelque chose qui ressemble au *kalansuwa* ».

2. « Les Chinois, dit Sulayman (*loc. cit.*, p. 54), commettent le péché de Loth avec des garçons qui font métier de cela, en place des courtisanes attachées aux temples d'idoles [dans l'Inde]. Les murs des maisons en Chine sont en bois; mais les Indiens bâtissent avec des pierres, du plâtre, des briques et de l'argile; du reste, il en est quelquefois de même en Chine. »

3. « La nourriture des Indiens, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 54-55), est le riz; dans la Chine, la nourriture est le blé et le riz; les Indiens ne connaissent pas le blé. Ni les Indiens ni les Chinois n'usent de la circoncision. Les Chinois sont idolâtres [litt. adorent les idoles]; ils adressent des vœux à leurs idoles et se prosternent devant elles; ils ont des livres de religion. Les Indiens laissent pousser la barbe. J'ai vu des Indiens qui avaient une barbe de trois coudées. Ils ne se coupent pas non plus la moustache; mais la plupart des hommes en Chine n'ont pas de barbe; et chez eux c'est en général, un effet naturel. Dans l'Inde quand il meurt un homme, on lui rase la tête et la barbe. Dans l'Inde, quand un homme est mis en prison ou condamné aux arrêts, on lui retire le manger et le boire pendant sept jours ».

4. « Les Chinois et les Indiens, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 56), tuent le animaux qu'ils veulent manger; ils n'égorgent pas l'animal, mais ils le frappent sur la tête jusqu'à ce qu'il meure. »

après une souillure grave[1], et ils n'ont pas de commerce avec les femmes au moment des menstrues, alors que les Chinois le font; car la loi [chinoise] est la [même] que celle des Mages[2]. Les Indiens ne mangent pas avant de s'être nettoyé les dents [avec le cure-dents] et de s'être lavés; les Chinois ne le font pas[3]. Le pays de l'Inde est deux fois plus vaste que celui de la Chine (*sic*), mais la Chine est plus peuplée. Il n'y a pas de vigne. Il n'y a de palmier dans aucun des deux pays[4]. Les Indiens connaissent la sorcellerie. Ils croient tous à la métempsychose; mais les règles d'application pratique [qu'ont tirées les deux peuples] de doctrines religieuses [identiques], diffèrent[5]. Les gens de l'Inde sont médecins, philosophes, astrologues[6]. Ils ont peu de chevaux[7] (p. ١٥). Leurs rois n'entretiennent pas d'armée permanente; ils convoquent

1. Telle que celle qui résulte des rapports sexuels, par exemple.
2 Les Mazdéens.
3. « Ni les Indiens ni les Chinois, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 56-57), ne pratiquent les ablutions pour se purifier de leurs souillures. Les Chinois s'essuient avec du papier; pour les Indiens, ils se lavent chaque jour avant le lever du soleil; c'est après cela qu'ils mangent Les Indiens n'approchent pas de leurs femmes au moment de leurs règles; il les font même sortir de la maison, de peur de contracter quelque impureté. Pour les Chinois, ils ont commerce avec leurs femmes dans cet état, et ils ne les envoient pas ailleurs. Les Indiens se servent du cure-dents, et aucun d'eux ne saurait manger avant de s'être nettoyé les dents et de s'être lavé. Les Chinois ne suivent point cet usage. »
4. « L'Inde, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 57), est plus étendue que la Chine : ses provinces feraient plusieurs fois les provinces de la Chine. On y compte également un plus grand nombre de principautés; mais les provinces de la Chine sont mieux peuplées. Ni la Chine ni l'Inde ne connaissent le palmier; mais ces deux contrées possèdent d'autres espèces d'arbres et de fruits qui manquent à nos pays. L'Inde est privée du raisin; mais il se trouve, à la vérité, en petite quantité dans la Chine. »
5. Le texte de Ibn al-Faḳīh est incomplet et resterait inintelligible sans la relation de Sulaymān. « Les Chinois, dit celui-ci (*op. laud.*, p. 57-58), n'ont pas de science proprement dite. Le principe de leur religion est dérivé de l'Inde. Les Chinois disent que ce sont les Indiens qui ont importé en Chine les Budda (les statues de Buddha), et qu'ils ont été les véritables maîtres en religion du pays. Pour l'une et l'autre contrée, on admet la métempsycose; mais on diffère dans les conséquences de certains principes [c'est-à-dire que le même principe religieux a été différemment appliqué en Chine et dans l'Inde]. »
6. « Les Chinois, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 58), ont des notions en astronomie; mais cette science est plus avancée chez les Indiens. »
7. « Les Indiens, dit Sulaymān (*ibid.*), n'ont pas beaucoup de chevaux. Les chevaux sont plus nombreux en Chine. »

seulement à la guerre sainte les soldats qui font campagne à leurs frais[1]. Dans l'Inde, il n'y a pas de villes. [Les Indiens] portent des boucles d'oreilles doubles; hommes et femmes se parent de bracelets d'or. Les gens de l'Inde considèrent le libertinage comme permis, à l'exception du roi du Khmèr[2] qui interdit le libertinage et la boisson. La Chine est plus salubre et plus belle [que l'Inde]; ses villes sont vastes, placées sur des hauteurs, fortifiées, entourées de murs. Le pays est plus sain [que celui de l'Inde], les maladies y sont moins fréquentes, [le climat] en est meilleur; on aurait peine à y trouver un borgne, un aveugle ou un homme difforme[3]. [Les soldats chinois] ont une solde comme [il en est établi d'après] les contrôles de l'armée chez les Arabes[4]. On rapporte que tant en Inde qu'en Chine, il y a trente rois. Le plus petit de ces rois a un royaume aussi étendu que celui du roi des Arabes. Les rois de l'Inde portent tous des bijoux.

1. « Les troupes du roi de l'Inde sont nombreuses, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 58-59), mais elles ne reçoivent pas de solde. Le souverain ne les convoque que pour le cas de guerre sainte; les troupes se mettent alors en mouvement, mais elles s'entretiennent à leurs propres frais, sans que le roi ait rien à donner pour cela [cf. *supra* p. 42, où il est dit que le Ballahra paye une solde à ses troupes comme cela se pratique chez les Arabes]. Quant à la Chine, la solde des troupes est établie sur le même pied que chez les Arabes. »

2. Le texte a قمار *Ḳamār* ou *Kımār*.

3. « Les provinces de la Chine, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 59-60), sont plus pittoresques et plus belles. Dans l'Inde, la plus grande partie du territoire est dépourvue de villes; en Chine, au contraire, on rencontre, à chaque pas, des villes fortifiées et considérables. Le territoire chinois est plus sain, et les maladies y sont plus rares; l'air y est si pur, qu'on n'y rencontre presque pas d'aveugles, ni de borgnes, ni de personnes frappées de quelque infirmité. Il en est de même dans une grande partie de l'Inde. Les fleuves de l'une et de l'autre contrée sont considérables; ils charrient beaucoup plus d'eau que nos fleuves. Les pluies dans l'une et l'autre région sont abondantes. L'Inde renferme beaucoup de terres désertes. La Chine, au contraire, est partout cultivée. Les hommes de la Chine sont plus beaux que ceux de l'Inde, et se rapprochent davantage des Arabes pour les vêtements et les montures. Les Chinois, en costume et dans une cérémonie publique, ressemblent aux Arabes; ils portent le manteau appelé *ḳabā* et la ceinture; pour les Indiens, ils portent deux pagnes, et se décorent de bracelets d'or et de pierres précieuses, les hommes comme les femmes. »

Reinaud (*Relation*, t. II, p. 39, note 127) renvoie à la page 17 du t. I où il serait dit « que les Indiens ne portent qu'un pagne ». Mais à la page 17 (*supra*, p. 39) il est question du costume des habitants du Djāwaga et non de celui des Indiens.

4. *Vide supra* note 1 *in fine*.

Dans l'Inde, se trouve un royaume appelé Rahmā [1] qui est situé sur le rivage de la mer. Il est gouverné par une femme. Ce pays est ravagé par la peste et quiconque y entre, venant d'une autre région de l'Inde, y meurt. Cependant les marchands y pénètrent à cause des grands bénéfices qu'ils y réalisent. On va ensuite au pays de Djāwaga [2], dont le grand roi s'appelle Maharādja [3], ce qui veut dire *le roi des rois*. Il n'y a personne derrière lui, car il est dans la dernière des îles [4]. C'est un roi très riche. Il existe dans ce pays, une roseraie ; mais quand on sort les roses de la roseraie, elles prennent feu.

'Abdallah bin 'Amr bin al-'Āṣ dit : « Entre le Sind et le Hind, il y a une terre qu'on appelle Kanām [5], dans laquelle se trouve un canard de cuivre [posé] sur une colonne de cuivre. Le jour de *'āšūrā* [6], le canard étend ses ailes, dresse son bec et répand de l'eau en quantité suffisante pour alimenter les cultures, les bêtes et les fermes [des habitants] jusqu'à l'année suivante ».

Le Khmèr [7] fait partie de l'Inde, et les Indiens (p. ٦٦) croient [à tort ou à raison] que leurs livres sont originaires du Khmèr [8]. Ce royaume [de Khmèr] a une étendue de quatre mois [de marche] ; tous [les habitants du pays] adorent les idoles. Le roi de Khmèr entretient quatre mille concubines.

L'ambre provient de l'île de Ṣalāhiṭa [9] ; le poivre, du Malaya [10] et de Sindān [11] ; le bois du Brésil, du côté méridional de Ṣalāhiṭa ; le

1. رَهْمَى, le Pégou.

2. Le texte a fautivement الزابج pour الزابَج

3. Le texte a fautivement المهْراج *al-mihrādj*.

4. وليس بعده احد لانه فى آخر الجزائر.

5. كنام.

6. Litt. : le dixième ; le dixième jour du mois de muḥarram.

7. Le texte a قمار *Kimār*.

8. C'est exactement le contraire qui s'est produit. Les Khmèr tiennent leur civilisation et leur culture de l'Inde.

9. شَلاهِط, *Vide supra* apud Ya'ḳūbi, p. 50.

10. Le texte a la leçon fautive مَلِى *Malī* pour مَلَى litt. *Malay* = Malaya, le Malabar. *Vide supra*, p. 38 et note 5.

11. Le texte a la leçon fautive سَنْدان *Sandān* que donne également Ibn Khordādzbeh p. ٥٨ du texte arabe سَنْدَان. Mais ce dernier auteur a la bonne leçon

girofle, le bois de sandal, le camphre, la noix muscade, du Djāwaga — pays situé du côté du sud, dans le voisinage de la Chine — d'un pays [du Djāwaga] appelé Fančūr[1]. L'eau de camphre et l'indigo proviennent du côté du Sind; le bambou, du pays appelé Laṅgabālūs[2] et de Kalah[3] du côté du Khorāsān[4]; les régimes de dattes, de l''Omān; le corindon et le diamant, de Sirandīb. [On exporte] également [de la mer Orientale[5],] le rhinocéros, les paons, les perroquets, les poules du Sind et toutes les espèces de parfums et d'aromates.

La mer de Chine commence à la montagne Ḳāf[6] [et se continue] jusqu'à 'Abbadān[7] et Baṣra. La première des mers par laquelle on passe pour se rendre en Chine, est la mer Ćankhay[8]. La première montagne[9] qui s'y trouve porte le nom de Čundur-fūlāt[10]; il y a [dans des îles de cette mer], des serpents qui avalent parfois les bœufs et les hommes. [La mer Cankhay] est la plus dure de toutes les mers, bien qu'elle soit de peu d'étendue. Sur la montagne [de Čundur-fūlāt], il y a des pêcheurs qui se servent d'un filet, qui va au fond de la mer. Quand les marins sont en vue de la Chine, ils interrogent les pêcheurs sur le vent; et les pêcheurs les renseignent sur la violence ou le calme [probables] du vent [qu'il fera]. Car c'est une mer où, lorsque le vent est violent, peu de gens en réchappent. En huit ou dix jours [de traversée] dans la direction de la Chine, on arrive au bout de cette mer, aux portes appelées *Portes de la Chine*[11]. Cette mer est grande, et il s'y trouve

p. ٦٣ سِنْدان *Sindān* et p. ٧١ سندان sans voyelle que De Goeje a lu également (p. 51 de la traduction) *Sindan*. *Vide supra* p. 32.

1. فنصور.
2. لَنْكبالُوس.
3. كَلَه.
4. « Ridicule, dit en note De Goeje, sed quid legendum sit nescio. »
5. Cf. *supra*. Ibn Khordadzbeh, p. 31-32.
6. Montagne qui, d'après les cosmographes orientaux, est censée entourer la terre.
7. Près de Baṣra, au fond du golfe Persique.
8. صَنْجى à rectifier en
9. Sur les montagnes de la mer Čankhay, *vide supra apud* Sulaymān, p. 41.
10. Le texte a fautivement صَنْدَرْ فُولات *Čandar-fūlāt* pour صُنْدُرْ فُولات.
11. *Vide supra* p. 41.

un roi appelé le Maharādja [1], qui a un grand empire. Dans les îles qui lui appartiennent, se trouvent des merveilles et toute espèce de plantes odoriférantes. Dans son pays, on cultive l'or comme une plante, et on dit que la récolte journalière est de deux cents *mann* d'or.

1. Le texte a la leçon fautive المهراج *al-Mihrādj*.

IBN ROSTEH vers 903.

On sait seulement de ce géographe « qu'il se trouvait à Ispahān ver 903 et qu'il y compila une encyclopédie appelée *Kitab al-a'laķ an-nafīsa*, Livre des pierres précieuses. La partie géographique, qui en forme le septième volume, a été conservée au British Museum[1] ». Elle a été publiée par De Goeje dans le septième volume de sa *Bibliotheca geographorum arabicorum* (Leyde, in-8°, 1892), sous le titre de : *Kitab al-a'lak an-nafīsa VII* auctore Abū 'Alī Aḥmed ibn 'Omar ibn Rosteh.

PARTICULARITÉS CURIEUSES DE DIVERSES CONTRÉES

P. ٨٢ 22. Quand [un étranger] pénètre au Tibet, il éprouve, sans en découvrir la cause, un sentiment de gaieté et de bien-être qui persiste jusqu'au départ[2].

A l'extrémité de la Chine est une contrée nommée (p. ٨٣) Sīlā[3], très riche en or. Les musulmans [sont tellement séduits par la beauté de ce pays[4] que,] quand ils y pénètrent, ils s'y fixent et ne veulent plus en sortir.

P. ٨٧ 19. La limite orientale de la mer de l'Inde est, [d'un côté,] l'île de Tīz [capitale] du Mukrān[5], et, de l'autre côté, le pays

1. Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 297.

2. Le texte de cette phrase et de la suivante reproduit mot pour mot un passage de Ibn Khordādzbeh (*supra* p. 32-33).

3. السيلا, la Corée.

4. Ibn Khordādzbeh a, p. ١٧٠ : استوطنها لطيبها, et Ibn Rosteh : استوطنها, seulement.

5. تيز مكران. « Le Mukrān et sa capitale Tayz [St. Guyard a lu تيز]. D'après le *Ķānūn*, dit Abulfidā (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 111-112), 93° de longitude et 24° 45' de latitude; d'après un manuscrit, 93° de longitude et 26° 15' de latitude; d'après Ibn Sa'īd, 86° de longitude et 26° 10' de latitude; d'après l'*Aṭwāl*, 88° de longitude et 26° 15' de latitude. Second climat. Le Mukrān, dit Ibn Ḥawķal, est une contrée étendue et spacieuse formée surtout de déserts et affligée par la sécheresse et la disette. Tayz est le port du Mukrān et des contrées adjacentes. Cette ville est située sur le bord de l'Indus, à l'ouest du canal qui se

de la Chine. Son extrémité, en ce qui concerne l'occident, est, *d'une part, le golfe d'Aden*[1], *et, d'autre part, le pays de Djāwaga*[2]. *Dans la mer de l'Inde orientale, les régions habitées sont celles de l'Inde, du Khmèr*[3], *du Zandj, de Nadj*[4], *et diverses populations qui* font partie (p. ٨٨) des peuples de l'Inde. Tous ces pays reçoivent de la pluie en été, excepté les parties élevées du pays qui sont éloignées de la mer. Dans les pays de Tubbat[5], de Kābul et d'autres pays, et partout où il y a des déserts, des solitudes, des plaines inhabitées dont l'étendue seule est notable, il ne pleut pas en été et, en hiver, il neige partout, par suite de la température froide [de cette région]. Quant à la mer de l'Inde, lorsque le navigateur prend la mer au golfe d'Aden, la première terre à laquelle il parvient est l'île appelée Barbar[6], qui est habitée par une race de Zandjs qui sont voisins du pays des Noirs. C'est dans cette direction que se trouvent le pays des Zandjs et le Djāwaga, ainsi que toutes les populations que nous avons citées, et d'autres encore qui sont dans cette direction de l'ouest Ils habitent des îles. Personne chez eux n'a réussi à atteindre à une terre, dont on sache qu'elle est contiguë aux deux terres[7]. Nous ne sommes pas fixés

sépare de ce fleuve non loin de Manṣūra. On lit dans le *Lobāb* : Le Mukran est un des districts du Kirmān. De Tayz au Budha, l'on compte environ 15 marches. On lit chez Edrisi : De Tayz à l'île de Kiš, dans la mer du Fār (le golfe Persique), on compte une forte journée par eau, ou environ. » Sur le Mukran, cf. J. Marquart, *Erānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i, Abhandlungen der konig. Gesellschaft der Wissenchaften zu Gottingen*, philosophisch-historische Klasse, neue Folge, Band III n° 2, p. 31 et 179, et Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*, Paris, 1861, in-8°, *sub verbis* تيز et مُكران, p. 146 et 538-540.

1. غبّ عدن. Sur غبّ, plur. أغباب *aghbāb*. golfe, baie ; cf. خور *khūr*, estuaire de fleuve formant golfe, cf. E. Sachau, *Alberuni's India*, p. ١٠٢ du texte arabe et p. 208 du t. I de la trad. anglaise.

2. Sur l'interprétation de ce passage, *vide infra*.

3. قمار litt. *Ḳ.MāR*.

4. نج pron. anc. *Nag*. Peut-être pour لنم *Laṅga*, forme abrégée (*vide supra* p. 57, note 6) de لنج بالوس *Laṅga-bālūs*, les îles Nicobar.

5. التُنَّبت, le Tibet.

6. بَرْبَر le pays de Berbera, inexactement qualifié d'*île*, sur la côte septentrionale du cap Guardafui.

7. Les deux terres sont les deux bords de la mer des Indes, d'après la conception ptoléméenne de l'Océan Indien.

sur l'existence de ces peuples au nord et au sud de ces deux mers ni sur les peuples qui habitent leurs deux bords[1].

Celui qui veut aller en Chine[2] [et au pays des Zandjs], coupera *l'orient de la mer de l'Inde [pour aller en Chine]*, et la contournera jusqu'à ce qu'il parvienne à son occident, [pour arriver] à l'endroit du pays des Zandjs qu'il veut atteindre. Celui qui veut aller au Djāwaga, se dirigera, lui, vers l'est jusqu'à ce qu'il atteigne Kalah et de là, le pays de Djāwaga. On prendra seulement ce chemin-là ; car en passant par le Djāwaga pour atteindre le Zandj, on arriverait aux ténèbres [à la mer Ténébreuse] où la lumière du jour n'apparaît que six heures par jour. C'est pour cela [pour ne pas tomber dans la mer Ténébreuse] qu'on prend la direction de l'est de la mer de l'Inde jusqu'à Kalah, puis qu'on va [ensuite] dans l'ouest de cette mer, jusqu'à ce qu'on atteigne le pays des Zandjs[3].

DESCRIPTION DES PAYS DE L'INDE

P. ١٣٢. Abū 'Abdallah Muḥammad bin Isḥāḳ raconte que tous les rois de l'Inde, à l'exception du roi de Khmèr[4], regardent le libertinage comme licite. J'ai pénétré, [dit-il], dans la ville [du roi de Khmèr] et j'ai demeuré auprès de lui, dans cette ville, pendant deux années. Je n'ai jamais vu un roi plus ennemi du libertinage

1. وليس منهم خلق ينتهى الى ارض يعلم انها متّصلة بالارضين ولم يحدّ لنا هؤلاء القوم شمالَ وجنوبَ هذين البحرين ولا من يسكن بهانين الناحيتين.
Ce passage, qui est très obscur, a été traduit littéralement. Peut-être faut-il y voir une allusion à l'ancienne mer fermée de Ptolémée. « La terre contiguë aux deux terres » seraient le point de jonction, en Extrême-Orient, des rives septentrionale et méridionale de la mer de l'Inde, d'après la conception ptoléméenne. L'ouverture de la mer de l'Inde à l'est pour la faire communiquer avec l'Océan Environnant, a supprimé ce point de jonction qui a été remplacé par un canal maritime. Personne n'a donc pu atteindre le point en question, ce qui prouve que la mer de l'Inde est ouverte à l'est et que la théorie de Ptolémée à ce sujet est inexacte. Telle est l'interprétation possible de ce passage.

2. ومن اراد الصين. « Videtur, dit De Goeje en note, legendum الزنج *az-Zandj* » ; il faudrait donc traduire : « Celui qui veut aller au [pays des] Zandjs. » Cette suggestion n'est pas à retenir.

3. *Vide infra*, pour l'explication de ce passage.

4. Le texte a قُمار *Ḳumār*.

et plus sévère en matière de boisson[1], que lui ; car il punit de mort le libertinage et la boisson. Il n'y a pas un seul des rois de l'Inde parmi ceux que j'ai fréquentés et auxquels j'ai présenté mes hommages, qui se livre à boisson, sauf le roi de Bahal[2]. On nous a dit que ce dernier, qui est le roi de Ceylan, buvait du vin qu'on lui apportait du pays des Arabes. J'ai vu les marchands de l'Inde et aucun ne boit de vin, ni peu ni prou. Ils ont de la répugnance pour le vinaigre de vin ; leur vinaigre est fait d'eau de riz cuit qu'on fait aigrir (p. ١٣٣) jusqu'à ce qu'elle soit à l'état de vinaigre. Le musulman qu'ils voient boire du vin, [les gens de l'Inde] le tiennent pour vil, le laissent à l'écart et le méprisent ; et ils disent : « Cet homme-là n'a pas de rang dans son pays ». Ce n'est pas par religion, [comme ce serait le cas pour des musulmans] que [les gens de l'Inde] agissent ainsi.

L'un d'eux [des musulmans] a dit : « J'étais dans le pays de Khmèr[3], et on m'apprit que le roi était dur et extrêmement sévère ; mais il ne fait pas de mal aux Arabes. Quand quelqu'un [des Arabes] pénètre dans son pays, en rémunération du don [du marchand au roi], celui-ci lui donne une chose qui équivaut au centuple du cadeau reçu[4]. Je n'ai jamais vu parmi les rois que j'ai fréquentés, un souverain qui fût plus généreux que le roi de Khmèr[5]. » Dans l'Inde, on dit que les livres de l'Inde proviennent du Khmèr[6]. L'un des châtiments dont le roi [de Khmèr] punit la boisson [est le suivant :] pour celui de ses généraux et de ses soldats qui boivent du vin, le roi fait chauffer au feu cent anneaux de fer, puis il les fait poser tous sur la main du buveur ; il arrive que celui-ci en meurt. C'est un roi très sévère et il n'y en a pas de plus de sévère ni de plus punisseur que lui. Parmi les châtiments qu'il inflige, il y a l'amputation des deux mains, des deux pieds, du nez, des lèvres et des oreilles. Il ne condamne pas à l'amende comme les autres rois de l'Inde. Le pays de Khmèr est celui d'où

1. Il s'agit sans doute de boissons enivrantes.

2. البهل. « Sic, dit De Goeje, pro المهل *al-Mahal*, unde Maledivae nomen habent. Cf. Ibn Baṭūṭa, t. IV, p. 110 seq. »

3. قمار litt. *Ḳ MāR*.

4. A l'arrivée dans le Khmèr, tout marchand arabe doit faire au roi un cadeau. Le roi est si généreux qu'il répond au cadeau d'arrivée par un don de valeur cent fois plus grande.

5. *Vide supra* note 3.

6. *Vide supra apud* Ibn al-Faḳīh p. 64 et note 8.

sont originaires les dévots[1]; on dit qu'il s'y trouve cent mille dévots. Le roi du Khmèr a quatre-vingts juges. Si un fils du roi se présente devant eux, ils le jugent équitablement [sans tenir compte de sa naissance] et le traitent comme un plaignant ordinaire. [Le souverain du Khmèr] a quatre-vingts mâles, beaux et bien faits, qui sont ses mignons[2].

Vient ensuite le pays de Arman[3]. Les habitants sont beaux; ils marient leurs enfants mâles tout jeunes, et ils prétendent que cela est un bien et les détourne du libertinage.

Le roi du Khmèr, malgré sa rigueur [contre les libertins] a l'habitude de dire à ses compagnons : « Quand vous partez en guerre, n'emmenez pas vos femmes ». Il leur a permis, en effet, une fois pour toutes, [d'user] de ce qui appartient à leurs ennemis.

[L'auteur] dit : J'ai vu le roi de Khmèr et j'ai vu 'Ābdī[4] qui est le roi de Ratīlā[5]; [j'ai vu également] un roi voisin qu'on appelle

1. واصل العباد من بلاد قمار يقال ان فيها مائة الف عباد.

2. Litt. : qui sont à la disposition du roi.

3. الارمن. A propos du pays de Rahmā رهمى mentionné par Ibn Khordādzbeh, De Goeje dit : « Yule (*Cathay*, CLXXXV) pro *Pegu* habet, quod Burmenses appellant *Rahmaniya* [plus exactement skr. *Rāmaṇya*, p. *Rāmañña*]. Forte Ibn Rosteh idem regnum voluit nomine الارمن *al-Arman* (Ibn Khordādzbeh, *loc. laud.*, p. ٦٧ et note *l* du texte arabe) ». Mais, plus tard, en note du passage ci-dessus, De Goeje émet un doute sur l'exactitude de l'identification proposée du *Rahmā* de Ibn Khordādzbeh avec le *al-Armān* de Ibn Rosteh : « Dubito autem, dit-il en renvoyant à la note de Ibn Khordādzbeh qu'on vient de lire, an recte ibi opinatus sim (Ibn Rosteh, p. ١٣٣, note *b*) ». Je crois, au contraire, que le rapprochement dont il s'agit est à retenir. Ibn Rosteh ne fait pas mention du pays de Rahmā; il est donc permis de supposer qu'il en parle sous le nom de *Arman*, pays voisin du Khmèr. Avec une légère correction, الارمن *al-Arman* peut être transformé en الرامن *ar-Rāman* qui serait une forme arabisée du sanskrit *Rāmaṇya*.

4. العابدى litt. *al-'ĀB.Dī* ou *al-'ĀB.Dā*. « Componendum nomen videtur, dit De Goeje, cum القايدى (Mas'ūdī, t. I, p. 394) ut appellatur rex Mandūra-patan (p. ١٣٣, note *e*) ». Il va de soi que la leçon de Ibn Rosteh est fautive : le phonème sémitique ع n'a d'équivalent ni de correspondant dans aucune des langues de l'Inde.

5. رتيلا. Cf. une ville du même nom, orthographié de la même manière, mentionnée dans le *Aïn i Akbari*, trad. Jarrett, p. 289 du vol. II, et p. ٥٢١ du texte persan, éd. Blochmann, t. II. Ratīlā est, d'après l'ouvrage précité, situé dans le *sarkār* de Kumāon, *ṣūbah* de Delhi. Le colonel Jarrett l'a identifiée à Gadarpūrah, le Gadarpur des cartes anglaises, sur la frontière méridionale du Kumāon actuel.

'Araṭī[1] (p. ١٣٤) et un roi appelé Ṣaylamān[2] qui est plus grand que les deux précédents et qui a une nombreuse armée. On dit que son armée compte environ soixante-dix mille hommes. Il a peu d'éléphants; mais les gens de l'Inde disent que les éléphants de Ṣaylamān, sont les plus ardents au combat de tous les éléphants de l'Inde. Je lui ai vu un éléphant appelé *namrān*[3]; et je n'ai vu à aucun roi de l'Inde un éléphant pareil : [il était] blanc, tacheté de noir [et il n'y en a pas] de plus ardent à combattre ni à verser le sang. Le caractère spécial [de ces éléphants de guerre s'explique par les épreuves qu'on leur fait subir avant de les utiliser :] on allume un grand feu devant lequel on les amène. Celui [des éléphants] qui ose se lancer dans le feu et passer à travers, est [considéré comme] ardent à combattre et à verser le sang. [L'animal] qui a peur du feu ne saurait ni combattre ni servir de monture [de guerre]; on l'utilise alors comme bête de somme, comme les chameaux.

J'ai vu le roi qu'on appelle 'Ābdī[4]; il n'y a pas d'éléphants dans son pays. Il achète des éléphants; mais il ne se rend acquéreur que de ceux qui ont cinq coudées de haut. Pour chaque coudée en plus de cinq, il paye mille dīnār [par coudée] jusqu'à neuf coudées. Je n'ai pas vu d'éléphant dont la taille dépasse neuf coudées de haut. On m'a cependant raconté que dans le pays des *ghobb*[5],

1. العارطى, litt. *al-'āR.Ṭī* ou *al-'āR.Ṭā*. D'après une note de De Goeje, la graphie du manuscrit peut se lire العارطى ou الفارطى. La première lecture qu'a adoptée l'éditeur de Ibn Rosteh est sûrement fautive : aucun nom indien ne présente de phonème qui puisse être rendu par ع. La seconde lecture, الفارطى, peut être complétée en الفارطى litt. *al-FaR.Ṭī* ou *al-FāR.Ṭā*; القارطى *al-Ḳār.Ṭī* ou *al-KāR.Ṭā*; الغارطى *al-GHāR.Ṭī* ou *al-GHāR.Ṭā*.

2. الصيلمان. Ce passage est identique à celui de Ya'ḳūbī (*vide supra* p. 48) où les noms sont differemment orthographiés. Le royaume de Daybul الديبل de Ya'ḳūbī répond au رتيلا Ratīlā de Ibn Rosteh; le الفاربط *al-FāR...Ṭ* de celui-là, rectifié en الناربط *an-Nārbuṭa*, la Narbudda, au العارطى *al-'ĀR.Ṭī* ou *al-'AR.Ṭā*, de celui-ci; les deux textes ont en commun *Ṣaylamān* (pron. anc. *Čaylamān*) qui est un nom de roi chez Ibn Rosteh et un nom de royaume chez Ya'ḳūbī. Aucune de ces leçons, qui sont évidemment fautives, n'a pu être encore rectifiée avec certitude.

3. النمران.

4. *Vide supra*, p. 71, note 4.

5. *Vide supra*, p. 68, note 1. Il s'agit ici de la partie nord-nord-ouest du golfe du Bengale.

il y a un endroit appelé Orissa[1], dont le roi est une femme du nom de Rābīh[2]. Dans son royaume, à un endroit appelé Barūza[3], on trouve des éléphants qui ont dix et jusqu'à onze coudées [de haut]. Voilà ce que j'ai appris sur la taille des éléphants de l'Inde. — Tous ces rois [de l'Inde] considèrent le libertinage comme permis, à l'exception [du cas suivant :] si l'un d'eux se réserve une femme, que celle ci reçoive quelqu'un et commette l'adultère, il tue l'homme et la femme.

Après lui (*sic*), il y a un roi de l'Inde appelé Ballahrā[4], nom qui signifie le roi des rois de l'Inde. Il habite le pays de Konkan[5] — c'est un nom indien —. Son pays produit le teck et on l'en exporte. C'est un roi qui possède un vaste empire et une armée nombreuse. Les rois qui l'entourent font la prière en son nom. Quand ces rois reçoivent l'un des ambassadeurs [du Ballahrā], ils font la prière au nom de l'ambassadeur en signe de respect pour son maître[6].

Après ce roi, viennent ensuite les rois (p. ١٣٥) [suivants]. L'un, qu'on appelle le roi de Ṭekin[7]. Son royaume est petit, [mais le roi] est très riche; son pays est prospère. Les habitants du royaume sont de couleur brun foncé, mais il y en a de blancs. Leur beauté est bien connue; les esclaves de ce pays sont plus beaux que ceux

1. Le texte a اورفسين *Awrfasīn*.

2. الرابيه? Peut-être pourrait-on lire الزابيه *az-zābīh* et considérer ce nom comme une variante de زويه *zawīh* = *zanbīl*. Cf. sur *zawīh*, Marquart, *Ērānšahr*, p. 250. Il faudrait alors lire : dont le roi est une femme portant le titre de *zābīh*.

3. Le texte a la leçon fautive براز *Barāz*, que je corrige en بروز *Barūza* pour بروزة. C'est, d'après Mas'ūdī (*vide infra*), le titre du roi de Canoge et une ville du royaume est ainsi nommée d'après le titre royal (cf. Marquart, *Ērānšahr*, p. 263-264). D'après cette rectification et celle de la note précédente, la reine d'Orissa porterait le titre de *zābīh* = *zawīh* = *zanbīl* et compterait dans son royaume la ville de Barūza du Canoge. Si, graphiquement, ces restitutions ne font pas difficulté, elles sont historiquement peu vraisemblables. Aussi ne sont-elles proposées que sous les plus expresses réserves. Ibn Rosteh a probablement mis au compte du même souverain des renseignements qui se rapportent à des rois et des pays différents.

4. Le texte a la leçon fautive بَلْهَرَا *Ballharā*. *Vide supra*, p. 22, note 10.

5. Le texte a الكمكم *al-Kamkam*. *Vide supra*, p. 29 et note 1.

6. Cf. *supra*, p. 42.

7. Le texte a الطافن *aṭ-Ṭāfin* qui est à corriger en الطاقن *aṭ-Ṭākin*. *Vide supra* p. 23 et note 1.

d'aucun des rois voisins. Vient ensuite un roi appelé Nadjābah[1] qui est noble entre tous, [au point que] le roi [appelé] Ballahrā prend femme chez ce peuple qui est celui des Çālukya[2]. Ils sont endogames à cause de leur [haute] noblesse. On dit que les chiens appelés *salūkiyya*[3] proviennent de leur pays[4]. On trouve le sandal rouge dans les forêts de leur pays. Après eux, vient le souverain appelé Gudjra[5] le Juste. Dans son royaume, si on mêt de l'or au milieu du chemin, il n'y a pas à craindre que qui que ce soit le prenne, tant ces gens sont honnêtes[6]. Leur pays est vaste. Les Arabes s'y rendent pour y trafiquer; [le roi] les traite bien et leur achète [des marchandises]. La monnaie d'échange est l'or en coupure et les dirham qu'on appelle *ṭāṭarī*[7], qui sont à l'effigie du roi; le poids [du dirham] est d'un mithkāl. Lorsque [les Arabes] viennent faire des affaires avec eux, ils disent au roi : « Fais-nous accompagner par quelqu'un qui nous fasse sortir de ton pays et qui protège nos marchandises ». Le roi répond : « Il n'y a pas de voleur

1. نجابة. Peut-être pour الجابة avec ج en fonction de gutturale sonore : *al-Gāba*. De Goeje (p. ١٣٥ note *a*) fait remarquer qu'il s'agit probablement du même souverain appelé غابة *Ghāba* par Ibn Khordadzbeh (*vide supra*, p. 23).

2. السلوقيون. Ibn Rosteh, la phrase suivante le prouve, a confondu les Cālukya de l'Inde dont le nom aurait dû être transcrit صلوقيون par un ص = *č* = *c* sanskrit, avec les سلوقيّة dont il sera question dans la note suivante.

3. السلوقيّة ethnique pluriel de سلوق *salūk*, ville du Yémen ou d'Arménie, d'où les lévriers et une sorte particulière de cuirasses ont tiré leur nom (Kazimirski).

« Šaddat [l'un des rois d'Égypte après le déluge, de la dynastie de Ḳofṭarīm], est le premier qui cultiva l'art de la vènerie, qui captura les oiseaux de proie, et qui obtint des louves les chiens de Salūḳ [les *slūgī*], et les chiens domestiques (*L'abrégé des merveilles*, trad. Carra de Vaux, Paris, 1898, in-8°, t. XXVI des *Actes de la Soc. Philologique*, p. 250) ».

4. Le singulier de سلوقيّة, سلوقيّ *Salūḳī*, est prononcé en Algérie *Slūgī*, et désigne, en effet, une espèce de lévriers qu'on dit être originaires de la ville de Salūḳ. La presque homophonie du nom des Calukya de l'Inde, des *Salūḳiyyūn* et des *Salūḳiyya*, c'est-à-dire des gens et des chiens originaires de la ville de Salūḳ, a fait croire à Ibn Rosteh qu'il s'agissait d'une seule ville de l'Inde. Mais l'erreur est évidente : par *Salūḳiyyūn*, l'auteur arabe désigne sans aucun doute les Cālukya qui, au x° siècle, habitaient le Dekkan et étaient, à cette époque, voisins de l'empire de Ballahrā.

5. Le texte a fautivement الجرز *al-Gurz*, pron. mod. *al-Djurz*.

6. Cf. *supra apud* Sulayman, p. 43.

7. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 29 et note 5.

dans mon pays. Partez; s'il arrive quelque chose à vos marchandises, venez m'en demander le remboursement; j'en suis garant vis-à-vis de vous ». Ce roi est d'une forte corpulence. Il n'y a point, autour de lui, de roi plus brave à la guerre, ni plus fertile en stratagèmes. Il fait la guerre au Ballharā, au roi de Ṭekin[1] et au [roi] Nadjābah[2].

Le Multān est le pays où l'Indus se divise [en deux branches]. [L'Indus] est un fleuve qui ressemble au Tigre, mais il est plus grand. Au Multān, il y a des gens qui prétendent descendre de Sāma bin Luway et qu'on appelle les descendants de Munabbih[3]. C'est eux qui y sont rois sur les Indiens; ils prient pour le Prince des Croyants. [Le Multān] vient après la ville de Manṣūra du Sind. Il y a, au Multān, une idole qui a des revenus considérables. La famille des Munabbih doit son pouvoir et ses richesses aux revenus de cette idole. Ces revenus, d'après ce que m'a raconté un personnage digne de foi qui ayant pénétré dans le pays, y a séjourné, sont immenses Les rois de l'Inde razzient fréquemment les descendants de Munabbih. Ils se dirigent vers le Multān avec une nombreuse armée et ils les combattent. Mais (p. ١٣٦) les descendants de Munabbih les vainquent parce qu'ils sont plus riches et plus forts. Des gens qui sont allés chez eux, ont parlé de cette idole et ils ont vu que sa hauteur est supérieure à vingt coudées. Elle a la forme d'un homme[4]. Elle se trouve dans une chambre

1. Le texte a الطافن *aṭ-Ṭāfin* pour الطاقن *Ṭaṭ-āḳin*. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. et 23 note 1.

2. *Vide supra*, p. 74 et note 1.

3. Sur ce personnage, cf. Mas'ūdī, *Les Prairies d'or*, t. I, p. 207, et t. IV, p. 122, où le nom de Sama est écrit اسامة et transcrit *Oçamah*.

4. « Mūltān مولتان (ou Multān ملتان). D'après le *Kānūn* et l'*Aṭwāl*, dit Abulfida (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 113-114), 96° 25′ de longitude et 29° 40′ de latitude. Troisième climat. Dans l'Inde, selon Ibn Ḥawḳal. Le *Ḳānūn* place la ville de Mūltān dans le Sind et en note la longitude et la latitude comme elles viennent d'être indiquées. Il ajoute que les gens du pays prononcent ملطان *Mulṭān* en changeant le ت *t* [de ملتان *Multān*] en ط *ṭ* emphatique.

« Multān, dit Ibn Ḥawḳal, continue Abulfidā, est plus petite que Manṣūra. On y voit une idole que vénèrent les Hindous et auprès de laquelle ils se rendent en pèlerinage. Cette idole a la figure d'un homme assis les jambes croisées sur un trône et allongeant les bras *sur ses genoux*. Elle est revêtue d'une peau rouge semblable à du maroquin. Ses deux yeux sont formés de pierres précieuses. Toutes les offrandes en espèces qu'on apporte à l'idole sont confisquées par l'émir de Multān *qui est musulman* ». « Les trois premiers mots en italique ont

couverte par un grand toit, chambre dont on ne sait qui l'a construite. On dit qu'elle a été construite il y a deux mille ans. Les Indiens disent que cette idole est descendue du ciel et qu'on leur a ordonné de l'adorer. [Cette idole] a des prêtres qui célèbrent son culte. Elle a des dépenses assurées par ses revenus, en dehors de ce qui appartient aux prêtres pour la nourriture, la boisson et les vêtements. Tous les Indiens viennent y faire le pèlerinage. Quand un homme riche meurt, il laisse par testament, tout ou partie de ses biens [à l'idole], pour obtenir sa faveur par cette offrande. Ils y viennent en pèlerinage d'une distance d'une année de marche et même davantage. Ils se rasent la tête auprès de cette idole et ils en font sept fois le tour, en tournant de gauche [à droite][1], pour en obtenir la faveur et par humilité. Ils se roulent dans la poussière devant elle et s'humilient. Elle a quatre visages, et en quelque point qu'on soit en tournant, sa figure est en face de vous. Ils disent qu'en adorant cette divinité, on est toujours en face d'elle et non par derrière. Quel que soit le côté où on la regarde, son visage est en face de vous. Quand on fait les tournées d'adoration autour de [l'idole], on se prosterne devant chacun de ses visages qui vous fait face[2]. Il y en a parmi [les orants ou les pèlerins] qui s'arrachent un œil et le déposent

été ajoutés d'après l'édition de Ibn Ḥawḳal de De Goeje, ajoute Stanislas Guyard en note. Voir aussi Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 549. Les trois derniers manquent dans l'édition de De Goeje. Un manuscrit porte : l'émir du Multan, le Ḳorayšite Au surplus, Ibn Ḥawḳal ne dit pas que l'émir confisque la totalité des offrandes en espèces. Il dit seulement qu'il s'en réserve une partie. Voir encore *Dict. de la Perse* ». Cf. le passage de Ibn Ḥawḳal traduit par Elliot in *The history of India as told by its own historians*, éd. J. Dowson, t. I, Londres, 1867, in-8°, p. 35-36.

« [L'idole du Multān], dit Edrīsi (*Géographie d'Edrisi*, trad. Jaubert, t I, p. 167), est de forme humaine et à quatre côtés, assise sur un siège construit en briques et en plâtre, entièrement couverte d'une peau qui ressemble à du maroquin rouge, en telle sorte qu'on ne lui voit que les yeux. Quelques personnes assurent que l'intérieur est en bois, d'autres le nient. Quoi qu'il en soit, son corps est entièrement couvert, ses yeux sont formés de pierres précieuses, sa tête coiffée d'une couronne d'or enrichie de pierreries. Elle est, comme nous l'avons dit, carrée, et ses bras, au-dessus des coudes, paraissent au nombre de quatre ».

Cf. également *Relation*, p. 135 de la traduction. *Mūltān* ou *Multān* < skr. *Mūlasthāna*.

1. C'est la pratique rituelle hindoue appelée *pradakṣiṇa*, litt. en avant à droite.
2. Voir la note précédente.

dans la manche[1] [de l'idole], en disant : « ô Buddha, [en t'offrant cet œil,] je viens implorer ta faveur; prolonge ma vie; donne-moi de quoi vivre et fais pour moi telle ou telle chose ».

D'après ce que m'a raconté un témoin oculaire, il y en a parmi eux [les pèlerins] qui, [venant d'un pays] distant d'une année de marche, apportent sur leur épaule deux morceaux de sandal rouge, dont chacun constitue la charge d'un homme. Le porteur en [prend un morceau] et va le déposer à une parasange de son point de départ. Il [retourne ensuite sur ses pas,] va chercher le second morceau et le porte [au delà de l'endroit où il a déposé le premier]. Il revient [ensuite] au premier morceau, le charge [sur ses épaules] et chemine avec lui. Il continue [ainsi] à les faire avancer successivement pendant un trajet [durant] une année, jusqu'à ce qu'il parvienne avec les deux [morceaux de sandal] auprès de l'idole de Multān.

Il y a [des pèlerins] qui disent à l'idole : « Permets-moi de mourir ». [Celui qui a demandé une telle permission,] prend un long bâton dont il aiguise l'extrémité et qu'il plante dans le sol. Puis il monte dessus, fait entrer dans son ventre l'extrémité pointue du bâton [et pousse] jusqu'à ce qu'elle lui sorte par le dos. En mourant, il s'imagine qu'il vient de gagner la faveur de l'idole par l'offrande [de sa vie]. — Il y a [des pèlerins] qui apportent des richesses considérables, qu'ils jettent devant l'idole en disant : « Dieu et Seigneur, accepte cette contribution de mon bien » (١٣٧).

Cette idole et d'autres encore ont des prêtres qui gardent la chasteté, ne mangent pas de viande, n'égorgent pas les victimes, ne portent pas de vêtements sales et se parfument quand ils approchent des idoles. Nul autre qu'eux ne pénètre jusqu'à [l'idole] pour la parfumer et la toucher de ses mains. Quand ils pénètrent jusqu'à elle, [les prêtres[s'agenouillent sur les deux genoux; ils réunissent les deux paumes des mains, les étalent et ils prient [l'idole] de jeter un regard sur eux et de leur être miséricordieuse. Ils pleurent, s'humilient devant elle et prient. — Il y a [dans le temple] une cuisine dans laquelle on fait cuire un excellent riz blanc. On fait [pour l'idole] des mets de poisson et d'herbes [comestibles] qui sont excellents et parfumés; puis,

1. Ce détail confirme les témoignages précédents en ce qui concerne le vêtement de l'idole.

on va chercher des feuilles de bananier qui sont larges chez eux — elles sont de taille à y envelopper un ou deux hommes —. On étend [les feuilles de bananier] devant l'idole, puis on verse dessus le riz, de la hauteur d'une demi-taille d'homme. Le plus noble [d'entre les prêtres] appuie une jambe sur lui-même (?), prend une feuille de bananier et répand, en éventant, l'odeur et la vapeur du riz à la face de l'idole. Il dit alors que l'idole vient de manger, qu'elle ne se nourrit pas avec sa main [mais en aspirant l'odeur des mets]. Avant de lui donner à manger, [le prêtre] tourne autour de la chambre où se trouve l'idole, [en jouant] des castagnettes, de la flûte et du tambour. Parfois, cent jeunes filles tournent autour de l'idole en tenant des marmites et disant : « Nous dansons devant elle et nous nous efforçons de lui plaire [1] ». Ensuite, [l'idole] mange, mais on voit que la nourriture ne diminue pas. On ferme alors la porte du temple, puis on l'ouvre [de nouveau] et on enlève [ensuite] la nourriture qui est devant [l'idole] et on dit qu'elle en fait aumône. Tout être passant devant le temple de cette idole a sa part de riz, jusqu'aux oiseaux et aux chiens. Tout le monde peut en prendre et on dit que [ce riz] est son aumône quotidienne. — Parfois, on lave le corps de l'idole avec du lait, parfois avec du beurre; on lave ensuite les malades avec ce lait ou ce beurre] et ils en espèrent guérison [2].

Derrière [le roi de Multān], se trouvent des rois, jusqu'à ce qu'on parvienne au pays de Djāwaga. Le grand roi du Djāwaga] s'appelle *Maharādja*, ce qui veut dire *roi des rois*. On n'en compte pas de plus grand parmi les rois de l'Inde; car il habite dans des îles. On ne connaît pas de roi plus riche, plus fort et ayant plus (p ١٢٨) de revenus.

On dit que le [principal] revenu du [roi du] Khmèr [3] est [celui qu'il prélève] sur les combats de coqs et qui lui rapporte cinquante *mann* d'or par jour. Quand [le propriétaire] d'un coq [de combat] le fait lutter avec le coq [de combat] d'un autre, [le roi] a droit de prise sur le coq vainqueur que son maître rachète [toujours] moyennant un mithkāl d'or, ou moins ou plus. Ce fait se produit fréquemment dans le royaume.

1. C'est un procédé d'adoration hindou bien connu.

2. Cf. *The ritual of Rāmêçvaram*, *Indian Antiquary*, 1883, p. 315 et suiv.

3. Le texte a قمار *K̦ MāR*

Vient ensuite l'île appelée Salāhaṭ[1]. L'ambre que la mer rejette sur cette île est plus beau qu'aucun autre. Le cubèbe est un des parfums de cette île.

Vient ensuite l'île appelée Harladj[2]. Elle est appelée ainsi du nom de son gouverneur; ce n'est pas son nom à elle. Ce Harladj est le chef de l'armée du Maharādja. [Ce dernier ou le gouverneur] possède une île appelée Ṭawārān[3] d'où vient le camphre. Le camphre n'est apparu dans cette île que depuis l'an 220 de l'hégire [= 835 de notre ère].

Les gens du pays du Maharādja se défient à prêter réciproquement serment par le feu. Dans un pays de l'Inde (*sic*) bien connu, appelé Fančūr[4], quand un homme en cite un autre en justice devant le sultan, en disant : « Je m'en remets [à ce que décidera l'épreuve] du feu »; on dit alors au défendeur, lorsqu'il s'agit d'une dette, d'un cas d'adultère avec une femme que quelqu'un s'est réservée[5] ou d'un vol, entraînant la mort comme pénalité, [d'en faire autant]. [Les parties] comparaissent devant le sultan qui ordonne de prendre une livre, ou plus, de fer et de le faire rougir au feu. On prend des feuilles d'un arbre de leur pays, qui ressemblent aux feuilles du laurier en épaisseur et en solidité. On pose sept de ces feuilles sur la main ouverte [du défendeur], l'une sur l'autre et on place avec des pinces le morceau de fer [rouge] par dessus. Ensuite, on lui fait parcourir sept fois, aller et retour, la distance de cent pas; [au total, quatorze cents pas]. Si la main et les feuilles sont brûlées, le crime est reconnu [commis par le défendeur][6]. Si ce crime est passible de la peine de mort, l'individu [reconnu coupable] est mis à mort; s'il est passible d'une amende, on le condamne à l'amende (p. ١٣٩) et s'il n'a pas d'argent [pour

1. Le texte a سلاهط litt. *S.Lā.H.Ṭ*. *Vide supra*, p. 50 et 51.
2. هرلج litt. pron. anc. *H.R.L.G*, pron. mod. *H.R.L.DJ*. *Vide supra*, p. 27.
3. Le texte a طواران litt. *Ṭ.WāRāN*.
4. فنصور, sur la côte occidentale de Sumatra.
5. *Vide supra*, p. 73.
6. De Goeje cite, d'après une indication de Wilken, une ordalie identique pratiquée à Bornéo. « Celui qui est accusé de pratiquer la sorcellerie doit se laisser lier les mains l'une à l'autre et tenir les doigts entrelacés de façon à former comme une petite corbeille. On met ensuite là-dedans sept feuilles de *sirih* (plante à bétel), et, au milieu, pendant quelques instants, une petite enclume rougie au feu. Celui qui peut la tenir sans se brûler est reconnu innocent (Veth, *Borneo's Westerafdeeling*, t. II, p. 317). »

l'acquitter], il devient esclave du sultan qui le met en vente. Si le feu ne brûle pas [le défendeur], on dit au demandeur : « Tu as faussement accusé. Ton adversaire vient de supporter [l'épreuve] du feu [sans être brûlé] ; sa défense est donc justifiée ».

C'est une pénalité générale dans l'Inde que quiconque a égorgé une vache, est égorgé par représaille.

MUḤAMMAD BIN ZAKARIYĀ AR-RĀZĪ,

mort en 923 ou 932.

« Le grand médecin de cette époque, dit M. Huart, est Rhazès, autrement dit Abū Bakr Muḥammad bin Zakariyā ar-Rāzī, c'est-à-dire né à Rey, l'ancienne Rhazès. Jusqu'à trente ans il ne s'occupa que de musique; puis il vint à Bagdād et y étudia la médecine sous la direction de 'Alī bin Sahl bin Rabban le médecin du khalife Mu'taṣim. Quand il y fut passé maître, on le chargea de diriger l'hopital de Rey; plus tard il revint à Bagdād en la même qualité. Puis il voyagea : déjà la renommée de sa science s'était répandue en Orient; le prince sāmānide Manṣūr bin Isḥāḳ l'accueillit à sa cour, et le médecin lui dédia l'ouvrage qu'il nomma *Manṣūrī*. ..... On ne sait pas la date ni le lieu de la mort du grand médecin; car les uns disent 923, les autres 932; on hésite entre Bagdād et Rey. Son grand ouvrage, le *Ḥāwī*, n'avait pu être rédigé en entier par lui ; il le fut, d'après ses notes manuscrites, après sa mort, sur l'ordre du ministre du prince bouïde Rokn ad-dawla. Le *Manṣūrī*, traité de la médecine en dix livres, le livre de la variole, et tant d'autres, ont été de bonne heure traduits en hébreu et en latin, ou publiés dans le texte; la bibliothèque de l'Escurial en contient un grand nombre[1]. »

Pour les extraits des ouvrages de Rāzī, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār et Ḳazwīnī.

1. *Littérature arabe*, p. 305.

ABŪ ZAYD vers 916.

« Le second livre de la *Chaîne des chroniques*, dit Reinaud, appartient à un amateur de connaissances géographiques, lequel se nommait Abū Zayd Ḥasan, et était originaire de la ville de Sīrāf, port de mer alors très fréquenté, dans le Fārsistān, sur les bords du golfe Persique.

« Abū Zayd n'était jamais allé dans l'Inde et à la Chine, comme l'ont cru Renaudot et Deguignes. Tout ce qu'il dit, il le tient de personnes qui le lui avaient rapporté. Il s'explique de la manière la plus nette à ce sujet, dès les premières lignes de son récit, et il déclare que son seul objet a été de modifier et de compléter le récit du marchand Sulaymān[1], d'après ce qu'il avait recueilli dans ses lectures, et d'après ce qu'il tenait de la bouche des personnes qui avaient parcouru les mers orientales[2]. »

Relation des voyages faits par les Persans et les Arabes dans l'Inde et a la Chine dans le ixe siècle de l'ère chrétienne, texte arabe de Langlès, trad., notes et introduction de Reinaud, Paris, 1845.

LIVRE DEUXIÈME DES OBSERVATIONS SUR LA CHINE ET L'INDE; DE LA VILLE DE DJĀWAGA[3].

P. 92. Nous commençons par la mention de la ville (*sic*) de Djāwaga[4], vu que sa situation est en face de la Chine (p. 93) et qu'entre cette ville et la Chine il y a la distance d'un mois de route par mer, et même moins que cela lorsque le vent est favorable. Le roi de Djāwaga porte le titre de Maharādja. On dit que sa capitale a neuf cents parasanges de superficie. Ce prince règne

1. *Vide supra*, p. 35-46.
2. *Discours préliminaire* de la *Relation*, p. xv-xvi.
3. P. ٨٩ ذكر مدينة الزابج.
4. *Ibid.*

sur un grand nombre d'îles, qui s'étendent sur une distance de mille parasanges et même davantage. Au nombre de ses possessions sont l'île appelée Śribuza[1], dont la superficie est, à ce qu'on dit, de quatre cents parasanges de superficie et l'île nommée Rāmī[2] qui a huit cents parasanges de superficie. On trouve dans cette dernière île le bois du Brésil, le camphre, etc. Le roi du Djāwaga compte encore parmi ses possessions l'île de Kalah[3] qui est située à mi-chemin entre les terres de la Chine et le pays des Arabes. La superficie de l'île de Kalah est, à ce qu'on dit, de quatre-vingts parasanges. Kalah est le centre du commerce de l'aloès, du camphre, du (p. 94) sandal, de l'ivoire, de l'étain[4], de l'ébène, du bois du Brésil, des épiceries de tous les genres, et d'une foule d'objets qu'il serait trop long d'énumérer. C'est là que se rendent maintenant les expéditions qui se font de l' 'Omān ; c'est de là que partent les expéditions qui se font pour le pays des Arabes.

L'autorité du Maharādja s'exerce sur ces diverses îles. L'île dans laquelle il réside est extrêmement fertile, et les habitations s'y succèdent sans interruption. Un homme, dont la parole mérite toute confiance, a affirmé que lorsque les coqs, dans les États du Djāwaga, comme dans nos contrées, chantent le matin pour annoncer l'approche du jour, ils se répondent les uns aux autres, sur une étendue de cent parasanges et au-delà. Cela tient à la suite non interrompue des villages et à leur succession régulière. En effet, il n'y a pas de terres désertes dans cette île ; il n'y a pas d'habitations en ruines. Celui qui va dans ce pays, lorsqu'il est en (p. 95) voyage et qu'il est sur une monture, marche tant qu'il lui fait plaisir ; et, s'il est ennuyé, ou si la monture a de la peine à continuer la route, il est libre de s'arrêter où il veut.

Une des choses les plus singulières qu'on nous a racontées sur l'île de Djāwaga, est celle qui concerne un de ses anciens rois. Ce roi était appelé le Maharādja. Son palais était tourné vers un *talādj*[5] qui prenait naissance à la mer, et l'on entend par *talāaj*

1. Le texte a سربزه, litt. *S.R.B.Za*, var. سريرة *S.RīRa*, qui sont à rectifier en سِربُزة. *Vide infra* l'excursus consacré à Sribuza = Palembaṅ.

2. الرامى. *Vide supra*, p. 56 et note 6.

3. كَلَه. *Vide supra*, p. 58.

4. Litt. du plomb *ḳala'ī*.

5. Le texte a fautivement ثلاج *thalādj* qui est à rectifier en تلاج *talādj*. « Les Indiens, dit Muṭahhar bin Ṭāhir al-Maḳdisī (*Le livre de la création et de l'histoire*,

un estuaire semblable à celui que forme le Tigre qui passe devant Bagdād et Baṣra, estuaire qu'envahit l'eau salée de la mer, au moment du flux, et où l'eau est douce au moment du reflux. L'eau formait un petit étang attenant au palais du roi. Le matin de chaque jour, l'intendant se présentait devant le roi et lui offrait un lingot d'or en forme de brique ; chaque brique pesait un certain nombre de *mann* dont la somme ne m'est pas connue. Ensuite, l'intendant jetait cette brique, en présence du roi dans l'étang. Au moment (p. 96) du flux, l'eau couvrait cette brique et les autres briques qui y étaient entassées, et on ne distinguait plus rien ; mais, quand l'eau s'était retirée, on apercevait les briques, et elles jetaient un grand éclat aux rayons du soleil. Le roi, lorsqu'il donnait audience, se plaçait dans une salle qui dominait l'étang, et il avait le visage tourné vers l'eau. Cet usage ne souffrait pas d'interruption ; chaque jour on jetait une brique d'or dans l'étang, et, tant que le roi vivait, on ne touchait jamais à ces briques. Mais, à sa mort, son successeur faisait retirer toutes les briques sans en laisser aucune. On les comptait, on les faisait fondre, puis on distribuait l'or aux princes de la famille royale, hommes et femmes, à leurs enfants, à leurs officiers, à leurs eunuques, à proportion de leur rang et des prérogatives attachées aux diverses fonctions. Ce qui restait était distribué aux pauvres et aux malheureux. On avait eu soin d'enregistrer les briques d'or et leur poids total. Une note portait que (p. 97) tel roi qui avait régné à telle époque et tel nombre d'années, avait fait jeter dans l'étang royal un tel nombre de briques d'or, pesant tant ; qu'après sa mort, ces briques avaient été partagées entre les princes et la famille royale. Or l'honneur était réservé pour le roi dont le règne s'était prolongé le plus longtemps, et qui avait amassé un plus grand nombre de briques d'or [1].

texte arabe et trad. par Cl. Huart, t. IV, Paris, 1908, in-8°, p. 59), se nourrissent habituellement de riz et de sorgho ; ils boivent l'eau des mares où se rassemblent les eaux de pluie, et qu'ils appellent *talādj* تلاج. » « C'est, ajoute en note M. Huart, le sanskrit *tāḍāga*, hindoustani تڈاگ *tāḍāg*. »

1. « Ce lac aux briques d'or, dit Millies (*Recherches sur les monnaies indigènes de l'archipel indien et de la péninsule malaise*, La Haye, 1871, in-4°, p. 21), rappelle tout de suite plusieurs noms géographiques de Java, comme le *Kali-mas*, la rivière d'or, qui passe par Surabaya ; le nom de *Banyou-mas*, l'eau d'or, etc. ; soit que ce conte soit un mythe étymologique, soit que la mémoire de l'usage ancien ait été conservée par le nom géographique. »

Les récits qui ont cours dans le pays font mention, dans les temps anciens, d'un roi de Khmèr, pays qui produit l'aloès [appelé] *ḳmārī*[1]. Ce pays n'est pas une île; sa situation est [sur le continent indien] du côté qui fait face au pays des Arabes. Aucun royaume ne renferme une population plus nombreuse que celui du Khmèr. Tout le monde y va à pied. Les habitants s'interdisent le libertinage et les différentes espèces de *nabīdz*[2]; rien d'indécent ne se voit dans leur pays et leur empire. Le Khmèr est dans la direction du royaume du Maharādja et de l'île de Djāwaga (p. 98). Entre les deux royaumes, il y a dix journées de navigation, en latitude, et un peu plus, en s'élevant jusqu'à vingt journées, quand le vent est faible.

On raconte que jadis le royaume tomba entre les mains d'un jeune prince d'un caractère naturellement prompt. Le prince était, un jour, assis dans son palais, et le palais dominait sur une rivière d'eau douce semblable au Tigre de l''Irāḳ; entre le palais et la mer il y avait la distance d'une journée. Le vizir se trouvait devant le roi, et déjà il avait été question de l'empire du Maharādja, de l'éclat qu'il jetait, du nombre de ses sujets et des îles qui lui obéissaient. Tout à coup le roi dit au vizir : « Il m'est venu une envie que je voudrais bien pouvoir satisfaire ». Le vizir, qui était sincèrement attaché à son maître, et qui connaissait sa légèreté, lui dit : « Et quelle est cette envie, ô roi? » Le prince reprit : « Je voudrais voir devant moi la tête du roi de Djāwaga exposée sur un plat ». Le vizir comprit que c'était la jalousie qui (p. 99) faisait ainsi parler le roi, et reprit : « Je ne verrais pas avec plaisir le roi nourrir de telles pensées. Aucun sentiment de haine ne s'est manifesté entre nous et entre ce peuple, ni en actions ni en paroles. Il ne nous a jamais fait de mal. D'ailleurs, il vit dans une île éloignée; il n'a que des rapports lointains avec nous; et il n'a jamais montré le désir de s'emparer de notre pays[3]. Il ne faudrait pas que personne eût connaissance de ce que le roi a dit, ni que le roi en répétât un seul mot ».

1. Le texte a كمار litt. *K.MāR* et قماری litt. *K.MāRī* que Reinaud a lu *Comar* et *comâry*, peut-être parce qu'il identifiait inexactement ce *Ḳ.MāR* avec le cap Comorin.

2. Vin fait avec des dattes ou des raisins secs (Reinaud).

3. Mas'ūdī qui rapporte cette histoire dans des termes identiques, ajoute ici : « En effet, une distance de dix à vingt jours de navigation sépare le royaume du Khmèr de celui du Maharadja » (*Prairies d'or*, t. I, p. 171).

Ce langage irrita le roi; le prince ne voulut pas avoir égard à un avis si sage, et il répéta le propos qu'il avait tenu devant ses officiers et devant les principaux personnages de sa cour. Ce propos passa de bouche en bouche, et se répandit tellement qu'il parvint aux oreilles du Maharādja. Celui-ci était un homme d'un caractère ferme, d'un esprit vif et doué d'expérience; il était arrivé à un âge moyen. Il manda son vizir et lui fit part de la nouvelle qui lui était parvenue; puis il ajouta : « Il ne convient pas, (p. 100) après tout ce qui a été dit au sujet de cet étourdi, après les désirs insensés que font naître en lui sa jeunesse et sa présomption, et après le propos qui circule en ce moment, que nous le laissions tranquille; car c'est une des choses qui font tort à un roi, qui le rabaissent et le déconsidèrent ». Il lui recommanda de garder le silence sur ce qui venait de se passer entre eux; mais, en même temps, il lui ordonna de faire préparer mille navires de moyenne grandeur, avec leurs machines de guerre, et de fournir chaque vaisseau d'armes et de guerriers en aussi grande quantité que le comporterait le navire.

Le roi chercha à faire croire qu'il voulait se livrer à une promenade à travers les îles qui composaient son empire. Il écrivit aux gouverneurs de ces îles, pour leur annoncer son projet de les visiter et de se récréer dans leur île; ce bruit se propagea partout et chaque gouverneur se prépara à faire une réception convenable au Maharādja.

P. 101. Mais, lorsque les préparatifs furent terminés et que toutes les dispositions eurent été prises, le roi monta sur sa flotte et se rendit avec ses troupes dans le royaume du Khmèr. Le roi et ses guerriers faisaient usage du cure-dent; chaque homme se nettoyait les dents plusieurs fois par jour; on portait le cure-dent sur soi, et l'on ne s'en séparait pas, ou bien on le confiait à son domestique.

Le roi du Khmèr n'eut connaissance du danger qui le menaçait que lorsque la flotte fut entrée dans le fleuve qui conduisait à sa capitale, et que les guerriers du Maharādja furent débarqués. Le Maharādja saisit donc le roi du Khmèr à l'improviste; il le prit et s'empara de son palais; les officiers du roi du Khmèr avaient pris la fuite. Le Maharādja fit proclamer sûreté pour tout le monde, et s'assit sur le trône du roi du Khmèr; puis, faisant venir le roi du Khmèr qui avait été fait prisonnier, ainsi que son vizir, il dit au roi : « Qu'est-ce qui t'a porté à former un désir (p. 102)

qui était au-dessus de tes forces, qui, l'eusses-tu réalisé, ne t'aurait procuré aucun avantage, et que, d'ailleurs, n'aurait justifié aucun succès? » Le roi ne répondit rien. Le Maharādja reprit : « Si, outre le désir que tu as exprimé de voir ma tête exposée sur un plat devant toi, tu avais manifesté l'envie de ravager mes États, de t'en rendre maître, ou d'y faire des dégâts quelconques, je t'aurais traité de la même manière; mais, tu n'as désiré qu'une chose en particulier; je vais t'appliquer le même traitement, après quoi je m'en retournerai dans mes États, sans avoir touché à rien de ce qui t'appartient, en choses considérables ou de peu de valeur. Cela servira de leçon aux personnes qui viendront après toi ; chacun saura qu'on ne doit pas entreprendre au delà de ses forces et des moyens qu'on a reçus en partage, et il s'estimera heureux d'avoir la santé, quand il se portera bien ». En même temps, il fit couper la tête au roi. Ensuite le Maharādja s'approcha du vizir et lui (p. 103) dit : « Tu t'es conduit en digne vizir ; sois récompensé de ta manière d'agir; je sais que tu avais donné de bons conseils à ton maître, s'il avait voulu les agréer. Cherche maintenant un homme qui soit capable d'occuper le trône après cet insensé, et mets-le à sa place ».

Le Maharādja repartit à l'instant même pour retourner dans ses États, sans que lui ni aucun des siens eût touché à rien de ce qui appartenait au roi du Khmèr. A son retour dans ses États, il s'assit sur son trône, ayant la face tournée vers l'étang, et fit mettre devant lui le plat sur lequel se trouvait la tête du roi du Khmèr. En même temps, il convoqua les grands de l'État et leur raconta ce qui s'était passé, avec les motifs qui l'avaient forcé de faire cette expédition. Les peuples du Djāwaga firent des vœux pour lui et lui souhaitèrent toute sorte de bonheur. Ensuite le Maharādja ordonna de laver la tête et de l'embaumer; puis, la mettant dans un vase, il l'envoya au prince qui occupait en ce moment (p. 104) le trône du Khmèr. La tête était accompagnée d'une lettre ainsi conçue : « L'unique motif qui me porta à traiter ton prédécesseur comme j'ai fait, ce fut sa mauvaise manière d'agir à notre égard et la nécessité de donner une leçon à ses pareils. Nous lui avons appliqué le traitement qu'il voulait nous infliger. Maintenant, nous croyons devoir te renvoyer sa tête, vu que nous n'avons aucun intérêt à la garder, et que nous n'attachons aucun honneur à la victoire que nous avons remportée sur lui ».

Quand la nouvelle de ces événements se fut répandue parmi les

rois de l'Inde et de la Chine, le Maharādja grandit à leurs yeux. A partir de ce moment, les rois du Khmèr, chaque matin, à leur lever, tournaient la tête vers le pays du Djāwaga et se prosternaient, adorant le Maharādja, en signe de respect[1].

P. 135. On y apporte [à l'idole du Mūltān[2]] de l'aloès indien surnommé *ḳāmarūbī*[3], du Kāmarūpa[4], nom du pays dont il est originaire; c'est un aloès de première qualité. On apporte donc cet (p. 136) aloès, et on le remet aux ministres de l'idole pour qu'il serve dans les fumigations. Quelquefois cet aloès vaut deux cents dīnār le *mann*. On peut marquer cet aloès avec un cachet; le cachet s'empreint dans l'objet, tant il est tendre[5]. Les marchands l'achètent de ces ministres [de l'idole].

1. Pour l'envahissement du Khmèr par le Maharādja du Djāwaga, voir l'excursus sur le Khmèr.

2. Sur l'idole de Multān, *vide supra* p. 75. Abū Zayd écrit مولتان *Mūltān*.

3. Le texte a fautivement قامروني *ḳāmarūnī* pour قامروبي *ḳāmarūbī*. Voir la note suivante.

4. Le texte a fautivement قامرون *Ḳāmrūn* pour قامروب *Ḳāmrūb*, à lire قامَرُوب *Ḳāmarūba* < skr. *Kāmarūpa*, nom sanskrit de l'Assam.

5. Plutôt : quand on presse un cachet sur ce [bois d'aloès *ḳāmarūbī*], le cachet marque son empreinte, tant [ce bois d'aloès] est tendre.

ABŪ DULAF MIS'AR vers 940.

Le poète arabe Abū Dulaf Mis'ar bin al-Muhalhil, né à Yambo, dans la mer Rouge, vivait à la cour des Sāmānides de Bokhārā vers le milieu du x[e] siècle. Chargé d'accompagner à son retour en Chine, une ambassade qui était venue demander en mariage la fille du souverain de Bokhārā, Abū Dulaf eut ainsi occasion de voyager chez les hordes turques de l'Asie centrale. Son journal de route intitulé *Livre des merveilles des pays*, nous a été conservé par Ḳazwīnī et Yāḳūt qui l'ont reproduit dans leurs ouvrages. Le sultan sāmānide en question, Naṣr bin Aḥmad, étant mort en 943, le voyage de Abū Dulaf a dû s'effectuer vers 940.

Le récit du voyage de Abū Dulaf Mis'ar bin al-Muhalhil a été publié pour la première fois, en traduction, par Wüstenfeld dans la *Zeitschrift für vergleichende Erdkunde*[1], d'après un texte des *'Adjāïb al-makhlūḳāt* de Ḳazwīnī qui ne figure que dans le manuscrit 231 du *Catalogus librorum qui in Bibliotheca Gothana asservantur*. Cette traduction allemande est intitulée *Des Abu Dolef Mis'ar Ben el-Mohelhel Bericht über die Türkischen Horden in der Mitte des Zehnten Jahrhunderts, aus dem kosmographischen Werke des Zakerija Ben Muhammed el-Cazwini*. Trois ans après, en 1845, Kurt von Schlözer a édité le texte arabe de cette relation en utilisant les textes de Ḳazwīnī et de Yāḳūt, et il y a joint une traduction latine. Ce travail porte le titre de *Abu Dolef Misaris ben Mohalhel de itinere Asiatico commentarius*[2]. Yule a utilisé ces traductions dans son *Cathay and the way thither*[3]; mais l'étude la plus importante de la relation de Abū Dulaf est celle que lui a consacrée M. J. Marquart dans ses magistrales *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*[4] : *Das Itinerar des Mis'ar ben al-Muhalhil nach der chinesischen Hauptstadt*[5].

1. Vol. II, p. 205-218, Magdebourg, 1842, in-8°.
2. Berlin, 1845, in-4° (thèse de doctorat).
3. Hakluyt Society, Londres, 1866, in-8°.
4. Leipzig, 1903, in-8°.
5. P. 74-95.

Dans l'introduction du premier volume de son *Cathay and the way thither*, Yule juge ainsi l'itinéraire de Abū Dulaf tel que nous l'ont conservé Ḳazwīnī et Yāḳūt : « On the whole the impression gathered is, that the author's work (like that of some more modern travellers) contained genuine matter in an arrangement that was not genuine[1] ». C'est aussi l'opinion de M. Marquart[2]. Elle s'impose quand on essaie de situer sur la carte les tribus turques dans l'ordre où elles figurent sur le prétendu itinéraire de Abū Dulaf.

Pour la traduction du texte de Abū Dulaf, *vide infrà apud* Yāḳūt.

1. P. CXCIII.
2. *Op. laud.*, p. 83.

MAS'ŪDĪ (943.)

« Abū'l-Ḥasan 'Alī, fils de al-Ḥusayn, fils de 'Alī, al-Mas'ūdī, appartenait à une famille originaire du Ḥidjāz, et il devait son surnom de Mas'ūdī à un de ses ancêtres, Mas'ūd, contemporain de Muḥammad. Il vit le jour à Bagdād dans les dernières années du IIIe siècle de l'hégire [1]. A peine sorti de l'adolescence, il s'exila volontairement afin de satisfaire son goût pour les voyages. Dès l'an 300 = 912-913, il visita le Multān et la ville de Manṣūra. Trois ans plus tard, après avoir parcouru le Fārs et le Kirmān, il pénétra dans l'Inde et habita successivement Cambaye et Ṣaymūr [2] (304 = 916), et passa peut-être à la même époque par l'île de Ceylan ; puis il s'embarqua à Ḳambalū [3] et fit voile vers le pays d''Omān. D'après un passage un peu vague des *Prairies d'Or*, on peut conjecturer qu'il navigua dans les parages de la Malaisie et jusqu'au littoral de la Chine [4] ; quant à la mer Caspienne et aux côtes orientales de la mer Rouge, il n'est pas douteux qu'il ne les connût parfaitement. Après avoir consacré ses plus belles années à ces lointaines explorations, il rentra sur le territoire musulman pour coordonner les matériaux qu'elles lui avaient procurés. Il nous apprend lui-même qu'il était à Tibériade (Palestine) l'an 314 = 926, et qu'il séjourna successivement à Antioche, sur les frontières de la Syrie et à Baṣra, en 332 = 943, date signalée par la publication des *Prairies d'or*. Des circonstances qui ne nous sont pas connues le forcèrent à quitter l''Irāḳ, et il passa les dix dernières années de sa vie tantôt en Syrie, tantôt en Égypte. En 344 = 955, il était au Vieux-Caire, et y rédigeait le dernier de ses ouvrages, celui qu'il a surnommé le *Livre de l'Avertissement*. Ce fut dans cette même ville qu'il mou-

1. L'an 300 de l'hégire = 912-913 de notre ère.
2. Sur la côte occidentale de l'Inde.
3. Dans l'Océan Indien occidental.
4. *Vide infra*, p. 92 et note 3.

rut l'année suivante à un âge peu avancé, s'il faut en croire Abū'l-Mahasin. Mas'ūdi nous a laissé, dans la belle préface de ses *Prairies d'or*, la liste de ses principaux ouvrages. En rapprochant cette liste de certains passages du *Livre de l'Avertissement*, on retrouve les titres de vingt-trois compositions de tout genre, dont quelques-unes, comme les *Annales historiques* et le *Livre moyen*, n'avaient pas moins de vingt à trente volumes[1]. »

MAÇOUDI. *Les Prairies d'or*, texte et traduction par C. BARBIER DE MEYNARD et PAVET DE COURTEILLE, t. I, 1861, in-8°.

Le titre arabe complet est : *Kitāb murūdj adz-dzahab wa ma'ādin al-djawhar*, Livre des prairies d'or et des mines de pierres précieuses.

P. 5. Avide de connaître par nous-même ce qu'il y a de remarquable chez tous les peuples, et d'étudier de nos propres yeux les particularités de chaque pays, nous avons visité dans ce but les pays du Sind, du Zandj, du Čampa[2], de la Chine et du Djāwaga[3].

P. 72... On peut voir dans nos *Annales historiques*, le récit des guerres et des événements survenus entre la postérité de Caïn et Lūd, ainsi que la lutte des fils de Seth avec une branche de la famille de Caïn, de laquelle une race d'Indiens, qui reconnaît Adam, tire son origine. Elle occupe dans l'Inde le pays de Khmèr[4], qui a donné son nom à l'aloès [appelé] *ḳmārī*[5].

P. 162. L'Inde est un vaste pays qui s'étend sur la mer, le continent (p. 163) et au milieu des montagnes; ce royaume est limitrophe de celui du Djāwaga, qui est l'empire du Maharādja, roi des Iles. Le Djāwaga, qui sépare la Chine de l'Inde, est compris dans cette dernière contrée. Du côté des montagnes, l'Inde a pour limite le Khorāsān et le Sind, jusqu'au Tibet.

1. Avant-propos des éditeurs, *Prairies d'or*, t. I, p. III-IV.

2. Le texte a صنف pron. anc. *Čanf*, pron. mod. *Ṣanf*, que les traducteurs ont lu inexactement *Sinf*.

3. C'est le passage d'après lequel les traducteurs de Mas'ūdī ont conjecturé que l'auteur avait visité la Malaisie et la Chine : mais cette brève indication n'est pas absolument probante.

4. Le texte a قمار litt. *Ḳmār*, que les traducteurs ont lu *Komār* et qu'ils ont inexactement identifié à l'Assam.

5. القماري.

P. 169. Voici une anecdote intéressante pour l'étude de l'histoire et des mœurs des anciens rois de l'Inde et des rois du Khmèr. C'est de ce pays [le Khmèr] qu'on exporte l'aloès, nommé pour cette raison (p. 170) aloès *ḳmārī*[1]. Cette contrée n'est pas une île, mais elle est située sur le bord de la mer, et couverte de montagnes. Peu de pays dans l'Inde ont une population plus nombreuse; ses habitants se distinguent par la pureté de leur haleine, parce qu'il font, comme les musulmans, usage du cure-dent. Ils ont aussi l'adultère en horreur, évitent tout acte impudique, et s'abtiennent de boissons spiritueuses; dans cette dernière pratique, ils ne font d'ailleurs que se conformer à un usage général dans l'Inde. Leurs troupes se composent surtout d'infanterie, parce que leur pays renferme plus de montagnes et de vallées que de plaines et de plateaux. Il est sur le chemin des États du Mahārādja, roi des îles de Djāwaga, de Kalah, de Sirandīb, etc. (Suit, p. 170-175, l'histoire du roi de Khmèr fait prisonnier et décapité par le Mahārādja du Djāwaga. La version de Mas'ūdī est absolument identique à celle de Abū Zayd, *vide supra*, p. 85-88).

P. 175. Nous devons expliquer ce que signifie l'étang des barres (p. 176) d'or. Le palais du Mahārādja domine un petit étang, qui communique avec le principal golfe du Djāwaga, le flux amène l'eau de mer dans ce golfe, et le reflux en enlève l'eau douce. Tous les matins, le trésorier du roi arrive porteur d'une barre d'or fondu pesant un certain nombre de livres, dont je ne puis évaluer le poids exact, et la jette dans l'étang en présence du roi. A l'heure du flux l'eau monte et recouvre cette barre avec celles qui y sont déjà déposées; mais la marée basse les laisse à découvert, et elles brillent aux rayons du soleil, sous les yeux du roi, qui est assis dans sa salle d'audience, située au-dessus de cet étang. On continue ainsi, pendant toute la durée de son règne, à jeter chaque jour une barre d'or, et personne n'ose y toucher; mais à la mort du roi, son successeur fait retirer tous ces lingots, sans en laisser un seul. On les compte, on les fond, et on les distribue aux membres de la famille royale, tant aux (p. 177) hommes qu'aux femmes, aux

1. Le texte a قمار *Ḳ.MāR* et قماری *ḳmārī* que les traducteurs ont lu inexactement *Ḳomār* et *ḳomārī*. Comme Reinaud, les traducteurs de Mas'ūdī ont inexactement identifié *Ḳ.MāR* au cap Comorin. *Vide supra*, p. 92 et note 4, où le même *Ḳmār* est identifié à l'Assam.

officiers et aux serviteurs, en observant le rang et les prérogatives de chaque classe. Le surplus est distribué aux pauvres et aux infirmes. Le nombre et le poids de ces barres sont inscrits dans un registre, et l'on dit que tel roi a vécu tant d'années, et qu'il a laissé dans l'étang royal tant de barres d'or, pour être distribuées après sa mort entre ses sujets. C'est une gloire, à leurs yeux, d'avoir régné longtemps et d'avoir laissé un grand nombre de ces barres[1].

Le plus puissant roi qui règne aujourd'hui sur l'Inde est le Ballahrā[2], souverain de la ville de Mānkīr[3]; la plupart des chefs de l'Inde tournent leur visage vers lui en priant, et adressent des prières à ses ambassadeurs, quand ils arrivent à leur cour. Les États du Ballahrā sont entourés par plusieurs principautés. Quelques-uns de ces rois habitent la région des montagnes, loin de la mer; tels sont le Rāya[4], maître du Ḳaśmīr, le roi de Ṭekin[5] et d'autres chefs (p. 178) indiens. D'autres États s'avancent sur la mer et dans le continent. La capitale du Ballahrā est éloignée de la mer de quatre-vingts parasanges *sindī* (du Sind), et chaque parasange vaut huit milles. Ses armées et ses éléphants sont innombrables; mais presque toutes ses troupes se composent d'infanterie, à cause de la nature du pays. Un de ses voisins, parmi les rois de l'Inde éloignés de la mer, est le maître de la ville de Ḳanūdj[6], le Barūza[7], titre donné à tous les souverains de ce royaume. Il a de fortes garnisons cantonnées au Nord, au Sud, à l'Ouest et à l'Est parce que chacun de ces côtés est menacé par un voisin belliqueux.

1. *Vide supra apud* Abū Zayd, p. 84.
2. البلهرى. Les traducteurs ont lu inexactement *Balḥara*.
3. المانكير, très vraisemblablement Malkheḍ, le Malkhed ou Malkhaid des cartes modernes, au sud de la ville de Kulbarga, dans le sud-ouest de la principauté de Haiderabad. Malkheḍ < skr. Manyakheṭa. « C'est ainsi, dit Mas'ūdī, p. 162, que se formèrent les royaumes du Sind, de Ḳanūdj, de Ḳaśmīr; la ville de Mānkīr, qui était le *grand centre* de l'Inde, se soumit à un roi nommé le Ballahrā, et le nom de ce premier roi est resté à tous ses successeurs qui ont régné dans cette capitale jusqu'à ce jour (332 = 943 de notre ère). »
4. الراى < skr. *rāja*.
5. Le texte a طافن *ṬāF.N* pour طاقن *Tāḳin*. *Vide supra*, p. 23.
6. قنوج, ou *Ḳanawdj*, Canoge.
7. Les éditeurs des *Prairies d'or* ont adopté la leçon بوورة *Bawūrah* qui est inexacte. Il faut, d'après le ms. de Leyde, lire بروزة *Barūza* ainsi que l'indique M. Marquart (*Erānšahr*, p. 263-264). *Barūza* est le titre du roi de Ḳanūdj; une ville de la région est dénommée ainsi d'après ce titre royal.

P. 207... le Mihrān (l'Indus) du Sind sort de sources bien connues, situées dans la haute région du Sind, le territoire de Ḳanūdj, le royaume du Barūza[1], les pays de Ḳašmīr, de Ḳandahār et de Ṭekin, et il entre ensuite dans le Mūltān, où il reçoit le nom de *Mihrān d'or*, de même que le mot *Mūltān*[2] signifie *la frontière d'or*... Le Mihrān, qui avait traversé le pays de Manṣūra, se jette dans la mer de l'Inde, non loin du territoire de Daybul.

P. 207... Les crocodiles abondent... dans la baie de Djāwaga, (p. 208) [qui se trouve] dans les États du Maharādja....

P. 242... Aux environs du pays de Kalah et de Sribuza[3], on trouve des mines d'or et d'argent;...

Cette mer [l'Océan Indien] est donc connue sous le nom collectif de mer d'Abyssinie; mais ses subdivisions, qui ont des noms particuliers (p. 243), comme la mer du Fārs[4], la mer du Yémen, de Ḳulzum[5], d'Abyssinie, de Zandj, de Sind, de l'Inde, de Kalah, de Djāwaga et de Chine, sont soumises à des vents différents.

P. 253... Voici ce que j'ai vu dans l'Inde sur le territoire de la ville de Kanbāya[6], célèbre par ses sandales, nommées sandales de Kanbāya, qui y sont d'usage, ainsi que dans les (p. 254) villes voisines, telles que Sindān[7] et Sūfāra[8]. J'étais à Kanbāya dans

1. Lire : L'Indus sort de sources bien connues, situées dans la haute région du pays du Sind; dans le pays de Ḳanūdj, royaume du Barūza; dans les pays de Ḳašmir, etc.

2. مولتان.

3. Le texte a سريرة *S.RīRa* qui est à rectifier en سرِبُزة *Sribuza*.

4. Le golfe Persique.

5. القلزم *al Ḳulzum*. *Vide supra*, p. 32 et note 6.

6. Cambaye, sur le golfe du même nom.

7. *Vide supra*, p. 32 et note 2.

8. سوفارة « Sofāla de l'Inde, ou, selon Bīrūnī, Sūfāra. D'après le *Ḳānūn* et l'*Aṭwāl*, dit Abulfidā (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 119), 104° 55′ de longitude et 19° 35′ de latitude. Premier climat. Sur le littoral de la terre des pirates (côte occidentale de l'Inde). Cette Sofāla est celle de l'Inde; il en existe une autre dans le pays des Zandjs [le Sofāla de la côte orientale d'Afrique]. Selon Edrīsī, qui prononce Sūfāra, la Sofāla de l'Inde est une ville prospère et très peuplée où l'on jouit de toutes les commodités du commerce et de l'industrie. C'est un des ports de la mer indienne et l'on y trouve des pêcheries de poissons et de perles. Cette ville est à cinq marches de Sindān ». Cf. sur cette ville de la côte occidentale de l'Inde, *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Supára*.

l'année 303 = 915-916, alors qu'un brahmane[1] nommé Bāniyā[2] y régnait au nom du Ballahrā, souverain de Mānkīr...

P. 303. Le fleuve [de Khānfū][3] se jette dans la mer de Chine, à six ou sept journées [en aval] de Khānfū, et les bâtiments venus de Baṣra, de Sīrāf, de 'Omān, des villes de l'Inde, des îles du Djāwaga, du Čampa et d'autres royaumes, le remontent avec leurs marchandises et leur cargaison.

P. 307. Puis le [marchand] était allé par (p. 308) mer [de l''Omān] au pays de Killa[4] (*sic*), qui est à peu près à moitié chemin de la Chine. Aujourd'hui cette ville est le rendez-vous général des vaisseaux musulmans de Sīrāf et d''Omān, qui s'y rencontrent avec les bâtiments de la Chine; mais il n'en était pas ainsi autrefois. Les navires de la Chine se rendaient alors dans le pays d''Omān, à Sīrāf, sur la côte de Perse et du Baḥarayn, à Obolla et à Baṣra, et ceux de ces pays naviguaient à leur tour directement vers la Chine. Ce n'est que depuis qu'on ne peut plus compter sur la justice des gouvernants et sur la droiture de leurs intentions, et que l'état de la Chine est devenu tel que nous l'avons décrit, qu'on se rencontre sur ce point intermédiaire. Ce marchand s'était donc embarqué sur un bâtiment chinois pour aller de Killa au port de Khānfū.

P. 330. Cette [mer de Perse] commence du côté de Baṣra, d'Obolla et de Baḥarayn, à partir des estacades de Baṣra; puis vient la mer Lārwī[5], qui baigne les territoires de Ṣaymūr, Sūbāra, Tāna[6],

1. برهمانيا *brahmāniyā*.
2. بانيا.
3. Le texte a خانقوا *Khānḳū* qui est à rectifier en خانفو
4. Le texte a كلّة fautivement pour كلَه *Kalah* ou كلّة *Kila*.
5. لاروى ou mer de Lār.
6. Le texte a fautivement تابة *Tabā* pour تانة. « Tāna. D'après le *Ḳānūn*, dit Abulfidā (*Géographie*, t. II, 2ᵉ part., p. 118-119), 104° 20' de longitude et 19° 20' de latitude; d'après l'*Aṭwāl*, 92° de longitude et 19° 20' de latitude. Premier climat. Dans l'Inde, sur le littoral, pays de Lārān (لاران ou Lār = Guzerate). Un voyageur dit que Tāna est dans le Guzerate oriental, à l'ouest du Malabar (*sic*). Selon Ibn Sa'īd, Tāna, dernière ville du Lār, est célèbre par les récits des voyageurs. Tous les habitants de ce littoral indien sont des infidèles qui adorent de faux dieux. Ils n'en font pas moins loger chez eux les Musulmans. Bīrūnī rapporte que Tāna est sur la côte et que le nom d'origine en est

Sindān, Kanbāya[1] et autres, faisant partie de l'Inde et du Sind; puis la mer de Harkand ; puis la mer de Kalāh ou Kalah[2] et l'archipel; puis la mer de Kundrang[3]; puis la mer de Čampa, dont les côtes produisent l'aloès appelé de son nom *čanfī*, et enfin la mer de Chine ou Čankhay[4] qui est la dernière de toutes.

P. 335. Entre la troisième mer ou mer de Harkand et la deuxième mer ou mer Lārwī, il y a, comme il a été dit, un grand nombre d'îles qui en forment comme la séparation; on en compte deux mille ou plus exactement dix neuf cents. Elles sont toutes très bien peuplées et obéissent à une reine; car, depuis les temps les plus reculés, les habitants ont pour coutume de ne pas se laisser gouverner par un homme.

P. 338. De ces îles, qui sont connues sous le nom de Dībadjāt[5], on exporte une très grande quantité de *rāndj*[6] ou coco. La dernière de toutes est celle de Sirandib.

A une distance d'environ mille parasanges, se rencontrent encore d'autres îles, nommées Rāmīn[7], bien peuplées et gouvernées par des rois. Elles sont abondantes en mines d'or et voisines du pays de Fančūr[8], célèbre par son camphre, qui ne s'y trouve jamais

Tanašī تانشى, d'où les étoffes dites *tānašiyya*. Selon Edrīsī, son sol et celui de ses montagnes produisent la canne des racines desquelles on extrait le *ṭabāšīr* [*vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 1447] pour l'exporter ensuite dans les autres pays. Un voyageur raconte que Tana et les villages avoisinants sont entourés d'eau de tous côtés, en sorte qu'elle forme avec ses villages une île au milieu de la mer. Sa longitude est plutôt 92° que 104°, car un voyageur nous fait savoir qu'elle est à l'ouest (*sic*) de Cambaye. » C'est la Taunah actuelle, sur la côte orientale de l'île Salsette, au nord de Bombay. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Tana*.

1. كنبايه, Cambaye. Abulfidā (p. ٣٥٩ du texte arabe) écrit كنبايت *Kanbāyat*.
2. كلاه ou كله.
3. Le texte a la leçon fautive كردنج *K.R.Ḏ.NG*. *Vide supra*, p. 14-17.
4. Le texte a صنجى qui est à lire صَنْخَى pron. anc. *Čankhay*, pron. mod. *Ṣankhay*. *Vide supra*, p. 41 et note 1.
5. Le texte a دابيهات *Dābīhāt* pour ديبجات *Dībadjāt*, les Laquedives et les Maldives. *Vide supra*, p. 35.
6. Le texte a fautivement الزانج *az-zāndj* pour الرانج *ar-rāndj*. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 1022.
7. الرامين.
8. Le texte a قنصور *Ḳančūr* qui est à rectifier en فنصور.

en plus grande quantité que les années où il y a beaucoup d'orages, de secousses et de tremblements de terre.

Le coco sert de nourriture aux habitants dans la plupart des îles que nous venons de nommer; on en exporte le bois du Brésil, le bambou et l'or. Les éléphants y sont nombreux, et quelques-unes sont habitées par des anthropophages. Près de ces îles sont celles de Lañgabālūs[1] (p. 339), où vivent des peuples d'une figure bizarre qui marchent entièrement nus. Ils vont sur leurs canots au devant des vaisseaux qui passent, portant avec eux de l'ambre, des noix de cocos et autres objets qu'ils échangent contre du fer et des étoffes, car ils ne connaissent pas les monnaies d'or ou d'argent. Près de là se trouvent les îles Andāmān[2]. Elles sont peuplées par des noirs d'un aspect étrange; ils ont des cheveux crépus et le pied plus grand qu'une coudée. Ils ne possèdent pas de barques; ils dévorent les cadavres que la mer jette sur leurs côtes, et traitent de même les équipages que le hasard fait tomber entre leurs mains.

Plusieurs navigateurs m'ont raconté qu'ils ont vu souvent dans cette mer de [Harkand] se former de petits nuages clairs dont se détachait une sorte de langue blanche et allongée qui allait se joindre à l'eau de la mer; aussitôt celle-ci commençait à bouillonner et d'énormes trombes s'élevaient, engloutissant tout sur leur passage, et retombant en pluie (p. 340) d'une odeur désagréable et mêlée d'immondices arrachées à la mer[3].

La quatrième mer est, comme nous l'avons dit, celle de Kalāh-bār[4], c'est-à-dire mer de Kalah[5]. Comme toutes les mers qui ont peu d'eau, elle est dangereuse et d'une navigation difficile. On y rencontre beaucoup d'îles et de ce que les marins appellent *ṣurr* et au pluriel *ṣarāïr*[6], qui est le point de jonction de deux détroits ou canaux. Elle renferme encore des îles et des montagnes très curieuses dont nous ne parlerons pas, parce que notre but est de donner des notions sommaires, mais nullement d'entrer dans les détails.

1. Le texte a النجمالوس *Alangmālūs* qui est à corriger en لنجبالوس.
2. اندامان.
3. *Vide supra*, p. 38.
4. كلاه بار *sic*.
5. كله *sic*.
6. صرّ plur. صرائر.

La cinquième mer, nommée mer de Kundrang[1] renferme aussi beaucoup de montagnes et d'îles, où se trouve le camphre et l'*eau de camphre*. Elle n'est pas riche en eau, bien que la pluie n'y cesse presque jamais. Parmi les insulaires, qui sont divisés en plusieurs peuplades, il y en a qui sont appelés Pañan[2]; ils ont des cheveux crépus et des figures (p. 341) étranges. Montés sur leurs barques, ils vont attendre les vaisseaux qui passent dans leurs parages, et lancent sur eux des flèches empoisonnées d'une espèce particulière. Entre le pays qu'ils habitent et le territoire de Kalah, il y a des mines de plomb blanc, et des montagnes qui renferment de l'argent. Cette contrée possède aussi des mines d'or et de plomb, mais dont l'exploitation offre de grandes difficultés.

La mer de Čampa est contiguë à celle de Kundrang, en suivant l'ordre que nous avons donné au commencement. On y trouve l'empire du Mahărādja, roi des îles, qui commande à un empire sans limites et à des troupes innombrables. Le bâtiment le plus rapide ne pourrait faire en deux ans le tour des îles sous sa domination. Les terres de ce prince produisent toutes sortes d'épices et d'aromates, et aucun souverain du monde ne tire autant de richesses de son pays. On en exporte le camphre, l'aloès, le girofle, le bois de sandal, la noix d'arec, la noix muscade, le cardamome (p. 342), le cubèbe, ainsi que d'autres produits que nous ne mentionnerons pas. Ces îles, dans la direction de la mer de Chine, touchent à une mer dont on ne connaît ni les limites ni l'étendue. Dans leurs parties les plus reculées se trouvent des montagnes habitées par de nombreuses tribus, au visage blanc, aux oreilles échancrées comme les boucliers doublés de cuir, aux cheveux taillés en gradins comme les poils d'une outre. De ces montagnes sort un feu continuel dont les flammes rouges le jour et noirâtres la nuit, s'élèvent si haut qu'elles atteignent les nuages. Ces éruptions sont accompagnées des éclats de tonnerre les plus terribles; souvent aussi il en sort une voix étrange et effrayante annonçant la mort du roi ou simplement d'un chef, suivant qu'elle est plus ou moins retentissante; c'est ce qu'ils savent parfaitement discer-

1. *Vide supra*, p. 14-17.

2. Le texte a la leçon fautive فنجب pron. anc. *Fangab*, pron. mod. *Fandjab*, pour فنجن pron. anc. *Fangan*, pron. mod. *Fandjan*. C'est la forme arabisée de *Pañan* = *Pāñan*, nom d'une population de la côte orientale de la péninsule malaise. *Vide infra* l'excursus à ce sujet.

ner, instruits qu'ils sont par une expérience de longue date et qui ne s'égare jamais. Ces montagnes font partie des grands volcans de la terre. Non loin se trouve une (p. 343) île dans laquelle on entend continuellement résonner le bruit des tambours, des flûtes, des luths et de toute espèce d'instruments aux sons doux et agréables, ainsi que les pas cadencés et les battements de mains; en prêtant une oreille attentive on distingue parfaitement tous les sons sans les confondre. Les marins qui ont traversé ces parages prétendent que c'est là que Dedjdjāl [l'Antéchrist] a établi son séjour[1]. Dans l'empire du Maharādja est l'île de Sribuza[2] qui est située à environ quatre cents parasanges du continent et entièrement cultivée. Ce prince possède aussi les îles de Djāwaga[3] et de Rāmnī[4], et bien d'autres encore que nous ne mentionnerons pas; au surplus sa domination s'étend sur toute la sixième mer ou mer de Campa.

La septième mer, ainsi que nous l'avons déjà dit, est la mer de Chine, nommée aussi mer Cankhay[5]. Les lames y sont très grosses et il y règne une agitation extrême, que nous appellerons *khibb*[6], pour faire connaître les termes dont les marins se servent entre eux. On y trouve beaucoup de (p. 344) rochers entre lesquels les vaisseaux ne peuvent éviter de passer. Toutes les fois que la mer est grosse, et que les lames s'y multiplient, on en voit sortir des êtres noirs d'une taille de quatre ou cinq empans, semblables à de petits Abyssins, tous de la même force et de la même stature; ils montent sur les vaisseaux et, quel que soit leur nombre, restent complètement inoffensifs; mais les équipages, sachant que cette apparition présage une tourmente où ils vont être en perdition, manœuvrent de leur mieux pour échapper à la mort qui les menace[7]. Ceux qui en sont sortis sains et saufs ont souvent vu paraître sur le haut du mât — que les patrons appellent *ad-dūli*[8]

1. C'est l'île appelée *Braṭāil* par les autres géographes.
2. Le texte a la leçon fautive سريره S.RīRa. *Vide supra*, p. 95 et note 3.
3 Le texte a الزانج *az-Zāng* ou *az-Zānag* qui est à corriger en الزابج *az-Zabag* < *Djāwaga*.
4. الرامنى. C'est l'île précédemment appelée *Rāmīn* (*supra*, p. 97.)
5. Le texte a صنجى pour صَنْخَى.
6. الخبّ. *Vide supra*, p. 59.
7. *Vide supra*, p. 59.
8. الدولى.

dans la mer de Chine et dans d'autres parages de la mer d'Abyssinie, et *aṣ-ṣārī*[1] dans la Méditerranée — un objet qui a la forme d'un oiseau lumineux, et qui jette une clarté si vive, que l'œil ne peut ni le regarder ni en distinguer la forme. Ce phénomène ne s'est pas plutôt fait voir que la mer se calme, les vagues diminuent (p. 345) et la tourmente s'apaise; l'objet lumineux disparaît alors, sans qu'il soit possible de savoir comment il est venu, ni comment il s'est évanoui; mais c'est un signe certain que le péril a complètement cessé. Ce fait n'a jamais été contesté par aucun des marins et des négociants de Baṣra, 'Omān, Sīrāf et autres villes qui ont navigué dans ces eaux; au surplus, il n'est pas impossible, sans être absolument nécessaire, puisqu'il est tout naturel que le Dieu tout-puissant retire ses serviteurs du péril qui menace leur existence. Il y a aussi dans ces parages une espèce d'écrevisses longues, ou à peu près, d'une coudée ou d'un empan; elles sortent de l'eau et se meuvent rapidement; mais elles n'ont pas plutôt touché la terre, que, toute fonction animale cessant, elles se changent en pierres que l'on emploie dans la composition des collyres et des remèdes qui s'appliquent sur les yeux; ce fait est d'une notoriété incontestable. Cette septième mer, connue sous le nom de mer de Chine ou Cankhay (p. 346) offre bien d'autres particularités remarquables, dont nous avons parlé en général, quand nous l'avons décrite,...

Au delà de la Chine il n'y a plus, du côté de la mer, ni royaume connu, ni contrée qui ait été décrite, excepté le territoire de Sīlā[2] et les îles qui en dépendent. Il est rare qu'un étranger qui s'y est rendu de l''Irāḳ ou d'un autre pays, l'ait quitté ensuite, tant l'air y est sain, l'eau limpide, le sol fertile, et tous les biens abondants. Les habitants vivent en bons rapports avec les populations de la Chine et leurs rois auxquels ils envoient continuellement des présents.

P. 365. On a déjà trouvé dans la Méditerranée, du côté de l'île de Crète, des planches de bois de teck, percées de trous et reliées ensemble par des attaches faites de filaments de cocotier; elles provenaient de vaisseaux naufragés qui avaient été le jouet des vagues. Or ce genre de structure n'est en usage que sur les côtes de la mer d'Abyssinie. Les vaisseaux qui naviguent dans la Médi-

1. الصارى.
2. السيلى, la Corée.

terranée et ceux des Arabes sont tous pourvus de clous; tandis que dans la mer d'Abyssinie les clous de fer n'offrent aucune solidité, parce que l'eau les ronge, les fait fendre et les rend cassants, ce qui force les constructeurs à les remplacer, pour joindre les planches, par des filaments enduits de graisse et de goudron. Il faut donc conclure de tout cela que les mers communiquent entre elles, et que du côté de la Chine et du pays de Sīlā, les eaux, tournant autour des régions (p. 366) occupées par les Turks, coulent vers le Maghrib par l'un des canaux qui viennent de l'Océan... Au surplus, Dieu seul sait comment tout cela s'est passé.

P. 372. Le roi de l'Inde s'appelle Ballahrā[1]; celui de Ḳanūdj, dans le Sind, Barūza[2], et c'est là le nom que portent tous les princes de ce pays; on y trouve aussi la ville de Barūza[3] qui, aujourd'hui, est dans le giron de l'islamisme et est dans les dépendances du Mūltān[4]. C'est de cette ville que sort un des fleuves dont la réunion forme le Mihrān (l'Indus) du Sind, dérivé du Nil suivant Al-Djāḥiẓ, et du Djīḥūn[5] du Khorāsān, suivant d'autres écrivains. Le roi de Ḳanūdj, Barūza, est l'adversaire du Ballahrā, roi de l'Inde.

P. 373... Le Kaśmīr dont le roi porte généralement le nom de Rāya[6] fait aussi partie du Sind; c'est un pays montagneux, formant un grand royaume, qui ne renferme pas moins de soixante ou soixante et dix mille villes ou villages...

P. 374... Le royaume du Barūza, roi de Ḳanūdj, a une étendue de près de cent vingt parasanges carrées, en parasanges du Sind mesurant chacune huit milles de ce pays. Ce roi, dont nous avons déjà parlé, a quatre armées selon les quatre directions des vents; chacune d'elles compte sept cent mille ou même neuf cent mille hommes. L'armée du Nord est destinée à faire la guerre au prince du Mūltān et aux musulmans, ses sujets, qui sont établis sur cette frontière; l'armée du Sud opère contre le Ballahrā, roi de Mānkīr; quant aux deux autres armées, elles se portent partout où un

1. البلهرى.

2. Au lieu de بؤورة, lire بروزة. Pour cette note et la suivante, cf. Marquart, *Eranšahr*, p. 263-264. *Vide supra*, p. 94 et note 7.

3. Au lieu de بؤورة, lire بروزة. Voir la note précédente.

4. الملتان.

5. جيحون pron. anc. *Gīhūn*, l'Oxus.

6. الراى < skr. *rāja*

ennemi vient à se présenter. On dit que son royaume, dans l'étendue que nous avons indiquée plus haut, comprend un chiffre officiel de dix-huit cent mille villes, villages ou bourgs, situés au milieu d'un pays boisé, bien arrosé, montagneux et riche en (p. 375) prairies. Ce prince ne possède que peu d'éléphants en comparaison des autres rois; il en a deux mille dressés pour le combat.

P. 376. Le roi du Mūltān tire la plus grande partie de son revenu de l'aloès pur du Khmèr, le premier de tous en qualité, qu'on apporte à cette idole, dont un *mann* vaut deux cents dīnār, et qui reçoit l'empreinte du cachet comme la cire [tant il est tendre] [1].

P. 381. La langue du Sind est différente de celle de l'Inde [2]. Le Sind est le pays qui avoisine les contrées musulmanes; l'Inde est située plus à l'orient. Les habitants de Mānkīr, capitale du royaume du Ballahrā, parlent le *kirī* [3], langue ainsi appelée du pays de Karah [4] où elle est en usage. Sur le littoral, comme à Ṣaymūr, à Sūbāra, à Tāna, etc., on parle le *lārī* [5]; ces provinces empruntent leur nom à la mer Lārwī [6] sur les côtes de laquelle elles sont situées ..

P. 382... Le Ballahrā entretient des troupes à ses frais, comme font les princes musulmans [7]. Leur monnaie consiste en dirham *ṭāṭariyya* [8], pesant chacun un dirham et demi des nôtres; (p. 383) ils portent la date de l'avènement du prince régnant. [Le Ballahrā] possède un nombre considérable d'éléphants de guerre. Son

1. *Vide supra apud* Abū Zayd, p. 88, qui attribue cette qualité à l'aloès de l'Assam.

2. Les Arabes, comme on l'a vu plusieurs fois déjà, différencient nettement le Sind des pays voisins qui font partie de ce qu'ils appellent *Hind*, l'Inde propre.

3. كيرية.

4. كره litt. *K.R.H.*

5. لاريّة.

6. لاروى. *Lārī* et *Lārwī* sont, au contraire, des adjectifs dérivés de لار *Lār*, le nom du pays.

7. *Vide supra*, p. 42. Pour ce passage et les suivants, cf. les renseignements identiques fournis par Sulaymān, p. 42-45.

8. Le texte a fautivement طاهرية *ṭāhariyya* pour طاطرية. *Vide supra*, p. 29 et 42.

royaume porte aussi le nom de Konkan[1]; une partie de ses frontières est exposée aux attaques du roi Gudjra[2]. Ce dernier est riche en chevaux, en chameaux, et commande à une nombreuse armée; on prétend qu'à part le roi de Babylone[3] qui règne sur le quatrième climat, aucun roi de la terre ne lui est comparable en puissance. Il se montre plein d'orgueil et de violence dans ses rapports avec les autres princes, et nourrit contre les musulmans une haine implacable. Il a beaucoup d'éléphants. Son royaume, situé sur une langue de terre, renferme des mines d'or et d'argent, dont le produit sert dans les transactions commerciales.

Ensuite vient le roi de Ṭekin, qui vit en paix avec tous ses voisins, honore les musulmans et n'entretient pas d'armée comme celle des autres princes. Les femmes de ce pays sont les plus gracieuses, les plus belles et les plus blanches de l'Inde; elles sont recherchées dans les harems (p. 384), et il en est question dans tous les livres érotiques; aussi les marins, qui savent tout ce que valent ces femmes, qu'on nomme *Ṭākiniyyāt*[4], tiennent-ils beaucoup à s'en procurer à quelque prix que ce soit.

Près de ce royaume est celui du Rahmā[5], titre qui est généralement donné aux princes de ce pays. Ceux-ci sont en guerre avec le Gudjra dont le territoire les touche, et avec le Ballahrā qui est leur voisin d'un côté[6]. Le Rahmā possède plus d'hommes, d'éléphants et de chevaux que le Ballahrā, le roi Gudjra et le roi de Ṭekin. Lorsqu'il part pour une expédition, il est entouré de cinquante mille éléphants; au surplus il n'entreprend jamais rien que pendant la saison d'hiver, parce que ces animaux ne supportent pas la soif et ne peuvent endurer de longues haltes. On n'a pas craint d'exagérer le nombre de ses troupes, au point de prétendre que

1. Le texte a كمكر *K.MK.R.* pour كمكم *Kamkam* qui est la leçon fautive habituelle. *Vide supra*, p. 29 et note 1.

2. الجزر. Les éditeurs et traducteurs de Mas'ūdī sont, je crois, les seuls qui aient donné la leçon correcte et indiqué qu'il s'agissait d'un roi Gudjra.

3. Litt. le roi de Bābil (Babel).

4. Le texte a fautivement طافن pour طاقن et طافنيات *ṭāfiniyyat* pour طاقنيات *ṭāḳiniyyat*, les Ṭekiniennes.

5. رهمى, le Pégou.

6. Ceci revient à dire que les rois du Pégou sont en guerre avec le roi Gudjra dont le territoire est limitrophe du leur, et avec le Ballahrā (dont la capitale est dans le sud-ouest de la province de Haiderabad)qui est leur voisin d'un côté.

dans son armée il n'y avait pas moins de dix à quinze mille foulons et blanchisseurs. Les rois que nous venons de nommer disposent leurs troupes (p. 385) en carrés de vingt mille hommes, chaque côté présentant, de front, cinq mille combattants. Les transactions commerciales se font avec des cauris, qui sont la monnaie du pays. On y trouve l'aloès, l'or et l'argent; on y fabrique des étoffes d'une finesse et d'une délicatesse supérieures. On en exporte le crin nommé *čamara*[1] dont on fait des émouchoirs à manche d'ivoire et d'argent, que les domestiques tiennent sur la tête des rois pendant leurs audiences. C'est dans ces contrées que se rencontre l'animal appelé *nišān* [le marqué][2], nommé vulgairement *karkadan*, le rhinocéros; il porte une corne sur le front. Plus petit de taille que l'éléphant, il est plus grand que le buffle; sa couleur tire sur le noir, et il rumine comme les bœufs et les autres ruminants. L'éléphant fuit devant lui, à ce qu'il paraît, comme devant le plus fort de tous les animaux. La plupart de ses os sont soudés ensemble, sans articulation (p. 386) dans les jambes, de sorte qu'il ne peut ni s'accroupir ni se livrer au sommeil à moins de s'appuyer contre les arbres au milieu des jungles. Les Indiens et les musulmans qui habitent ces pays, mangent sa chair, parce que c'est une espèce de buffle de l'Inde et du Sind. Cet animal se trouve dans la plupart des lieux boisés de l'Inde, mais nulle part en aussi grande quantité que dans l'étendue du royaume du Rahmā, où sa corne est d'une beauté et d'un poli remarquable. La corne du rhinocéros est blanche, avec une figure noire au milieu, qui représente l'image d'un homme, ou d'un paon avec les lignes et la forme de sa queue, ou d'un poisson, ou du rhinocéros lui-même, ou enfin celle d'un animal de ces régions. On achète ces cornes et, à l'aide de courroies, on en fait des ceintures sur le modèle des ornements d'or et d'argent; les rois et les grands de la Chine estiment cette parure par dessus tout, au point qu'ils la payent quelquefois jusqu'à deux et même quatre mille (p. 387) dīnār. Les agrafes sont d'or, et le tout est d'une beauté et d'une solidité extraordinaires; souvent on y enfonce différentes sortes de pierres précieuses avec de longs clous d'or. Les images dont nous avons parlé sont ordinairement tracées en noir sur la partie

1. Le texte a fautivement ضمر que les éditeurs ont lu *ḍomar*, qui est à corriger en صمر pron. anc. *čamara* < skr. *camara*. *Vide supra*, p. 44.

2. نشان. *Vide supra*, p. 44, où le rhinocéros est appelé بشان *bušān*,

blanche de la corne; quelquefois elles se détachent en blanc sur un fond noir; du reste, la corne du rhinocéros ne présente pas ces signes dans tous les pays.

P. 388. Le royaume du Rahmā s'étend à la fois sur le continent et sur la mer. Il est limitrophe d'un autre État situé dans les terres, et qui s'appelle royaume de Lakṣmīpura[1]. Les habitants sont blancs et ont les oreilles fendues; ils possèdent des éléphants, des chameaux et des chevaux. Les individus des deux sexes y sont généralement beaux.

Vient ensuite le royaume de Firandj[2] dont la puissance est à la fois continentale et maritime. Il est situé sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, d'où il sort une grande quantité d'ambre. Le pays produit du poivre en petite quantité; mais on y trouve beaucoup d'éléphants. Le roi est brave, superbe et orgueilleux; mais, à dire vrai, il a plus de fierté que de force, et plus d'orgueil encore que de bravoure.

Ensuite vient le royaume de Mūdja[3], dont les habitants sont blancs, généralement beaux, et n'ont pas les oreilles fendues. Ils possèdent beaucoup de chevaux et une armée (p. 389) considérable. Le pays est très riche en musc, que fournissent les gazelles et les chèvres dont nous avons parlé plus haut dans cet ouvrage. Le costume de ce peuple ressemble à celui des Chinois. Le royaume est défendu par des montagnes escarpées et couvertes de neige, dont la chaîne est plus longue et plus inaccessible que toutes celles du Sind et de l'Inde. Le musc est estimé et porte le nom du pays; les marins qui font métier de l'exporter, le connaissent bien et l'appellent musc de Mūdja[4]. Le royaume limitrophe est celui de Mānd[5], qui renferme des villes nombreuses, de vastes plaines très cultivées, et qui possède une nombreuse armée. Les rois confient volontiers à des eunuques l'exploitation des mines, la perception des impôts et en général le soin de l'administration,

1. Le texte a الكامن *Alkāman*. Cette leçon fautive est à rectifier en لكشميبور *Lakšmībūr*, en Assam. *Vide supra*, p. 45 et note 1.

2. الفرنج litt. *al-F.R N.DJ*, pron. anc. *al-F.R.NG*.

3. الموجه. *Vide supra*, p. 45. Cf. p. 48, le royaume de *Mūša* الموشه de Ya'ḳūbī.

4. الموجى.

5. الماند. C'est le pays de Mābad المابد de Sulaymān (*supra*, p. 45) et de Māyd المايد de Ya'ḳūbī (*supra*, p. 48).

comme le font les rois de la Chine dont nous avons déjà parlé. Le pays de Mānd est voisin de cet empire, dont il est séparé par une haute chaîne de montagnes d'un accès difficile; les (p. 390) deux souverains s'envoient réciproquement des ambassadeurs avec des présents. Les habitants de Mānd joignent une grande force à beaucoup de courage et d'audace; aussi, lorsque leurs envoyés viennent en Chine, on leur donne un surveillant, et on ne leur permet pas de se promener librement dans le pays, de peur qu'ils ne fassent des observations sur les routes et les parties faibles du royaume; tant est grande l'idée que les Chinois se font de la puissance de leurs voisins.

P. 394. Nous avons déjà parlé... dans nos *Annales historiques* et notre *Histoire moyenne*... du Maharādja, roi des îles, ainsi que des parfums et des plantes aromatiques, et des autres princes de l'Inde, tels que le roi du Ḳandjab[1] et plusieurs d'entre les rois des montagnes de la Chine qui font face aux îles du Djāwaga et autres; enfin nous y avons exposé l'histoire des rois de Chine et de ceux de Sirandīb, et de leurs relations avec le roi de Mandūrapatan[2]. Ce pays est situé vis à-vis de Ceylan, comme le pays de Khmèr l'est des (p. 395) îles du Maharādja, telles que le Djāwaga et les autres. Les rois de Mandūrapatan s'appellent tous Ḳāydā[3].

Tome II[4]. P. 51..... On rencontre une troisième espèce de singes dans les nombreuses criques que forme la mer de Chine sur les côtes du Djāwaga et de l'empire du Maharādja, roi de ces îles. Les possessions de ce dernier, comme nous l'avons (p. 52) déjà fait remarquer dans cet ouvrage, font face à la Chine et occupent une position intermédiaire entre ce royaume et celui du Ballahrā... Les marins de Sīrāf et de l''Omān qui font continuellement le voyage de Kalah et de Djāwaga, connaissent parfaitement les singes de cette espèce et savent tous les stratagèmes qu'ils emploient pour pêcher les crocodiles jusqu'au fond de la mer.

1. القنجب, sans doute pour الفنجب *al-Fandjab*, le Pandjab.

2. Le texte porte fautivement مندورفين *Mandūrafīn* qui est à corriger en مندورفتن *Mandūrafatan* = Mandūra-patan, la capitale du Madura. Cf. *Merveilles de l'Inde*, p. 275.

3. القايدى.

4. Paris, 1863, in-8°.

Tome III[1]. P. 6..... De même que la mer de Chine aboutit au pays de Sīlā, dont nous avons eu déjà occasion de parler, de même les limites de la mer de Zandj sont au pays de Sofāla et au pays de Wākwāḳ[2], pays qui produit de l'or en abondance et d'autres merveilles; le climat y est chaud et la terre fertile. C'est là que les Zandjs bâtirent leur capitale; puis ils élurent un roi qu'ils nommèrent *mfalme*[3]. Ce nom, comme on l'a vu déjà, a été dans tous les temps celui de leurs souverains.

P. 68... Nous avons aussi parlé de tous les volcans de la terre, tels que... le volcan de Djāwaga, dans la mer de Chine;...

1. Paris, 1864, in-8°.
2. بلاد واق واق.
3. Les mss. ont وقليمى *waḳlīmī* et فليمى *falīmī*. Les éditeurs ont choisi la première leçon, mais c'est au contraire la seconde qui est correcte. *Falīmī* est une bonne transcription du swahili *mfalme*, roi, plur. *wafalme*. C'est la forme plurale que représente peut-être la leçon وقليمى, qui serait alors à rectifier en وفليمى.

MAS'ŪDĪ (955)

Le livre de l'avertissement et de la révision, trad. CARRA DE VAUX, Paris, 1896, in-8. Le texte arabe : *Kitāb at-tanbīh wa'l-išrāf*, a été édité par M. J. DE GOEGE, dans sa *Bibliotheca geographorum arabicorum*, t. VIII, Leyde, 1894, in-8°[1].

P. 43. L'extrémité de la terre habitée à l'Orient est formée par les frontières du pays de Chine et de Sīlā[2], jusqu'à ce qu'on aboutisse au mur de Gog et de Magog[3].

P. 83... Il [le Gange] est plus grand que le Mihrān (l'Indus). Ses bords sont habités par des peuples nombreux appartenant aux races indiennes et à d'autres races. Il sort de montagnes qui s'élèvent du côté du Tibet, dont elles sont séparées par un espace inhabité, et il se déverse dans la mer d'Abyssinie [l'Océan Indien] dans le voisinage d'une île de l'Inde que l'on appelle l'île des Nus[4].

P. 90... Nous avons donné dans le livre des *Prairies d'or et des mines de pierres précieuses*, des renseignements sur tous les volcans qui se trouvent dans la partie habitée de la terre, comme... (p. 91)... le grand volcan qui est dans le royaume du Maharādja, roi des îles du Djāwaga et d'autres îles dans la mer de Chine, parmi lesquelles Kalah et Sribuza[5]. On désigne tous leurs rois par le titre de Maharādja. Cet empire a une population énorme et des armées innombrables; personne ne peut en deux ans, avec le vaisseau le

1. *Vide supra* p. 91, la notice biographique sur Mas'ūdī.
2. La Corée.
3. « Le mur de Gog et de Magog correspond dans ce passage à la grande muraille de Chine, comme dans le récit de Sallām (Voyez la traduction de Ibn Khordādzbeh, p. 124, note) ». Carra de Vaux.
4. جزيرة العراة, les îles Nicobar. Cf. l'appellation chinoise *Lo-jen-kouo*, le pays des hommes nus. *Vide infra* l'excursus sur l'île de Laṅgabālūs.
5. Le texte a *Sarbuzah*.

plus rapide, parcourir ces îles, qui toutes sont habitées. Le roi possède plus de variétés de parfums et d'aromates que n'en possède aucun autre roi. Ses terres produisent le camphre, l'aloès, le girofle, le sandal, la muscade, le cardamome, le cubèbe, etc. Quant au volcan, il est situé dans des montagnes qui se trouvent à (p. 92) l'extrémité d'une des îles. Il paraît noir le jour à cause de la clarté du soleil, et rouge la nuit[1]; sa flamme rejoint les nuages du ciel tant elle est haute et tant elle monte dans l'air. Il sort de ce cratère un bruit pareil au plus fort grondement du tonnerre; parfois il s'y fait entendre un son merveilleux et terrible, perceptible à de très grandes distances; c'est le présage de la mort d'un roi de l'empire; d'autres fois le son est plus bas, et il présage la mort d'un personnage important. On distingue à l'aide de traditions et d'observations remontant à une époque lointaine, quels signes annoncent la mort des princes et celle des autres hommes; car ces pronostics sont de même nature.

Près des monts où se trouve ce volcan est une île dans laquelle on entend continuellement comme des airs charmants joués sur le luth, le hautbois, le tambour et autres instruments de musique, accompagnés de danses et de battement des mains, et assez perceptibles pour que l'on puisse distinguer le son de chaque espèce d'instruments. Les navigateurs de Sīrāf et d''Omān, et ceux de toute autre contrée, qui ont traversé ces régions, pensent que cette île est la demeure de l'Antéchrist, et cette tradition est fort répandue[2].

P. 100. La mer Extérieure qui, aux yeux de la plupart des hommes, est la plus importante des mers et la source commune dont toutes les autres seraient issues, est souvent appelée *mer Verte*; les Grecs lui donnent le nom d'Océan. Ptolémée et les autres géographes ignorent en partie ses limites. Elle commence au Nord à la limite du monde habité, tourne vers l'Occident, parvient à la limite du monde habité dans le Sud, sans avoir au Nord ni à l'Ouest de limite définie; elle rejoint la mer de Chine du côté du Djāwaga, des îles du Maharādja, de Salāhaṭ et de Harladj[3].

1. *Vide supra*, p. 60 et note 1.
2. C'est l'île de *Braṭāil*. *Vide supra*, p. 29 et 99-100.
3. Les mss., dit le traducteur, n'ont pas la lettre *l* dans *Harladj*, mais une lettre douteuse.

Elle renferme du côté de l'Occident, les îles Fortunées et du côté du Nord les îles de Bretagne qui sont au nombre de douze.

P. 120. La sixième race [humaine] comprend les peuples de l'Inde et du Sind et des contrées avoisinantes. Ils parlaient une même langue et obéissaient à un même roi.

La septième race comprend les peuples de la Chine, de Sīlā et des contrées attenantes habitées par les fils de 'Āmūr fils de Japhet, fils de Noé [1]. Ils avaient un même roi et une même langue.

1. Cf. *Les Prairies d'or*, t. I, p. 286 et suiv., et *vide supra* p. 92.

IBN SERAPION vers 950

« Récemment, dit M. Cl. Huart, M. Guy Le Strange a fait connaître un Ibn Serapion, dont le nom étrange rappelle l'Égypte, qui rédigea, après la prise de Bagdād par les Bouïdes, en 945, une description de cette capitale et de la Mésopotamie; mais nous ne savons rien de ce topographe[1]. » D'après Dulaurier, le passage suivant « se retrouve dans le *Traité de la nature des médicaments simples* de Sérapion, médecin syrien du ixe ou xe siècle, dont les ouvrages furent traduits en arabe, et ont passé, de cette dernière langue, en latin (*Serapionis medici arabis celeberrimi pratica*, Venetiis apud Juntas MDL, in-fol.)[2]. »

Le camphre s'exporte de Sofāla, de la contrée de Kalāh[3], du Djāwaga, de Harandj[4], mais le meilleur vient de Harandj qui est la petite Chine[5]. Le camphre est la gomme d'un arbre qui croît dans ces pays. Le bois de l'arbre est blanc, tendre et tire sur le noir. On trouve le camphre seulement dans l'intérieur du cœur du bois, recélé dans des fissures qui se trouvent dans sa longueur. Le camphre supérieur en qualité est le *riyāḥī*; c'est un produit naturel. Sa couleur est d'un rouge tacheté; mais, après avoir été sublimé dans le pays même, il devient blanc. On le nomme *riyāḥī* parce que le premier qui le découvrit fut un roi appelé Riyāḥ[6]. Le nom du lieu où on le trouve est Fančur[7], d'où vient la dénomination de *fančūrī*, qu'il porte. C'est le meilleur camphre, le plus

1. *Littérature arabe*, p. 297.

2. *Études sur l'ouvrage intitulé* : Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine dans le ixe siècle de l'ère chrétienne, *Journ. Asiat.*, août-septembre, 1846, p. 218-219.

3. كلاه.

4. هرنج, pron. anc. *Harang*.

5. Dans les *Merveilles de l'Inde* (p. 215, *vide infra*), Khānfū est indiquée comme la capitale de la petite Chine.

6. رياح.

7. Le texte a fautivement فيصور *Fayčūr* pour فنصور.

léger, le plus pur, le plus blanc, et celui qui a le plus d'éclat. Les plus gros morceaux sont comme un dirham, ou environ. Après cette espèce de camphre, vient celui qui est connu sous le nom de *firkūn*[1]. Il est épais, d'une couleur terne, et n'a pas la pureté du *riyāḥī*. Il a moins d'éclat et se vend moins cher que le premier. En troisième ligne est le camphre appelé *kūksab*[2]; il est brun de couleur, et, pour le prix, il est aussi au-dessous du *riyāḥī*; puis vient le camphre appelé *bākūs*[3] : il est mêlé avec les fragments du bois de l'arbre; il est marqué de stries et se produit sous la forme de gomme, de la grosseur d'une amande, d'un pois chiche, d'une fève ou d'une lentille. Ces diverses espèces de camphre sont clarifiées par la sublimation et donnent un camphre blanc, en lames, qui ressemblent, pour la forme, aux lames de verre dans lesquelles il subit cette opération. On l'appelle alors *camphre préparé*. Le produit qui s'obtient du camphre *bālkūs*[4] (*sic*) et du *kūksab* est, pour le poids d'un *mann* (deux livres de douze onces chaque), un *roṭl* (une livre) de camphre sublimé ou un *roṭl* et demi. Il vaut moins que les autres sortes de camphre.

1. الفرقون.
2. كوكسب, var. كرسب *karsab*.
3. باكوس, var. بالوس *bālūs*, بكرنس *B.K.R.N.S.*
4. Le texte a بالكوس que Dulaurier a transcrit par erreur *bālūs*. C'est évidemment une variante nouvelle à ajouter à celles de la note précédente.

MUKADDISĪ vers le milieu du x[e] siècle.

D'après une note de Sprenger publiée en 1848[1], les mémoires des *Ikhwān aṣ-ṣafā* auraient été compilés par plusieurs philosophes. L'un d'eux, Abū Sulaymān Muḥammad bin Mušʾir an-Nasbī, connu sous le nom de Mukaddisī, le hiérosolymite, les réunit en un ouvrage intitulé *Rasāil ikhwān aṣ-ṣafā wa khulān al-wafā*, Messages des frères de la pureté et des amis de la fidélité, ou *Kitāb ikhwān aṣ-ṣafā wa khulān al-wafā*, Livre des frères de la pureté et des amis de la fidélité.

« Cet ouvrage, dit Sprenger, n'est pas daté; mais dans le *Tawārīkh al-ḥukamā* de Šahrzūrī auxquels sont empruntés les renseignements qui précèdent, l'ordre chronologique est observé, et le passage en question suit immédiatement la biographie de Faryābī qui est mort en 319 = 931 de notre ère. Nous pouvons donc supposer que Mukaddisī florissait vers le commencement du IV[e] siècle de l'hégire[2]. »

« La prise de Bagdād par les Bouïdes en 945, dit M. Huart, la mise sous tutelle du khalife abbasside, réduit à n'être plus qu'un automate revêtu d'un unique pouvoir spirituel, donna quelque vie à la libre spéculation philosophique, entravée par le succès de la réaction religieuse sous le khalife Mutawakkil et ses successeurs. Ces princes, originaires d'un simple pêcheur du Ṭabaristān, devenu condottiere à la suite d'un chef de cette province, étaient chiïtes et s'intéressaient fort peu aux progrès de l'orthodoxie. C'est sous l'influence de cette liberté relative que l'on voit se former à Baṣra, vers le milieu du IV[e] siècle de l'hégire, une société de philosophes qui s'appelaient les *Frères de la pureté*, et qui rédigèrent en cinquante et un traités, toute la somme de la philosophie arabe. Cet ouvrage célèbre a été traduit et étudié en allemand par M. F. Dieterici[3]. »

1. *Notice of some copies of the arabic work entitled* رسائل اخوان الصفا وخلان الوفا in *Journ. Asiatic Soc. of Bengal*, 1848, t. I, 1[re] partie, p. 501 et suiv.
2. *Ibid.*, p, 502.
3. *Littérature arabe*, p. 283.

Risāla V[1].

P. ١٣٥. Le premier climat est sous l'influence de Saturne. Sa longueur, de l'Est à l'Ouest, est de 9.000 milles ou 3.000 parasanges; sa largeur, du Sud au Nord, de 440 milles ou 146 parasanges[2]... Il y a, dans ce climat, environ vingt longues [chaînes] de montagnes qui ont de vingt à cent et même jusqu'à mille parasanges de long. Il y a également environ trente grands fleuves dont le cours a vingt, cent et jusqu'à mille parasanges de long. Il y a également des grandes villes connues au nombre d'environ cinquante. En commençant par l'Est et [en allant] vers le Nord, [on relève] dans ce climat [les pays suivants] : l'île de Al-Yāķūt[3], puis le Sud de la Chine; puis, vers le Nord, le pays de Sirandīb; puis, l'Inde centrale; puis, le Sind;...

1. L'édition dont je me suis servi a été publiée à Bombay en 1305 = 1887. Elle est au nom de « l'imām magnanime, le chef des chefs des mystiques, notre maître Aḥmad bin 'Abdallah ». L'ouvrage est indiqué dans le titre, comme divisé en quarante parties.

2. D'après l'analyse de Sprenger (*loc. cit.*, p. 503) : 445 milles ou 146 parasanges; mais le rapport du parasange au mille n'est plus le même que dans les chiffres donnés pour la longueur du climat où 1 parasange = 3 milles.

3. جزيرة الياقوت, l'île du corindon. Les manuscrits que Sprenger a examinés dans l'Inde, ont la leçon النافون *an-Nāfūn*, qu'il a lu inexactement *Niphon*. « Je crois, dit Sprenger, que [Muķaddisī] est le seul auteur arabe qui fasse mention de *Niphon* (*loc. cit.*, p. 503 et 504). »

Yule a vu dans *Nāfūn* une variante de *Nipon*, le nom du Japon (*Marco Polo*, éd. Cordier, t. II, p. 256, note 1); mais ce rapprochement n'a aucune chance d'être exact. نافون *Nāfūn* est certainement une erreur de graphie pour ياقوت *Yāķūt* ou ناقوس *Nāķūs*. *Vide infra*, l'excursus à ce sujet. « La ville qu'habite le roi des Kirgiz [خرخير *Khirkhīr* à corriger en خرخيز *Khirkhīz* = Kirgiz], dit Edrīsī (trad. Jaubert, t. I, p. 500), est forte, entourée de murs, de fosses et de retranchements; elle est située dans le voisinage de la presqu'île des Hyacinthes جزيرة لياقوت [*yāķūt*, corindon < grec ὑάκινθος], qui est séparée du continent par un isthme et de toutes parts entourée par une montagne ronde, d'un accès tellement difficile qu'on ne peut atteindre son sommet qu'avec des efforts inouïs; quant au sol inférieur de la presqu'île, il est impossible d'y parvenir. On dit qu'il s'y trouve des serpents dont la piqûre est mortelle et quantité de corindons. Les habitants du pays emploient une industrie et des ruses particulières pour se procurer ces pierres précieuses. La distance qui sépare la ville de la mer qui ceint la presqu'île est d'environ trois journées. »

MUṬAHHAR BIN ṬĀHIR AL-MAḲDISĪ (966)

« En 966, dit M. Cl. Huart, un Arabe de Jérusalem, Muṭahhar bin Ṭahir al-Maḳdisī, se trouvait à Bost, dans le Sidjistān, et y rédigea, à la demande du ministre d'un prince sāmānide, un résumé des connaissances de son époque sous le titre de *Kitāb el-bèd' wèt-tarikh*, Livre de la création et de l'histoire, dans lequel il fait part au public, en dehors du fonds commun de l'érudition musulmane, du fruit de ses recherches personnelles, de ses entretiens avec les prêtres mazdéens et avec les rabbins juifs. Cet ouvrage fut attribué plus tard, l'on ne sait pourquoi, au philosophe Abu Zayd Aḥmad bin Sahl al-Balkhī et catalogué sous son nom[1]. »

Le livre de la création et de l'histoire de MOTAHHAR BEN TĀHIR AL-MAḲDISĪ, attribué à ABŪ ZAYD AḤMAD BEN SAHL AL-BALKHĪ, texte et traduction par CL. HUART, t. IV, Paris, 1907, in-8°.

P. 57. Au nord de la Chine, se trouvent les contrées de Gog et Magog ; à l'occident, les Turcs, le Tibet, l'Inde ; à l'orient, un peuple qui se tient caché dans des tanières, à cause de la violente chaleur du soleil qui pèse sur eux ; au sud, personne, si ce n'est Dieu, ne sait ce qu'il y a.

On voit dans le *Livre des routes et des provinces*[2], qu'il (p. 58) y a, à l'orient de la Chine, une ville d'où toute personne qui y entre n'en sort plus, à cause de son bon air, de l'excès de son éclat, de la pureté de son sol, de la douceur de son eau, du bon caractère de ses habitants, qui tendent leurs demeures d'étoffes de soie et de brocart, se servent de vases d'or, etc., mais Dieu sait mieux la vérité[3].

... Les pays chauds de l'Inde se composent d'îles et de côtes qui vont rejoindre la Chine. Parmi les grandes villes, il y a Canoge[4], Ḳandahār, Sirandīb et Sindān ; mille trois cent soixante-

1. *Littérature arabe*, p. 282-283.
2. Par Ibn Khordādzbeh, *vide supra*, p. 31.
3. C'est le pays de Silā ou Šīlā, la Corée.
4. قنوج *Ḳanūdj* ou *Ḳanawdj*.

dix îles peuplées et renfermant des villes et des villages, en outre des côtes. On dit que la partie orientale de la mer de l'Inde commence au Makrān et finit à la Chine (p. 58), et que sa partie occidentale commence à Aden pour se terminer au pays des Zandjs, qui sont un peuple différent des Zandjs [que nous connaissons][1]. Dans l'Inde, il pleut en été, mais non en hiver. Les Indiens se nourrissent habituellement de riz et de sorgho ; ils boivent l'eau des mares où se rassemblent les eaux de pluie, et qu'ils appellent *talādj*[2]. Ils n'ont pas une aussi grande abondance de fruits que les gens du Ḳaśmīr. La plupart sont bruns et jaunes ; leur religion est le brahmanisme et le bouddhisme ; leur principal roi s'appelle *Ballahrā*, c'est-à-dire *roi des rois*. Il y a, dans les îles, des rois qui sont indépendants les uns des autres. A l'orient de l'Inde, se trouvent la Chine et le Ḳaśmīr ; au nord, le Sind : au sud, des pays inconnus brûlés par le soleil, et des mers ; à l'occident, les Zandjs, le Djāwaga[3] et le Yémen.

P. 88... On raconte qu'à l'endroit où le soleil se lève, est une terre qui produit de l'or en fragments comme si elle faisait pousser des plantes[4] ; cet or paraît comme des lampes au moment de l'aube ; puis il plonge quand le lever du soleil s'approche. Dans le même pays se trouve une bête qui a la forme d'une fourmi[5] et qui mange les hommes.

P. 89... C'est dans l'Inde également que l'on trouve des arbres appelés (p. 89) *waḳwāḳ*[6], dont les fruits, à ce qu'on prétend, ont l'apparence de figures humaines.

1. Le texte, p. ٦٢-٦٣, a : وأوّل غربيّة عدن وآخره بلاد الزنج وهم قوم خلاف الزنج dont la dernière partie est à rectifier en وآخره بلاد الزابج وهم خلاف الزنج. Il faut ainsi traduire : sa partie occidentale [de la mer de l'Inde] commence à Aden pour se terminer au pays de Djāwaga > Zābag [dont les habitants] sont un peuple différent des Zandjs ». Cette rectification est acceptée par M. Huart auquel j'en ai fait part. Cf. Ibn Rosteh, p. 67-68, *supra*.

2. *Vide supra*, p. 83 et note 5.

3. Le texte a la leçon fautive habituelle رانج *Rānag* pour زابج *Zābag* (Huart). La situation du Djāwaga = Java dans l'Ouest de l'Inde, à côté du Yémen et des Zandjs de la côte orientale d'Afrique, explique l'erreur précédente et justifie la rectification de la note 1.

4. Cf. *supra*, p. 66 (m. à m. « où l'or pousse par fragments comme les plantes ».)

5. Peut être, malgré la tradition, « une panthère » نمر.

6. وقواق.

ABŪ'L-FARADJ (988)

L'auteur du *Fihrist*, l'Index, ou *Kitāb al-fihrist*, Livre de l'index, est un certain Abū'l-Faradj Muḥammad bin Isḥāḳ *al-warrāḳ*, le libraire, de Baghdād, également appelé Ibn Abī Ya'ḳūb an-Nādīm; mais par ailleurs inconnu. Le *Fihrist* a été composé en 988, quelques années avant la mort de l'auteur qui serait décédé en 996[1].

Dans son *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, Reinaud a traduit ou résumé quelques passages du *Fihrist* d'après l'unique manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris. L'édition annotée du texte arabe du *Fihrist* préparée par Gustav Flügel a été publiée après sa mort, par Roediger et August Mueller.

Kitāb al-fihrist mit Anmerkungen herausgegeben von GUSTAV FLÜGEL, Leipzig, in-4. T. I, texte arabe, publié par JOHANNES ROEDIGER, 1871; t. II, notes et index, publié par AUGUST MUELLER, 1872.

DOCTRINES DE L'INDE

P. ٣٤٥, l. 21. J'ai lu un volume dont les premiers mots étaient : ما هذه حكايته, ceci est son histoire, et qui fait partie d'un ouvrage dans lequel il est traité des cultes et des religions de l'Inde. J'ai copié ce mémoire d'un exemplaire écrit le vendredi 3 [du mois de] *muḥarram* de l'année 249 de l'hégire [= 863 de notre ère]. J'ignore qui est l'auteur du récit qui se trouve dans ce livre; je sais seulement que j'y ai reconnu l'écriture de Ya'ḳūb ibn Isḥaḳ al Kindī[2], lettre pour lettre. Après ces premiers mots : ما هذه حكايته, le scribe avait écrit ceci : « Un philosophe rapporte que Yaḥyā ibn

1. Cf. Huart, *Littérature arabe*, p. 185-186.

2. Philosophe arabe qui « florissait au milieu du IXe siècle » (Reinaud, *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, t. XVIII, 2e part., des *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, 1849, p. 23).

Khālid le Barmékide[1] envoya un homme dans l'Inde pour lui rapporter des drogues que l'on trouve dans ce pays et pour le renseigner sur les religions [de l'Inde]. L'envoyé lui écrivit cette lettre. Muḥammad ibn Isḥaḳ qui fut chargé des affaires de l'Inde sous le gouvernement des Arabes dit : on sait combien Yaḥyā ibn Khālid et toute la famille barmékide eut souci des affaires de l'Inde et qu'elle attira ses savants médecins et ses sages ».

NOMS DES LIEUX DE CULTE DE L'INDE ET DESCRIPTION DES TEMPLES ET DES BUDDHA

P. ٣٤٦. Le plus grand des temples est le temple de Mānkīr[2], qui a une parasange de long. Mānkīr est cette ville où réside le Ballahrā[3]. Elle a quarante parasanges de long. [Le temple] est construit en teck, en roseau et en différentes espèces de bois. On raconte qu'on y trouve, appartenant au peuple, un million d'éléphants employés pour les transports. Dans les écuries royales, il y a soixante mille éléphants; et pour les foulons, cent vingt mille éléphants[4]. Dans ce temple, il y a vingt mille Buddha en toute espèce de matières précieuses, telles que l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le cuivre jaune, l'ivoire et toute espèce de pierres artificielles[5]; lesquels [Buddha] sont sertis de gemmes[6] magnifiques. Chaque année, le roi se rend à cheval à ce temple; mais il va à pied à partir de la porte du temple. Il revient à cheval[7]. On y trouve une idole en or dont la hauteur est de douze coudées, [assise] sur un trône en or, au milieu d'une coupole en or, Tout cela est orné de

1. Fils du grand Khālid le Barmékide. Yaḥya servit successivement les khalifes Al-Manṣūr (754-775), Al-Mahdī (775-785), Al-Hādī et Harūn ar-Rašīd (785-809). Cf. Muïr, *The caliphate, its rise, decline and fall*, 3e édit., p. 465 et suiv.

2. مانكير. *Vide supra*, p. 94, n. 3.

3. البلهرا qui est à lire البَلَّهْرا. *Vide supra*, p. 22, n. 10.

4. Cf. Mas'ūdī, *Prairies d'or*, t. I, p. 384 où il est question de dix à quinze mille foulons accompagnant les troupes du roi de Rahmā = Pégou (*Vide supra*, p. 104 et *apud* Abū Zayd, p. 43).

5. Je traduis المعجونة par *artificiel*, ainsi que l'indique la note de Flügel.

6. Pour الجواهر avec le sens de *gemmes*, cf. Clément-Mullet, *Essai sur la minéralogie arabe* in *Journ. Asiat.*, 1868, p. 16 du tirage à part.

7. C'est-à-dire : il met pied à terre à la porte du temple et ne remonte à cheval qu'après en être sorti.

perles blanches[1], non perforées; de corindons rouges, jaunes, bleus et verts[2]. [Les Indiens] sacrifient des victimes à cette idole; et plus encore, un jour spécial de l'année, ils s'offrent eux-mêmes en sacrifice.

Il y a encore un temple au Mūltān[3]. On dit que ce temple est l'un des sept temples [les plus célèbres]. On y voit une idole de fer dont la longueur est de sept coudées, au milieu de la coupole. Une pierre d'aimant la retient de tous les côtés par des forces qui concourent [à la maintenir en l'air]. On dit qu'il s'est mis à pencher d'un côté par suite d'un accident qui lui est survenu. Ce temple se trouve sur le penchant d'une montagne. C'est un édifice à coupole dont la hauteur est de cent quatre-vingts coudées. Les Indiens y viennent en pèlerinage, par terre et par mer, des points les plus reculés de leur pays. Le chemin, pour y parvenir, en venant de Balkh[4], est tout droit, car la province du Mūltān est contiguë à celle de Balkh, et il y a peu de montagnes [sur la route qui conduit d'une province à l'autre]. Dans la partie en plaine, il y a des édifices pour les dévots et les ascètes, et des endroits pour les victimes et les offrandes. On dit que [ce temple] n'est jamais vide, pas un seul instant, d'individus qui y font pèlerinage. Ils ont deux idoles dont l'une s'appelle Djunbukt[5] et l'autre Zunbukt[6], qui sont sculptées en relief dans la pierre de la

1. باجوهر الابيض « جَوْهَر djawhar [forme arabisée du persan كَوْهَر], dit Tayfāšī, est le nom commun de la totalité des pierres extraites des mines, ensuite on l'a employé pour spécifier particulièrement la perle à cause de sa grande valeur (*apud* Clément-Mullet, *op. laud.*, p. 16) ».

2. C'est-à-dire de rubis, topazes, saphirs et émeraudes. Cf. Clément-Mullet, *op. laud.*, p. 30 et suiv.

3. الملتان.

4. بلخ, la Bactriane.

5. جُنْبُكت.

6. زُنْبُكت. « Sur le flanc d'une montagne située au nord-est de la ville royale [du royaume de *Fan-yen-na* = Bāmiyān], dit Hiuen Tsang (*Mémoires sur les contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-thsang, et du chinois en français* par Stanislas Julien, t. I, Paris, 1857, in-8°, p. 37), il y a une statue de pierre du Buddha qu'on a représenté debout; elle est haute de cent quarante à cent cinquante pieds. Elle est d'une couleur d'or qui rayonne de toutes parts, et l'œil est ébloui de ses précieux ornements. A l'est de cet endroit, il y a un couvent qui a été construit par le premier roi de ce royaume. A l'est du couvent, s'élève une statue en laiton de *Chi-kia-fo* = Çakya Buddha qu'on a représenté debout; elle est haute d'une centaine de pieds. Chaque par-

montagne, sur les deux parois d'une grande vallée. La hauteur de chacune d'elle est de quatre-vingts coudées. On les aperçoit de très loin.

[L'écrivain] dit : Les Indiens y viennent en pèlerinage et apportent des offrandes, des encens et des parfums. Quand le regard tombe sur l'une des [statues] d'une grande distance, le pèlerin doit baisser la tête par respect pour elles. Si l'attention [du pèlerin] est attirée ailleurs ou qu'il soit distrait et que [par distraction] il porte les yeux [sur les statues], il faut qu'il revienne sur ses pas jusqu'à l'endroit d'où il ne peut plus les voir. Puis, il baisse la tête et se dirige de nouveau vers elle. Cela, par vénération pour les idoles. Quelqu'un qui avait vu les deux [statues] m'a dit que la quantité de sang qu'on verse auprès d'elles n'est pas peu de chose. [Cet informateur] prétend qu'il arrive que cinquante mille personnes environ ou même davantage, s'y offrent d'elles-mêmes en sacrifice ; mais Allah est le plus savant !

tie du corps a été fondue à part, et, en les réunissant toutes ensemble, on en a formé la statue droite du Buddha ». « Bāmiyān, dit Yakūt (*Geographisches Wörterbuch*, t. I, p. ٤٨١), est une ville et un pays situé dans les montagnes, entre Balkh (la Bactriane), Hérat et Ghazna. Il s'y trouve une forte citadelle. Le château est petit et le royaume est étendu. Entre Bāmiyān et Balkh, il y a dix journées de marche; et jusqu'à Ghazna, huit journées. Il y a [à Bāmiyān] un temple qui s'élève dans l'air, avec de hauts piliers. Dans le temple sont sculptés tous les oiseaux qu'a créés Allah le Très-Haut, sur la surface de la terre. Les malfaiteurs y trouvent asile. Il y a deux idoles gigantesques sculptées dans [le roc de] la montagne, depuis le bas jusqu'au sommet. L'une s'appelle سُرْخبُد *Surkhbud*; l'autre, خِنْكبُد *Khinkbud*. On dit que rien de pareil n'existe dans le monde. » Barbier de Meynard (*Dictionnaire de la Perse*, p. 80, *sub verbo* باميان) interprète le même passage par : l'une est appelée l'*Idole rouge* سرخ بُد, et l'autre, l'*Idole blanche* خنك بُد.

« In the Tūmān of Zoḥāk تومان ضحّاك and Bāmiyān, dit Abū'l-Fazl (*The Aīn i Akbari*, trad. Jarrett, vol. II, Calcutta, 1891), the fortress of Zoḥak is a monument of great antiquity, and in good preservation, but the fort of Bāmiyān is in ruins. In the mountain-side caves have been excavated and ornamented with plaster and paintings. Of these there are 12.000 which are called *Sumaj* and in former times were used by the people as winter retreats. Three colossal figures are here : one is a statue of a man, 80 yards in height; another that of a woman 50 yards high, and the third is that of a child measuring 15 yards. » Le colonel Jarrett ajoute en note : « Moorcroft describes these idols with his usual accuracy of observation (II, 387). The ancient city of Bāmiyān called Gulgula stood on a conical hill pierced with caves. Two colossal idols are cut out of the rock opposite the hill on which the city stood. The larger,

Il y a un temple à Bāmiyān[1] qui est situé au commencement de l'Inde, du côté du Sidjistān. C'est en cet endroit que parvint Ya'ḳūb al-Layth [en 871 de notre ère] lorsqu'il fit la conquête de l'Inde; et les statues qui ont été apportées de Bāmiyān à Baghdād, ont été transportées au moment de cette conquête de l'Inde. C'est un temple immense qu'habitent les ascètes et les dévots. Les idoles y sont en or incrusté [de pierres précieuses]; on serait incapable de les décrire et de les dépeindre. Les Indiens y viennent en pèlerinage, par terre et par mer, des endroits les plus reculés de leur pays. On appelle *creux de la maison d'or*[2] un temple au sujet duquel on n'est pas d'accord. Des gens disent que c'est un temple en pierre où il y a des Buddha; on ne l'appelle *la maison d'or* que parce que les Arabes, quand ils ont conquis cet endroit à l'époque de Al-Ḥadjdjādj, en ont emporté cent charges[3] d'or. Abū Dulaf de Yambo, qui est digne de confiance, m'a dit que le temple appelé *maison d'or* n'est pas celui-là, qu'il se trouve dans les plaines de l'Inde qui font partie des territoires de Mukrān et de Ḳandahār. Les dévots et les ascètes de l'Inde y pénètrent seuls. Il est construit en or. Sa longueur est de sept coudées sur la même largeur (p. ٢٤٧). Sa hauteur est de douze coudées. Il est incrusté de toutes sortes de pierres précieuses. On y trouve des Buddha en corindon rouge[4] et en d'autres pierres de prix, magnifiques, incrustés de perles splendides dont chacune est de la dimension d'un œuf d'oiseau et plus grosse encore. Il [Abū Dulaf] raconte que des gens de l'Inde dignes de confiance lui ont appris que la pluie s'écarte de ce temple et tombe à droite ou à gauche

said to represent a male, is called Sang-sal, the smaller called Shak-muma, is said to be a female, but the general appearance indicates no difference of sex. They stand in recesses cut out of the rock; and both have been mutilated. The height of the smaller figure 117 feet; and the larger is probably a third more... The word Shak-muma, he (Moorcroft) considers a probable corruption of Shakmuni [Çakya-muni]. Burness, eight years later, visited Bāmiyān and gives the height of the larger figure as 120 feet and an illustration of the idols as he saw them ».

Ḳazwīnī (*Kitāb Āthār al-bilād*, éd. Wustenfeld, p. ١٠٣ sub verbo باميان) orthographie le nom des deux statues سرج بت *Sardjbut* ou *Sargbut* et خنك بت *Khankbut*.

1. الباميان.
2. *Vide infra* l'excursus à ce sujet.
3. بهار. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *bahar*.
4. En rubis.

sans l'atteindre. De même l'eau courante, en coulant, s'écarte du temple et coule à droite et à gauche.

[L'écrivain] dit : Un Indien m'a dit que quiconque voit ce temple, étant atteint d'une maladie quelconque, Allah le guérit — Que son nom soit exalté! — Quand j'interrogeai au sujet du temple, les opinions furent divergentes. Un brahmane me dit qu'il était suspendu entre ciel et terre, sans reposer sur un pilier ni [être retenu par] une chaîne [le maintenant en l'air].

Abū Dulaf m'a dit qu'il y a dans l'Inde, au Khmèr[1], un temple dont les murs sont en or et dont les plafonds sont en poutres d'aloès indien. Chaque poutre est longue de cinquante coudées ou même plus. Les Buddha, les endroits où on sacrifie et les endroits où on prie, sont incrustés de perles magnifiques et d'énormes corindons.

[L'écrivain] dit : Un homme en qui j'ai confiance, dit que les Indiens ont dans la ville de Čampa[2] un temple autre que le précédent, que ce temple est ancien et que tous les Buddha qui s'y trouvent entrent en conversation avec les fidèles et répondent à toutes les demandes qu'on leur fait[3].

Abū Dulaf dit : A l'époque où je me trouvais dans l'Inde [vers le milieu du xe siècle], le roi qui gouvernait le Čampa s'appelait Lāgīn[4].

Le moine de Nadjrān[5] m'a dit que, à cette époque [de 980 à 986], le roi [du Čampa] était un roi appelé roi de Lūḳīn[6] qui avait envahi le Čampa, l'avait ravagé et avait asservi tous ses habitants.

DISCOURS SUR LES BUDDHA

Extrait d'un autre livre que celui qui est de l'écriture de Al-Kindī.

1. قمار *Ḳ.MāR*.
2. بمدينة الصنف.
3. « Les Chinois et les Indiens, rapporte Sulaymān (*Relation*, p. 56 de la trad.), s'imaginent que les idoles leur parlent; ce sont plutôt les ministres des temples qui entrent en conversation avec le public ».
4. لاجين, pron. mod. *Lādjīn*.
5. Qui avait été envoyé en mission en Chine par le Katholikos.
6. بملك لوقين. C'est-à-dire qu'à l'époque indiquée, le souverain régnant au Čampa était le roi de Lūḳīn qui venait d'en faire la conquête. *Vide infra* l'excursus sur le pays de Lūḳīn.

Les Indiens ne sont pas d'accord sur ceci. Certaines sectes prétendent que [la statue de Buddha] est la représentation du Créateur — Que sa gloire soit exaltée! — D'autres disent que c'est la représentation du prophète qu'il leur a envoyé. Mais [les sectes] diffèrent encore d'opinion sur ce dernier point. Les unes disent : ce prophète est un ange de la race des anges ; d'autres disent : ce prophète est une créature humaine de la race humaine; d'autres disent : c'est un démon de la race des démons; d'autres disent : c'est la représentation de Būdāsaf[1] le sage, qui leur est venu de la part d'Allah — Que son nom soit exalté! — Chacune de ces sectes a ses rites spéciaux pour l'adorer et le vénérer. Quelqu'un, digne de confiance, dit que chacune de leurs écoles a une représentation [du Buddha] à laquelle ils rendent un culte et un hommage ; car Buddha est le nom générique [de leurs différentes idoles] et les idoles en sont, pour ainsi dire, les variétés. Le Buddha supérieur est représenté sous la forme d'un homme assis sur un trône, n'ayant pas de poils sur la face, le menton en retrait dans les bajoues; il n'a pas de vêtement et il a l'air souriant. Il fait avec sa main un signe qui représente le chiffre 32[2]. Les gens dignes de foi disent que, dans chaque édifice, se trouve une statue faite de toute espèce de matériaux dans la mesure des ressources locales, c'est-à-dire soit en or incrusté de toutes sortes de pierres précieuses, soit en argent, en cuivre jaune, en pierre ou en bois. Ils l'adorent en se mettant en face de son visage, soit

1. بوداسف. Ainsi que l'a indiqué Reinaud (*Mémoire*, p. 90), il faut corriger en بوداستف *Būdāsatf*, à lire *Būdāsatfa* < skr. *Bodhisattva*. Cf. la même leçon fautive dans les *Prairies d'or*, t. II, p. 111-112 et t. IV, p. 44-45.

2. Cf. la description de l'idole du Mūltān dans Ibn Ḥawḳal : « L'édifice qui renferme l'idole est situé dans le lieu le plus apparent de la ville. Au milieu du temple il y a une coupole, sous laquelle est placée la statue. A l'entour, sont des chambres dans lesquelles logent les ministres de l'idole et ceux qui viennent lui adresser leurs prières. Cette idole a la figure d'un homme accroupi, et on l'a placé sur un siège de briques et de plâtre. Elle est entièrement couverte d'une peau qui ressemble à une peau d'antilope rouge, de manière qu'on ne lui voit que les yeux. Les uns disent que le corps est en bois, les autres qu'il est d'une autre matière. Ce qu'il y a de certain, c'est que le corps n'est pas en contact avec l'air libre. Les deux yeux consistent dans deux pierres précieuses ; sur la tête est une couronne d'or. La statue étend ses bras sur ses genoux ; elle tient les doigts des deux mains séparés, comme une personne qui compte le nombre *quatre* (*Apud* Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 249-250) ». *Vide supra*, p. 75 et note 4.

[dans la direction] de l'Est vers l'Ouest, soit [dans celle] de l'Est vers l'Ouest; mais, généralement, ils lui font tourner le dos à l'Est, de façon que, eux, fassent face à l'Est [en l'adorant]. On raconte qu'on trouve chez eux cette représentation [du Buddha] avec quatre visages, faite avec un art et une habileté telle que, en quelque endroit qu'on se mette devant lui, on voit entièrement son visage et sa face de façon qu'aucune partie n'est invisible. On dit que l'idole du Mūltān est de cette espèce.....[1] (un blanc dans l'original).

LES SECTATEURS DE MAHĀKĀLA[2]

Ils ont une idole qu'on appelle Mahākālá[3]. Elle a quatre mains; elle est de couleur bleu de ciel; elle a sur la tête beaucoup de cheveux qui sont plats (non crépus). Ses dents sont apparentes; le ventre est découvert. Elle a sur le dos une peau d'éléphant dont le sang coule goutte à goutte, et dont les pattes (p. ٣٢٨) sont nouées par devant. Dans l'une de ses mains, se trouve un grand serpent, la gueule béante; dans l'autre, un bâton; dans la troisième, une tête d'homme. La quatrième main est levée. A ses deux oreilles, se trouvent deux petits serpents en guise de boucles d'oreille; sur son corps, deux énormes serpents qui s'enroulent autour [de l'idole]; sur sa tête, un diadème composé d'os du crâne; et elle porte un collier de même nature. On raconte que [le personnage que représente l'idole] est un démon de la race de Satan. Il mérite l'adoration à cause de la grandeur de son pouvoir et parce qu'il possède à la fois des qualités bonnes et bienveillantes et d'autres mauvaises et défavorables; c'est-à-dire [le pouvoir] de donner ou d'empêcher, d'être bon ou méchant. On le craint quand on est dans le malheur.

LES ADITYABHAKTA[4]

Ce sont les adorateurs du soleil. Ils le représentent sous la

1. Cf. la note précédente et *vide supra*, p. 76.

2. المهاكالية *al-Mahākāliyya*, c'est-à-dire les Çivaïtes. Pour ces sectaires et les suivants, cf. *Le livre de la création et de l'histoire*, trad. Huart, t. IV, p. 11-17.

3. مهاكال litt. *Mahākāl* pour *Mahākāla*, un des noms de Çiva.

4. Le texte a الدينكيتية qui est a corriger en الادتيبكتية *al-Aditiyabaktiyya*, ainsi que l'a indiqué Reinaud (*Mémoire*, p. 291), pour *Adityabhakta*, les adorateurs du soleil.

forme d'une idole sur un char soutenu par quatre chevaux. Dans la main de l'idole, il y a une gemme de la couleur du feu. Ils prétendent que le soleil est un ange qui mérite l'adoration et la prosternation. Donc, ils se prosternent devant cette idole et tournent autour d'elle en tenant des encensoirs, des instruments de musique et des cymbales. A cette idole appartiennent des fermes et des cultures; elle a des prêtres et des serviteurs qui sont chargés de l'entretenir et d'entretenir ses fermes. Son culte a lieu trois fois par jour. Ils ont différentes opinions à ce sujet. Se rendent auprès de cette idole les gens qui ont des maladies, l'hydropisie, la lèpre des maladies chroniques et autres maladies graves. Ils s'installent auprès d'elle; ils y passent les nuits; ils se prosternent, s'humilient et lui demandent de les guérir. Ils ne mangent ni ne boivent et ils jeûnent en son honneur. Les malades continuent toutes ces pratiques jusqu'à ce qu'ils voient en songe quelqu'un qui leur dit : « Tu es guéri et tu as atteint le but de tes désirs ». On raconte aussi que l'idole leur parle pendant leur sommeil et qu'ils guérissent et reviennent à la santé[1].

LES ČANDRABHAKTA[2]

Ce sont les adorateurs de la lune. Ils disent que la lune est un ange et mérite d'être honorée et adorée. C'est une coutume chez eux de la représenter sous la forme d'une idole sur un char que traînent quatre oies. Dans la main de cette idole est une gemme qu'on appelle Čandrakanta[3]. Leur culte consiste à se prosterner devant elle, à l'adorer et à jeûner la moitié de chaque mois. Ils n'interrompent le jeûne qu'au commencement de la lunaison. Ensuite, ils vont porter à l'idole de la nourriture, de la boisson et du lait. Ils la prient humblement. Ils regardent la lune et lui demandent ce dont ils ont besoin. Quand vient le commencement

1. *Vide supra*, p. 123, note 3.

2. Le texte a الجندريهكنيه qui est à corriger en الجندربهكتية *al-Čandrabhaktiyya*, avec ج en fonction de palatale sourde, = skr. *Candrabhakta*, les adorateurs de la lune (Reinaud, *Mémoire*, p. 293).

3. Le texte a جندركيت qui est à corriger en جندركنت *Čandrakant* = *Čandrakanta* = skr. *candrakānta*, la gemme fabuleuse formée des rayons de lune congelés. Reinaud (*Mémoire sur l'Inde*, p. 293) a inexactement restitué *Tchandra-Goupta*.

du mois et qu'apparaît le premier croissant de la lune, ils montent sur les terrasses, ils contemplent le croissant de la lune et font brûler des parfums. Ils font des invocations quand elle apparaît et ils la prient ardemment. Ensuite, ils descendent des terrasses pour manger, boire et se réjouir. Ils ne lèvent les yeux vers elle en ne l'implorant que pour de bons motifs. Au milieu du mois, au moment où ils terminent la période pendant laquelle ils ne jeûnent pas, ils se mettent à danser, jouer et à frapper les cymbales devant la lune et l'idole.

LES ANAŠANIYYA

Parmi [les Indiens], on compte les sectaires [appelés] Anašaniyya[1], c'est-à-dire ceux qui se refusent à manger et à boire.

LES BAKARANATINIYYA

Parmi [les Indiens], on compte les sectaires [appelés] Bakaranatiniyya[2], c'est-à-dire ceux qui se ceignent le corps de cercles de fer. Leur rite consiste à se raser la tête et la barbe et à avoir le corps nu, à l'exception de la partie comprise entre le nombril et les genoux. Ce n'est pas leur coutume de donner un enseignement aux autres ni de leur parler, à moins qu'ils n'entrent dans la secte. Ils ordonnent à ceux qui entrent dans leur secte de faire l'aumône en guise d'acte d'humilité. Ceux qui entrent dans leur secte ne peuvent porter la ceinture de fer que lorsqu'ils sont arrivés au degré où ils en sont dignes. Ils entourent leur corps [de fer], du milieu jusqu'à la poitrine, pour que leur ventre ne crève pas, prétendent-ils, par l'excès de science [qu'ils ont acquis] et par la force de la méditation [qu'ils pratiquent][3].

1. الانشنية < skr. *anaçana*, sans nourriture.
2. البكرنتينية.
3. Cf. sur les sectaires bardés de fer, ce passage de K'ouei-ki dans son commentaire sur la *Vidyāmātrasiddhi* : « ... On dit qu'il y eut un hérétique qui vint au pays de *Kin-eul* = Karṇasuvarṇa, dans l'Inde orientale. Couvrant son ventre de fer et portant un brasier sur la tête, il battit le tambour de la polémique et demanda à discuter avec un prêtre buddhiste... (*La Sāṃkhyakārikā étudiée à la lumière de sa version chinoise* par J. Takakusu in *Bull. Ecole Franç. d'Extrême-Orient*, t. IV, 1904, p. 38) ».

LES GANGĀYĀTRA

P. ٣٤٩. Parmi [les Indiens], on compte les sectaires [appelés] Gangāyātra[1]. Les gens de cette doctrine sont disséminés dans l'Inde entière. C'est leur rite que si l'un d'entre eux a commis un péché grave[2], il se mette en route — qu'il soit proche ou éloigné — et voyage jusqu'à ce qu'il se soit lavé dans le Gange[3]. C'est ainsi qu'ils se purifient.

LES RĀDJA.

Parmi [les Indiens], il y a des sectaires [appelés] Rādja..... [4] Ce sont les sectaires des rois[5]. C'est pour eux une loi religieuse que d'être les séides des rois. Ils disent que c'est Allah le Créateur — Qu'il soit béni et exalté! — qui les a fait des rois[6]. « Si nous sommes tués en leur obéissant [disent-ils], nous irons en paradis[7]. »

[LES BAHĀDŪNIYYA]

Parmi [les Indiens], on compte les sectaires [appelés Bahādūniyya[8]] qui ont coutume de porter les cheveux longs. Ils les enroulent sur leur visage et les tordent en tire-bouchon. Leur tête, de tous les côtés, est recouverte par les cheveux qui sont coupés à la même longueur. C'est une loi pour eux de ne pas boire de vin.

1. الكنكاياترة < skr. *Gangāyātrā*, la procession vers le Gange.
2. Un péché mortel entraînant la damnation en enfer.
3. Le texte a الكيف qui est une erreur de graphie pour الكنك *al-Gang*, avec ك en fonction de gutturale sonore. Cf. la note de Flügel à ce sujet.
4. Le texte a الراحمرسه dont Reinaud (*Mémoire*, p. 294) a restitué le commencement en الراجـ *ar-Rādja*...
5. شيعة الملوك.
6. C'est par la volonté d'Allah que certains hommes deviennent rois.
7. Il s'agit ici d'une secte analogue, dans une certaine mesure, aux Assassins du Moyen-âge.
8. البهادونيه. Le nom de ces sectaires qui ne figure pas dans le *Fihrist*, a été ajouté en note d'après Šahrastānī, p. 544. Ils sont ainsi appelés d'après le grand ange Bahādūn (Flügel).

Il y a chez eux une montagne appelée.....[1] où ils se rendent en pèlerinage. Quand ils ont terminé leur pèlerinage, ils ne pénètrent pas dans les lieux habités, pendant leur voyage de retour [chez eux]. Lorsqu'ils voient une femme, ils la fuient. Sur cette montagne où ils se rendent en pèlerinage, ils ont un grand temple contenant une statue[2].

DOCTRINES ET FRAGMENT D'HISTOIRE DE LA CHINE

Le moine de Nadjrān qui en l'année 377 de l'hégire [= 987 de notre ère] revenait de la Chine, m'a raconté ce qui suit. Cet homme de Nadjrān avait été envoyé en Chine, environ sept ans auparavant, par le Katholikos avec cinq autres chrétiens, faisant partie de ceux qui sont docteurs de la Foi [c'est-à-dire des prêtres ou religieux]. De la petite troupe, ce moine et un autre revinrent six années après. Je le rencontrai à Dār ar-Rūm[3], derrière l'église[4]. C'était un homme jeune, d'une belle prestance, qui parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât. Je lui demandai les raisons qui l'avaient fait quitter son pays et les causes pour lesquelles il avait tardé si longtemps [à revenir]. Il m'exposa les événements qui l'avaient contraint à s'attarder en chemin, et dit que les chrétiens de Chine avaient disparu et péri pour diverses causes et que, dans le pays tout entier, il n en restait qu'un seul. Il raconta qu'ils avaient là-bas une église qui était en ruine. « Lorsque je vis qu'il n'y avait personne que je pusse charger des intérêts de la Foi, [continua-t-il], je revins en moins de temps que je n'avais mis pour y aller. » Parmi les histoires qu'il me raconta, est celle-ci : Les voyages par mer sont irréguliers. C'est une terrible chose que la navigation et peu de gens y sont experts. On y est exposé à des dangers et à la crainte. Il y a [,dans la mer,] des îles qui sont un nouveau sujet de danger (litt. qui coupent la route) ; mais celui qui échappe aux risques peut continuer.

Il me raconta que le nom de la ville où réside le roi est Ṭā-

1. Le texte a حورمن *Ḥūr.'.N.* ; Šahrastānī, جورمن *Djūr.'. N.* qui sont des leçons également fautives.
2. La statue de Bahādūn, d'après Šahrastānī.
3. Constantinople.
4. Peut-être Sainte-Sophie, dit en note Flügel.

djūya[1]; c'est là qu'est le roi. Le pouvoir appartenait à deux rois : l'un est mort, l'autre est resté. La chose la plus précieuse que les serviteurs du roi apportent à sa capitale, c'est le *bušān*[2], qui est un morceau de corne sur lequel se trouvent des figures naturelles[3]. L'once de cette corne atteint le prix de cinq mines d'or. Le roi survivant abolit [cette coutume d'offrir le tribut en corne de *bušān*] et prescrivit de lui payer tribut avec des ceintures d'or et autres parures analogues. Cette prescription fit tomber le prix [de la corne de *bušān*] à un once d'or et même moins.

Le moine me dit : « Je me suis informé de l'origine de cette corne. Les philosophes et les savants de l'Inde racontent que quand naît l'animal qui porte cette corne, l'image du premier objet qu'il a vu en sortant du sein de sa mère se reproduit sur la corne. L'image qu'on trouve le plus fréquemment reproduite, est celle de mouches et de poissons ». Je lui dis : « Mais on raconte que [la corne en question] est la corne du rhinocéros ». « Ce n'est pas ainsi qu'on le raconte, répondit-il. L'animal [à corne] est un des animaux particuliers à ce pays-là [la Chine]. On m'a dit aussi que c'était un animal de l'Inde ; ce qui est vrai. »

Dans chacune des villes (p. ٢٥٠) de la Chine, il y a quatre chefs dont l'un est appelé *Lāndjūn*[4] ce qui signifie *émirs des émirs*. L'autre s'appelle *Çarâçaba*[5], ce qui signifie *la tête* [ou *le chef*] *de l'armée*. L'endroit où se trouve la grande idole qui représente le Baghbūr[6], est Baghrāz[7] qui fait partie du pays de Khānḳūn[8]. Parmi les villes de la Chine, il y a aussi Djandjūn[9], Sībūn[10] et Djanbūn[11].

1. طاجوية, pron. anc. *Ṭagūya*.
2. البشان. *Vide supra*, p. 105 et note 2.
3. *Ibid.*
4. لانجون = *Lānčūn* < chinois *lang-tchoung*, phonétiquement *laṅ-čuṅ* que Stanislas Julien (*Livre des récompenses et des peines*, p. 312) a rendu par *secrétaire* (note de Flügel).
5. صراصبه? Pron. mod. *Ṣarāṣaba*.
6. البغبور.
7. بغراز.
8. خانقون, sans doute pour خانقوا, à corriger en خانفوا *Khānfū*.
9. جنجون. Vraisemblablement pour جنجوا, à corriger en خنجوا *Khandjū*, le خانجو *Khāndjū* de Abūlfidā (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 123).
10. سيبون.
11.

La signification de *Baghbūr*, en chinois[1], est *fils du ciel*[2], c'est-à-dire qui est descendu du ciel. C'est ce que m'avait dit le chinois Djīkī[3] en l'année 356 de l'hégire [= 967].

J'interrogeai le moine sur la religion. Il me dit que la plupart des Chinois sont dualistes et samanéens[4]. La masse parmi eux adore le roi et vénère son image qui a un grand temple dans la ville de Baghrān[5], temple qui a environ dix mille coudées dans les deux sens et qui est construit avec toutes sortes de pierres, [ainsi qu']en briques, en or et en argent. Avant d'atteindre ce temple, celui qui s'y rend [en pèlerinage] fait visite à différentes espèces d'idoles, statues, images, qui enchantent l'esprit de celui qui en ignore la nature et la signification réelle.

Il me dit : « Par Dieu ! ô Abū'l-Faradj, si l'un de nous, chrétien, juif ou musulman, rendait un culte à Dieu — Que son nom soit exalté ! — pareil au culte que ces gens rendent à l'image de leur roi en proportion de la personnalité du roi par rapport à la divinité de Dieu, Dieu ferait alors descendre pour lui la pluie bienfaisante[6]. » Quand ils [les Chinois] visitent ce temple, tombent sur eux la frayeur, le tremblement et l'épouvante au point que parfois l'un d'eux en perd l'esprit pendant des jours. « Ceci, dis-je, provient de la domination du diable sur leur pays et sur la population, qu'il séduit et écarte du chemin de Dieu. » Il [le moine] ajouta : « Il est possible qu'il en soit ainsi ».

1. Lire : en persan.

2. Persan *baghpūr*, litt. fils de Dieu. Cf. *Relation*, p. 45 de la trad. et 46 du texte arabe et *supra* p. 2.

3. جيكى.

4. سمنية, les buddhistes. « [*Samaniyya*], dit Reinaud (*Mémoire*, p. 89), est probablement une altération du sanskrit *Çramana*, dont on a retranché la lettre *r* ». « السمنية *As-Sumaniyya*, d'après *Le livre de l'avertissement de la revision* (trad. Carra de Vaux, p. 221, n. 2. *Vide supra*, p. 109 pour cet ouvrage). Comparez Birūnī. C'est le Σαμαναῖοι, *Samanéens*, nom des prêtres de la Bactriane vers l'origine de l'ère chrétienne, devenu *Šaman*, شمن, dans la littérature postérieure. Le nom pali des prêtres bouddhistes est *Samaṇa*, altération du *Çramaṇa* brahmanique (voyez Darmesteter, *Avesta*, t. III, p. XLVIII) ». Carra.

5. بغران. C'est la même ville dont il est question huit lignes plus haut sous le nom de Baghrāz (note 7 de la page précédente).

6. C'est-à-dire : le rendrait prospère.

AUTRE HISTOIRE D'UN AUTRE [VOYAGEUR QUE LE] MOINE

Abū Dulaf de Yambo dit : « La ville du Grand roi [de la Chine] s'appelle Khumdān[1] et la ville des marchands et du commerce s'appelle Khanfū[2]. Elle a quarante parasanges de long ». Ceci n'est pas ce que dit le moine : il s'en faut de beaucoup. — Un autre dit : « La Chine contient trois cents villes qui sont toutes bien peuplées. Par chaque cinquante villes, il y a un roi feudataire du Baghbūr. Parmi leurs villes, on compte Raċanū[3], Yānċū[4] et une ville qu'on appelle Armāyīl[5]. De cette ville à Yānċū, il y a deux mois de marche de distance. Yānċū touche à l'extrémité du Tibet, [du pays] des Turks et des Toguzoguz[6]. Ils [les Chinois] ont fait un traité avec eux. Du Tibet au Khorāsān et aux rivages de la Chine, la distance [comptée d'après une ligne qui passerait par ces trois pays] est de trois mille parasanges. En Chine, il y a Sīlā[7] qui est le meilleur des pays, le plus prospère et celui où on trouve le plus d'or. En Chine, il y a des plaines, des montagnes et des déserts jusqu'au Fleuve de sable[8] et jusqu'à la montagne derrière laquelle le soleil se lève. Des gens de l'Andalousie[9] m'ont dit que, entre leur pays et la Chine, il y a des déserts. La Chine s'appelle la Grande Terre et l'Andalousie est au Nord. C'est pour cela qu'ils sont proches de l'endroit où le soleil se lève et de la Chine. Celui d'entre nous et d'entre eux qui voyage en Chine met par écrit, quand il voyage, sa généalogie, son signalement, son âge, ce qu'il emporte avec lui, ses esclaves, sa suite. Cet écrit est conservé jusqu'à ce que le voyageur parvienne au but de son voyage et en lieu sûr, de peur qu'il

1. Le texte a la leçon fautive حمدان pour خمدان = *Si-ngan-fou*.

2. خانقوا pour خانفوا.

3. رصنوا. Pron. mod. *Raṣanū*.

4. Le texte a بانصوا pour يانصوا = *Yang-tchcou*, le ينجو *Yandjū* = *Yanċū* de Abūlfidā (*Geographie*, t. II, 2ᵉ part., p. 123).

5. ارمايبيل. Ou la leçon est fautive, ou il s'agit de la ville du Sind inexactement située en Chine.

6. التغزغز.

7. السيلا, la Corée.

8. نهر الرمل.

9. اهل اندلس. L'Andalousie est naturellement hors de cause ici et le texte est fautif.

ne lui arrive malheur en Chine, ce qui serait un déshonneur pour le roi[1].

Quand l'un d'eux [un Chinois] meurt, le corps reste, pendant un an, dans un cercueil en bois, à l'endroit où il est mort. On l'enterre ensuite dans une fosse sans pierre tombale [souterraine] et on informe de l'événement sa famille et ses héritiers Le deuil dure trois ans, trois mois, trois jours et trois heures. Quiconque est vu ne manifestant pas sa douleur, est frappé sur la tête avec le bois [du cercueil?] et on lui dit : « C'est toi qui l'as tué ». On n'enterre le mort que dans les mois, jour et heure anniversaires de sa naissance[2].

1. « La personne qui veut voyager [en Chine] d'une province à l'autre, dit Sulaymān (*Relation*, trad. Reinaud, p. 41-42), se fait donner deux billets, l'un du gouverneur et l'autre de l'eunuque. Le billet du gouverneur sert pour la route, et contient les noms du voyageur et des personnes de sa suite, avec son âge, l'âge des personnes qui l'accompagnent, et la tribu à laquelle il appartient. Toute personne qui voyage, en Chine, que ce soit une personne du pays, un Arabe, ou tout autre, ne peut se dispenser d'avoir avec elle un écrit qui serve à la faire reconnaître. Quant au billet de l'eunuque, il y est fait mention de l'argent du voyageur et des objets qu'il emporte avec lui. Il y a sur les routes des hommes chargés de se faire présenter les deux billets; dès qu'un voyageur arrive, les préposés demandent à voir les billets; ensuite ils écrivent : « A passé ici, un tel, fils d'un tel, telle profession, tel jour, tel mois, telle année, ayant tels objets avec lui ». Le gouvernement a eu recours a ce moyen, afin que les voyageurs ne courussent pas de danger pour leur argent et leurs marchandises. Que si un voyageur essuie une perte ou meurt, on sait tout de suite comment cela s'est fait, et on rend ce qui a été perdu au voyageur, ou à ses héritiers après sa mort. »

2. « Quand un Chinois meurt, rapporte Sulayman (*Relation*, p. 35-36 de la trad.), il n'est enterré que le jour anniversaire de sa mort, pendant une des années subséquentes. On place le corps dans une bière. et la bière est gardée dans la maison; on met sur le corps de la chaux, qui a la propriété d'absorber les parties aqueuses; le reste du corps se conserve. Quand il s'agit des princes, on emploie l'aloès et le camphre. On pleure les morts pendant trois ans; celui qui ne pleure pas sur ses parents est battu de verges; hommes et femmes, tous sont soumis à ce châtiment; on leur dit : « Quoi! la mort de ton parent ne t'afflige pas? ». Ensuite, les corps sont enterrés dans une tombe comme chez les Arabes. Jusque-là, on ne prive pas le mort de sa nourriture ordinaire; on prétend que le mort continue à manger et à boire. En effet, la nuit, on place de la nourriture à côté et le lendemain on ne trouve plus rien. *Il a mangé*, se dit-on. On continue à pleurer et à servir de la nourriture au mort, tant que le corps est dans la maison. Les Chinois se ruinent pour leurs parents morts : tout ce qui leur reste de monnaie et de terres, ils l'emploient à cet objet. Autrefois on enterrait avec le prince tout ce qu'il possédait, en fait de meubles, d'habille-

Quand l'un de nous prend femme chez eux et qu'il veut s'en aller, on lui dit : « Laisse la terre et prends la semence »[1]. S'il enlève la femme en secret et qu'on s'en aperçoive, il est condamné à une amende dont le montant a été fixé d'avance, et il est mis en prison. Parfois, on le frappe.

Le roi ne nomme quelqu'un gouverneur ou émir que quand il a quarante ans, pas moins. L'équité y est plus répandue et plus manifeste que dans les autres pays de la terre. Nul n'y entre ou n'en sort (p. ٣٤١) sans avoir fait halte en cent endroits ou davantage, selon les distances [parcourues].

Le jour où on emporte le mort à son tombeau, on orne le chemin de toutes sortes d'étoffes de brocart et de soie, d'après la situation du mort et le rang qu'il occupait. Quand on revient de l'enterrement, ceux qui suivent [le convoi funèbre] pillent les étoffes [tendues sur le chemin].

On dit que la Chine fait partie [du pays] des Toguzoguz. Le pays des Toguzoguz est limitrophe de la Chine. Entre le Tibet et la Chine, il y a une rivière dont on n'atteint pas le fond et dont on ne connaît pas la profondeur; elle est effroyable et sauvage. De sa rive orientale à sa rive occidentale, il y a environ cinq cents coudées. Il y a sur cette rivière un pont de bateaux qui a été construit par des ingénieurs et des ouvriers chinois. Il a deux coudées de large. Les bêtes de somme et autres bêtes ne peuvent le traverser que si on les tient et les tire; car il n'est pas facile à traverser. Les bêtes n'y veulent pas rester [sur le pont]. Ainsi la plupart des gens mettent l'animal et l'homme dans une espèce de corbeille[2]. Des hommes qui ont l'habitude de passer sur le pont la traînent.

C'est une loi chinoise de vénérer les rois et de leur rendre un culte. C'est là la religion de la masse. Quant au roi et aux grands, ils sont dualistes et samanéens.

ments et de ceintures; or les ceintures en Chine, se payent à un prix très élevé. Mais cet usage a été abandonné parce qu'un cadavre fut déterré, et que des voleurs enlevèrent tout ce qui avait été enfoui avec lui ».

1. Laisse la femme et prends les enfants.

2. الزنبيل (*zabīl*, *zibbīl* ou *zanbīl*, dit le *Lisān al-'Arab*, est une couffe قفة).

L'ÉCRITURE CHINOISE

P. ١٦ L'écriture chinoise consiste en un dessin qui fatigue l'écrivain le plus habile et le plus expert : on dit que celui qui a la main la plus leste ne peut pas en écrire plus de deux ou trois feuilles par jour. Elle leur sert à écrire les livres de leur religion et de leurs sciences [sur des volumes pliés en forme] d'éventails. J'en ai vu un grand nombre [de specimens]. La plupart des Chinois sont dualistes samanéens[1]. Je m'occuperai plus loin de leur histoire[2]. Les Chinois ont une écriture [spéciale] qu'on appelle *concise*[3] et qui consiste en ce que chaque mot qui devrait s'écrire au moyen de trois caractères ou davantage, n'a qu'un signe unique; à chaque proposition longue correspond un groupe de signes qui exprime ainsi plusieurs choses[4]. Quand ils veulent écrire une chose qu'on écrirait sur cent feuilles, ils l'écrivent sur une seule bande de papier et d'un seul côté, avec cette écriture.

Muḥammad ibn Zakariyā ar-Rāzī dit : « Un homme de la Chine est venu chez moi et est resté dans ma ville pendant près d'une année. Il y a appris à parler et à écrire l'arabe en l'espace de cinq mois, au point de devenir éloquent, habile écrivain et rapide calligraphe. Quand il décida de retourner dans son pays, il me dit un mois à l'avance : « Je suis sur le point de partir. Je voudrais « qu'on me dicte les seize livres de Galien pour que je les écrive. » Je lui répondis : « Il ne te reste plus assez de temps. Tu ne restes « plus assez longtemps pour en copier même (p. ١٧) une petite par- « tie ». L'homme dit : « Je te demande de te consacrer à moi pen- « dant le reste de mon séjour et de me dicter le plus rapidement « possible. J'écrirai plus vite que tu ne dicteras ». J'allai trouver un de mes élèves en lui demandant de se joindre à nous pour cela. Nous nous mîmes à lui dicter le plus rapidement que nous pûmes; mais il allait plus vite que nous. Nous ne le crûmes qu'en collationnant, et la collation fut exacte pour tout ce qu'il avait écrit. Je lui demandai comment il avait fait. Il me dit : « Nous

1. واكثرهم ثنوية سمنية.
2. Voir l'extrait précédent du même ouvrage.
3. المجموع litt. réunie, rassemblée.
4. C'est-à-dire : il y a des signes qui représentent des phrases entières.

« avons une écriture qu'on appelle *concise*. C'est celle que vous « voyez. Quand nous voulons écrire en peu de temps, quelque chose « de long, nous l'écrivons avec cette écriture [spéciale]. Ensuite, si « nous voulons, nous transcrivons [cette graphie] dans l'écriture « ordinaire non abrégée. » Il raconta qu'un homme intelligent, qui s'assimile vite, n'est pas capable d'apprendre cette écriture en moins de vingt ans. »

Les Chinois ont une encre composée d'un mélange ressemblant à de la graisse chinoise. J'en ai vu [de cette encre] en espèces de tablettes où était reproduite l'effigie de l'empereur. Le morceau suffit pour longtemps bien qu'on continue à écrire [pendant ce temps][1].

Voici un modèle de leur écriture. [Suivent deux lignes qui ne représentent aucunement des caractères chinois. On lit, à la première ligne, بلاد = arabe بلاد et à la seconde : لاهده, محمد, حص = حج, فى = فى, سنه = سنة, نوم = يوم].

1. Il s'agit évidemment des bâtons d'encre de Chine.

L'ABRÉGÉ DES MERVEILLES vers l'an 1000.

Traduit de l'arabe d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris par le baron Carra de Vaux (Paris, 1898, in-8°. T. XXVI des *Actes de la Société Philologique*).

Dans un article critique de l'*Orientalistische Litteratur-Zeitung* (1re année, n° 5 du 15 mai 1898, p. 146-150), M. C. F. Seybold a montré que l'auteur de l'Abrégé des merveilles, Ibrāhīm bin Wāṣif-Šāh, écrivait vers l'an 1000. L'indication à la page 123 de la traduction, que les Omeyyades règnent encore en Espagne au moment de la rédaction de l'ouvrage, est décisive à cet égard. On sait, en effet, que le pouvoir des Omeyyades en Espagne prit fin en 422 de l'hégire = 1031 de notre ère.

LES NATIONS CRÉÉES AVANT ADAM

P. 16. On dit que Dieu créa vingt-huit nations correspondant aux demeures célestes qu'habite la lune[1], car cet astre a été préposé, par la permission de Dieu, au gouvernement du monde terrestre. Ces races ont été créées au moyen de mélanges différents des éléments : l'eau, l'air, le feu et la terre, et les individus qui les composent ont des formes diverses. Il y a une race où les individus sont de haute taille et très agiles, avec des yeux et des ailes, et où le langage est constitué par le claquement des doigts. Dans une autre race, les individus ont des corps de lions et des têtes d'oiseaux, avec des poils et de longues queues, et leur langage est un bourdonnement. Dans une autre, ils ont deux visages, l'un devant, l'autre derrière, et plusieurs pieds; leur langage est semblable à celui des oiseaux. Parmi ces nations sont celles des génies; il y a entre autres une espèce de génies qui ont la forme de chiens, avec des queues; leur langage est un grognement incompréhensible. Dans une autre de ces races, les individus

1. Les 28 mansions lunaires.

ressemblent aux hommes, sauf qu'ils ont la bouche dans la poitrine et qu'ils parlent en sifflant. Il en est ailleurs qui sont semblables à de longs serpents pourvus d'ailes, de pieds et de queues; d'autres qui sont semblables à des moitiés d'hommes, qui n'ont qu'un œil, qu'une main et qu'un pied et qui marchent (p. 17) par bonds; leur langage ressemble à celui des grues. D'autres ont des visages d'hommes et les reins couverts d'écaille comme les tortues; ils ont des griffes aux mains, de longues cornes sur la tête, et leur langage ressemble au hurlement des loups. D'autres ont deux têtes avec deux visages, semblables à des têtes de lions; ils sont grands et parlent un langage incompréhensible. D'autres ont la figure ronde, les poils blancs, des queues comme les bœufs, et ils crachent le feu par la bouche. D'autres ressemblent à des femmes ayant des cheveux et des mamelles; il n'y a pas de mâle dans cette race; ces femmes sont rendues enceintes par le vent, et elles n'enfantent que des individus qui leur ressemblent; elles ont des voix ravissantes et elles attirent beaucoup d'individus des autres races par le charme de leurs voix. D'autres encore ont la forme de reptiles et d'insectes, quoique étant de grande taille; ils mangent et boivent comme les bestiaux. D'autres enfin ressemblent aux bêtes de la mer; mais ils ont des défenses comme les sangliers et de longues oreilles. Le reste de ces vingt-huit races a des formes diverses, et toutes ont un aspect sauvage.

On dit que ces races se croisèrent et que le nombre des races distinctes s'accrut jusqu'à cent vingt.

P. 26..... On dit qu'à l'orient du monde, du côté de la mer, est une race qui tient à la fois de l'homme et de la bête fauve. Les individus ont la face large et poilue comme celle du lion, les yeux ronds et brillants, les dents acérées, de longues queues et de longues oreilles; mais ils ont des corps d'hommes, si ce n'est que les extrémités sont pourvues de grosses griffes recourbées et aiguës. Il n'y a plus de nation au-delà de celle-là; elle a pour nourriture les bêtes de la mer.

L'une des races qui ressemblent le plus à l'homme est celle des Wāḳwāḳ. Ces individus portent de grosses poutres dans leurs chevelures; ils ont des mamelles et des organes sexuels pareils à ceux des femmes, et ils ont le teint coloré; ils ne cessent de crier : wāḳ, wāḳ; et si l'une de ces femelles vient à être capturée, elle se tait et tombe morte.

On lit dans le *Livre du Trésor*[1] que le voyageur qui (p. 27) a dépassé cette nation arrive chez une autre race de femmes; plus grandes que celles-là et plus belles par le visage et par le reste du corps. Celles-ci, après avoir été capturées, survivent un peu plus d'un jour. Plus d'une fois ceux qui les prirent en firent leur plaisir; elles sont semblables aux femmes, mais elles ont une odeur plus agréable et elles procurent des voluptés plus délicieuses. L'atmosphère de cette contrée est plus parfumée que le camphre. Cette race ne comprend pas de mâles. On n'en connaît rien d'ailleurs que par les récits des navigateurs qui ont été poussés vers ces pays.

Une autre race merveilleuse est celle des femmes marines qu'on appelle les filles de l'eau. Elles ont l'aspect de belles femmes aux cheveux flottants; elles sont pourvues d'organes sexuels développés et de mamelles, et elles parlent un langage incompréhensible accompagné d'éclats de rire. Des marins ont raconté qu'ils avaient été jetés par les vents contre une île, où se trouvaient des forêts et des rivières d'eau douce, et où ils entendirent des cris et des rires. Ils approchèrent sans être vus et surprirent deux femmes qu'ils lièrent. Elles demeurèrent avec ceux qui les avaient capturées. Ceux-ci les visitaient en tout temps et trouvaient en elles des jouissances très grandes. L'un d'eux se fia à sa compagne et lui ôta ses chaînes; mais elle s'enfuit aussitôt dans la mer et il ne la revit jamais.

L'autre resta captive auprès de son maître; elle devint grosse de lui et lui donna un fils. Le marin l'amena en mer avec l'enfant; ayant vu dans le vaisseau qu'elle ne s'éloignait pas de son fils, il eut pitié d'elle et lui ôta ses liens; aussitôt elle abandonna l'enfant et sauta dans la mer[2]. Le lendemain elle se montra (p. 28) au marin et lui jeta une coquille qui contenait une perle précieuse.

DE LA TERRE ET DE CE QU'ELLE RENFERME

P. 29. Ibn 'Abd al-Ḥakam al-Miṣrī[3] [l'Égyptien] dit : « La terre a été créée à l'image d'un oiseau, avec la tête, la poitrine, les ailes,

1. كتاب الخزانة, *Kitāb al-khizāna*.
2. *Vide infra* une histoire identique dans le *Livre des merveilles de l'Inde*.
3. Abū'l-Ḳāsim 'Abd ar-Raḥman ibn 'Abd al-Ḥakam l'Égyptien a écrit une histoire de la conquête de l'Égypte, de l'Afrique septentrionale et de l'Espagne Il mourut au Vieux-Caire en 871 (Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 186).

les pieds et la queue. La tête, c'est la Mekke, Médine, l'Yémen. La poitrine, c'est la Syrie et l'Égypte. L'aile droite est formée par l''Irāḳ, en allant jusqu'au pays des Wāḳ et des Wāḳwāḳ, et par les nations du Sind et du Hind. L'aile gauche comprend Māšak et Manšak[1], Gog et Magog, et de nombreuses nations. La queue va de Dzāt al-Ḥumām jusqu'à l'occident du soleil et à la mer Noire[2].

DE LA MER EXTÉRIEURE [OCÉAN] ET DES MERVEILLES QU'ELLE RENFERME

P. 31. On dit que là se trouve le trône d'Iblīs[3], proche de la mer Ténébreuse, porté par une troupe de diables et de malins esprits qu'il a préposés à cet emploi, entouré par des génies méchants qui sont sous son obéissance. Il y en a qui le voilent et ne le quittent jamais, et d'autres qui se dispersent à son commandement, mais aucun ne sort de sa place que pour aller encourager un pécheur dans sa révolte ou séduire un saint; là sont aussi tous les autres suppôts d'Iblīs, qui se répandent parmi les hommes pour les égarer. La prison d'Iblīs est dans l'île de Sah[4]; il y est incarcéré avec les génies et les satans qui l'ont suivi.

Dans cette mer se trouve aussi le temple de Salomon, renfermant son corps; c'est un château superbe bâti dans une île[5].

On y voit encore des cratères qui ne cessent jamais de projeter du feu à la hauteur de cent coudées; — des poissons longs chacun de plusieurs jours [de marche], d'aspect merveilleux, de formes diverses, et (p. 32) colorés de toutes couleurs; — des villes qui flottent sur l'eau et qui fuient devant les navigateurs; — les trois idoles dressées par Abraha : l'une, jaune, faisant signe de la main, comme si elle donnait à qui vient vers elle l'ordre de s'éloigner; la seconde, verte, levant ses deux mains étendues comme si

1. « Nomen ماشك *Māšak*, dit De Goeje (éd. de Ibn al-Faḳīh, p. ٣ note *k*), sine dubio est Hebr. מֶשֶׁךְ [*mešek*] Μοσχοι (Μεσχοι), منسك *Manšak* (ميشك *Mīšak*?) altera nominis ejusdem forma esse videtur ».

2. *Vide supra*, p. 55 et note 6.

3. C'est le grec διαβολος; Satan, le chef des mauvais génies.

4. جزيرة سَه?

5. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 60. Les *Merveilles de l'Inde*, p. 134, placent le tombeau de Salomon à Andamān la Grande.

elle désignait le point où vous devez aller; la troisième, noire, aux cheveux frisés, montrant du doigt la mer comme pour dire : « Qui passe outre fera naufrage ». Elle porte sur sa poitrine cette inscription : « Œuvre d'Abraha Dzū'l-Manār [Abraha au phare] le Homéïrite, dédiée à son Seigneur le Soleil ». — On raconte aussi qu'on y voit des sortes de citadelles qui s'élèvent sur l'eau et où paraissent des formes diverses, puis qui s'enfoncent dans l'eau. — La profondeur de cette mer est variable. Il y a des endroits où l'on n'atteint ni ne connaît le fond; il y en a qui ont sept mille brasses et plus et moins, il y en a où poussent des arbres pareils au corail.

La mer Noire de poix, rejoint la mer Extérieure; elle est très fétide; on n'y trouve que la citadelle d'argent que les uns disent être artificielle, les autres, naturelle.

De l'Océan se détache aussi la mer de Chine, qui commence à l'Occident, à la mer de Fārs, et s'étend jusqu'au pays de la Chine. C'est [le golfe Persique] une mer étroite d'où l'on extrait des perles. On dit que [l'Océan] renferme douze (p. 33) mille huit cents îles. Là est le tourbillon (le *durdur*, lieu où l'eau tourne[1]; lorsqu'un navire y est pris, il tourne jusqu'à ce qu'il soit submergé... Cette mer possède de nombreuses merveilles : des espèces de serpents colorés, dont quelques-uns atteignent une longueur de cent coudées et deux cents brasses, et plus et moins, et qui se dévorent l'un l'autre; — des mines où l'on trouve de l'or poussant en rameaux, et des mines de gemmes; — trois cents îles peuplées et cultivées où règnent des rois nombreux. — On dit que cette mer renferme un château de cristal élevé sur un roc, éclairé par des candélabres qui ne s'éteignent jamais.

Ensuite vient une mer dont on n'atteint pas le fond et dont on ignore la largeur. Les navires, poussés par un bon vent, la traversent en deux mois au moins; elle est la plus grande qui dépende de la mer Extérieure, et il n'en est pas de plus redoutable. On y trouve des mines d'émeraudes et des plants de cannes et de bambous. Les poissons y atteignent une longueur de quatre cents

1. Cf. Ibn al-Faḳīh, p. ١١ ; Reinaud, *Relation*, p. 14; Ḳazwīnī I, p. ١١٧. Ce dernier rapporte une anecdote sur les marins pris dans le tourbillon d'après l'auteur du *Livre des merveilles de la mer*. Ḳazwīnī, I, ١٠٦ et ١١٠, place aussi un tourbillon dans la mer de Chine et raconte à son sujet une autre anecdote. Carra.

coudées environ, mais il y en a de petits qui ont une coudée. Lorsque ces poissons parviennent à des dimensions excessives et nuisent aux autres poissons de la mer et aux vaisseaux, les petits poissons ont pouvoir contre eux; ils se logent dans leurs ouïes (p. 34) et ne s'en vont pas qu'ils ne les aient tués[1]. Le plus souvent les gros poissons évitent ces parages par crainte des petits. — Dans la même mer, on trouve : des poissons dont le visage ressemble à celui d'un homme qui se montre dans l'eau; — des poissons ailés qui s'envolent la nuit pour aller manger l'herbe sur le rivage, et rentrent dans la mer avant le lever du soleil[2]; — un poisson dont le fiel sert à former une écriture lisible dans la nuit[3]; — un poisson vert dont la graisse est telle que quiconque en a mangé refuse de prendre de la nourriture pendant plusieurs jours pour n'en pas perdre le goût[4]; — un poisson qui a deux cornes pareilles aux antennes de l'écrevisse, qui jettent du feu pendant la nuit; — un poisson rond, appelé le *masḥ*[5] ayant sur le dos une sorte d'arête pointue; aucun autre poisson ne résiste à celui-ci, parce qu'il fond sur lui, cette corne en avant, et le tue[6]; parfois même il perce les vaisseaux; sa corne est jaune comme l'or et cannelée[7]; — un poisson appelé *hafš*[8], couvert d'une sorte de cuirasse qui entoure ses yeux et sa tête, et s'étend sur presque tout son corps; il est allongé comme un serpent, long de vingt coudées, muni d'aiguilles disposées comme les dents d'une lime, depuis sa poitrine jusqu'à l'extrémité de sa queue. Il (p. 35) enlace tout ce qu'il rencontre, et tout être, que sa queue enveloppe meurt. On dit que sa chair guérit de toutes les maladies; mais on le trouve rarement. — Enfin cette mer produit l'ambre.

La mer de Harkand la suit, renfermant des îles nombreuses. On y rencontre un poisson sur le dos duquel croissent parfois l'herbe et les coquillages. Il arrive aux marins d'y amarrer leurs navires,

1. Cf. *Relation*, p. 3. Ces petits poissons sont appelés اللشك *al-lašak*. Carra.
2. Cf. Ḳazwīnī, I, p. ١١٣. Carra.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. المصح, variantes الفطح, المضح. Ḳazwīnī, I, p. ١١٣, appelle كاه ماهى, bœuf marin, un poisson rond ayant sur le dos une arête pointue. Carra.
6. Cf. *Merveilles de l'Inde*, p. 35. Carra.
7. مخزع.
8. هفش.

car ils le prennent pour une île; mais lorsqu'ils le reconnaissent, ils s'en éloignent[1]. Quelquefois ce poisson déploie l'une des deux ailes qu'il a sur l'épine dorsale; lorsqu'il sort la tête de l'eau, elle paraît grande comme une montagne; lorsqu'il sort la queue, elle ressemble à un grand phare. Quand la mer est calme, il attire avec sa queue les poissons, puis, ouvrant la bouche, il les fait descendre dans son gosier comme dans un puits. On l'appelle le *ghundur*[2]. Il est long de trois cents coudées. Les marins le redoutent; ils frappent du claquoir[3] pendant la nuit, pour qu'il ne vienne pas endommager et faire chavirer les navires. — On trouve aussi dans cette mer de grands serpents; ils en sortent et vont dans le désert où ils avalent des éléphants[4]. Ils s'enroulent autour des rochers ou se cachent dans leurs cavités; ils font entendre un sifflement effrayant. — On y rencontre encore un autre serpent, dit *al-malika* (p. 36), la reine, qui ne paraît jamais qu'une fois. Les rois des Zandjs usent de ruse pour s'en emparer; on le cuit jusqu'à ce que sa graisse fonde; le roi s'en oint, afin d'augmenter sa force et son agilité. De la peau de ce serpent, qui est tigrée, on fait un tapis; le phtisique qui s'y asseoit est guéri de la phtisie; l'homme sain est assuré contre elle à tout jamais. Quelquefois des poissons de cette espèce sont arrivés dans l'Inde, où les rois ont employé leur cuir et l'ont gardé dans leur trésor. — Le vent, dans cette mer, souffle de ses profondeurs; parfois la tempête y projette du feu qui répand une clarté intense.

La quatrième mer s'appelle Dawāndjid[5]. Elle est séparée de la mer de Harkand par des îles nombreuses; l'on en compte mille neuf cents. L'ambre existe en abondance dans ces îles. Il en vient des morceaux gros comme des maisons. Cet ambre croît comme une plante au fond de la mer, et lorsque l'agitation des flots est

1. Cf. la légende de Sindbad le Marin et la légende de saint Brandan. Carra. Cf. également *Merveilles de l'Inde*, p. 36, l'histoire de la tortue prise pour un îlot.

2. الغندر.

3. يضربون نواقس. Cf. les *Merveilles de l'Inde*, p. 15, et Ḳazwīnī, I, p. ١٠٩, qui n'ont pas ce mot نواقس, mais qui expliquent que les marins frappent sur du bois. Reinaud, *Relation*, p. 2, a le mot et le rend par *cloche*. Carra.

4. Cf. Kazwīnī, I, p. ١٠٧; il donne à ces serpents le nom de *naṣbān* النصبان. Carra.

5. دوانجد, var. داونجد *Dāwandjid*? Pron. anc. *Dawāngid*, *Dāwangid*.

grande, il est rejeté du fond et il monte à la surface, comme le bitume et les eaux chaudes. C'est de l'ambre gras[1].

P. 37... La dernière île de cette mer est celle de Sirandīb dans la mer de Harkand. C'est la principale de toutes ces îles; on y trouve beaucoup de dépôts de perles et de pierres précieuses. Dans la mer de Sirandīb sont des chemins entre des montagnes qui conduisent au pays de la Chine[2]. Dans les montagnes de cette mer, il y a des mines d'or ainsi que des dépôts de perles. Il y vit des bœufs sauvages et diverses sortes d'animaux. On va par cette mer au pays du Maharādja. Souvent les nuages obscurcissent cette région pendant des jours et des nuits, et la pluie y tombe continuellement, et ni les poissons ni les bêtes ne se montrent plus.

On passe de là à la mer du Čampa, où se trouve l'arbre d'aloès; on ne connaît personne qui y habite (p. 38). L'origine de cette mer est voisine du Nord ténébreux. On passe aussi de la même région au pays du Waḳ (*sic*), où habite le roi des îles, appelé le Maharādja. Les îles et les provinces de son royaume sont innombrables, et un navigateur qui voudrait en faire le tour pendant plusieurs années ne le pourrait pas. Ce roi possède une quantité d'essences médicinales : le camphre, le girofle, le sandal, la noix, le macis, le cardamome[3] et l'aloès; aucun roi n'en possède autant. — On dit que dans cette mer se trouve un château blanc qui marche sur l'eau et qui se montre parfois aux marins avant l'aurore; ils se réjouissent lorsqu'ils le voient, car il leur présage le salut, le gain et la fortune.

Là est aussi l'île de Braṭā'īl, qui renferme des montagnes habitées où l'on entend la nuit et le jour des timbales, des tambours et des sons inconnus. Les visages de ses habitants ressemblent aux boucliers à double cuir, et leurs oreilles sont fendues. La plupart des marins s'accordent à dire que le Dadjdjāl [l'Antéchrist] demeure dans l'île et, qu'il en sortira quand son heure sera venue. On y vend du girofle que les commerçants achètent de marchands invisibles.

1. دسم.

2. Il s'agit des îles de la mer de Chine (*vide supra*, p. 41 *apud* Sulaymān) situées inexactement ici dans la mer de Ceylan.

3. القاقلة *al-ḳāḳula* et non *ḳāḳila* comme a lu M. Carra de Vaux.

Dans la même mer est *al-Barrāḳa*[1], [la brillante]; c'est une ville superbe en (p. 39) pierre blanche éclatante; on y entend des cris et des chants et l'on n'y voit pas d'habitants. Les marins y sont parfois descendus et ont pris de son eau; ils l'ont trouvé blanche, limpide, douce au goût, avec une senteur de camphre. — Il y a aussi une île où brillent des demeures et des coupoles blanches; les navigateurs, en les voyant, désirent les atteindre; mais elles s'éloignent lorsqu'ils approchent; à la fin elles s'effacent tout à fait et les marins s'en retournent.

Cette mer joint le Wāḳ. Les marins disent qu'ils n'en connaissent pas le terme, à moins qu'il ne soit marqué par une montagne où brûle jour et nuit un feu dont la combustion est si ardente qu'elle rend un son pareil aux roulements du tonnerre. Quelquefois on entend dans ce feu des bruits qui présagent aux gens de la région la mort d'un de leurs rois ou d'un grand personnage[2]. On n'atteint pas le fond de la mer en ce lieu.

Après la mer du Čampa, dont nous avons parlé, vient la mer de Chine, mer mauvaise et froide, plus froide qu'aucune autre. On dit que le vent souffle de ses profondeurs et qu'elle est habitée par un peuple vivant dans le sein de l'eau. Les navigateurs qui ont visité ces parages affirment que, la nuit, quand la mer est agitée par le souffle du vent, ces individus paraissent et montent vers les vaisseaux; cela n'a jamais lieu, d'ailleurs, que quand la mer est tourmentée. Les marins disent ne pas connaître, au delà de la mer de Chine, de mer navigable. Il n'y a plus qu'un océan, étendu sans limites, dont l'eau n'est pas pareille à celle des autres mers.

Dans la mer de Chine vit (p. 40) un poisson semblable à un brûlot[3]; l'eau le jette sur le rivage et, lorsqu'elle est redescendue, il reste dans la boue; il s'agite alors pendant une demi-journée, et à la suite de cette agitation, il se trouve armé d'une aile qui lui pousse, à l'aide de laquelle il se retourne et s'envole.

On estime que la largeur du pays de Chine, que les vaisseaux parcourent, est de quinze cents parasanges.

1. البراقة. Le nom de la ville paraît formé de l'épithète donnée à la pierre dont elle est construite, *barrāḳ* براق, éclatante. Carra.

2. *Vide supra*, p. 110 et 99.

3. الحرّاقه.

Il y a dans cette mer un poisson qu'on appelle le *luḥm*[1] qui mange les hommes. Souvent quand on jette à l'eau les marins morts, des poissons de cette espèce les avalent. On y voit aussi un grand visage, pareil à un visage humain, mais plus grand, arrondi et de la couleur de la lune, qui couvre l'espace entre deux montagnes.

Les portes de la Chine sont dans la mer; ce sont des fentes entre des montagnes[2].

... On dit qu'il y a dans la mer de l'Inde des animaux (p. 41) semblables à des écrevisses; lorsqu'ils sortent de l'eau, ils deviennent des pierres dont on fait un collyre pour certaines maladies des yeux[3].

P. 44... On trouve aussi dans l'Inde la vallée du giroflier. Ni commerçants ni marins n'y sont jamais entrés et n'ont dit en avoir vu un arbre. Le fruit n'est vendu, disent-ils, que par les génies. Les navigateurs accostent l'île, déposent sur le rivage leurs lots de marchandises, et reviennent à leur navire. Le lendemain matin, ils trouvent à côté de chaque lot une part de girofle. Il en est qui laissent le lot [de marchandises] et le girofle pour demander davantage, et un supplément [de girofle est quelquefois ajouté. Un homme a raconté qu'il était (p. 45) descendu dans l'île et qu'il l'avait parcourue; il y vit des gens de couleur jaune, sans barbe, habillés en femme et ayant les cheveux longs, qui se cachaient à son approche. Après cette visite, les commerçants, ayant attendu quelque temps, revinrent au rivage de l'île; mais ils n'y trouvèrent pas de girofle; ils comprirent que les habitants en avaient agi ainsi à cause de l'homme qui les avait vus; quelques années plus tard, ils reprirent leur ancienne pratique. On dit que ce girofle, quand il est frais, est agréable au goût. Les habitants de l'île s'en nourrissent; ils ne tombent pas malades et ne vieillissent pas. On raconte aussi qu'ils sont vêtus des feuilles d'un arbre qui pousse chez eux, et qui est inconnu des autres hommes[4].

1. اللحم. Cf. le *lukham* اللخم de la *Relation*, p. 11. Carra [*vide supra*, p. 38].

2. *Vide supra*, p. 144 et note 2.

3. Cf. *Relation*, p. 21 [*vide supra*, p. 41 et note 6]; *Merveilles de l'Inde*, p. 171; Ḳazwīnī, I, p. ١١٠ et ١١١. Carra.

4. Cette anecdote de la vente du girofle est entièrement reproduite dans Ḳazwīnī, I, p. ١١١. Cf. l'épisode du marché des djinns, dans les *Merveilles de l'Inde*, p. 168. Carra.

Cf. egalement le passage suivant de l'*Abrégé des merveilles*, p. 103. « Le

LES ILES DE LA MER VERTE

Ptolémée rapporte que la mer Verte [la mer Extérieure] renferme vingt-sept mille îles peuplées ou non peuplées. Parmi elles se trouvent :

Une île habitée par un peuple qui est un débris des Nasnās[1]; ces gens possèdent un arbre, appelé la *lūffa*[2], dont le fruit les nourrit et dont la feuille les vêt; ils mangent aussi la chair des animaux marins.

L'ÎLE DU CORAIL où pousse l'arbre du corail, dans des flaques entre l'eau salée et l'eau douce; il élève sa tête faite d'une touffe de rameaux. Quand un navire (p. 46) passe près de cette île, il se charge d'autant de corail qu'il peut.

Une île au milieu de laquelle est une grande pyramide[3] de pierre noire brillante; on ne sait ce qu'elle renferme; mais autour d'elles sont des cadavres et de vastes ossuaires. Un roi vint une fois visiter cette île; quand il y fut descendu, la somnolence s'empara de ses compagnons; ils tombèrent dans la torpeur, perdirent leurs forces et ne purent plus remuer. Ceux qui s'en aper-

royaume de Gānah. C'est encore un puissant État; il touche au pays des mines d'or, où résident plusieurs branches de la famille des Sūdān. Les habitants de ce pays ont tracé une limite qu'on ne doit pas franchir lorsqu'on va acheter l'or; quand les acheteurs arrivent à cette limite, ils déposent les lots de marchandises et de vêtements, puis s'éloignent; ces nègres arrivent avec de l'or, en laissent une certaine quantité à côté des marchandises et s'éloignent. Les propriétaires des lots reviennent, et, s'ils ne sont pas satisfaits, ils s'en vont de nouveau; les nègres reviennent à leur tour et rajoutent de l'or et ainsi de suite jusqu'à ce que le marché soit conclu. C'est exactement le même procédé qu'emploient les marchands qui vont acheter le girofle ».

1. « Le *nasnās* est fait comme une moitié d'homme; il a une main et un pied, il marche par bonds et il court avec une grande vitesse (p. 25 du même ouvrage) ».

2. الوف *al-lūf*, var. اللوب. Ḳazwīnī, I, p. ١١١, donne ce nom à l'arbre dont il est question à la fin du paragraphe précédent, qui pousse chez les gens qui vendent le girofle. Carra.

3. Variantes d'un autre manuscrit : idole. Pour ce paragraphe, cf. Ḳazwīnī, I, p. ١١٢. Carra.

çurent à temps regagnèrent en hâte le navire; et tous ceux qui s'arrêtèrent ou s'attardèrent périrent.

On raconte que [Alexandre] le Bicornu, allant vers les Ténèbres[1], passa près d'une île où il vit des gens ayant la tête de grands chiens, aux dents menaçantes, vomissant du feu par la gueule, qui accouraient vers les vaisseaux. Ils l'attaquèrent et il les combattit, et se sauva d'eux[2].

Continuant sa route, il vit une lumière brillant très haut; il mit le cap sur elle et atteignit l'ÎLE DU CHATEAU. C'est une île au milieu de laquelle s'élève un château de cristal, qui brille au-dessus de la mer voisine. Il voulut y descendre, mais un brahme, philosophe indien[3], l'en empêcha, lui disant que quiconque mettait pied dans cette île perdait connaissance et, ne pouvant plus en sortir, y mourait. On dit qu'Alexandre y vit (p. 47) des habitants vêtus de feuillage et qu'il demanda au brahme comment ils pouvaient subsister, au contraire de ce qu'il venait de dire; mais le brahme lui répondit qu'on trouvait dans l'île un fruit, et que tous ceux qui en mangeaient recouvraient la santé. On rapporte qu'il paraît, la nuit, aux créneaux de ce château, des lampes qui brûlent jusqu'au matin; leur lumière baisse alors jusqu'au soir; puis elles se rallument de nouveau.

Dans la même mer est une île blanche, étendue, renfermant de l'eau et des bois; elle est habitée par une race de gens, dont le visage est ouvert sur la poitrine[4], qui vont nus, qui possèdent à la fois les organes des mâles et ceux des femmes, qui parlent un langage analogue à celui des oiseaux. Ils se nourrissent de plantes semblables aux champignons et aux tubéreuses, et ils boivent l'eau d'étangs qui sont dans l'île.

1. C'est-à-dire vers la mer Ténébreuse ou vers l'extrémité du monde. Carra.

2. Cf. Ḳazwīnī I, p. ١٠٨, et, dans le *Roman d'Alexandre*, l'épisode des cynocéphales. Carra.

3. بهرام فيلسوف الهند. Il semble que l'auteur prenne le mot *bahrâm*, brahme, pour un nom propre. Cf. Ḳazwīnī, I, p. ١١٢ et II, p. ٥٥, et remarquez que ces récits ont le mot grec *philosophe* [*fīlusūf*], et non le mot ordinaire qui signifie *sage* حكيم *ḥakīm*. Carra.

4. Cf. Ḳazwīnī, I, p. ١١٢ et II, p. ٥٤. Carra.

L'ÎLE DU DRAGON[1], contenant des montagnes, des cours d'eau, des moissons. Elle est habitée. Au-dessus de la capitale se dressait une haute forteresse, résidence d'un énorme dragon qui dévorait les hommes. On dit qu'Alexandre aborda à cette île et que ses habitants le prièrent de les secourir. On raconte qu'il leur fit porter chaque jour deux taureaux à peu de distance du château, de façon que le dragon sortant prît les deux taureaux et rentrât chez lui, et recommençât le lendemain. Alexandre dit donc à ces gens : « Montrez-moi le repaire ». Au matin, ils le conduisirent en un lieu dominant; ils déposèrent les deux (p. 48) taureaux et le dragon parut, semblable à une nuée noire, avec les yeux brillants comme l'éclair et le feu sortant des entrailles. Il dévora les deux taureaux et rentra dans son repaire. Alexandre fit alors écorcher deux gros taureaux et remplir leurs peaux de poix, de soufre, de plâtre et d'arsenic, et il mêla à cette pâte des harpons et des broches de fer; puis il les fit déposer dans le même lieu. Le dragon vint selon sa coutume, dévora l'appât et repartit; mais il s'était à peine déplacé que toutes ces matières se heurtèrent dans son estomac, et qu'il tomba à terre sans plus pouvoir bouger, la gueule ouverte pour respirer. Alexandre ordonna qu'on rougît des morceaux de fer, qu'on les plaçât sur des tables de fer et qu'on les lui lançât dans la gorge; le monstre mourut sur l'heure et le pays recouvra la paix. On célébra la mort du dragon et les habitants remercièrent Alexandre et lui offrirent ce qu'ils avaient de plus précieux. Parmi les présents qu'ils lui firent. était une bête de la figure d'un lièvre, avec les pieds jaunes ayant l'éclat de l'or, et qu'on appelle *mi'rādj*[2]. Cette bête avait sur la tête une corne unique et noire; les lions, les tigres, les oiseaux, les bêtes fauves et tous les animaux s'enfuyaient devant elle.

Il y a dans cette mer une île qui paraît en certaines années et à certains mois, et disparaît dans l'intervalle avec tout ce qu'elle renferme : elle revient toujours avec le même aspect. On dit que c'est une île mobile.

1. *At-tinnīn*. Toute cette anecdote est reproduite par Ḳazwīnī, I, p. ١١٣. En un autre endroit, II, p. ٥٥, le même auteur la répète en l'abrégeant, et il donne au dragon le nom de شجاع *šudjā'*. Çarra.

2. معراج, var. بعراج *bi'rādj*.

On y trouve aussi l'ÎLE DE MALKĀN[1]. Malkān est un monstre marin qui a établi son repaire dans cette île; il a plusieurs têtes aux visages divers, aux dents (p. 49) recourbées; il ne se nourrit que des poissons qu'il capture[2]. On dit que ce monstre servait de véhicule à un roi des génies marins, parce qu'il a deux ailes qui, lorsqu'il les dresse et en rapproche les pointes, forment comme un arc qui garantirait contre le soleil. Les anciens ont mentionné cette bête et ont dit qu'elle était de la dimension d'une montagne. L'île de Malkān est habitée par une race de gens qui ont des têtes d'animaux sur des corps d'hommes, et qui se nourrissent des poissons qu'ils peuvent atteindre.

P. 52... L'ÎLE DES RŪD[3]. Ce sont des gens qui ont des ailes (p. 53), des poils et des trompes affilées ; ils marchent sur deux pieds et sur quatre pieds; ils s'envolent et reviennent dans l'île. On dit que ce sont d'anciens satans.

L'ÎLE DE GHĀMIS [le submergé][4]. C'est une bête arrondie comme une boule, qui pousse un cri terrible; sans qu'on sache d'où sort sa voix. On prétend qu'elle reste six mois dans la mer, et que, pendant six mois, elle est visible dans cette île; on ne sait ni ce qu'elle mange ni d'où elle tire sa nourriture.

Une île en passant près de laquelle des marins virent la mer bouillonner et s'enfler devant eux; ils regardèrent; un vieillard à la chevelure et à la barbe blanches, parut, portant des vêtements verts, couché sur la surface de l'eau et disant : « Gloire à celui qui règle le monde, qui connaît les secrets des cœurs et dont la puissance met un frein à la mer pour qu'elle ne déborde pas. Dirigez-vous entre le Nord et l'Est, jusqu'à ce que vous atteigniez les montagnes du chemin[5] et passez au milieu; vous éviterez le naufrage ». Ainsi firent-ils, et ils parvinrent à une ville habitée par des hommes aux visages longs, qui s'appuyaient sur des verges d'or, dont ils se servaient aussi pour combattre, et qui se nourris-

1. ملكان.
2. Cf. Ḳazwīnī, I, p. ١٠٩; le nom de la bête n'est pas donné. Carra.
3. الرود, var. الدود *ad-Dūd*.
4. الغامس, var. القاس. Ḳazwīnī, I, p. ١٠٩, a à peu près ce paragraphe, sans le nom de la bête. Carra.
5. جبار الطرق ; var. جبال الطوق, les montagnes du collier. Il semble que ce soit les portes de la Chine. Carra.

saient de bananes et de costus. Ils demeurèrent un mois parmi eux, et prirent leurs verges d'or sans qu'ils les en empêchassent. Puis ils revinrent par le même chemin sains et saufs. On dit que le personnage qui les dirigea est Khiḍr[1], et que (p. 54) cette île située au milieu de la plus grande mer, est sa demeure.

LES ILES DE LA MER DE CHINE

Ptolémée rapporte que la mer d'Orient et de Chine renferme treize mille sept cents îles, et il en cite quelques-unes. Parmi elles se trouvent :

L'ÎLE DE SIRANDĪB..... .

P. 55. Non loin est l'ÎLE DE RĀMINĪ[2]. Rāminī est une île[3] de l'Inde. Dans cette île on trouve le rhinocéros et le bois de campêche dont la sève est un contrepoison très efficace[4]. Les marins s'en servent contre la morsure des vipères et des serpents. On y voit aussi des buffles sans queue et des hommes nus vivant dans des marais, parlant un langage qu'on ne peut comprendre et pareils à des bêtes sauvages. Leur taille est de quatre[5] empans. L'homme et la femme ont les parties sexuelles très petites; leurs cheveux sont fins et roux; ils grimpent sur les arbres sans le secours de leurs mains; ils poursuivent les vaisseaux à la nage, avec la vitesse du vent; ils vendent l'ambre contre du fer[6], et ils l'apportent dans leur bouche. Ce peuple a pour voisin des nègres aux cheveux crépus, qui mangent les hommes en vie et qui les

1. Khiḍr, prophète, est, chez les musulmans, le patron de la mer, celui des ordres religieux et en même temps une espèce de juif errant. On l'identifie avec le prophète Elie. Le Ḳorān, chap. XVIII, le fait voyager avec Moïse. On verra dans les *Chants populaires des Afghans*, recueillis par J. Darmesteter, p. 127, une jolie anecdote sur Khiḍr, dans laquelle ce prophète apparaît à un fakir comme génie de la mer et lui fait apporter par les poissons toute une montagne de rubis. Carra.

2. الرامني. Le nom de cette île est souvent écrit الرامي *ar-Rāmī*. Carra.

3. Autres manuscrits : ville.

4. Cf. Ibn al-Faḳih, p. ١٠ [*vide supra* p. 56 et note 9]; Ḳazwīnī, I, p. ١٠٨ et II, p. ١٩. Carra.

5. Ms B : cinq empans. C'est une population de pygmées. Carra.

6. Le même genre d'échange est rapporté dans la *Relation*, p. 8 et 17 [*vide supra*, p. 36 et 39]. Carra.

dissèquent dès qu'ils les ont faits prisonniers. Ces nègres possèdent dans l'île une montagne dont la terre est une sorte d'argent liquéfiable par le feu. Dans le voisinage se trouve la terre du camphre. Le camphre est un arbre qui croît en ces parages, et dont l'ombre peut couvrir cent personnes au moins. On entaille l'arbre; il en sort un liquide dont on emplit plusieurs jarres; c'est l'essence de camphre[1]. Le camphre est donc une résine qui découle de l'arbre (p. 56) lorsqu'on le coupe. Cette île renferme beaucoup de merveilles marines, des volatiles extraordinaires et d'autres raretés.

L'ÎLE DE KALAH est une grande île habitée par des Indiens, où sont des mines d'étain et des plantations de bambous.

A sa droite[2] et à deux journées de navigation, est l'ÎLE DE BĀLŪS[3]. Les habitants sont anthropophages. On y trouve la banane de grosse espèce, le camphre, la noix indienne[4], la canne à sucre et l'oryza.

L'ÎLE DE DJĀBA. Elle renferme la ville de Ṣalāhaṭ[5]; elle a un roi qui vit dans une grande opulence, vêtu de robes dorées, coiffé d'une toque d'or rehaussée de pierreries. Cette île produit la noix indienne, la banane, le sucre, le sandal, la lavande[6], le girofle[7]. — Vis-à-vis d'elle est une montagne au sommet de laquelle brûle un feu qui s'élève jusqu'à cent coudées et est large d'autant. Il est visible la nuit comme flamme et le jour comme fumée.

L'ÎLE D'AT-ṬĪB [du parfum] est distante de la précédente de quinze jours en mer; elle produit toutes sortes d'épices.

1. Litt. : l'eau de camphre. Cf. Ḳazwīnī, I, p. ١٠٧. Carra.

2. L'expression de *droite* désigne ordinairement, en arabe, le sud. Carra.

3. بالوس, var. بالوش. Cf. *Merveilles de l'Inde*, p. 257; Ibn al-Faḳih, p. ١٣ note *e*. Carra.

4. C'est-à-dire le coco. *Vide supra*, p. 2.

5. Les mss ont سلاهيت *Salāhīt*. La leçon paraît fausse. Il faut probablement lire شلاهط Ṣalahaṭ, qui est aussi une île et non une ville. Le ms. M a au reste : « L'île de Salāhīt et Djāna [pour *Djāba*] où est une ville avec un roi qui etc. ». Carra.

6. السنبل.

7. *Vide supra*, p. 28.

P. 57. Dans le royaume du Maharādja est une île appelée BRAṬĀ'ĪL où l'on entend les sons du tambour, du fifre, de la flûte et des chants variés. Les marins disent qu'elle est la demeure du Dadjdjāl [l'Antéchrist]. Dans son voisinage il y a un point de la mer d'où sortent des chevaux ornés de crinières qui traînent jusqu'à terre.

L'ÎLE DE TIYŪMA[1] sur la route de la Chine. Elle produit l'aloès et le camphre. Elle est distante de peu de jours du Khmèr[2], sur le rivage. Le Khmèr produit l'aloès [appelé aloès] du Khmèr et le sandal.

L'ÎLE DU SANDAL, sur le rivage. Elle produit l'aloès du Čampa, que les habitants de ces contrées estiment plus que l'aloès du Khmèr, parce qu'il enfonce dans l'eau à cause de sa qualité et de son poids. Il y a dans l'île des bœufs et des buffles.

LE PAYS DES WĀK avec ses îles est situé à l'orient de la Chine. L'or y est abondant au point que les habitants font en or les rênes de leurs montures, leurs armes, les chaînes de leurs chiens, et qu'ils portent des chemises tissues d'or. Ils font aussi des statues merveilleuses. De ces contrées on exporte l'aloès, le musc, l'ébène et le cinnamome[3], et toutes sortes de marchandises et de curiosités.

LES ÎLES DES ZANDJS (de la côte orientale d'Afrique)...

LES ILES DE LA MER DE HARKAND

P. 58. La mer de Harkand, selon l'opinion de Ptolémée et de la plupart des navigateurs, renferme dix-sept cents îles habitées, sans compter celles qui sont désertes. Toutes ces îles sont régies par une femme...

LE ROYAUME DU MAHARĀDJA est considérable; aucun ne comprend plus d'îles dans les mers de l'Orient. Un navigateur qui

1. تيومه, qui a été inexactement lu *Toyūmah*.
2. M. Carra de Vaux a lu *Ḳimār*; le texte doit donc avoir قمار.
3. M. Carra de Vaux a traduit دار صينى par *cannelle*, d'après l'index du texte arabe de Dimiškī; mais c'est *cinnamome* qu'il faut lire. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār, n° 841.

voudrait parcourir toutes ces îles, ne le (p. 59) pourrait pas en plusieurs années. Cette mer renferme d'innombrables merveilles. Ses rois possèdent une quantité d'essences aromatiques : le camphre, le girofle, la noix, le macis, le cardamome, le cubèbe, l'aloès. Aucun autre roi n'en possède autant, ni ne peut rivaliser avec eux en ce genre de richesses.

LE PAYS DE CHINE

On dit que le pays de Chine contient trois cents et quelques villes florissantes, sans compter les bourgs, les places frontières, ni les îles. Les Portes de la Chine sont douze portes formées par des montagnes qui se dressent dans la mer, ces montagnes laissant deux à deux, un intervalle entre elles. On navigue dans cette mer jusqu'à ce qu'on aborde à l'une des grandes et célèbres villes du pays. Les navires mettent sept jours à traverser les montagnes; après avoir franchi ces portes, ils arrivent dans une mer spacieuse d'eau douce, et y naviguent jusqu'au point qu'ils veulent atteindre. Le premier port où ils accostent est Khānfu[1]. L'eau de ces ports est douce, venant des fleuves; on trouve dans chacun d'eux des lieux sûrs, pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, des arbres, des jardins, des cultures. Dans toutes ces baies, deux marées se font sentir jour et nuit. Chaque port possède des marchés, des dépôts de marchandises, une entrée, une sortie, des douanes, des bureaux où l'on inscrit les navires qui vont et viennent.

P. 60. L'ÎLE DE KHALDJĀN[2] est entre Ceylan et Kalah, dans le pays de l'Inde. Elle est habitée par des nègres nus, qui, lorsqu'un étranger leur tombe entre les mains, le pendent la tête en bas et le dissèquent. Ils n'ont pas de roi; ils se nourrissent de poisson, de banane, de noix indienne, de canne à sucre. Il y a dans l'île des forêts de bambous. Ces nègres sont complètement nus.

Près de la Chine, il est un lieu dans la mer qu'on appelle ČAN-

1. Les mss ont خانقوا *Khānḳū* et خالقوا *Khālḳū* pour خانفوا *Khānfū*.

2. خلجان, var. خلنجان *Khalandjān*. La *Relation*, p. 20, parle de cette île sous le nom de *Malḥān* ملحان [*vide supra*, p. 41]. L'île de Khaldjān paraît bien se confondre avec celle de Bālūs, Landjabalūs ou Nicobar. Carra.

KHAY[1]. C'est le point où la mer est le plus mauvaise, où il y a le plus de vents, de tempêtes, de périls et d'objets d'épouvante. Des enfants, pareils à ceux des Zandjs, s'y répandent et assaillent les vaisseaux. Ils sont grands de cinq empans; ils sortent de l'eau, sautent sur les vaisseaux, les parcourent en tous sens sans faire de mal à personne, puis rentrent dans les flots. Lorsque les marins les voient apparaître ainsi, ils savent que les vents vont devenir mauvais. Ils s'en retournent alors, allègent les navires en jetant une partie de la cargaison, et serrent une ou deux coudées de voile dans la vergue, ou davantage selon leur crainte. — Les marins disent aussi que, lorsqu'on voit se percher à l'extrémité des vaisseaux, dans ces parages, un oiseau pareil à une torche allumée, cela est signe de salut. — Ils racontent encore que l'on (p. 61) voit rôder en cet endroit un poisson appelé la baleine, qui atteint parfois cent coudées de long sur une largeur de vingt coudées, et qui a une croûte pierreuse sur le dos. Ce poisson attaque les navires et les brise. Ils ajoutent que quelquefois il approche du rivage sans le savoir, cherchant sa nourriture et poursuivant des poissons qui fuient devant lui; emporté par son mouvement, il est lancé sur le rivage, et, incapable de s'en retourner, il périt. Quand il est pris de la sorte, on partage sa chair et on la fait fondre dans des chaudrons. Elle fond en totalité, et devient une graisse qu'on emploie pour les navires et pour d'autres choses.

Une île proche du Djāwaga; il s'y dresse une montagne, dite MONTAGNE DU FEU, d'où sort, le jour, de la fumée, la nuit, de la flamme; personne ne peut en approcher[2].

L'ILE DE MANDAR[3]. Ses habitants sont des nègres; ils ont une ville appelée Bārand[4]; ils infestent les chemins, font des prisonniers; ils combattent contre les navires chinois qui transportent les marchands d'armes ou de naphte. Un seul de ces navires peut

1. Le texte a la leçon fautive habituelle صنجى que M. Carra de Vaux a lu *Ṣandji*, pour صَنْخِى. « Cf. la *Relation*, p. 19. Les *Prairies d'or*, I, p. 343, ont ce nom et le récit qui suit. Carra ». *Vide supra*, p. 59 et 100.

2. *Vide supra* p. 152, le volcan de l'île de Djāba.

3. المندر, var. المدر *al-Madar*, المنذر *al-Mandzar*, المند *al-Mand*. Il faut peut-être comparer le المابد *al-Mābad*, de la *Relation*, p. 31 et l'île *al-Māyd* المايد d'Edrīsī. Carra.

4. بارند, var. نازند *Nazand*, يازيد *Yāzīd*.

porter quatre cents marchands et cinq cents combattants. Ce n'est pas à ceux-là que s'attaquent ces noirs (p. 62). Ils s'attaquent à de [plus petits] vaisseaux et s'en emparent.

LES ÎLES DU DJĀWAGA. C'est un grand archipel, fort peuplé, riche en moissons et en denrées diverses. On dit que, lorsque les habitants de la Chine étaient ruinés par les invasions ou les guerres civiles, ils venaient piller l'une des îles du Djāwaga, et que tel fut le sort de toutes les îles de cet archipel et de toutes leurs villes.

La meilleure des Portes de Chine pour les commerçants est celle qui conduit à Khānfū, et c'est la plus proche. La route est plus longue par les autres.

Les îles du Djāwaga sont nombreuses : l'une d'elles, connue sous le nom de SRIBUZA[1], a une superficie de quatre cents parasanges. Elle produit des denrées et des parfums.

L'ÎLE DE RĀMĪ[2]. Elle est florissante aussi. On évalue sa superficie à huit cents parasanges[3]. Elle a des forêts de bois de campêche[4]; on y trouve le camphre et des onguents aromatiques.

L'ÎLE DE KALAH. On dit qu'elle occupe une situation moyenne entre la terre de Chine et la terre des Arabes. Sa superficie est de quatre-vingts parasanges. Kalah produit beaucoup de denrées : aloès, camphre, sandal, ivoire, étain, ébène, bois de campêche. Aujourd'hui on y va de 'Omān.

L'ÎLE DU MAHARĀDJA; c'est le nom du roi de l'île. C'est une grande île très prospère et très fertile. Des commerçants dignes de foi ont rapporté que les coqs chantant dans les arbres s'y répondent à cent parasanges (p. 63), à cause de la continuité des terrains cultivés et du bel arrangement des campagnes, que n'interrompent ni déserts ni ruines. Les voyageurs s'y déplacent sans provisions et descendent où ils veulent[5].

1. Les mss. ont سديدة *Sadīda*, سريرة *Sarira*. M. Carra de Vaux a lu *Serbozah*.
2. الرامى pour الرامنى *ar-Ramīnī*. *Vide supra*, p. 151 et note 2.
3. Var. du ms A : quatre-vingts.
4. Le bois du Brésil.
5. Ce qui précède, depuis l'endroit où il est question de Sribuza, suit de très près un passage de la *Relation*, p. 93 [*vide supra*, p. 82-83]. Carra.

LES ILES DES MERS DE L''OMĀN ET DU YÉMEN

P. 66... L'ÎLE DU FARŠ[1]. *Farš* est un arbre qui a donné son nom à l'île; il porte un fruit qui ressemble à l'amande, mais qui est plus gros; on le mange avec l'écorce et il tient lieu de tout remède. Quiconque s'en nourrit, ne tombe pas malade jusqu'à sa mort et ne vieillit pas; si ses cheveux sont blancs, ils (p. 67) redeviennent noirs. Cette île a un roi qui en interdit l'accès. On rapporte qu'un roi de l'Inde se procura de cette amande et qu'il en sema; l'arbre eut des feuilles, mais ne porta pas de fruit.

LES ILES DE L'OCCIDENT

P. 69... L'ÎLE DE ṬĀWRĀN[2]. Ṭāwrān est un roi qui a quatre mille femmes. Quiconque n'en a pas autant ne peut être roi dans ce peuple. On s'y fait gloire du nombre des enfants. Il y a là des arbres qui donnent à ceux qui en mangent une puissance extraordinaire pour l'acte vénérien.

P. 70... On rapporte que dans les ÎLES DU CAMPHRE sont des gens qui mangent les hommes, puis prennent leurs têtes, y déposent du camphre et des parfums, les suspendent dans leurs maisons et les adorent. Quand ils ont à décider d'une affaire, ils prennent une de ces têtes, la vénèrent, se prosternent devant elle et l'interrogent sur ce qu'ils veulent savoir. Elle les informe de ce qu'ils désirent connaître de bon ou de mauvais.

P. 71. L'ÎLE DES FEMMES. C'est une île située aux limites de la mer de Chine. On rapporte qu'elle n'est habitée que par des femmes qui sont fécondées par le vent et qui n'enfantent que des femmes; on dit qu'elles sont fécondées par un arbre dont elles mangent le fruit. L'or, à ce que l'on prétend, pousse chez elles en cannes, comme le bambou, et elles sont nourries avec de l'or. Un homme tomba une fois parmi elles; elles voulurent le tuer; mais

1. فرش.
2. طاوران, var. طاوراق *Ṭāwrāḳ*.

l'une d'elles en eut pitié, le plaça sur une poutre et le confia à la mer. Les flots et les vents le portèrent jusqu'au pays de la Chine. Il alla trouver le roi de Chine et lui parla de l'île. Le roi envoya des vaisseaux à sa recherche : mais après trois ans[1] d'efforts, ils n'en trouvèrent ni nouvelles ni traces.

L'ÎLE DE IBN AS-SI'LĀT (le fils des démonnes). Il y vit un monstre dont on ne sait pas ce qu'il est. Quelques-uns disent que c'est un satan intermédiaire entre les génies et les hommes. D'autres croient que c'est un monstre marin, voisin de la forme humaine et dévorant les hommes qui tombent en sa puissance.

LES DESCENDANTS DE NOÉ
LES ENFANTS DE CHAM, FILS DE NOÉ

P. 107. LES KARK[2]. C'est une nation qui descend de Sūdān fils de Kana'ān ; elle est proche des peuples du Sind et des Zandjs, et elle les a pour ennemis. Les Kark sont des hommes forts et de haute stature, aux cheveux longs, au visage beau, savants dans l'art de la guerre. Ils ont un roi qu'on appelle Naksā[3], souverain très puissant qui en a plusieurs autres sous sa domination (p. 108). Ils suivent la religion des idoles qui leur est venue des peuples du Sind et du Hind.

Les Kark ont pour voisins du côté des Zandjs plusieurs nations et des tribus qu'on ne peut dénombrer. Les Zandjs et les Kark touchent aux peuples du Sind et du Hind, et aux Band[4], qui sont de la descendance de Kūš fils de Cham, et qui ont pour ancêtre commun Hind fils de Kūš. Ces peuples sont ramifiés en tribus distinctes, réparties en un très grand nombre de royaumes. Autrefois ils étaient tous unis sous l'autorité d'un roi appelé Brahman[5] ; ensuite ils se divisèrent, créèrent des royaumes indépendants et

1. Var. : trois mois.

2. الكرك.

3. نكسا, var. انكسا *A.N.K.Sā*, بكبسا *B.K.B.Sā*.

4. البند.

5. C'est le dieu Brahma abaissé au rang de roi. Cf. les *Prairies d'or*, t. I, p. 149 et *alibi*. Les mss. ont يرّها *Yarha*, بـهمن *Brahmạn*. Carra.

se fortifièrent dans les îles. Ils forment aujourd'hui soixante-dix et quelques nations[1]. Parmi leurs royaumes les plus célèbres, on compte :

Le royaume du Ballahrā, royaume étendu, gardé par une puissante armée, riche en éléphants ;

Le royaume de Rahmā, semblable au précédent ;

Le royaume du Maharādja, puissant et vaste ;

Le royaume des Ḳindāniyyin[2] ; c'est un pays où les hommes sont grands et forts, avec la chevelure et la barbe abondantes, et où les femmes sont belles. Ils (p. 109) cultivent l'astrologie, la magie, la sorcellerie, la médecine, l'art de construire des machines merveilleuses, celui de sculpter de magnifiques jeux d'échecs, de trictrac, etc. Leur religion a pour trait constant le culte des Budd [Buddha] ; en dehors de cela, elle est variée Ils se brûlent eux-mêmes et se livrent ouvertement à la fornication ; ils ont des lieux publics consacrés à cet usage.

LES FILS DE JAPHET, FILS DE NOÉ

P. 118... Le pays de Chine est vaste ; on dit qu'il contient trois cents et quelques villes florissantes, sans compter les bourgs et les villages, où se trouvent de nombreuses merveilles. Pour aller dans cette contrée, il faut traverser sept mers dont chacune est caractérisée par un vent, une couleur et des poissons d'espèces particulières. La première de ces mers est celle de Fārs[3]. Le roi actuel de la Chine s'appelle Baghbūr ; il réside dans la capitale, dont le nom est Ančū[4], distante de trente jours de Khānfū où abordent les vaisseaux des marchands.

P. 119... Au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier, les Chinois célèbrent une grande fête ; ils mangent et boivent pendant sept jours. Leurs plus belles parures (p. 120) sont faites

1. Var. : quatre-vingt-douze.
2. القندانين.
3. *Vide supra apud* Ya'ḳūbī, p. 49 et *apud* Abū'l-Faradj, p. 132. Cf. également, p. 38.
4. انصوا pron. mod. *Anṣū*. Cf. le *Yánčū* de Abū'l-Faradj, *supra*, p. 132 et note 5.

de cornes de rhinocéros[1], qui présentent, lorsqu'elles sont polies, toutes sortes de merveilleux dessins. Ils en ont des ceintures qui atteignent le prix de mille mithḳāl d'or, la pièce. L'or est abondant chez eux, à ce point qu'ils font en or les mors de leurs monture et les chaînes de leurs chiens. Ils ont des robes de soie tissues d'or.

LES MERVEILLES DE L'ÉGYPTE

P. 343... Il (Walīd fils de Duma') passa chez les populations nègres, les traversa, entra (p. 344) dans la terre de l'or et y vit en certains endroits de l'or pousser en verge. Cette terre forme l'extrémité du pays de Ghāna.

1. Le nom du rhinocéros, *al-karkand*, est expliqué dans le texte par un autre الكركند وهو الموشان. Ce second nom de *mūšan*, est lu *nušān* dans les *Prairies d'or*, t. I, p. 385 [*vide supra*, p. 105], et *bušān* dans la *Relation*, p. 28 [*vide supra*, p. 44]. Le nom de *bušān* est expliqué dans la traduction de la *Geographie* d'Abū'l-Fida par Reinaud, *Introduction*, p. CCCXCII, n. 4. Carra.

AVICENNE (980-1037).

« Avicenne — Abū 'Ali al-Ḥusayn ibn Sinā —, dit M. Huart, était le fils du gouverneur d'une petite ville près de Bokhārā ; né en août 980, il étudia à la fois la philosophie et la médecine dans le chef-lieu de la province. A peine âgé de dix-huit ans, une cure merveilleuse qu'il fit au prince sāmānide Nūḥ, fils de Manṣūr, lui ouvrit l'accès du palais. A vingt-deux ans, ayant perdu son père, il se rendit auprès du roi du Khwārizm (Khiva), 'Alī bin Manṣūr, voyagea dans le Khorāsān et dans le Djordjān, où il resta quelque temps comme professeur et composa son chef-d'œuvre médical, le *Ḳānun fī ṭibb*, Canon de la médecine... Épuisé par un travail excessif et par la débauche, il mourut dans le cours d'une maladie contractée pendant une campagne contre Hamadan en 1037 »[1].

Pour les extraits d'Avicenne, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār.

Sur Avicenne, cf. également Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. II, Paris, 1876, in-8°, p. 466-477.

1. *Littérature arabe*, p. 283 284.

BĪRŪNĪ vers 1030.

« Abū Rīḥān Muḥammad bin Aḥmad al-Bīrūnī, dit M. Huart, tirait son surnom de ce qu'il était né dans un des faubourgs de Khwārizm (Khiva), en septembre 973. Sa famille était d'origine persane. Il fit de profondes études en histoire, en mathématiques et en médecine; il fut en correspondance avec Avicenne. Il se rendit plus tard dans l'Inde, dont il étudia les sciences, et dont il nous a laissé une description fort exacte sous le titre de *Tarīkh al-Hind*, Histoire de l'Inde, publiée et traduite en anglais par M. E. Sachau. Après son retour il s'établit à la cour du sultan Mas'ūd, fils du célèbre Maḥmūd bin Subuktekin le Ghaznévide, auquel il dédia son *Ḳānūn al-Mas'ūdī*, traité complet d'astronomie. Il mourut à Ghazna le 13 décembre 1048. Il était chiïte, comme la plupart de ses compatriotes, et mal disposé pour les Arabes. Sa chronologie des peuples orientaux, *al-Āthār al-bāḳiya*, remplie des renseignements les plus intéressants sur les peuples de l'Asie centrale, a été publiée et traduite en anglais par M. Sachau[1]. »

Le livre de Bīrūnī sur l'Inde est intitulé : *Kitāb Abī ar-Rīḥan Muḥammad bin Aḥmad al-Bīrūnī fī taḥḳīḳ mā li-'l-Hind min maḳūla fī al-'aḳil aw mardzula*, Livre de Abū Rīḥān Muḥammad bin Aḥmad al-Bīrūnī contenant la description exacte de toutes les catégories de pensée indiennes, tant celles qui sont admissibles que celles qui doivent être rejetées. Le texte arabe et la traduction anglaise de cet ouvrage ont été publiés par M. Edward Sachau sous les titres suivants :

ALBERUNI'S INDIA, an account of the religion, philosophy, litterature, chronology, astronomy, customs, law and astrology of India, about A. D. 1030, edited in the arabic original by E. SACHAU, Londres, 1887, in-4°.

1. *Littérature arabe*, p. 299-300.

ALBERUNI'S INDIA, etc., an english edition, with notes and indices. 2 vol. in-8°, Londres, 1910, 2e éd.[1].

P. ۱۰۳. Les îles orientales de cette mer [Océan Indien] qui sont plus rapprochées de la Chine que de l'Inde, sont les îles du Djāwaga appelées dans l'Inde *suwarn dīb*[2] c'est-à-dire *îles de l'or*. Les îles occidentales de cette mer sont celles des Zandjs, et celles qui sont au milieu [de l'Océan Indien] sont les îles Ramm[3] et les Dībadjāt[4], dont font partie également les îles Khmèr[5]...

L'île de Waḳwāḳ[6] fait partie de l'ensemble [des îles] Khmèr[7]. Elle n'a pas été ainsi appelée, comme le croit le vulgaire, d'un arbre dont les fruits auraient la forme d'une tête humaine, poussant le cri [de wāḳ wāḳ : Waḳwāḳ est son véritable nom[8]]. La couleur du peuple du Khmèr tire sur le blanc; il est de petite taille, ressemble aux Turcs, mais suit la religion des Hindous; ils ont

1. Les préfaces de ces deux ouvrages contiennent des renseignements étendus sur la vie et l'œuvre de Bīrūnī. Cf. également Elliot, *The history of India as told by its own historians*, éd. Dowson, t. II, Londre, 1869, in-8, p. 1 et suiv.

2. سُوَرن ديب. C'est la transcription arabe du sanskrit *suvarṇa dvīpa*.

3. الرمّ.

4. الديبجات.

5. Le texte, aussi bien l'édition Sachau que le fragment publié par Reinaud (*Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde, antérieurement au XIe siècle de l'ère chrétienne* in *Journ. Asiat.*, août, septembre et octobre 1844, février-mars 1845, p. 93 du tirage à part), a جزائرقمير *djazāïr* K.M.Y.R. MM. Sachau et Reinaud ont lu, celui-là *Kumair*, celui-ci *Comayr*. Ces deux lectures sont fautives; قمير doit être transcrit *Ḳmayr* qui rend très exactement le nom *Khmèr*. Quelques lignes plus bas le texte a, il est vrai, la leçon قُمَير *Ḳumayr*; mais c'est la précédente qui est exacte.

6. الوقواق.

7. جزيرة الوقواق من جملة قمير. M. Sachau a traduit (t. I, p. 210) : « the island of Alwaḳwaḳ (*sic*) belongs to the Ḳumair islands »; et De Goeje, dans son interprétation du même passage (éd. Ibn Khordādzbeh, p. 50, note 1) : « L'île de Wākwāk (*sic*) appartient au (est dependante du) Komair ». Mais le texte ne dit ni que le Waḳwaḳ — et non le Wāḳwāḳ — appartient au Khmèr, ni qu'il dépend de ce pays, mais simplement qu'il fait partie du groupe [insulaire] qui constitue le Khmèr, ce royaume maritime étant considéré comme une île. Ceci montre, et le témoignage de Bīrūnī est extrêmement important, que le Waḳwāḳ était situé dans les parages du pays, khmèr, c'est-à-dire du Cambodge. *Vide infra* à ce sujet, l'excursus sur le Waḳwaḳ ou Wāḳwaḳ.

8. La phrase entre crochets a été justement rétablie par De Goeje (éd. Ibn Khordādzbeh, p. 50, note 1).

les oreilles percées[1]. Parmi les habitants de l'île de Waḳwāḳ, il y en a qui sont de couleur noire. Les hommes y sont plus recherchés [que les femmes]. On exporte de chez eux l'ébène noir, qui est le cœur d'un arbre dont on a ôté l'enveloppe. Quant au *mulamma'*[2], au *śawḥaṭ*[3] et au sandal jaune, ils proviennent de chez les Zandjs[4].

P. ١٢٠... Al-Djayhānī rapporte dans son *Kitab al-masālik*, Livre des routes, que de l'île de Laṅgabālūs[5], une grande étoile est visible, appelée l'*étoile de la fièvre*. Elle apparaît en hiver, dans l'Est, vers l'aurore; elle est aussi haute qu'un palmier. Elle est composée de la queue et de la partie postérieure de la Petite Ourse et de petites étoiles. Il y a là une [constellation] de forme allongée qu'on appelle *fās ar-raḥā* (le bras de la meule). Brahmagupta l'appelle *le Poisson*[6].

Chapitre XXX. De Laṅka [Ceylan] ou la coupole de la terre.
P. ١٥٩ . . . .
Le nom Laṅka[7] me fait penser à quelque chose d'entièrement différent, au girofle qui est appelé *lawang*[8], parce qu'il est importé

1. C'est-à-dire : ils portent des boucles d'oreille.

2. الملمّع.

3. الشوحط « *Śawḥaṭ*, dit M. Sachau (t. II, p. 321), est expliqué par Johnson par arbre avec lequel on fait des arcs, et *mulamma'* signifie *ayant différentes couleurs*. J'ignore de quelle sorte de bois il est ici question ».

4. Pour la traduction anglaise de cet extrait, cf. t. I, p. 210-211.

5. لنكبالوس.

6. Cf. t. I, p. 240-241 de la trad. anglaise.

7. لنك. C'est le sanskrit *Laṅkā*, Ceylan.

8. لونك ; skr. *lavaṅga*, girofle, sans doute du malais لاوغ *lāwan*.

« Ces îles Moluques, dit Couto (*Da Asia*, décade IV, 2e part., p. 173), d'après les indications fournies par l'aspect extérieur des habitants, ont été initialement peuplées par différentes nations. C'est également ce qu'on peut déduire de la variété des langues qu'on parle dans toutes ces îles ; car chacune a sa langue spéciale. Les langues de l'île de Maquiem [= Makiyan] et de l'île de Ternate diffèrent peu l'une de l'autre, pas plus que le portugais du galicien. Mais la langue la plus usuelle et dont ils se servent tous, est le malais. Comme c'est une langue qui est très douce, de prononciation plus facile [que les autres], ils l'aiment tous. Ceux qui ont le plus anciennement découvert et peuplé ces îles seraient les Chinois, parce qu'on les tient également pour les premiers inventeurs des navires et de l'art de la navigation, parmi tous les Orientaux. Certains prétendent que les Javanais ont été les premiers navigateurs et que les

habitants des Moluques sont d'origine javanaise; mais il est beaucoup plus certain qu'ils sont d'origine chinoise. Les Chinois voyageant depuis de nombreuses centaines d'années dans cette mer avec leurs jonques, abordèrent dans ces îles. Voyant la douceur [du climat?], les parfums et les fruits de la terre [qu'elles produisaient], faisant des chargements de clous de girofle qui jusqu'alors étaient inconnus dans le monde, beaucoup d'entre eux s'établirent dans ces îles, et ce sont eux qui en ont peuplé certaines parties. Le souvenir de ce peuplement dure encore aujourd'hui (1597), comme on peut le constater [par des noms tels que] *Batochina de Moro* et *Bathocina* (sic) *de Muar*, qui signifient *Terre des Chinois de Moro* et *Terre des Chinois de Muar*. [On trouve des toponymes identiques] dans beaucoup d'autres parties de ces îles. Lorsque ces îles leur furent connues, ils se mirent à la recherche du girofle qui, par son parfum, son goût et ses nombreuses qualités, fut très estimé de tous ceux qui le virent. C'est pour cela qu'ils continuèrent ce commerce [du girofle] en le transportant dans leurs jonques jusqu'au golfe Persique et à la mer Rouge, en même temps que des objets en porcelaine et d'autres richesses de la Chine, qui des mains des Persans et des Arabes passaient à celles des Grecs et des Romains. [Grecs et Romains] l'apprécièrent et le convoitèrent au point que certains empereurs romains songèrent à conquérir l'Orient. Comme la plupart des drogues parvenaient en Europe par l'intermédiaire des Persans et des Arabes comme ceux-ci les reçurent des Chinois qui les apportaient; n'en connaissant ni l'origine ni le lieu de production, croyant que [les Chinois] les apportaient de leur pays de la Chine, ils [les Persans et les Arabes] dénommèrent dans leur langue beaucoup [de ces choses apportées par les Chinois], telles que la cannelle [lire : cinnamome] que Avicenne et Razès appellent de deux noms : *Darcine* [*dār čīnī*] qui signifie *bois de Chine*, bien qu'elle soit [originaire] de Ceylan, et *Cinnamomo* qui signifie *bois odoriférant de la Chine* [*Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār *sub Dār čīnī*]. Le girofle est connu depuis si longtemps que Pline qui était contemporain de l'empereur Domitien, en fait mention. Dans son Livre XII, chapitre VII, il dit qu'il y avait dans l'Inde un grain semblable à celui du poivre, si ce n'est qu'il était plus long, qui s'appelait *Cariofilum*, appelé par d'autres *Gariofilum*. Les Persans l'appellent *Calafur*. Avec la permission des médecins, il nous paraît que le *Cariofilum* des Latins est une corruption du *Calafur* des Maures, parce que [les deux mots] ont quelque ressemblance. Comme cette drogue est venue en Europe par l'intermédiaire des Maures avec ce nom de *Calafur*, il semble qu'on ne l'a pas changé. Les Castillans appellent [le girofle] *Gilope*, parce que celui qu'on apporta provenait de l'île de Gilolo. Les gens des Moluques l'appellent *chauque* [lire *changue*, cf. mal. *čeṅkeh*]; les médecins brahmanes, *lavanga*, bien qu'ils se servent également du nom des Maures; mais chacun lui donne le sien et nous en faisons autant. Les premiers Portugais qui vinrent dans ces îles, prenant [un clou de girofle] dans la main et voyant sa ressemblance avec un clou en fer, lui donnèrent le nom de *clou*; [le fruit du giroflier] est maintenant connu sous ce nom dans le monde entier. »

« *Ting-hiang*, dit Tchao Jou-koua (*Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 209; cf. également p. 77 et 84), come from the countries of the *Ta-che* (Arabes) and from *Chŏ-p'o* (Java). They are called *ting-hiang* or *nail-incense* because they resemble in shape the Chinese character *ting* (丁 a nail) ». Les traducteurs

d'un pays du nom de Laṅga[1]. D'après les dires concordants de tous les matelots, les navires qui sont envoyés dans ce pays, débarquent dans des chaloupes leur chargement qui se compose d'anciens dīnārs du Maghrib et de marchandises telles que les pagnes, le sel et les autres articles de commerce habituels. Ces marchandises sont déposées au bord de la mer, sur des tapis de cuir marqués au nom du propriétaire. Les marchands rentrent ensuite à bord des navires. Le lendemain, ils trouvent du girofle sur les tapis de cuir en guise de payement. Il y en a plus ou moins selon que la récolte indigène est abondante ou déficitaire. On dit que ce commerce est fait avec les djinns, d'après les uns; ou avec des sauvages, d'après les autres.

. . . .

P. ١٦٠... Tout cela me donne à croire que le Laṅka dont parlent les Hindous, est le même pays que [le Laṅga où se fait le commerce du girofle] quoique les descriptions [qu'ils donnent de ces deux pays] ne concordent pas. Il n'existe, du reste, aucune communication [suivie] avec [le pays du girofle]. On dit, en effet, que si, par hasard, un marchand est abandonné dans cette île [de Laṅga], on n'en trouve jamais plus trace : ma conjecture [conclut Bīrūnī,] s'appuye sur ce fait que, d'après le livre de Rāma et le Rāmāyana, derrière le pays bien connu du Sind, se trouvent des cannibales. D'autre part, les marins savent parfaitement que [le cannibalisme] est la cause de la sauvagerie des habitants de l'île de Laṅgabālūs[2].

ajoutent en note : « In the first part of this work, Tchao Jou-koua has stated (p. 77 et 84) that cloves were a product of Eastern Java and of its dependancies, the same region wich produced sandal-wood, in other words the Moluccas. He refers also to the trade in cloves in Ceylon and in Malabar, whither they were brought by foreign traders. Our author was, therefore, better informed on this subject than Marco Polo who, though stating in one passage (t. II, p. 254, éd. Yule-Cordier), that they were a product of Java, adds in another (t. II, p. 289), that they grew also on the island of Necuveran = Nicobar islands. Ibn Baṭūṭa (t. IV, p. 243), confounded the cinnamom and the nutmeg-tree with cloves. De Candolle, *Origine des plantes cultivées*, p. 128, thinks that cloves, a product of the *Caryophyllus aromaticus* Linn., are indigenous to the Molucca islands ». Le pays d'où serait importé le girofle, au dire de Bīrūnī, est le pays de *Laṅga* = Laṅga-bālūs = îles Nicobar. Il est curieux de constater que le géographe arabe et Marco Polo donnent tous deux ce même renseignement inexact.

1. لَنْكَ = Laṅga-bālūs = Nicobar.
2. Cf. t. I, p. 308-309 et 310 de *la* trad. anglaise.

P. ٢٥٤... L'épithète de *d'or* appliquée à la forteresse peut être de pure convention. Il est, cependant, possible qu'il faille l'entendre au sens propre du mot, car les îles du Djāwaga sont appelées *la terre de l'or*, parce qu'on retire beaucoup d'or en lavant un peu de terre [de ces îles][1].

THE CHRONOLOGY OF ANCIENT NATIONS, an english version of the Arabic text of the *Āthār-ul-bāḳiya* of ALBĪRŪNĪ or *Vestiges of the past*, collected and reduced to writing by the author in A. H. 390-1, A. D. 1000, translated and edited with notes and index, by Dr C. EDWARD SACHAU. Londres, 1879, in-4°.

P. 195, *in fine*... Dans ce livre [le *Malāḥim*], il est aussi question du *Dadjdjāl*, le séducteur, qui viendra du district de Iṣfahān; mais les astrologues affirment qu'il viendra (p. 196) de l'île de Barṭā'il, quatre cent soixante-six ans après Yazdagird bin Śahryār. Dans l'Évangile, vous trouverez mentionnés les signes qui annonceront sa venue. En grec, dans les livres chrétiens, on l'appelle Ἀντίχριστος, comme nous l'apprend Mār Theodorus, évêque de Mopsueste, dans son commentaire de l'Évangile.

P. 345 *in fine*..... On dit que si l'œil d'un homme tombe sur cette étoile (Suhayl, 44e étoile de *Argo Navis*), l'homme meurt; comme on rapporte également que dans l'île de Rāmīn, qui appartient à Ceylan, il y a un animal dont la vue tue un homme dans les quarante jours qui suivent.

1. Cf. t. II, p. 106 de la trad. anglaise.

IBN RIḌWĀN mort en 1061 ou 1068.

« Abū'l-Ḥasan 'Alī ibn Riḍwān, dit M. Huart, était un égyptien né à Gizeh, au pied des grandes pyramides; le khalife Al-Ḥākim le prit comme médecin particulier, ce qui fut le point de départ de sa fortune. Malheureusement les richesses qu'il avait amassées furent gaspillées plus tard par un fils adoptif qui trahit sa confiance. Il mourut en 1061 ou 1068. Sous le titre de *Kifāyat aṭ-ṭabīb*, Ce qui suffit au médecin, il a donné un traité de nosologie et de diagnostic, où l'inspection des urines joue un rôle dominant. Le *Oṣūl fī'ṭ-ṭibb*, Principes de la médecine, n'a été conservé qu'en traduction hébraïque. Son commentaire sur l'*Ars parva* de Galien a été traduit en latin et imprimé à Venise en 1496; de même son commentaire sur le *Quadripartitum* de Ptolémée (Venise, 1484)[1]. »

Pour les extraits de Ibn Riḍwān, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār où il est appelé Ibd Roḍwān. Cf. la notice que lui consacre Lucien Leclerc dans l'*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 525-530.

1. *Littérature arabe*, p. 308.

IBN WĀFID (998-1074).

« Ibn Wāfid dont nous avons fait Eben Guefith, appartenait à l'une des meilleures familles de l'Espagne. Il était de Tolède et naquit en l'année 389 de l'hégire, 998 de l'ère chrétienne. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de Galien et d'Aristote, mais surtout à l'étude des médicaments simples, où il surpassa tous ses contemporains. Il composa sur cette matière un livre où il fit entrer tout ce qu'avaient dit Galien et Dioscorides, et qui passait pour un ouvrage complet et bien ordonné. L'émir Dhulnūn lui conféra la dignité de vizir. D'après Ibn al-Khaṭīb, cité par Casiri (II, 131), il mourut en 467 = 1074 (Lucien Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, Paris, 1876, in-8°, t. I, p. 545). »

Pour les extraits de Ibn Wāfid, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār.

KHARAḲĪ vers 1132.

« Al-Kharaḳī, *muntaha'l-idrāk fī taḳāsīm al-aflāk* « summum quod attingi potest in divisionibus sphaerarum celestium ». Duobus utor codicibus, dit M. Nallino : Parisiensi nr. 2499, et Bibliothecae Laurentianae (Florentiae), cod. orient.-palat. nr. 110 (in *Catalogo* Assemani nr. 290 fert, ac falso dicitur esse *Nihayat al-idrāk* a Ḳuṭb ad-dīn aš-Šīrāzī conscripta). In cod. Laurentiano ultimum folium desideratur, quod erat finis XI *bāb* tertii tractatus. — De reliquis auctoris nominibus maxima discrepantia. Nonnulli codices enim habent : Abū Muḥammad 'Abd al-Djabbār ibn 'Abd al-Djabbār ibn Muḥammad ath-Thābitī al-Kharaḳī; confirmantur vetere auctoritatę Al-Būnī (m. 622 heg.), *Šams ad-dīn al-ma'arif al-kubra*, [Kahirae] 1291 heg., t. I, p. 27, dicentis stellas Ursae Minoris « memorari inter fixas, ab Abū Muḥammad 'Abd al-Djabbār notus [nomine Al-Kharaḳī] in libro *at-tabṣira*..... Liber circa 1132 Chr. confectus, nam in I tractatu longitudines et latitudines 83 stellarum fixarum atque loca apogeorum phanetarum pro anno 1444 Dzū 'l-Ḳarnayn (inc. 1 Octobris 1132) exhibentur[1]. »

*

Chapitre II. Les mers et leur situation dans les terres habitées[2].

Al-Djayhānī et d'autres savants dans la connaissance des mers et de leur développement, disent qu'il y a cinq mers connues. La première est la mer de l'Inde qu'on appelle également mer de Chine.....

La mer de l'Inde s'étend en longueur, de l'Ouest à l'Est, depuis l'extrémité de l'Abyssinie jusqu'à l'extrémité de l'Inde et de la Chine, sur une longueur d'environ 8.000 milles. Sa largeur est de 2.700 milles et elle dépasse la ligne équinoxiale de 1.700 milles.....

Il y a dans cette mer de l'Inde, 1.370 îles habitées ou inhabitées,

1. *Al-Battānī sive Albatenii opus astronomicum ad fidem codicis Escurialensis arabice editum, latine versum, adnotationibus instructum* a Carlo Alphonso Nallino, pars prima, Milan, 1903, in-4°, p. LXVI-LXVII.

2. *Ibid.*, p. 169-170 et 173-174.

parmi lesquelles est la grande île située à l'extrémité de la mer, en face de l'Inde et voisine, à l'orient, de la Chine, et qui s'appelle Tabrūbānā[1] ou Sirandīb[2]. Elle a 3.000 milles de tour. Il s'y trouve de hautes montagnes et de nombreux fleuves; elle produit des corindons[3] rouges et couleur du ciel. Autour de cette île, il y en a dix-neuf qui sont habitées qui contiennent des villes et des bourgs en grand nombre. Parmi les îles de cette mer, sont l'île de Djāwaga[4], les îles Dībadjāt[5], le Khmèr[6], l'île de Kalah[7] d'où l'on exporte l'étain[8], l'île de Sribuza[9] d'où l'on exporte le camphre.

1. طبروباني, la Taprobane des anciens, Ceylan.

2. Le texte a سَرَنْدِيب pour سِرَنْدِيب.

3. Le texte a الياقوت الاحمر ولون السماء que M. Nallino a rendu par *rubinos et sapphiros*. C'est le sens du texte; mais la traduction littérale : corindons rouges et couleur du ciel, s'impose pour montrer que, contrairement à l'opinion générale, *yāķūt* ne signifie pas *rubis* mais *corindon*. *Vide supra*, p. 31, note 11.

4. Le texte a la leçon fautive الزابج *az-Zābig*.

5. Le texte a la leçon fautive الدِيبَحَات *ad-dībaḥāt* pour الديبجات.

6. Les mss. ont l'un قمر pour قمر *K. M. R* et l'autre قمير pour قمير *Kmayr*. M. Nallino a restitué قُمَير *Kumayr*, mais la vocalisation du ق initial n'est pas à maintenir. *Vide supra apud* Bīrūnī p. 163 et note 5.

7. كَلَه.

8. Litt. le plomb *ķala'ī*.

9. Les mss. ont سريرة *S.RīRa* qui est à corriger en سِربُزة *Sribuza* au lieu de سَربُزة *Sarbuza*.

EDRĪSĪ (1154).

« Abū 'Abdallah aš-šarīf al-Edrīsī, dit M. A. Huart, né à Ceuta en 1099 d'une famille alide, étudia à Cordoue, fit de longs voyages et vint à la cour du roi normand de Sicile, Roger II, pour lequel il écrivit en 1154 son grand ouvrage géographique, qui a été traduit en français, d'une façon d'ailleurs insuffisante, par Amédée Jaubert[1]. » L'ouvrage d'Edrīsī est intitulé : *Kitāb nuzhat al-muštāḳ fī ikhtirāḳ al-afāḳ*, Livre de la récréation de l'homme désireux de connaître les pays.

P. XVIII. Lorsque l'étendue des possessions [de l'illustre Roger, roi de Sicile, d'Italie, de Lombardie et de Calabre,] se fut agrandie, dit Edrīsī dans la préface, que le respect qu'on portait à ses sujets se fut partout accru, et qu'il eut soumis à sa puissance des domaines conquis sur des princes chrétiens, ce prince, par suite de l'intérêt qu'il portait aux études nobles et curieuses, s'occupa de la statistique de ses vastes États. Il voulut non seulement connaître d'une manière positive les limites dans lesquelles ils étaient circonscrits, les routes de terre et de mer qui les traversaient, les climats dans lesquels ils se trouvaient situés; les mers qui baignaient leurs rivages, les canaux et les fleuves qui les arrosaient; mais encore ajouter à cette connaissance celles des pays autres que ceux qui dépendaient de son autorité, dans tout l'espace qu'on s'est accordé à diviser en sept climats, en s'appuyant sur l'autorité des écrivains qui avaient traité de la géographie et qui avaient cherché à déterminer l'étendue, les subdivisions et les (p. XIX) dépendances de chaque climat; à cet effet il fit consulter les ouvrages suivants :

Kitāb al-'adjāib li'l-Mas'ūdī, Livre des merveilles de Mas'ūdī;

1. *Littérature arabe*, p. 300. Sur l'ouvrage d'Edrisī et sa traduction par Jaubert, cf. l'introduction de la *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrīsī*, texte et trad. par R. Dozy et M. J. de Goeje, Leyde, 1866, in-8.

Kitāb Abī Naṣr Sa'īd al-Djayhānī; Livre de Abū Naṣr Sa'īd al-Djayhānī[1];

Le Livre de Abū'l-Ḳasim 'Abdallah bin Khordādzbeh[2];

Le Livre de Aḥmad bin al-'Adzrī;

Le Livre de Abū'l-Ḳasim Muḥammad al-Ḥawḳalī de Bagdād;

Le Livre de Djānākh bin Khāḳān al-Kaymākī;

Le Livre de Mūsā bin Ḳāsim al-Ḳardī;

Le Livre de Aḥmad bin Ya'kūb connu sous le nom de al-Ya'ḳūbī[3];

Le livre de Isḥāḳ bin al-Ḥasan l'astronome;

Le Livre de Ḳodāma de Baṣra;

Le livre de Ptolémée de la famille des Claude;

Le livre de Eresios d'Antioche.

PREMIER CLIMAT

SEPTIÈME SECTION

P. 58..... Les Zandjs de la côte orientale d'Afrique] n'ont point de navires dans lesquels ils puissent voyager; mais il aborde chez eux des bâtiments du pays de 'Omān et autres, destinés pour les îles de Djāwaga[4] qui dépendent des Indes; ces étrangers vendent [au Zanguebar] leurs marchandises, et achètent les produits du pays. Les habitants des îles de Djāwaga[5] vont au Zanguebar dans de grands et de petits navires, et ils s'en servent pour le commerce de leurs marchandises, attendu qu'ils comprennent le langage les uns des autres[6].

1. Ces deux ouvrages ne nous sont pas parvenus. Pour le premier, cf. l'article de M. Carra de Vaux in *Journ. Asiat.*, 9e série, t. VII, p. 133-144.

2. *Vide supra*, p. 21-33.

3. Jaubert a imprimé باليقفولى au lieu de باليعقوبى.

4. زالج *Zālag* que donne Jaubert, est pour زانج *Zānag*, erreur de graphie pour زابج *Zābag* < *Djāwaga*.

5. Au lieu de رالج *Rālag*, lire زابج *Zābag*. Voir la note précédente.

6. C'est exactement ce que dit le ms. d'Edrisī, n° 2221 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris, f° 29, recto, l. 15 : فيجلبون منها امتعتها لانهم يفهم بعضهم كلام بعض.

P. 59. En face des rivages du Zandj sont les îles de Djāwaga[1]; elles sont nombreuses et vastes; leurs habitants sont très basanés, et tout ce qu'on y cultive de fruits, de sorgho, de cannes à sucre et d'arbres à camphre, y est de couleur noire. Au nombre de ces îles est celle de Śribuza[2], dont la circonférence est, à ce qu'on dit, de 1.200 milles, et où l'on trouve des pêcheries de perles et diverses sortes d'aromates et de parfums, ce qui y attire les marchands.

Parmi les îles de Djāwaga[3] comprises dans la présente section, on compte celle de Andjaba[4] dont la ville principale se nomme, dans la langue du Zanguebar, Uṅgūdya[5], et dont les habitants, quoique mélangés, sont actuellement pour la plupart musulmans. La distance qui la sépare de Bānas sur la côte du Zandj, est de 100 milles[6]; cette île a 400 milles de tour; on s'y nourrit principalement de bananes. Il y en a cinq espèces, savoir : les bananes

1. *Vide supra*, note 4. C'est-à-dire que les îles indonésiennes du groupe Java-Sumatra sont situées en face de la côte orientale d'Afrique, d'après la conception ptoléméenne de l'Océan Indien.

2. Le texte a شربوة *Śarbuwa*; la carte afférente à cette section, شريرة *Śarīra*, qui sont à corriger en شربزة *Śribuza*. Edrisi est le seul géographe qui ait conservé la prononciation exacte de ce toponyme avec la chuintante = *Çriboja* > chinois *Che-li-fo-che*. Les autres textes n'ont que la sifflante.

3. *Vide supra*, note 4 de la page précédente.

4. الانجبة. Le texte d'Edrīsī imprimé à Rome en 1592, a الاقجية *al-Akdjiya* (c'est la leçon de la *Geographia nubiensis*, Paris, 1619, in-4°, p. 28 : *Acgia*, reproduite par d'Herbelot dans sa *Bibliothèque orientale*, Paris, 1697, in-f°, et par Hartmann, *Edrisii Africa*, Göttingen, 1798, in-8°, p. 117); le ms. 2221 de la Bibl. Nationale de Paris, الانجية. Les deux dernières leçons me paraissent se compléter l'une l'autre : il faut lire : الأنقجية *al-Unkudjiya* = *al-Ungudjya* < *Uṅgudya*, le nom bantou de l'île de Zanzibar. Il faut donc rectifier ainsi la traduction de Jaubert : « Parmi les îles du Djawaga [qui, d'après la géographie arabe, sont situées dans le voisinage de la côte orientale d'Afrique] comprises dans la présente section, on compte aussi celle de Uṅgudya = Zanzibar dont la ville principale se nomme, dans la langue du Zanguebar, [également] Uṅgūdya [écrit fautivement انفوجة *Anfūdja* pour أنقوجة *Unkūdja*] ». Edrīsī n'a pas pu indiquer que l'île et sa ville principale portaient le même nom, puisqu'il leur donne un nom différent sur la foi de manuscrits dont il utilisait les indications sans pouvoir rectifier les leçons inexactes. La restitution أُنْقُوجية litt. *Unkūdjya* reproduit beaucoup mieux encore que أُنْقُوجة *Unkūdja*, le nom indigène de l'île de Zanzibar.

5. Voir la note précédente.

6. Le texte a *une madjrā*, c'est-à-dire une journée de navigation.

dites *ḳundi*, *fīlī* dont le poids s'élève quelquefois à douze onces; *'omānī*, *muriyānī*, *sukarī*[1]. C'est une nourriture saine, douce et agréable. Cette île est traversée par une montagne nommée Wabra[2] où se réfugient les vagabonds chassés de la ville, formant une brave et nombreuse population, qui infeste souvent les environs de la cité, (p. 60) et qui se maintient sur le sommet de cette montagne dans un état de défense contre le souverain de l'île. Ils sont courageux et redoutables par leurs armes et par leur nombre. Cette île est très peuplée; il y a beaucoup de villages et de bestiaux. On y cultive le riz. Il s'y fait un grand commerce et l'on y porte annuellement diverses productions et marchandises destinées au négoce et à la consommation.

On dit que lorsque l'état des affaires de la Chine fut troublé par les rebellions et que la tyrannie et la confusion devinrent excessives dans l'Inde, les habitants de la Chine transportèrent leur commerce au Djāwaga[3] et dans les autres îles qui en dépendent, entrèrent en relations et se familiarisèrent avec ses habitants, à cause de leur équité, de la bonté de leur conduite, de l'aménité de leur mœurs et de leur facilité dans les affaires. C'est pour cela que cette île [de Djāwaga] est si peuplée, et qu'elle est si fréquentée par les étrangers.

Auprès de cette île [de Djāwaga] il en existe une autre peu considérable, dominée par une haute montagne dont le sommet et

1. *'Omānī* signifie de l'*'Omān*. L'autre espèce, مرياني *muriyānī*, d'après Jaubert; موريانى *mūriyānī*, d'après le texte de Rome, m'est inconnue. La banane القند, à lire القُنْد *al-ḳondi* = swahili *ki-konde*, espèce de banane; السكرى est à lire السُّكَرى *as-sukarī* = swahili *ki-sukari*, espèce de banane. Enfin la banane *al-fīlī*, litt. éléphantesque, pesant quelquefois douze onces, est sans doute la banane de Zanzibar appelée en swahili *mkono wa tembo*, trompe d'éléphant (Cf. Sacleux, *Dictionnaire français-swahili*, Paris, 1891, *sub verbo* banane).

2. La montagne — il faut lire *colline*, car il n'y a pas de véritable montagne dans l'île de Zanzibar — la montagne وبرة *Wabra* de Jaubert; ديرة *Dīra* ou ريرة *Rira*, d'après le ms. 2221, ne se trouve, à ma connaissance, ni à Zanzibar, ni dans l'une des Comores.

3. Le texte a la leçon fautive habituelle زانج *Zānag* pour زابج *Zābag*. D'après ce passage et un passage identique de Ibn Sa'īd (*vide infra*), où la fausse leçon *Zānag*, pron. mod. *Zānadj*, a été considérée comme correcte et lue *Zāndj* où *Zāng*, certains auteurs ont conclu à une migration chinoise dans l'Océan Indien occidental. Cet unique argument suffit à montrer l'inexactitude de la thèse : زانج est un barbarisme; la leçon est donc forcément fautive et il ne s'agit pas, par conséquent, du pays des Zandjs.

les flancs sont inaccessibles, parce qu'elle brûle tout ce qui s'en approche. Durant le jour, il s'en élève une épaisse fumée, et durant la nuit, un feu ardent. De sa base coulent des sources, les unes d'eau froide et douce, les autres chaudes et salées.

Auprès de l'île de Djāwaga susmentionnée, on en trouve une autre nommée Karimada[1], dont les habitants sont de couleur noire. On les appelle Narhīn[2]. Ils portent le manteau nommé *azar* et le pagne. C'est une peuplade audacieuse, brave, et marchant toujours armée. Quelquefois ils s'embarquent sur des navires et attaquent les bâtiments de commerce dont ils pillent les marchandises. Ils ne laissent (p. 61) entrer chez eux que leurs compatriotes, et ne redoutent aucun ennemi.

Entre cette île et le rivage maritime on compte un jour et demi de navigation; entre elle et l'île du Djāwaga[3] nommée Aṅgazidya[4] on compte une journée. A une distance d'environ trois milles[5] de cette île, et à deux petites journées du continent qui touche à l'Abyssinie, est l'île des Singes, qui est très grande, très boisée et remplie de précipices d'un difficile accès. On y trouve diverses sortes de fruits. Les singes s'y sont multipliés à tel point qu'ils en sont totalement maîtres..... De cette île [des Singes] à celle de Socotora, on compte par mer deux journées.

P. 63. La mer décrite dans la présente section et dans la précédente, c'est-à-dire la mer de 'Omān, se nomme en langue indienne *Harkand*[6].

1. Les manuscrits ont كرمدة qui est à lire كَرِمَدَة *Karimada*, variantes fautives كرنوة *Karnuwa*, كرموة *Karmuwa*, كرمبة *Karmaba*. C'est la première leçon que donne Jaubert, qui est la bonne. Il s'agit du petit archipel de Karimata à l'ouest de Bornéo.

2. نرهين, var. بومين *Būmīn*. Je ne sais quelle est la bonne leçon.

3. *Vide supra*, note 3 de la page précédente.

4. Le texte a الانفرنجة *al-Anfrandja* pour الانقزيجة *al-Anḳazīdja* = *Aṅgazīdya*, nom indigène de la Grande-Comore. Le texte qualifie cette île de *île du Djāwaga* جزيرة الزانج = الزابج, c'est-à-dire : île du groupe de Java-Sumatra et cette indication n'a rien d'étrange en géographie arabe, car les îles de la côte d'Afrique et celles de l'Indonésie sont réunies en un seul et unique archipel (*vide supra*, p. 174 et n. 4). Il est possible cependant qu'il faille lire ici جزيرة الزنج, *île du Zandj* au lieu de *île du Djāwaga*; mais, je le répète, au point de vue géographique arabe, la confusion est naturelle et nécessaire.

5. Le texte de Rome et le ms. 2221 ont *trois madjrā* = trois journées de navigation, au lieu de trois milles.

6. Le renseignement est inexact : *Harkand* désigne le golfe de Bengale.

HUITIÈME SECTION

P. 65. Les habitants des îles du Djāwaga[1] et des autres îles environnantes viennent chercher ici [à Sofāla] du fer pour le transporter sur le continent et dans les îles de l'Inde, où ils le vendent à bon prix, car c'est un objet de grand commerce et de grande consommation dans l'Inde; et, bien qu'il en existe dans les îles et dans les mines de ce pays [de l'Inde], cependant il n'égale pas le fer du Sofāla, tant sous le rapport de l'abondance que sous celui de la bonté et de la malléabilité.

P. 67. A cette section appartiennent les îles indiquées en leur lieu, et entre autres celles dites Dībadjāt[2], qui sont très voisines les unes des autres, et innombrables. La majeure partie de ces îles est déserte. Cependant la plus grande d'entre elles, qui se nomme Abūna[3], est florissante et peuplée d'un grand nombre d'habitants qui la cultivent et qui cultivent aussi les plus considérables d'entre les îles environnantes. Elles sont situées dans le voisinage de l'île de Ḳomor[4]. Tous les habitants de ces îles sont soumis à la domination d'un chef qui les rassemble, les protège et les défend autant qu'il est en son pouvoir. C'est sa femme qui rend la justice et qui parle au public sans être voilée, d'après une coutume constante dont on ne s'écarte jamais. Le nom de cette reine est Damhara[5]. Elle porte des ornements tissus d'or, et sur sa tête une couronne de même métal, enrichie de perles et de pierres précieuses. Elle chausse des brodequins d'or, et personne autre qu'elle ne peut porter aucune chaussure, sous peine d'avoir les pieds coupés. Cette reine, dans les occasions et les fêtes solennelles, paraît en public, ainsi que les filles de sa suite, avec un grand appareil d'éléphants, de trompettes et de drapeaux (p. 68).

1. *Vide supra*, p. 175 et note 3.

2. Le texte a الريبحات *ar-Ribahat*, au lieu de الديبجات = Laquedives et Maldives.

3. ابونه, var. انبريه *Anbariya*. C'est vraisemblablement l'île que Ptolémée appelle 'Αϐράνα, en arabe ابرنة, qui est tres voisin de ابونه; mais je ne sais quelle est la bonne leçon.

4. Le texte a قمر litt. *Ḳ. M. R.*, que Jaubert a lu *Ḳomor*. C'est de Madagascar qu'il s'agit ici.

5. دمهرة.

Son époux ainsi que les vizirs la suivent à une certaine distance. Cette reine possède des richesses qu'elle renferme dans des caveaux, pour les distribuer ensuite aux pauvres de ses États. On ne fait aucune de ces aumônes sans que ce soit en sa présence et sous ses yeux. Les habitants du pays sont dans l'usage de suspendre des étoffes de soie sur son chemin et sur les lieux de son passage, car elle a beaucoup de magnificence, ainsi que nous l'avons expliqué. Le roi et la reine de ces îles habitent l'île de Anbariya[1]. La principale production de ces îles est l'écaille de tortue nommée *zabl*, qui peut se partager en sept morceaux, dont quatre pèsent une mine, c'est-à-dire 260 drachmes. Les plus lourds pèsent une demi-mine chacun. C'est avec cette écaille qu'on fait divers ornements pour la parure des femmes, et des peignes, attendu qu'elle est épaisse, transparente et bien variée dans ses couleurs.

Les femmes de cette île vont la tête découverte, portent les cheveux tressés, et chacune d'elles emploie dix peignes dans sa coiffure, plus ou moins; c'est leur principal ornement, de même que chez les femmes des îles du Nuage[2], dont les habitants sont sans croyance religieuse, comme nous le dirons ci-après.

Les îles connues sous le nom de Dībadjāt sont peuplées. On y cultive le cocotier et la canne à sucre. Le commerce s'y fait au moyen de coquillages. Elles sont distantes les unes des autres d'environ six milles. Leur roi conserve les coquillages (les cauris) dans son trésor, et c'est lui qui en possède le plus. Les habitants sont industrieux, adroits et intelligents.

Ils fabriquent des tuniques très amples, ouvertes par en haut et garnies de (p. 69) poches. Ils construisent des navires avec des pièces de bois très minces; leurs maisons et leurs édifices les plus remarquables sont en pierres très dures, mais ils emploient aussi, à la construction de leurs demeures, des bois venus par eau et quelquefois même des bois odoriférants....

La dernière de ces îles [Dībadjāt] touche à celle de Sirandīb, par un de ses côtés les plus élevés, dans la mer nommée Harkand. L'île nommée Ḳomor est éloignée des îles Dībadjāt de sept journées de navigation. Cette dernière île est longue. Son roi demeure dans la ville de Malāy[3]. Les habitants disent qu'elle s'étend en

1. *Vide supra* note 3 de la page précédente.
2. السحاب, ou *des Nuages*.
3. ملاى.

longueur sur un espace de quatre mois[1] [de marche] vers l'Est. Elle commence auprès des îles Dībadjāt et se termine en face des îles de la Chine du côté du Nord[2]. Le roi de ce pays n'est entouré ni servi, soit pour boire, soit pour manger, que par des jeunes gens prostitués, vêtus d'étoffes précieuses tissues en soie de la Chine et de la Perse, et portant au bras droit des bracelets d'or. Ces bracelets, en langue de l'Inde, s'appellent *tanfuḳ*[3]; les prostitués, *tanbāba*[4]. Dans ce pays, on épouse des hommes au lieu de femmes. Ceux-ci, durant le jour, servent le roi, et la nuit ils retournent (p. 70) auprès de leurs maris[5]. On cultive dans cette île des grains, le cocotier, la canne à sucre, le bétel. Cette dernière plante est celle qui croît le plus abondamment dans l'île.

Le bétel est une plante dont la tige est semblable à celle de la vigne; elle est grimpante et s'attache aux arbres voisins. La feuille ressemble à celle du *dand*; mais elle est plus mince; le goût en est âcre (litt. brûlant) comme celui du clou de girofle.

Celui qui veut en mâcher prend de la chaux vive pétrie avec de l'eau, et la mêle à chaque feuille dans la proportion de un quart de dirham. On ne peut en faire usage que de cette manière; celui qui en mâche lui trouve le goût de sucre, et son haleine rend un parfum agréable. Cet usage est connu dans les contrées de l'Inde et dans les régions voisines.

On fabrique dans cette île [de Ḳomor] des étoffes avec une herbe dont la végétation ressemble à celle du papyrus. Celle-ci est le *ḳarṭās*[6], qu'on appelle ainsi parce que les habitants de l'Égypte s'en servent pour faire du papier. Les ouvriers prennent la meilleure partie [de cette herbe], et l'emploient à la fabrication d'étoffes comparables en beauté aux étoffes de soie coloriées. Ces étoffes sont transportées dans toutes les autres parties de

1. Un ms. a fautivement *quatre jours*.

2. Un ms. a « du côté du sud ». Les deux expressions sont également explicables; on peut comprendre soit que « la partie septentrionale de l'île de Ḳomor se termine en face de la Chine », soit que « l'île de Ḳomor se termine en face du sud de la Chine ».

3. التنفق, var. لكنكور *Lakankūr*.

4. التنبابه.

5. Jaubert a traduit « auprès de leurs femmes », oubliant qu'il vient d'écrire que « dans ce pays, on épouse des hommes au lieu de femmes ».

6. قرطاس, papier. « Quand on parle de papier, dit Ibn al-Bayṭār (*Traité des simples*, t. III, nº 1778), on entend par là celui qui se fabriquait anciennement en Egypte avec le papyrus, *bardī*, dont nous avons parlé à la lettre *bā* (t. I, nº 257) ».

l'Inde, quelquefois même dans le Yémen, où elles servent à faire des habillements. Des voyageurs rapportent en avoir vu des quantités considérables dans ce dernier pays. On fabrique aussi dans cette île des nattes blanches ornées de peintures (ou de dessins) admirables. Les personnages considérables les font étendre dans leurs maisons en place de tapis de soie et autres. Il croît dans cette île un arbre qu'on appelle *bal*[1], qui est une variété du palmier *dūm*, et sous lequel dix personnes peuvent se mettre à (p. 71) l'ombre. Il sort aussi de cette île des navires nommés *mašī'āt*[2], semblables aux *ghazwaniyya*[3], solidement construits, longs de soixante coudées, faits d'une seule pièce [de bois], et pouvant contenir cent cinquante hommes. Un voyageur moderne raconte qu'il a vu, dans cette contrée, une table fabriquée d'une seule pièce [de bois] et autour de laquelle deux cents personnes pouvaient manger. Il existe dans cette île des bois tels qu'on n'en voit point de semblables ailleurs. Les habitants sont blancs, peu barbus, ils ressemblent aux Turks, et l'on rapporte qu'ils sont d'origine turque.

P. 73... On apporte [au roi de Sirandīb] des vins de l''Irāḳ et du Fārs, qu'il achète de son argent et qu'il fait vendre dans ses États; car il boit du vin et défend le libertinage, tandis que les rois de l'Inde permettent le libertinage et prohibent l'usage des liqueurs enivrantes, à l'exception toutefois du roi de Khmèr[4], qui défend l'un et l'autre.

P. 74. Auprès de l'île de Sirandīb, on trouve celle de Rāmī[5] [= Rāmnī]; Rāmī est aussi le nom d'une ville de l'Inde. Dans cette île il y a plusieurs rois. Elle est cultivée, abondante en minéraux et en parfums. Sa longueur est, à ce qu'on dit, de sept cents parasanges. On y trouve l'animal nommé *karkadān*[6]. Il est moins grand que l'éléphant, mais il l'est plus que le buffle. Son cou est courbé comme l'est celui du chameau, mais dans un sens inverse, puisque sa tête touche presque à ses pieds de devant. Il porte au

1 البل ?
2. المشيعات; var. المسفيات *al-masfiyāt*, مشقبات *mašḳabāt*.
3. غزونيه ?
4. قمار.
5. الرامى.
6. كركدان. le rhinocéros.

milieu du front une corne longue et d'une épaisseur telle, qu'on ne peut l'embrasser avec les deux mains. On dit que dans quelques-unes de ces cornes, lorsqu'elles ont été fendues, on voit des figures d'hommes, d'oiseaux et autres, parfaitement dessinées en blanc, et qu'avec ces dernières on fabrique des ceinturons d'un grand prix. Les figures qu'on y remarque occupent toute la longueur [litt. d'une extrémité à l'autre] des cornes.

P. 75. Le territoire de l'île de Rāmī est fertile, le climat tempéré et l'eau excellente. Il y a beaucoup de villes, de villages et de châteaux. Elle produit le bois du Brésil dont la plante ressemble exactement à celle du laurier-rose. Ce bois est rouge et ses racines sont employées comme remède contre la morsure des vipères et des serpents. C'est une chose constatée par l'expérience. On trouve aussi dans cette île des buffles sans queue et, dans les forêts, des hommes tout nus et dont le langage est incompréhensible. Ils fuient les autres hommes. Leur taille est de 4 empans; les parties génitales chez les deux sexes sont de petites dimensions; leurs cheveux sont roux et crépus. Ils grimpent sur les arbres avec les mains sans le secours des pieds, et on ne peut les atteindre à cause de la rapidité de leur course. Il existe aussi sur les rivages de cette île une peuplade d'hommes qui peuvent atteindre à la nage les vaisseaux, lors même que ceux-ci sont favorisés par un bon vent. Ils échangent avec les navigateurs, des perles contre de l'ambre qu'ils portent chez eux[1]. On fait dans cette île le commerce de (p. 76) l'or, car il s'y trouve beaucoup de mines de ce métal; d'excellent camphre, de diverses sortes de parfums et de perles d'une rare beauté. De là à Sirandīb, on compte trois journées. Celui qui veut aller de l'île sus-mentionnée de Balanḳ[2] à la Chine, laisse l'île de Sirandīb à sa droite. De Sirandīb à l'île de Lañgabālūs[3] [par un ڭ], le voyage est de dix journées. Cette île s'appelle aussi Lañgabālūs[4] par un ج[5]. Elle est grande, et peuplée de blancs. Les hommes et les femmes y sont nus; ces dernières, toutefois, se voilent avec des feuilles d'arbre. Les marchands s'y rendent avec

1. Cette phrase et la précédente s'appliquent aux îles de Lañgabālūs, les Nicobar, que Edrīsī transporte dans l'île de Rāmī ou Ramnī = Sumatra.

2. بلنق.

3. Le texte a لنكياليوس pour لنكبالوس.

4. Le texte a لنجاليوس pour لنجبالوس.

5. En fonction de gutturale sonore; pron. mod. *dj*.

de gros et de petits navires, et s'y procurent de l'ambre et des noix de coco moyennant du fer. La majeure partie des habitants achètent des étoffes dont ils s'habillent dans certaines circonstances. Le froid et le chaud ont peu d'intensité dans cette île, à cause du voisinage de l'équateur. La nourriture des habitants se compose de bananes, de poisson frais et de noix de coco. L'objet le plus estimé chez eux est le fer. Ils accueillent bien les étrangers.

Au midi de l'île de Rāmī, il en est une autre bien peuplée qu'on nomme Niyān[1], où se trouve une grande ville. On y mange des noix de coco; c'est un mets dont on fait [grand] usage. La population est très brave, très courageuse, et parmi ses usages il en est un qui se perpétue de père en fils, et qui consiste en ce que, lorsqu'un homme veut se marier, sa famille ne le lui permet pas, à moins qu'il n'apporte la tête d'un ennemi tué par lui, en sorte que le prétendu se met à rôder dans tous les environs, jusqu'au moment où il peut parvenir à tuer un homme et à en apporter la tête; alors il épouse la femme à laquelle il avait été fiancé. S'il apporte deux têtes, il peut épouser deux femmes; s'il en apporte trois, il épouse (p. 77) trois femmes; et dans le cas où il aurait tué cinquante hommes, il pourrait avoir cinquante épouses. [Alors] il jouit dans le pays de beaucoup de considération; on l'honore comme un brave, et c'est une obligation à tous de le respecter. Cette île est peuplée d'un grand nombre de tribus. Non loin de là et à deux journées de distance est l'île de Bālūs[2], dont les habitants sont noirs, tout nus et anthropophages, c'est-à-dire que lorsqu'il leur tombe dans les mains un étranger, ils le suspendent par les pieds, le coupent en morceaux et le mangent. Un capitaine de navire raconte que, les habitants de cette île ayant surpris un de ses compagnons, il observa qu'ils le pendirent, le coupèrent en morceaux et le dévorèrent. Ces peuples n'ont point de roi. Ils vivent principalement de poisson, de bananes, de noix de coco, de cannes à sucre; ils choisissent pour demeures et pour asiles des bois fourrés et des marais. La plante la plus commune chez eux est le rotin. Ils vont tout nus, hommes et femmes, sans se voiler en aucune manière, et ne se cachent pas

1. Le texte a البنان, var. البينمان, pour النيان = Nias.
2. Le texte a جالوس pour بالوس = Baros sur *la* côte occidentale de Sumatra.

même au moment de la copulation; ils ne trouvent aucun inconvénient à ce que cet acte ait lieu publiquement. Quelquefois un homme l'accomplit avec sa fille ou avec sa sœur, sans que personne trouve la chose blâmable ou honteuse. Ces peuples sont noirs, de figure désagréable; ils ont les cheveux noirs et crépus le cou long, ainsi que les jambes, et la figure très maigre.

De Niyān à Sirandīb, trois journées de navigation. De Sirandīb à l'île de Laṅgabālūs, dix journées. De Laṅgabālūs à l'île de Kalah[1], dont nous parlerons ci-après, six journées.

NEUVIÈME SECTION

P. 78. Cette section comprend la description de la partie de la mer des Indes connue sous le nom de mer de la Chine et d'une partie de la mer Dārlāzwī[2]. Dans cette mer sont diverses îles dont nous ferons mention ci-après.

..... Les habitants de Djabasṭa[3] [de la côte orientale d'Afrique], n'ayant ni navires ni bêtes de somme pour porter leurs fardeaux, sont obligés de les porter eux-mêmes et de se rendre service réciproquement. Ceux de Ḳomor[4] et les marchands du pays du Maharādja viennent chez eux, en sont bien accueillis et trafiquent avec eux. De la ville de Djabasṭa (p. 79) à celle de Dāghūtā[5], trois jours et trois nuits par mer; et à l'île de Ḳomor, un jour.

La ville de Dāghūṭa est la dernière du Sofāla, pays de l'or; elle est située sur un grand golfe. Ses habitants sont nus; cependant ils cachent avec leurs mains [leurs parties sexuelles], à l'approche des marchands qui viennent chez eux des autres îles voisines. Leurs femmes ont de la pudeur, et ne se montrent ni dans les marchés, ni dans les lieux de réunion, à cause de leur nudité; c'est pourquoi elles restent fixées dans leurs demeures. On trouve de l'or dans cette ville et dans son territoire, plus que partout ailleurs dans le Sofāla. Ce pays touche à celui de Wāḳwāḳ[6], où sont deux villes misérables et mal peuplées, à cause de la rareté des subsistances et du peu de ressources en tout genre. L'une se nomme

1. كله.
2. دارلازوى à rectifier en دارلاورى *Dārlāwrī*.
3. جبسطه.
4. قمر que Jaubert a lu *Ḳomor*.
5. دافوطه.
6. واقواق.

Darū[1] et l'autre Nabhana[2]. Dans son voisinage est un grand bourg nommé Daghdagha[3]. Les naturels sont noirs, de figure hideuse, de complexion difforme; leur langage est une espèce de sifflement. Ils sont absolument nus et sont peu visités par les étrangers. Ils vivent de poisson, de coquillages et de tortues. Ils sont [comme il vient d'être dit], voisins de l'île de Wāḳwāḳ dont nous reparlerons s'il plaît à Dieu. Chacun de ces pays et de ces îles est situé sur un grand golfe. On n'y trouve ni or, ni commerce, ni navires, ni bêtes de somme. Quant à l'île de Bālus[4], ses habitants sont Zandjs[5]; ils vont nus et vivent, comme nous l'avons dit, de ce qui tombe entre leurs mains. Il existe chez eux une montagne dont la terre est [mêlée] d'argent. Si on approche cette terre du feu, elle se dissout et devient argent. De là à l'île de Lańgabālūs, on compte deux journées; et cinq, de cette dernière à l'île de Kalah, qui (p. 80), est très grande et où demeure un roi qu'on nomme le Djāba [al-Hindī] ou prince indien. Il y a dans cette île une mine abondante d'étain. Le métal est très pur et très brillant; mais les marchands le mêlent frauduleusement après son extraction de la mine, et le transportent ensuite partout ailleurs. Le vêtement des habitants est la tunique; elle est de même forme pour les hommes et pour les femmes. L'île produit le rotin et d'excellent camphre. L'arbre qui donne cette résine ressemble au saule, à cela près qu'il est très grand; plus de cent personnes peuvent se mettre sous son ombre. Le camphre s'obtient au moyen d'une incision qu'on fait à la partie supérieure de l'arbre, d'où il découle en assez grande quantité pour qu'on puisse en remplir plusieurs jarres. Lorsqu'il a cessé de couler par cette ouverture, on en pratique une inférieure vers le milieu de l'arbre d'où s'écoulent les gouttes du camphre; car c'est une gomme produite par cet arbre, et qui s'épaissit dans le bois. Après cette opération, l'arbre devient inutile; on le laisse et on passe à un autre. Le bois de l'arbre à camphre est blanc et

1. درو, var. دووا Dadū.
2. نبهنه = Inhambane, dans la capitainerie de Mozambique.
3. دعرغه; var. دغدغه Daghdagha ou Daghadagha. Jaubert a adopté la première leçon qui est sûrement fautive, ainsi que l'indique le ع qui est un phonème spécifiquement sémitique.
4. Baros, sur la côte occidentale de Sumatra, est cité immédiatement après un village du Mozambique. Cf. supra, p. 174, notes 1 et 4.
5. C'est-à-dire noirs.

léger. On raconte, relativement à cette île, des merveilles, dont la description paraîtrait excessivement fabuleuse.

Dans le voisinage de cette île sont celles de Djāba[1], de Salāhaṭ[2], et de Harīdj[3]. Elles sont éloignées les unes des autres (litt. chacune est éloignée de sa sœur) d'environ deux parasanges plus ou moins. Elles obéissent toutes au même roi. Ce prince se nomme Djāba; il porte la chlamyde et la tiare en or, enrichie de perles et de pierres précieuses. Les monnaies portent l'empreinte de ses traits (litt. de sa figure). Il a beaucoup de dévotion pour les Buddha. Ce mot *budd*[4] (plur. *budūd*) signifie *temple* (sic) en langue indienne[5]. Celui du roi est très beau (p. 81) et revêtu extérieurement de marbre. Dans l'intérieur et tout autour du Buddha, on voit des idoles faites de marbre blanc, la tête ornée de couronnes d'or (le ms. B ajoute : et revêtues de brocart et d'étoffes rayées de l'Yémen) et autres. Les prières dans ces temples, sont accompagnées de chants, et ont lieu avec beaucoup de pompe et d'ordre. De jeunes et belles filles y exécutent des danses et autres jeux agréables, et cela devant les personnes qui prient et qui sont rassemblées dans le temple. A chaque Buddha sont attachées un certain nombre de ces jeunes filles, qui sont nourries et vêtues aux frais de l'établissement. C'est pour cela que, lorsqu'une femme est accouchée d'une fille remarquable par sa taille et sa beauté, elle en fait présent au Buddha. Parvenue à l'âge de l'adolescence, la jeune personne est revêtue des vêtements les plus beaux qu'il a été possible de se procurer, et, accompagnée de sa famille et de ses parents des deux sexes, elle est conduite par la main de sa mère au Buddha auquel elle a été consacrée. On la confie aux serviteurs [du temple], et on se retire. De là elle passe aux mains de femmes instruites dans l'art de la danse, de la mimique et autres jeux qu'il lui est nécessaire de savoir. Lorsqu'elle est devenue suffisamment habile, on la revêt d'habits magnifiques et de riches ornements, et elle est attachée d'une manière indissoluble au service du temple. Elle ne

1. جابة.

2. سلاهط. Var. *Salāhit*; *vide supra*, p. 27.

3. هريج. *Vide supra*, p. 27 et note 9.

4. Forme arabisée de *Buddha*, qui signifie généralement *statue de Buddha*, et, par extension, *idole*.

5. وهي الكنايس بلغة اهل الهند. Ce sens est tout à fait exceptionnel.

peut plus en sortir, ni cesser désormais [ses fonctions]. Telle est la loi des Indiens qui adorent les Buddha[1].

Cette île [de Djāba] produit en grande abondance des noix de coco, des bananes excellentes, du riz et du sucre. Il existe dans l'île de Harandj[2] un grand précipice dont personne n'a pu mesurer la profondeur; c'est une particularité remarquable.

Tout auprès de l'île de Djāba est celle de Māyṭ[3]; elle est (p. 82) sous la dépendance du roi de Djāba, et produit aussi des noix de coco, des bananes, des [cannes à] sucre et du riz.

L'île de Salāhaṭ produit beaucoup de bois de sandal, du nard et du clou de girofle. Le giroflier est un arbre qui ressemble au ḥenné sous le rapport de la végétation et de la ténuité de ses branches. Elles portent une fleur qui s'ouvre en un calice exactement semblable au [à celui du] cocotier. Lorsque la feuille tombe, on cueille le calice avec précaution pour pouvoir l'employer à l'usage qu'on désire; ensuite on l'expose [à l'air], on le fait sécher tout âcre et grossier [qu'il est], et on le vend aux marchands étrangers, qui le transportent dans tous les pays de la terre

Il existe dans cette île un volcan de feu, qui brûle et qui s'élève à la hauteur de 100 coudées. Durant le jour on ne voit que la fumée, et la nuit c'est un feu très ardent. A gauche de l'île de Māyṭ[4] est celle de Tiyūma[5]; entre cette dernière et celle de Māyṭ, on compte une journée de distance. Celle-ci est très peuplée; les habitants portent l'espèce de vêtement nommé *azar*. On y trouve de l'eau douce, du riz, du sucre, des noix de coco et des pêcheries de perles. L'île de Tiyūma produit le bois d'aloès *hindi* et le camphre.

Le bois d'aloès a les branches et les feuilles exactement semblables aux feuilles et aux branches de la plante appelés *aṣ-ṣāṣ*[6]. On extrait ses racines à une époque particulière, et plusieurs mois après qu'on lui a coupé les branches; ensuite on (p. 83) taille sa partie supérieure; on enlève la partie tendre, et on prend le bois

1. Cf. à ce sujet *Relation*, p. 134.
2. هرنج. C'est l'île précédemment appelée *Harīdj*, هريج (p. 185 et note 3).
3. مايط.
4. Le texte a هابط pour مايط.
5. Le texte a تنومه pour تيومة.
6. الصاص.

dur [litt. le cœur] qu'on râpe avec *al-askarnādj*[1], qui est comme la lime de bois d'aloès, jusqu'à ce qu'il soit nettoyé; ensuite on le frotte avec du verre; puis on le met dans des sacs de toile grossière, et on lui donne beaucoup de poli; enfin on le tire des sacs, et on le vend aux marchands qui affluent dans le pays et qui le répandent partout.

De Tiyūma[2] à l'île de Khmèr[3], cinq journées. Le bois d'aloès que produit cette dernière île est bon; mais celui qu'on nomme *čanfī*[4] est encore meilleur. On trouve à Tiyūma du bois de sandal et du riz; les habitants portent le vêtement nommé *fūṭa*[5] : ils accueillent bien et honorent les marchands étrangers. Ce sont des hommes justes, purs et renommés pour leur bienfaisance et leur équité parfaite. Ils adorent les idoles et les Buddha, et ils brûlent leurs morts. L'île de Čampa[6] est voisine de l'île de Khmèr; il n'y a que trois milles d'intervalle. On trouve au Čampa du bois d'aloès supérieur à celui du Khmèr, car, plongé dans l'eau, il ne surnage pas, tant il est lourd et excellent. Il y a, dans cette île, des bœufs et des buffles sans queue, des cocotiers, des bananes, des cannes à sucre et du riz. Les habitants n'égorgent aucune espèce de quadrupèdes, ni d'autres animaux tels que les reptiles, etc. Ils peuvent bien manger de la chair des animaux morts naturellement, mais la plupart d'entre eux répugnent à (p. 84) le faire, et n'en mangent pas. Celui qui tue une vache est puni de mort, ou du moins il a la main coupée[7]. Lorsqu'une vache est hors d'état de servir on la parque dans une étable et on l'y laisse jusqu'à ce qu'elle meure de sa mort naturelle. Il y a dans cette île un roi qui se nomme Ranīd[8],

1. الاسكرناج ou الاسكرباج.
2. Le texte a شومه *Sūmah* pour تيومة.
3. Le texte a قمار.
4. Aloès du Čampa.
5. Le pagne.
6. صنف litt. *Čanf*, pron. mod. *Ṣanf*.
7. *Vide supra*, p. 80.
8. رنيد.

D'après Ibn Khordadzbeh (éd. De Goeje, p. ٤٠, du texte et 29 de la traduction), le roi du Sidjistān, du Rokhkhadj (l'ancienne Arachosie) et du Zamīn-i-Dāwar portait le titre de رُتْبيل *Rotbīl*. Mas'ūdī rapporte que le roi de l'Inde qui régnait sur le pays de Bost, Ghaznīn, Baghnīn et Zamīn-i-Dāwar était appelé زنبيل *Zanbīl* (*Prairies d'or*, t. II, p. 79 et 87. C'est le même souverain dont il s'agit t. V, p. 302 où il est incorrectement appelé رتبيل *Ratbīl*). Cf. également Abūlfidā (*Géographie*, t. II, deuxième part., p. 106) qui a la leçon fautive

et sa famille, Samar[1]. L'habillement de chacun des habitants se compose de deux *fūṭa* : l'une employée comme manteau traînant, et l'autre servant à voiler et à couvrir le corps. Il y a de l'eau douce. De cette île [de Čampa[2]] à celle de Čundur-fūlāt[3], dix journées. De celle de Čampa[4] à la ville de Lūḳin, trois journées. C'est [Lūḳīn] la première *échelle* de la Chine... De Lūḳīn à Khānfū[5], quatre journées de navigation, et vingt par terre. Cette dernière échelle est la plus considérable de la Chine.

P. 85. De la ville de Čampa, la riveraine, à l'île de Šāmal[6], quatre journées (p. 86). Cette dernière est située dans la mer de Čampa; elle est florissante et peuplée. Elle produit du blé, du riz, des bananes en quantité et du sucre. On y pêche une espèce de poisson fort gros, d'un goût excellent et dont la chair peut remplacer la [meilleure] viande.

De l'île de Šāmal à celle de 'Āšūrā[7], quatre journées. Celle-ci est mal peuplée. Son territoire est âpre, stérile et montagneux.

رتبيل. La leçon رتبيل *Ratbīl* ou *Rotbīl*, est à corriger en زنبيل *Zanbīl*. Ce titre souverain qui n'est pas arabe, peut représenter une forme initiale telle que **Djawīlā*, **Djawīrā*, **Djabīlā*, **Djabīrā*, **Djamwīlā*, **Djamwīrā*, **Djambīlā*, **Djambīrā*. Cf. J. Marquart, *Ērānšahr*, p 249.

D'après Edrīsī, les rois de Čampa et de Čundur-fūlāt = Poulo Condore sont titrés, celui-là رنيد litt. *R.Nīd*, celui-ci رسد *R.S.D*. Ces deux leçons qui ne diffèrent l'une de l'autre que par les points diacritiques, sont certainement fausses : ni *R.NīD*, ni *R.S.D*. ne peuvent être rapprochés d'un titre royal čam, khmèr ou malais. *Graphiquement*, رنيد et رسد peuvent être sans difficulté corrigés en زنبيل *Zanbīl*. Mais pour que cette correction fût acceptable, il faudrait que l'étymologie de *Zanbīl* fût attestée de façon décisive (*vide supra*, p. 73 note 2, l'explication proposée par M. Marquart *in Ērānšahr*, p 250) et qu'il s'agit d'un titre royal indien attesté dans l'Inde propre et l'Inde transgangétique. Il m'a paru cependant utile de signaler l'identité possible de ce titre avec les *R.NīD*. et *R.S.D*. de Edrīsī.

1. سمر. Lire, au contraire : les gens [du pays] sont de couleur brune. Jaubert a pris *samar* pour un nom propre.

2. Jaubert met entre parenthèses : de Šuma ou de Tenoma [= Tiyūma]. C'est *Čampa* qu'il faut lire.

3. Le texte a صند فولات pour صُنْدُر فولات pron. mod, *Ṣundur-fūlāt*.

4. Le texte a صنفي pour صنف.

5. Le texte a خانقو pour خانفو.

6. شامل.

7. عاشورا.

Il y a beaucoup de scorpions et de reptiles. De là à l'île de Malāy, une petite journée.

L'île de Malāy[1] est grande; elle s'étend de l'Occident à l'Orient. Son roi demeure dans une ville, et il se nomme le roi Gudjra[2]. Sa monnaie est d'argent, et elle est connue sous le nom de *dirham al-ṭāṭariyya*[3]. Il a beaucoup de troupes, d'éléphants et de vaisseaux. Les productions du pays sont la banane, la noix de coco et la canne à sucre. D'après le rapport des habitants, cette île touche [à l'Orient] à la mer Résineuse[4] [située], à l'extrémité de la Chine. La mer de Čampa nourrit une grande quantité de poissons grands et petits, et produit diverses substances curieuses, utiles ou nuisibles, dont nous ferons mention, lorsque nous traiterons des extrémités de cette mer, dans le second climat, et que nous rapporterons, autant que nos forces nous le permettront, ce qu'en disent les voyageurs ainsi que les marins, et [en général] les choses sur lesquelles leurs relations s'accordent avec celles des annalistes et des géographes anciens.

DIXIÈME SECTION

P. 87. Suite de la mer des Indes et de la Chine. Iles de Mūdja[5], de Sūma[6] et de Māyd[7].

Cette section comprend les dernières terres habitables du côté de l'Orient, au delà desquelles tout est inconnu; la mer de Chine nommée aussi Čankhay[8] et, par quelques personnes, mer de Čampa; c'est un bras de la mer Océane appelée *mer Obscure*, parce qu'elle l'est en effet, et qu'elle est presque toujours agitée par des vents impétueux et couverte d'épaisses ténèbres. Cette mer touche à l'Océan [Environnant] auprès du pays de Gog et de Magog, et, par sa partie inférieure [litt. par ce qui est au-dessous d'elle], aux

1. ملاى.
2. Le texte a ملك اجزر qui est à lire ملك الجُزْرَ, pron. mod. *Djuzra*.
3. الطاطريه. *Vide supra*, p. 29, note 5; p. 42, 74 et 103.
4. البحر الزفتى, ou mer de Poix.
5. الموجه.
6. سومه.
7. المايد.
8. Le texte a صنخى pour صَنْخَى, pron. mod. *Ṣankhay*.

terres inhabitables du côté du Nord[1]. Cette mer des Ténèbres s'étend beaucoup aussi du côté de l'Occident, ainsi que nous l'avons dit [ms B. : protenditurque ad insulas Vacvac ex parte meridionali, et ad mare serpentum usque ad latus australe maris terram ambientis], et que nous en avons tracé le dessin. Cette mer est agitée par des vents impétueux et sujette à des pluies abondantes. Les vents maritimes [la mousson] soufflent durant six mois dans une direction, et pendant six autres dans une direction contraire.

Il y existe un grand nombre d'îles, dont les unes sont visitées et les autres non fréquentées par les négociants, à cause de la difficulté des routes, de la frayeur qu'inspire la mer, des variations dans le cours des courants, de la férocité des insulaires (p. 88) et du manque de communications et de relations de bon voisinage avec les peuples connus.

L'île nommée Mūdja, située dans la mer Dārlārwī[2], obéit à divers rois qui sont de couleur blanche, mais qui ne portent pas l'espèce de manteau nommé *azar*. Ils [les habitants] ont, sous le rapport du costume et des ornements, beaucoup de ressemblance avec les Chinois. Ils ont un grand nombre de chevaux dont ils se servent pour aller combattre les rois leurs voisins. Cette île touche aux lieux où le soleil se lève. On y trouve l'animal qui porte le musc et la civette. Les femmes y sont les plus belles du monde; elles portent toujours les cheveux longs, et elles ne cherchent en aucune manière à les cacher. Elles vont tête nue, ornée [seulement] de bandelettes, auxquelles sont suspendus des coquillages de diverses couleurs et des fragments de nacre de perle. De cette île à celle de Sūma, deux journées.

Cette dernière est très considérable, très fertile en grains et en céréales. On y trouve diverses espèces d'oiseaux bons à manger, qu'on ne voit point ailleurs dans l'Inde, et beaucoup de cocotiers. Elle est entourée d'un grand nombre d'îles petites, mais peuplées. Son roi se nomme Ḳāmrūn[3]. Il y pleut et il y vente beaucoup. La profondeur de la mer qui l'entoure est d'environ 40 brasses. Les montagnes de cette île produisent du camphre supérieur à celui de tous les autres pays. Il existe dans quelques-unes d'entre

1. Pour *au-dessous = nord, vide infra.*
2. دارلاروى à rectifier en دارلاورى *Dārlāwrī. Vide supra* p. 183 et n. 2.
3. قامرون.

ces îles un peuple nommé Pañan[1], à cheveux noirs et crépus, attaquant les navires avec des machines de guerre, des armes et des (p. 89) flèches empoisonnées. Il est difficile de résister à leurs attaques, et peu d'entre ceux qui passent dans leur voisinage ou qui tombent entre leurs mains parviennent à se sauver. Chacun [de ces hommes] porte autour du cou un collier de fer, de cuivre ou d'or.

A l'extrémité de cette mer, du côté de la Chine, est l'île de Māyd, éloignée [de la Chine] de quatre journées de navigation. De l'île de Sūma à celle de al-Ayām[2], même distance. De là on pénètre à la mer de Čampa. Parmi toutes ces mers dont nous avons fait mention, il n'en est point où les pluies soient plus fréquentes et les vents plus violents; quelquefois les nuages laissent tomber la pluie durant un jour ou deux sans interruption. Les îles de la mer de Čampa produisent du bois d'aloès et d'autres parfums. On ne connaît ni l'extrémité ni l'étendue de cette mer Sur ses rivages sont les domaines d'un roi nommé le Maharādja[3], qui possède un grand nombre d'îles bien peuplées, fertiles, couvertes de champs et de pâturages, et produisant de l'ivoire, du camphre, de la noix muscade, du macis, du clou de girofle, du bois d'aloès, du cardamome, du cubèbe et autres substances [litt. graines] qui s'y trouvent et qui y sont indigènes. Le pays de ce prince est très fréquenté, et il n'est point de roi dans l'Inde qui possède rien de comparable à ces îles, dont le commerce est considérable et bien connu. Au nombre de ces îles est celle de Māyd. Elle contient un grand nombre de villes, est plus vaste et plus fertile que celle de Mūdja, et ses habitants ressemblent plus aux Chinois que les autres, je veux dire que la population de tous les pays voisins de la Chine. Les rois possèdent des esclaves noirs et blancs et de beaux eunuques. Leurs îles et leurs pays touchent à la Chine. Ils envoient des ambassadeurs et des présents au souverain de cet empire (p. 90) C'est là que se rassemblent et que stationnent les navires chinois venant des îles de la Chine; c'est vers cette île qu'ils se dirigent et de ce point qu'ils partent pour se rendre ailleurs.

1. Le texte a la leçon fautive الفنجت *al-Fangat* pour لفنجن. *Vide supra*, p. 99 et note 2.

2. الايام, var. الانام *al-Anām*.

3. مهراج que Jaubert a lu *Mihradj*.

De l'île de Čampa aux îles de Čundur-fūlāt[1], dix journées. L'île de Čundur-fūlāt est très grande; il y a de l'eau douce, des champs cultivés, du riz et des cocotiers. Le roi s'appelle Rasad[2]. Les habitants portent la *fūṭa* soit en manteau, soit en ceinture. L'île de Čundur-fūlāt est entourée du côté de la Chine, de montagnes d'un difficile accès, et où soufflent des vents impétueux. Cette île est une des portes de la Chine De là à la ville de Khānfū[3], quatre journées.

Les portes de la Chine sont au nombre de douze; ce sont des montagnes situées dans la mer : entre chaque montagne, il y a une ouverture par laquelle on arrive à celle des villes maritimes de la Chine vers laquelle on tend.

P. 91... Le roi Ḳāmrūn tient sous son obéissance deux îles qui lui appartiennent; l'une se nomme Famūṣā[4] et l'autre Lāsma[5]. La couleur des habitants de ces îles tire sur le blanc; les femmes y sont d'une beauté ravissante. [Quant aux hommes] ils sont braves, entreprenants; ils se livrent à la piraterie sur des vaisseaux d'une marche supérieure, particulièrement lorsqu'ils sont en guerre avec les Chinois, et qu'il n'existe point entre eux de paix (ou de trève).

De l'île de Mūdja à celle des Nuages, quatre journées de navigation et plus. Cette dernière île est ainsi nommée parce qu'il s'élève quelquefois de son sein des nuées blanches très dangereuses pour les navires. Il en sort une pointe (litt. une langue) mince et longue, accompagnée d'un vent impétueux. Lorsque cette pointe atteint la surface des eaux de la mer, il en résulte une sorte d'ébullition; les eaux sont agitées comme par un tourbillon effroyable, et si elle (la pointe) atteint les navires, elles les engloutit. Le nuage s'élève ensuite et se résout en pluie, sans qu'on sache si cette pluie provient des eaux de la mer ou comment la chose se passe. Il y a dans cette île des collines d'un sable qui. présenté au feu, se fond et (p. 92) devient de l'argent pur.

Dans la partie des îles du Wāḳwāḳ voisine de celles-ci, sont

1. Le texte a صندى فولات pour صندر فولات.
2. رسد, var. زنبد *Zanbad*. C'est évidemment le même que le roi de Čampa appelé رنبد *Ranīd*. *Vide supra*, p. 187 et note 8 *in fine*.
3. Le texte a خانقوا pour خانفوا, var. de خانفو.
4. فموصا, pron. anc. *Famūčā*.
5. لاسمه.

des lieux coupés d'îlots et de montagnes, inaccessibles aux voyageurs, à cause de l'extrême difficulté des communications. Les habitants sont des infidèles qui ne connaissent point de religion, et qui n'ont point reçu de loi. Les femmes vont tête nue, portant seulement des peignes d'ivoire ornés (litt. : couronnés) de nacre. Une seule femme porte quelquefois jusqu'à vingt de ces peignes. Les hommes se couvrent la tête d'une coiffure qui ressemble à ce que nous appelons *ḳalānis*[1] et qui s'appelle en langue indienne *buhārī*[2]. Ils restent fortifiés dans leurs montagnes sans en sortir et sans permettre qu'on vienne les visiter; cependant ils montent sur les hauteurs, le long du rivage, pour regarder les bâtiments et quelquefois ils leur adressent la parole dans une langue inintelligible. Telle est constamment leur manière d'être. Auprès de ce pays est l'île de Wāḳwāḳ, au delà de laquelle on ignore ce qui existe. Cependant les Chinois y abordent quelquefois, mais rarement; c'est un assemblage de plusieurs îles inhabitées, si ce n'est par des éléphants et une multitude d'oiseaux. Il y a un arbre dont Mas'ūdī rapporte des choses tellement invraisemblables, qu'il n'est pas possible de les raconter[3]; au surplus, le Très-Haut est puissant en toutes choses.

De l'île de Campa à celle de Malāy, douze journées, à travers des îles et des rochers qui s'élèvent au-dessus de la mer. L'île de Malāy est très vaste[4]......Hæc insula procurrit ab occidente in orientem, sed a parte occidentali, jungitur cum oris maritimis Zengitarum, et cursu transverso pergit semper cum oriente ad Aquilonem quousque attingat littora Sin... C'est la plus longue des îles sous le rapport de l'étendue, la plus considérable sous le rapport de la culture, la plus fertile dans ses montagnes, renfermant les domaines les plus vastes. On se livre dans cette (p. 93) île au commerce le plus avantageux, et il s'y trouve des éléphants, des rhinocéros et diverses espèces de parfums et d'épiceries telles que le clou de girofle, la cannelle, le nard, le ... (*sic*) et la noix

1. Le texte a القانس pour قلانس, plur. de قَلَنسُوَة, espèce de bonnet pointu. *Vide supra*, p. 61 et note 1.

2. البهارى.

3. Les ouvrages de Mas'ūdī qui nous sont parvenus ne font pas mention de cet arbre merveilleux. *Vide supra apud* Muṭahhar, p. 117, Bīrūnī, p. 162 et *infra*.

4. « Notre manuscrit, dit Jaubert, offre ici une lacune que la version latine et le ms. B permettent de remplir. »

muscade. Dans les montagnes sont des mines d'or d'une excellente qualité ; c'est le meilleur de la Chine. Les habitants de cette île possèdent des maisons et des châteaux construits en bois, transportés par eau aux lieux de leur destination ; ils ont aussi des moulins à vent (litt. des meules tournant par le vent), où ils réduisent en farine le riz, le blé et les autres céréales dont ils se nourrissent.

De l'île de Māyd, en tirant vers l'Est à celle de Čankhay[1], trois journées faibles. C'est une île fertile, peuplée et où l'on trouve de l'eau douce. Leur couleur [des habitants] est intermédiaire entre le blanc et le fauve. Ils portent aux oreilles des ornements de cuivre. Les hommes portent une *fūṭa*, et les femmes deux. Leur nourriture consiste en riz. Il y a beaucoup de cannes à sucre et de cocotiers, et des mines d'or connues par l'abondance et la qualité de ce métal [qu'elles produisent]. On voit dans cette île diverses statues placées sur le bord de la mer ; chacune d'elles tient le bras droit élevé comme pour dire au spectateur : « Retourne au lieu d'où tu es venu, car il n'existe point derrière moi de terres où il soit possible de pénétrer ». De cette île, on peut se rendre aux îles de Sīlā[2], lesquelles sont en grand nombre et rapprochées les unes des autres. Il y existe une ville nommée Ankuwa[3], dont le territoire est tellement fertile et abondant en toute sorte de biens, que les étrangers qui viennent pour la visiter s'y fixent et ne veulent plus en sortir. Il y a de l'or en si grande quantité, que les habitants fabriquent avec (p. 94) ce métal [jusqu'aux] chaînes de leurs chiens et aux colliers de leurs singes. Ils fabriquent [aussi] des vêtements tissus d'or, et ils les vendent. Il en est de même — je veux parler de l'abondance de l'or — dans les îles du Wāḳwāḳ. Les marchands y pénètrent avec ceux qui se livrent à la recherche de l'or ; ils y opèrent la fonte de ce métal et l'exportent en lingots. Ils exportent aussi de la poudre d'or qu'ils font fondre dans leur pays au moyen de procédés connus d'eux. Les îles du Wāḳwāḳ produisent aussi de l'ébène d'une incomparable beauté.

La mer de la Chine, la partie de la mer de Čampa qui lui est

1. Le texte a صنجى, pron. mod. *Ṣandjī*, à corriger en صَنْخَى.
2. سيلا = Corée.
3. انكوه, var. الكيوه *al-Kīwa*.

contiguë, la mer Dārlāwrī[1], ainsi que celles de Harkand et de 'Omān, sont sujettes au flux et au reflux.

P. 95, *in fine*. Tous les navires chinois, grands ou petits, qui naviguent dans la mer de la Chine, sont solidement construits en bois (p. 96). Les pièces portant les unes sur les autres sont disposées géométriquement, garanties [de l'infiltration] au moyen de fibres de palmier, et calfatées avec de la farine et de l'huile [de poisson]. Il existe dans la mer de Chine et des Indes de grands animaux longs de cent coudées et larges de vingt-quatre, sur le dos desquels s'élèvent en bosse et comme par végétation, des rochers d'écailles sur lesquels les navires se brisent quelquefois. Les navigateurs racontent qu'ils attaquent ces animaux à coups de flèches et les forcent [ainsi] à se détourner de leur chemin. Ils ajoutent qu'ils se saisissent des plus petits, qu'ils les font cuire dans des chaudrons, que leur chair se fond et se change en graisse liquide. Cette substance huileuse est renommée dans l'Yémen, à Aden, sur les côtes du Fārs, de l''Omān, et dans la mer des Indes et de la Chine. Les peuples de ces régions font usage de cette substance pour boucher les trous des navires.

Au nombre des choses merveilleuses qu'on voit dans la mer des Indes et de la Chine, et dont parlent les marchands qui naviguent dans ces parages, sont les montagnes et les détroits qui se trouvent dans ces mers. Il en sort quelquefois des oiseaux noirs, grands comme des enfants de quatre mois[2], qui entrent dans le navire sans faire de mal à personne, et ne le quittent plus. C'est pour les navigateurs un *signe* de l'approche du vent qu'on nomme le *vent trompeur*, et qui est très dangereux. Ils cherchent à s'en garantir et prennent leurs précautions à son approche, en allégeant le navire du poids de ses marchandises, en jetant à la mer tout ce qui en provient, et particulièrement le poisson et le sel, dont ils ne gardent absolument rien, et enfin en raccourcissant leurs mâts de deux coudées et plus, de peur que le vaisseau ne se brise. En (p. 97) effet, le vent ne manque pas de s'élever. Alors les navigateurs essuient la tempête en se confiant à la protection divine, et ils se sauvent ou ils périssent, selon qu'il plaît à Dieu. Ils ont un autre signe de salut, lorsque Dieu le permet; c'est

1. Le texte a دارلادری pour دارلاوری.

2. Lire : de quatre empans.

l'approche au-dessus d'un de leurs mâts, d'un oiseau de couleur d'or, qui brille comme une flamme de feu, et qu'on appelle *al-bahman*[1]. Lorsqu'ils le voient, ils savent qu'ils seront délivrés; c'est une chose qui a été vue très distinctement, et de la réalité de laquelle les rapports réitérés [des voyageurs] ne laissent aucun motif [raisonnable] de douter.

... Les rois des Indes et de la Chine font grand cas de la hauteur de la taille des éléphants; ils les paient fort cher, en raison de cette qualité. La taille [ordinaire] d'un éléphant est de neuf coudées; mais les éléphants nommés *khawār*[2], ont dix coudées de hauteur. Le plus grand roi des Indes est le Ballahrā[3], ce qui signifie *le roi des rois*. Ensuite vient [celui] du Konkan[4]; son pays (p. 98) est le pays du teck. Après lui vient le roi du Ṭekin[5]; puis le roi de Djāba; puis le roi Gudjra; puis le roi du Ḳāmarūpa[6], dont les États touchent à la Chine.

DEUXIÈME CLIMAT

SEPTIÈME SECTION

P. 173... Au nombre des rois de l'Inde, dit Edrīsī citant Ibn Khordādzbeh, sont le Ballahrā, le Djāba, [le roi du] Ṭekin[7], le Gudjra[8], le 'Āba[9], le [roi] du Rahmā[10] et [le roi] du Ḳāmarūpa. Chacun de ces noms n'est porté que par le prince qui règne sur une province ou une contrée; nul n'a le droit de se l'attribuer, mais quiconque règne, le prend...... Dans le Djāwaga[11], les rois

1. Le feu Saint-Elme.
2. خوار.
3. بلهرا.
4. Le texte a المكمكم *al-Makamkam*, qui est à rectifier en الكنكن.
5. Le texte a طابن *Ṭābin* pour طاقن *Ṭāḳin*.
6. Le texte a la leçon fautive قامرون *Ḳāmrūn* pour قاموروب litt. *Ḳāmrūb* = *Kāmarūpa*, nom sanskrit de l'Assam. *Vide supra*, p. 23 et note 5.
7. Le texte a طافر pour طاقن.
8. Le texte a حزر pour جُزَرَ.
9. عابة, sans doute pour غابة *Ghāba*. *Vide supra*, p. 23.
10. Le texte a دمى pour رهمى, le Pégou.
11. Le texte a رانج pour زابج.

s'appellent Puṅgawa[1] (p. 174); dans l'empire romain, ils prennent le titre de César.....

HUITIÈME SECTION

P. 180... De Kalkāyān[2] à Lūlū[3] et à Kandja[4], une journée[5]. Leurs environs sont fertiles en riz et en blé, et produisent abondamment du brésillet, arbre dont la végétation ressemble à celle du laurier-rose, des cocotiers et des noix de coco. De Kandja à Samandār[6], 30 milles.

Samandār est une ville grande, commerçante, riche, et où il y a beaucoup de profits à faire. C'est une station maritime dépendante du Kanawdj, roi de ce pays[7]. Elle est située sur une rivière qui vient du pays de Ḳaśmīr. On peut se procurer dans cette ville du riz, diverses céréales et particulièrement d'excellent froment. On y apporte du bois d'aloès du pays de Kārmūt[8], distant de 15 journées, par un fleuve dont les eaux sont douces. Le bois d'aloès qu'on tire de ce [dernier] pays est de qualité supérieure et d'un parfum délicieux. Il croît dans les montagnes de Ḳāran[9]. De cette ville [de Samandār] dépend une île distante d'une journée de navigation, grande, peuplée, fréquentée par les marchands de tous les pays, laquelle est à quatre journées de l'île de Sirandīb. Au nord et à 7 journées de distance de Samandār[10], est la ville de Ḳaśmīr l'intérieure[11], célèbre dans toute l'Inde et sous la domination du Kanawdj. De Ḳaśmīr à Kārmūt[12], quatre journées.

De Ḳaśmīr à Kanawdj, ville belle et commerçante qui donne son nom au roi du pays, et qui est bâtie sur les bords d'une grande

1. فنجب, litt. *Fangab*. *Vide supra*, p. 23 et note 7.

2. كلكايان. C'est le كَيْلكان *Kaylakān* de Ibn Khordādzbeh, *supra*, p. 24.

3. لولو = *Lawā* de Ibn Khordadzbeh, *supra* p. 24.

4. كنجه. *Vide supra*, p. 24.

5. Le ms. A porte *deux journées*. Jaubert.

6. سمندار. *Vide supra*, p. 24.

7. كنوج *sic*, Canoge, employé ici comme nom du souverain.

8. كارموت, graphie fautive pour كامروب *Kāmrūb* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam. *Vide supra* un passage identique de Ibn Khordādzbeh, p. 24.

9. قارن. Il s'agit probablement du pays des Karen, en Birmanie.

10. Le texte a سميندار *Samīndār*.

11. قشمير الداخلية.

12. Lire *Kāmrūb*. *Vide* note 8.

rivière dont les eaux tombent dans le Masalā[1], environ sept journées.

P. 181. Ce fleuve de Masalā est désigné par l'auteur du *Livre des merveilles*, sous le nom de *fleuve des parfums*. Il prend sa source dans les montagnes de Ḳāran, baigne les murs de la ville de Asnānd[2], passe au pied de la montagne de Lūniya[3], puis auprès de la ville de Kalkayān[4], et enfin se jette dans la mer. Ses bords produisent divers aromates, ainsi que l'indique son nom. Entre Rasnānd[5] et Ḳašmīr l'extérieure[6], on compte 4 journées.

NEUVIÈME SECTION

P. 188... De Awršīn[7] à Lūḳīn, jolie ville à l'embouchure d'une rivière où les vaisseaux mouillent, on compte, en suivant le rivage, trois journées.

Ḳaṭīghōrā[8], ville située sur le bord de la mer, à l'embouchure d'une rivière et où l'on fait de bonnes affaires de commerce... est comptée au nombre des dépendances de la Chine.

De là à Čampa, île chinoise, dont il a été question dans le premier climat, trois journées.

De là à Kāšgharā[9], quatre journées.

1. مسلى. Jaubert à lu *Mosela*.
2. اسناند.
3. لونيه.
4. كلكيان *sic. Vide supra*, p. 197 et note 2.
5. رسناند, variante de *Asnānd*.
6. قشمير الخارجة.
7. اورشين, Orissa.
8. قطيغورا. C'est sans doute la Καττίγαρα ὅρμος Σινῶν de Ptolémée, identifiée par Richthofen avec les environs de la moderne Hanoï. Cf. G. Cœdès, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient*, Paris, 1910, in-8°, p. XXIII-XXIV.
9. كاشغرا, appelé également كشغري *Kašgharī*, sur la côte nord-orientale de l'Inde. Cf. Bittner et Tomaschek, *Die topographischen Capitel des Indischen Seespiegels* Moḥīṭ, Vienne, 1897, in-f°, carte XIX.

P. 191... De Lūḳīn, sur les côtes de l'Indoustan, à Ḳāḳulā[1], sept journées.

Ḳāḳulā est sur le bord d'une rivière qui se jette dans le Bahnak[2] indien. Les habitants élèvent beaucoup de vers à soie. Voilà pourquoi l'on donne le nom de *ḳāḳulī* à une espèce de soie et à une sorte d'étoffe. De là à Ḳaśmīr, dix journées.

1. قاقلا, à lire قاقُلا.
2. بهنك.

IBN ṬUFAYL, mort en 1185.

« Ibn Ṭufayl, dit M. Huart, né à Cadix, élève d'Avenpace pour la philosophie et la médecine, entra comme secrétaire au service du gouverneur de Grenade, devint ensuite médecin particulier et ministre de l'Almohade Yūsuf; il mourut à sa cour, à Maroc, en 1185. Son *Asrār al-ḥikmat al-mušrikiyya*, Secrets de la sagesse illuminative, a été imprimé à Boulaḳ. Son roman philosophique, *Ḥayy bin Yaḳẓān*, Le vivant fils du vigilant, qui représente l'éveil de l'intelligence dans un enfant né seul dans une île déserte, a été édité par E. Pocock à Oxford, sous le titre de *Philosophus autodidactus*. Il s'efforça de concilier la loi révélée avec la philosophie[1]. »

Le passage suivant est extrait d'une traduction plus récente : *Ḥayy ben Yaqdhān, Roman philosophique d'Ibn Thofaïl*, texte et trad. de Léon Gauthier, Alger, 1900, in-8°.

P. 16. Nos vertueux prédécesseurs rapportent — Dieu soit satisfait d'eux ! — qu'il y a une île de l'Inde, située sous l'équateur, dans laquelle l'homme naît sans père ni mère.

[Deux mss. ajoutent ici :] Il s'y trouve un arbre qui en guise de fruits, produit des femmes; c'est d'elles que parle Mas'ūdi sous le nom de filles du Waḳwāḳ[2].

C'est qu'elle [l'île précitée] jouit de la température la plus égale et la plus parfaite qui soit à la surface de la terre, parce (p. 17) qu'elle reçoit la lumière [de la région du ciel] la plus élevée possible.

1. *Littérature arabe, loc. cit.*, p. 286.

2. « Ce passage qui manque dans le ms. d'Alger, dit en note M. Gauthier, est évidemment une glose interpolée : il n'est pas question de ces femmes dans le reste du récit, et ce n'est pas d'un arbre, mais de l'argile en fermentation, que naîtra Ḥayy bin Yaḳẓān. »

YĀḲŪT (1179-1229).

« Yāḳūt ibn 'Abdallah ar-Rūmī, dit M. Cl. Huart, était né de parents grecs sur le territoire de l'empire romain d'Orient, vers 1179; enlevé dans une razzia, il fut conduit à Bagdād et vendu comme esclave à un négociant de Ḥamāt établi dans la capitale du Khalifat. Son maître lui fit donner une éducation soignée et l'envoya, jeune encore, faire des voyages de négoce. Au retour de son troisième voyage dans le golfe Persique en 1194, il se brouilla avec son maître, qui était aussi son bienfaiteur; chassé de la maison, il se fit copiste pour vivre et étudia auprès du grammairien Al-Okbari. Quelques années plus tard, il se raccommoda avec son patron et reprit encore une fois la route du golfe Persique; mais à son retour, l'année suivante, il trouva mort le négociant de Ḥamāt. s'établit comme libraire et commença à publier des écrits. En 1213, il recommença à voyager; il se rendit à Tebrīz, puis partit de Mossoul pour la Syrie et l'Égypte, et se rendit en 1215 dans le Khorāsān. Pour se consoler du chagrin que lui causa le départ d'une esclave turque, dont il avait dû se défaire par suite du vide de sa bourse, il lut les livres que contenaient les bibliothèques de Merv, et conçut le plan de son grand-dictionnaire géographique. Après y être resté environ deux ans, il se rendit à Khiva et à Balkh; c'est pendant qu'il se trouvait dans cette dernière ville qu'il apprit la prise de Bokhārā et de Samarcande par les Mongols; effrayé par ce désastre, il retourna dans le Khorāsān et rentra en 1220 à Mossoul, où il reprit son métier de copiste. Le vizir Djemāl ad-dīn aš-Šaybānī, auquel il avait eu recours, lui facilita les moyens de venir le trouver à Alep en 1222. De retour à Mossoul, il s'occupa de terminer son dictionnaire, achevé le 13 mars 1224. En 1227, il fit encore une fois le voyage d'Alexandrie, en revint à Alep l'année suivante et se remit à corriger le manuscrit de son grand ouvrage. C'est là qu'il mourut le 20 août 1229.

« Le *Mu'djam al-buldān*, Dictionnaire des pays, a été publié par Wüstenfeld ainsi que le *Muštarik*, Dictionnaire des homonymes géographiques; l'abrégé du premier, *Marāṣid al-iṭṭilā'*, publié à Leyde par Juynboll, a été pendant longtemps le seul

ouvrage de ce genre qu'aient pu consulter les orientalistes[1] ».

Jacut's geographisches Wörterbuch..... herausgegeben, von FERDINAND WÜSTENFELD. Leipzig, 6 vol., in-8°, 1866-1870.

Lexicon geographicum cui titulus est [*kitāb*] *Marāṣid al-iṭṭilā' 'alā asmā al-amkina wa al-biḳā*, Livre servant de moyens d'observations pour apprendre à connaître les noms des lieux et des pays, edidit T. G. J. JUYNBOLL, Leyde, 6 vol. in-8°, 1852-1864.

MU'DJAM AL-BULDĀN (1224).

T. I, p. ٢١. Description de la terre et de ce qu'elle contient en fait de montagnes, de mers et d'autres choses encore.

..... Dans les régions de l'Est, se trouvent les îles du Djāwaga[2], puis celles de Dībadjāt[3] et le Khmèr[4], puis les îles des Zandjs dont l'une des plus grandes est l'île connue sous le nom de Sirandīb[5] qui s'appelle en langue indienne Singādīb[6] d'où l'on tire toute espèce de corindons; on en exporte aussi l'étain[7]; Sribuza[8] d'où l'on tire le camphre.

T. I, p. ٥٠٥. BAḤR AL-HIND. La mer de l'Inde est la plus grande des mers, la plus vaste, celle qui renferme le plus d'îles, celle qui a le plus grand nombre de villes sur ses côtes. On ignore à quel endroit elle rejoint l'Océan Environnant, car leur confluent et le mélange de leurs eaux s'étendent sur une très grande surface. Elle n'est pas comme la mer du Maghrib, car la jonction de la mer du Maghrib avec l'Océan Environnant est apparente dans un endroit appelé az-Zuḳāḳ[9], situé entre son rivage méridional qui est le

1. *Littérature arabe*, p. 302-303.

2. Le texte a la leçon fautive الرانج *ar-Rānag* pour الزابج *az-Zābag*.

3. Les Laquedives et les Maldives.

4. Le texte a قُمَيْر *Ḳumayr* qui est à rectifier en قمْيَر *Kmayr* = *Khmèr*.

5. Le texte a سرنديب *Sarandīb*.

6. Le texte a سنكاديب qui est à lire سنگاديب avec گ en fonction de gutturale sonore < skr. *siṃhadvīpa*, l'île du Lion.

7. Litt. le plomb *ḳala'ī*.

8. Le texte a سَرُبُزة, erreur d'impression pour سَرْبُزَة *Sarbuza*, qui est à corriger en سربُزة

9. Le détroit. Il s'agit du détroit de Gibraltar.

pays des Berbères et son rivage septentrional qui est le pays d'Espagne. La distance entre ses deux rivages est de quarante parasanges. Il n'en est pas de même pour la mer de l'Inde. Cette dernière se ramifie en plusieurs golfes dont les plus grands sont la mer de Perse et la mer Rouge[1], dont nous avons déjà parlé. Nous avons déjà raconté que le commencement de la mer de Perse est Tīz[2], en allant vers le Nord. Car en allant vers le Sud, [dans la mer des Indes], on trouve le pays des Zandjs. Depuis Tīz, le rivage s'infléchit vers l'Est sur une grande étendue. Les rivages [de la mer de l'Inde] passent à Daybul[3], al-Ḳass, Sūmanāt[4]. C'est [dans cette dernière ville] qu'est le plus grand temple de l'Inde entière. C'est un lieu de pèlerinage analogue à la Mekke pour les musulmans. Vient ensuite (p. ٥٠٦) Kanbāya[5], puis un golfe par

1. Litt. la mer de Ḳulzum.
2. *Vide supra*, p. 67 et note 5.
3. *Vide supra*, p. 48 et note 7.
4. « Ṣūmanāt (ou Sūmanāt) et son idole. D'après le *Kānūn*, dit Abulfidā (t. II, 2e part., p. 116-117), 97° 10' de longitude et 22° 15' de latitude. Second climat. Dans l'Inde, terre des pirates. On lit dans le *Kānūn* : Ṣūmanāt est sur le littoral, dans la terre des pirates, laquelle fait partie de l'Inde. Ibn Sa'īd dit que les voyageurs en parlent souvent et qu'elle fait partie du Guzerate, qu'on connaît encore sous le nom de pays de Lār. Ṣūmanāt est située sur une langue de terre qui s'avance dans la mer. Les vaisseaux venant d'Aden s'y heurtent souvent parce qu'il n'y a pas de baie. On remarque à Ṣūmanāt un delta dont les alluvions descendent d'une grande montagne située au nord-est de la ville. J'ajoute que Ṣūmanāt est une des villes qui ont été conquises par Maḥmūd bin Subuktekin. Ce prince, ainsi que le rapportent les chroniques, en a brisé l'idole. »

« La raison spéciale pour laquelle Sūmanāt est devenue une ville si connue, dit Bīrūnī (*Alberuni's India, loc. cit.*, t. II, p. 104), est que c'était un port pour les navigateurs et une station pour ceux qui navigaient entre Sofāla du pays des Zandjs et la Chine ».

5. كنباية, Cambaye. « Kanbāyat كنبايت, dit Abulfidā (t. II, 2e part., p. 117-118). D'après le *Kānūn*, 99° 20' de longitude et 27° 20' de latitude; d'après l'*Aṭwāl*, 99° 20' de longitude et 26° 20' de latitude. Second climat. Sur le littoral de la mer Verte. On lit chez Ibn Sa'īd : Kanbāyat est une des villes côtières de l'Inde, où se rendent les marchands. On y trouve des Musulmans. On lit dans le *Ḳānūn* : Kanbayat, ville de l'Inde, est située sur le littoral de la mer Verte. Une personne qui l'a visitée rapporte que cette ville est à l'ouest du Malabar, située sur un golfe dont la longueur est de trois journées. Elle ajoute que c'est un bel endroit, plus grand que Ma'arra [en Syrie], que les constructions y sont en briques et que ses habitants professent l'islamisme; qu'on y trouve du marbre blanc; enfin que les vergers y sont peu nombreux. Selon Edrīsī, Kanbāyat est à trois milles de la mer.

lequel on va à Barōč[1] qui est une des plus grandes villes [de l'Inde]; puis on décrit une plus grande courbe pour arriver au pays de Malayabār[2] d'où on exporte le poivre. Parmi les villes les plus célèbres [du Malabar] sont Mangalore[3] et Fākanūr[4]. Ensuite vient le Golfe de la noix d'arec[5], puis le Ma'bar[6]; c'est le dernier des pays de l'Inde. Vient ensuite la Chine dont la première [région] est Djāwa[7], d'où l'on entre dans une mer d'accès difficile et fertile en désastres. On arrive ensuite à la Chine propre.

Nombreux furent les gens qui ont décrit cette mer [de l'Inde], sa longueur et sa largeur; les renseignements donnés à son sujet diffèrent; aussi rendent-ils indécis l'esprit de celui qui les rapporte. Dieu seul sait le nombre des grandes îles qu'elle contient. La plus vaste et la plus célèbre est l'île de Sīlān[8]; puis aussi

1. Le texte a بروس *Barōs*, qui est une graphie incorrecte pour بروص *Barōč* < skr. *Bharukaccha* ou *Bhṛgukaccha*, le Βαρύγαζα de Ptolémée, le Broach des cartes anglaises.

2. Le texte a مليبر *Malaybar* qui est à lire مَلَيَبَر *Malayabara*, le Malabar *Vide supra*, p. 38, note 5.

3. مَنْجَرُور *Mangarūr*, avec ج en fonction de gutturale sonore. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e ed., sub verbo *Mangalore*.

4. فاكنور. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Bacarore*.

5. خور فوفل.

6. المعبر le Coromandel. « D'après Ibn Sa'id, dit Abulfidā (t. II, 2e part., p. 121), 142° de longitude et 17° 25′ de latitude. Troisième climat. Extrémité de l'Inde. Il a été dit plus haut que Ma'bar est le nom d'une région; il est donc possible que la situation indiquée ici se rapporte à celle de sa capitale précitée Biyyardāwal بيّرداول. Le Ma'bar, dit Ibn Sa'īd, est célèbre par les rapports des voyageurs. C'est de là qu'on exporte la mousseline qui a passé en proverbe pour sa finesse. Au Nord s'étendent les montagnes contiguës au pays du Ballahrā, qui est un des rois de l'Inde; à l'Ouest, le fleuve de Čūliyān الصوليان. (pron. mod. *Ṣūliyān* < skr. *cola* in *cola-maṇḍalam* > Coromandel) se jette dans la mer. Le Ma'abar est à trois ou quatre journées à l'Est de Kūlam. J'ajouterai que ce doit être avec une inclinaison vers le Sud ». Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Mabar*.

7. الجاوة. Le laconisme du texte ne permet pas d'identifier ce *Djāwa* avec certitude. Dans un passage du t. III, p. ٤٤٥, *Djāwa* désigne très vraisemblablement l'île de Java (*vide infra*). Mais des écrivains postérieurs à Yāḳūt, Ibn Baṭūṭā, par exemple, appellent *Djāwa*, l'île de Sumatra.

8. Le texte a سَيَلان *Sayalān*, qui est à rectifier en سيلان *Sīlān*, l'île de Ceylan. *Vide infra*.

l'île de Djāwaga[1], de Sirandīb[2], de Socotora, l'île de Kūlam[3], etc.

T. II, p. ۴٥۴. KHAṬṬ AL-ISTIWĀ. L'équateur, qui sert de base aux astronomes.

Abū ar-Rīḥān [al-Bīrūnī] dit que l'équateur commence du côté de l'Est, au Sud de la mer de la Chine et de l'Inde, qu'il passe par quelques îles qui sont dans cette mer, jusqu'à ce qu'il atteigne les limites du Zandj de l'or, sur la terre ferme. Puis il traverse l'île de Kalah qui est un port à égale distance entre 'Omān et la Chine; puis il traverse l'île de Sribuza dans la mer Verte, du côté de l'Est; puis le Sud de l'île de Sirandīb et des îles Dībadjāt; il traverse le Nord [du pays] des Zandjs et le Nord des monts de la Lune.

T. II, p. ٧۳٩. رامى RĀMĪ, orthographié comme le singulier de الرُّمَاة ar-rumāt[4]. Ile de la mer de Ṣalāhiṭ, aux confins du pays de l'Inde. Elle est grande. On dit qu'elle a huit cents parasanges [de superficie]. Il y a dans l'île des rois indépendants les uns des autres. C'est peut être l'île connue sous le nom de Sīlān[5], car c'est de la même façon qu'on m'a décrit cette dernière.

T. II, p. ٩٠۴. DJĀWAGA[6] est une île située aux confins [orientaux] du pays de l'Inde, derrière la mer de Harkand, et aux confins [occidentaux] de la Chine. On dit que [l'île de Djāwaga] est le

1. Le texte a la leçon fautive الزانج az-Zānag pour الزابج az-Zābag < Djāwaga.

2. On sait que les écrivains arabes distinguent quelquefois l'île de Ceylan Sīlān سيلان lu inexactement *Siyalān* ou *Sayalān* — de la région du pic d'Adam appelée *Sirandīb* سرنديب, lu *Sarandīb* ou *Serendīb*. Cf. *Merveilles de l'Inde*, p. 265-271 et Pelliot, *Deux itinéraires de Chine en Inde* in *B.E.F.E.-O.*, t. IV, 1904, p. 358-359.

3. كولم. *Vide supra*, p. 38.

4. *Rāmin* « tireur, archer », pluriel *rumāt* : Yāḳūt fixe ainsi l'orthographe du mot.

5. *Vide supra*, note 8 de la page précédente.

6. Le texte a الزَّابَج az-Zābag ou الزَّابِج az-Zābig. Cette indication précisée par le texte de Yāḳūt, est inexacte; car ces deux vocalisations ne sont pas facultatives; la première seule est correcte.

pays des Zandjs[1]. Ses habitants sont semblables aux hommes, sauf en ce qui concerne leurs mœurs qui ressemblent à celles des bêtes sauvages. On y trouve des *nisnās*[2] qui ont des ailes comme celles des chauves-souris. On en raconte des choses extraordinaires que les gens ont réunies dans leurs livres. On y trouve le rat musqué et la civette qui est une bête semblable au chat On en tire le musc [de civette]. Ceux qui ont voyagé dans ces régions m'ont rapporté que le musc de civette est la sueur d'un animal qui, quand la chaleur le chauffe, sue du musc. On le recueille [en grattant l'animal] avec un couteau.

T. III, p. ١٨. Sribuza[3] est une île dans la terre de l'Inde dont la position dans le monde habité est l'équateur. On en exporte le camphre.

T. III, p. ٣١٢. Šalāhiṭ[4] est une grande mer qui fait suite à la mer de Harkand, dans la direction de l'Est. Elle renferme l'île de Sīlān qui a huit cents parasanges de tour.

T. III, p. ٤٢٩. Čampa est un endroit de l'Inde ou de la Chine (*sic*) qui donne son nom à l'aloès [appelé] *čanfī*, qu'on brûle comme parfum. C'est le plus mauvais bois d'aloès, et il y a une bien légère différence entre lui et le bois ordinaire.

T. III, p. ٤٤٤ Al-Čīn. La Chine est un pays de la mer orientale tirant vers le Sud ; au Nord, [elle est bornée] par [le pays] des Turks. Ibn al-Kalbī dit d'après Aš-Širkī, que la Chine est appelée *Čīn*

1. وقيل هى [جزيرة الزابج] بلاد الزنج. C'est-à-dire : on dit que l'île de Djawaga est le même pays que celui qu'on appelle pays des Zandjs. C'est sans doute un nouvel exemple de la confusion graphique très fréquente entre les deux noms زابج *Zābag* et زنج *Zang*, celui-là étant très souvent fautivement écrit زانج *Zānag*.

2. نسناس qui se prononce aussi نَسْنَاس *nasnās*. « Le *nasnās*, dit l'*Abrégé des merveilles* (trad. Carra de Vaux, Paris, 1898, in-8°, p. 25), est fait comme une moitié d'homme ; il a une main et un pied, il marche par bonds et il court avec une grande vitesse. On le trouvait jadis dans l'Yémen et parfois dans les pays non-arabes. Les Arabes le chassaient et le mangeaient. » Cf. également, *Al-Mostaṭraf*, trad. Rat, t. II, p. 341, Paris, 1902, in-8°.

3. Le texte a سَرْبُزة qui est à corriger en سرِبُزة.

4. شَلاهط.

parce que Čīn et Baghar sont les deux fils de Baghbar ibn Kamād ibn Yāfath (Japhet). C'est de ce personnage que vient le proverbe : Il ne sait pas distinguer Šaghar de Baghar[1]. [Čīn et Baghar] habitèrent en Orient, et les descendants de ces deux [personnages] sont entre les Turks et les Indiens.

Abū 'l-Ḳasim az-Zadjādjī dit ; « Elle s'appelle ainsi parce que Čīn ibn Baghbar ibn Kamād est le premier qui s'y est installé et qui l'a habitée ; nous raconterons leurs aventures en son lieu ». La Chine fait partie du premier climat. Sa longueur, à partir de l'Ouest, est de 164 degrés et 30 minutes.

Al-Ḥāzmī dit : « Sa'd al-Khayr l'Espagnol se donne le surnom de *čīnī*, le Chinois, parce qu'il a voyagé jusqu'en Chine ».

Al-'Amrānī dit : « Al-Cīn[2] est un endroit près de Kūfa et aussi un endroit voisin d'Alexandrie ».

Al-Mufadjdja' dit dans le livre appelé *al-Munḳidz*, qui est un livre qu'il a composé sur le modèle des *Malāhin* d'Ibn Durayd[3] : « *Al-Čīn* se divise en deux parties : *al-Čīn* supérieure et *al-Čīn* inférieure ». Au-dessous de Wāsiṭ[4], se trouve une petite ville appelée Činiyya[5], qu'on appelle [aussi] *Čīniyya des boutiques*, d'où l'ethnique *čīnī* qui est celui de Al-Ḥasan ibn Aḥmad ibn Māhān Abū 'Alī al-Čīnī qui a rapporté des traditions d'après Aḥmad ibn 'Ubayd al-Wāsiṭī, d'après qui en rapportait Abū Bakr al-khaṭīb. Il dit qu'il était *ḳāḍī* et *khaṭīb*[6] de cette ville. Quant à Ibrāhīm ibn Isḥāḳ al-Čīnī, il était de Kūfa ; il avait fait du commerce en Chine et c'est de là que lui était venu le surnom [de *Čīnī*, le Chinois].

1. C'est-à-dire « c'est un sot ». Conf. *Proverbes de Meidani*, II, 96, 605, 636, 669.

2. الصين.

3. Le *Kitābu'l-Malāhin* d'Ibn Durayd est un ouvrage qui traite des « prononciations fautives dans les formules de serment » : voir Brockelmann : *Geschichte der arab. Litteratur*, t. I, p. 112. — « *Al-munḳiḍz min al-aïmān* « le libérateur des serments », de Muḥammad ibn Aḥmad al-Baṣrī le Grammairien, surnommé Al-'Adjīdj, mort en 320 (932 ap. J.-C.) est, dit Hadji Khalfa (t. VI, p. 198), un ouvrage qui ressemble aux *malāhin* d'Ibn Durayd ».

4. واسط, dans la Basse Mésopotamie.

5. صينية, pron. mod. *Ṣīniyya*.

6. *Imām* qui, dans les grandes mosquées, prononce, à la prière spéciale du vendredi, les deux *khuṭba* (prône ou oraison), où, après les louanges de Dieu et du prophète Muḥammad, il est fait notamment des vœux pour la vie et le bonheur du souverain.

Abu Sa'd dit : Abū 'l-Ḥasan Sa'd al-Khayr ibn Muḥammad ibn Sahl ibn Sa'd al-Anṣārī al-Andalusī (l'Espagnol) a tiré son surnom de la Chine. Il s'était donné le surnom de *Čīnī*, le Chinois, parce qu'il avait voyagé (p. ٣٣٥) du Maghrib en Chine. C'était un jurisconsulte pieux et très riche; il avait étudié le *ḥadīth*[1] auprès de Abū'l-Khaṭṭāb ibn Baṭr al-Kārī et de Abū 'Abdallah al-Ḥusayn ibn Muḥammad ibn Ṭalḥa *an-na''āl* et d'autres encore. Abū Sa'd le cite parmi ses maîtres; il mourut l'an 541 de l'hégire = 1146-1147.

Il y a un autre *Čīnī* dont on ne sait à quoi rapporter le surnom : c'est Ḥumayd ibn Muḥammad ibn 'Alī Abū 'Amr aš-Šaybānī connu sous le nom de Ḥumayd al-Čīnī. Il suivit les leçons de As-Sirā ibn Djazīma et de ses contemporains. Abū Sa'īd ibn Abū Bakr ibn Abū 'Othmān et d'autres encore ont rapporté des traditions d'après lui.

Ce sont là choses de l'histoire de l'extrême Chine que je mentionne comme je les ai trouvées, sans en affirmer l'authenticité. Si ce que je raconte est vrai, j'ai seulement voulu me garder de la crainte de mentir; si c'est faux, tu sais ce que les gens racontent, car c'est un lointain pays. Nous n'avons vu personne qui y soit allé et qui ait pénétré dans l'intérieur. Les marchands n'en atteignent que le bord qui est le pays connu sous le nom de Djāwa[2], situé sur les rivages de la mer et qui ressemble au pays de l'Inde. On exporte [de Djāwa] l'aloès, le camphre, le nard, le girofle, le macis, les plantes médicinales de la Chine et les vases chinois. Quant au pays de Malak[3], je n'ai rencontré personne qui l'ait vu; j'ai lu sa description dans un vieux livre.

VOYAGE DE ABŪ DULAF MIS'AR BIN MUHALHIL[4]

Abū Dulaf Mis'ar bin Muhalhil a décrit ce qu'il avait vu de ses yeux au pays des Turks, de la Chine et de l'Inde. « Lorsque je vous ai vus tous les deux, mes Seigneurs — qu'Allah fasse durer votre

1. Tradition rapportant les paroles du prophète Muḥammad, ou les faits auxquels il a pris part.

2. جاوة. Le fait que ce *Djāwa* « ressemble au pays de l'Inde », semble indiquer qu'il s'agit très vraisemblablement ici de l'île de Java. Mais l'indication qu'on en exporte du camphre est en faveur de son identification avec Sumatra.

3. ملك ?

4. Pour la biographie de ce personnage, *vide supra*, p. 89-90.

existence! — ardents à composer, pleins de joie pour écrire, je n'ai pas voulu laisser vos registres et le canon de votre sagesse vides d'un gain que j'ai acquis par moi-même, ni de merveilles vers lesquelles le sort m'a poussé, pour que l'audition voie nettement le sens de ce que vous allez apprendre et que le cœur se tourne vers la croyance de ce qui va être lu. Je commence, après avoir loué Dieu et honoré ses prophètes, par mentionner les routes orientales et la diversité des gouvernements qui s'y trouvent, les différences de leur administration, la variété de leurs affaires, leurs maisons de prière, la grandeur de leurs rois, les décisions de leurs souverains, les rangs de ceux qui sont chargés du commandement; car la connaissance de tout cela est un gain pour l'intelligence, nécessaire pour se conduire. Allah a destiné spécialement [aux voyages] ceux qui sont doués de raison et d'expérience et c'est une charge que leur confient les gens intelligents et clairvoyants. Il a dit — Que son nom soit exalté! — : « Est-ce qu'ils n'ont pas voyagé sur la terre?[1] ». J'ai voulu venir à votre aide à tous deux, car la fraternité nous unit et une pure affection nous rapproche. Lorsque ma patrie m'est devenue à charge, je suis parti en voyage pour le Khorāsān; en me promenant sur cette terre j'en ai observé le gouvernement et celui qui en est investi, (P. ٢٣٦) Naṣr bin Aḥmad le Sāmānide[2], un sultan puissant et fort, en comparaison de qui on considère comme peu de chose les gens puissants et auprès duquel sont légères les balances des forts. J'ai trouvé chez lui les ambassadeurs de Ḳālīn ibn aš-Šakhīr, roi de la Chine[3], qui désirait obtenir son alliance par mariage et voulait se lier avec lui. [Les ambassadeurs] demandaient [à Naṣr] sa fille en mariage; il la refusa ne pouvant admettre une chose contraire à la loi religieuse[4]. Quand il l'eut refusée, [les ambassadeurs] lui demandèrent de faire épouser par l'un de ses fils la fille du roi de

1. Ḳoran, XII, 109.

2. Troisième sultan sāmānide qui régna de 914 à 943. Il résidait à Bokhara.

3. قالين بن الشخير, var. قالتين *Ḳāltīn*, فاليز *Fālīz*; d'après Ḳazwīnī قالين بن شخبر *Ḳālīn bin Šakhbar*. M. Huart (*Littérature arabe*, p. 298) a adopté, d'après Brockelmann, la leçon *Kalatli bin Šakhbar, prince indien*. L'erreur de Brockelmann n'est pas douteuse; c'est *Ḳālīn bin Šakhīr, roi de la Chine*, qu'il faut lire, ainsi que l'indiquent les bonnes leçons de Ḳazwīnī et de Yāḳūt.

4. Parce qu'il ne pouvait pas marier sa fille musulmane à un prince infidèle; mais le fils de Naṣr put épouser la fille du roi de la Chine. On sait que le Prophète eut, au nombre de ses femmes, une copte appelée Marie.

la Chine : [Naṣr] y consentit. Je [Abū Dulaf] me décidai à gagner la Chine avec [les ambassadeurs qui y retournaient]. [Nous étant mis en route], nous traversâmes le pays des Turks.

La première tribu où nous arrivâmes après avoir traversé le Khorāsān et les villes musulmanes du Mā-warā'n-nahr[1] (la Transoxiane), fut une tribu qui habite un pays appelé Kharkāh[2]. Nous le traversâmes pendant un mois, durant lequel nous vécûmes de froment et d'orge. De là, nous allâmes chez la tribu appelée Ṭakhṭākh[3] où nous nous nourrîmes d'orge, de millet, de différentes sortes de viandes et de légumes de la campagne. Nous voyageâmes chez elle pendant vingt jours, en paix et en sécurité. Sa population est soumise au roi de la Chine et lui obéit. Mais ils payent l'impôt au Kharkāh parce qu'ils sont convertis à l'Islām. Ils s'entendent le plus souvent avec ces derniers pour aller razzier des populations lointaines d'idolâtres.

Nour arrivâmes ensuite dans la tribu appelée Badjā[4] où nous nous nourrîmes de millet, de pois chiches et de lentilles. Nous voyageâmes chez eux pendant un mois en paix et sécurité. Ce sont des idolâtres qui payent l'impôt aux Ṭakhṭākh. Ils se prosternent devant leur roi. Ils vénèrent la vache ; il n'y en pas chez eux et ils n'en possèdent pas, par vénération pour elle. C'est un pays où il y a beaucoup de figues, de raisins, de néfliers noirs. On y trouve une espèce d'arbre incombustible, avec le bois duquel les indigènes font des idoles[5].

1. ما وراء النهر.

2. الخركاه.

3. الطخطاخ, var. de Ḳazwīnī الطاحطاح *aṭ-Ṭāḥṭāḥ*.

4. Yaḳūt et Ḳazwīnī donnent fautivement النجا *an-Nadjā*, البجا *al-Budjā* La leçon *Badjā* est indiquée par M. J. Marquart qui a étudié et commenté le voyage de Abū Dulaf dans ses *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge* (*Das Itinerar des Mis'ar bin al-Muhalhil nach der chinesischen Hauptstadt*, p. 74-95), Leipzig, 1903, in-8°; voir p. 75 n. 2 les indications relatives à Yāḳūt et Ḳazwīnī. Je ferai suivre du sigle *Marq.* les remarques et corrections empruntées à ce travail.

5. Le texte de Ḳazwīnī traduit par Wüstenfeld, ajoute : « Les chrétiens qui traversent ce pays ont coutume d'emporter de ce bois. Ils prétendent que [les arbres produisant ce bois merveilleux], ont pour origine la poutre sur laquelle Jésus fut crucifié (*op. laud.*, p. 209) ». M. Marquart suppose avec vraisemblance qu'il s'agit du bois de teck (*op. laud.*, p. 76, note 1). D'après la *Chro-*

Nous allâmes ensuite dans la tribu appelé Petchenègue[1], à la barbe longue et aux belles moustaches. Les Petchenègues s'assaillent à l'improviste les uns les autres. Ils prennent les femmes de force, en pleine route. Ils se nourrissent exclusivement de millet. Nous voyageâmes chez eux pendant douze jours, et on nous apprit que leur pays est grand dans la direction du Nord et du pays des Slaves. Ils ne payent l'impôt à personne.

Nous allâmes ensuite dans la tribu appelée Čikil[2]. Les indigènes se nourrissent exclusivement d'orge, de pois chiches et de viande de mouton. Ils n'égorgent pas les chameaux; ils n'élèvent pas de vaches; il n'y en a pas dans leur pays. Leurs vêtements sont en laine et en fourrure; ils n'en ont pas d'autres que ces deux sortes là. Il y a chez eux quelques chrétiens[3]. Ils sont beaux de visage. Les hommes, chez eux, épousent leurs filles (p. ٣٣٧), leurs sœurs et toutes les femmes interdites [par l'Islām]. Ils ne sont pas Mages[4], et cependant telle est leur doctrine en ce qui concerne le mariage. Ils adorent Canope[5], Saturne, les Gémeaux, Banat Na's[6], le Chevreau; ils appellent Sirius, le Seigneur des Seigneurs. Chez eux, la tranquillité règne; ils ne font rien de mal[7]; toutes les tribus turques qui les entourent cherchent à les attaquer et à les dépouiller. Ils ont une plante appelée *kīlkān*[8], excellente à manger, qu'on fait cuire avec de la viande. Ils ont des mines de bézoard. Il y a chez eux..... [9] qui est une vache là-bas. Ils

nique de Tabari (I, 108, cité par M. Carra de Vaux *apud Abrégé des merveilles*, p. 94, note 1), l'arche fut faite d'un arbre de teck que Noé avait planté sur l'ordre de Dieu, et qui mit quarante ans à pousser.

1. البجناكي.

2. Yakūt a la leçon fautive جَكْل *Djakl* pour جِكِل *Djikil* = Čikil.

3. Lire : Manichéens.

4. Les Mazdéens, sectateurs de Zoroastre.

5. سهيل *Suhayl*, α du Navire.

6. بنات نعس appelées aussi بنات نعش. On en compte deux : *banāt na's aṣ-ṣughrā*, les petites = ε δ α ou la queue de la Petite Ourse ou le Timon, et *banāt na's al-kubrā*, les grandes = ε ζ η ou la queue de la Grande Ourse.

7. Ils n'ont aucun vice, d'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, *op. laud.*, p. 210).

8. Le texte a la leçon fautive كلكان *K.L.KāN.* pour كيلكان, le porreau. « Al-Ghafekī. D'après le *Livre de l'Agriculture*, il y a quatre espèces de porreaux :..... le *kīlkān* qui a les feuilles épaisses..... Quant au *kīlkān*, il croît à Rey et dans le Khorasān (*Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, trad. Leclerc in *Notices et Extraits*, t. XXVI, 1883, p. 162 ».

9. حَيوة الحَبَق ?

fabriquent avec le *dam*[1] et de l'orge sauvage, une boisson spiritueuse extrêmement énivrante. Leurs maisons sont en bois et en os (?). Ils n'ont pas de rois. Nous avons traversé leur pays en quarante jours, en paix, quiétude et tranquillité.

Nous sommes allés ensuite dans la tribu appelée Baghrāč[2]. Ils ont de longues moustaches, mais pas de barbe. Ils se servent de leurs armes d'une façon admirable, les cavaliers comme les fantassins[3]. Ils ont un roi puissant. On rapporte qu'il est de la famille des Alides et descend de Yaḥyā ibn Zayd. Il possède un livre doré sur la couverture duquel se trouvent des vers qui contiennent l'éloge funèbre de Zayd. Les [Baghrāč] adorent ce livre. Pour eux, [Yaḥyā ibn] Zayd [ibn 'Alī ibn al-Ḥusayn ibn 'Alī ibn Abū Ṭālib][4] est le roi des Arabes, et 'Alī ibn Abū Ṭalib — qu'il soit agréé par Dieu! —, le dieu des Arabes. Personne ne peut être roi chez eux s'il ne descend également de cet Alide [Zayd]. Lorsqu'ils se tournent vers le ciel, ils ouvrent la bouche, ils fixent les yeux [sur le firmament] et ils disent que le dieu des Arabes en descend et y remonte. La particularité merveilleuse de ceux qu'ils choisissent pour roi parmi les descendants de Zayd, c'est que ceux-ci ont de la barbe, le nez droit et de grands yeux. Les indigènes se nourrissent de millet et de viande de mouton mâle. Il n'y a dans leurs pays ni vaches ni chèvres. Leurs vêtements sont en feutre; ils n'en revêtent pas d'autres. Nous voyageâmes chez eux pendant un mois dans la peur et la crainte; nous dûmes leur donner le dixième de tout ce que nous avions avec nous.

Nous allâmes ensuite dans une tribu appelée Tübät[5]. Nous voyageâmes chez elle pendant quarante jours en toute tranquillité.

1. الدم. *Dam* signifie *sang*; mais il est peu probable qu'il s'agisse ici d'une boisson composée d'orge et de sang et la leçon de Yaḳūt est sans doute fautive.

2. البغراج *al-Baghrādj*. Peut-être pour *Boγra Khagan*, la tribu du chameau étalon. Marq. p. 77.

3. D'après Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 211 : Leur armée se compose de cavalerie et d'infanterie; ils fabriquent de belles armes. Peut-être le texte de Yaḳūt est-il altéré et doit-il être compris dans le même sens.

4. Cf. Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 218. Yaḥyā ibn Zayd serait donc l'arrière-petit-fils de 'Alī ibn Abū Ṭālib, cousin germain et fils adoptif du Prophète Muḥammad, dont il épousa la fille, Faṭima.

5. Le texte a la leçon fautive تُبَّت *Tubbat* qui désigne généralement le Tibet, pour تُبَات *Tubät*. Les renseignements qui suivent indiquent nettement qu'il ne peut s'agir ici du Tibet. Marq. p. 78.

Les [Tübät] se nourrissent de froment, d'orge, de fèves, de toutes sortes de viande, de poisson, de légumes, de raisins et de fruits. Ils s'habillent avec toutes sortes de vêtements. Ils ont une ville [construite] avec de grands roseaux, où se trouve une maison de prière en peaux de vache frottées de graisse. Elle contient des idoles qui consistent en cornes de gazelle à musc[1]. Dans cette ville, se trouvent des musulmans, des juifs, des chrétiens, des Mages et des Indiens; [les habitants] payent l'impôt à l'Alide [, roi de la tribu] des Baghrāč. Les [Tübät] tirent leur roi au sort[2]. Ils ont une prison pour les criminels et [infligent] des amendes. Ils prient en se mettant dans la direction de la *ḳibla* de la Mekke.

Nous allâmes ensuite dans la tribu (p. ٤٢٨) appelée Kaymāk[3]. Leurs maisons sont en peaux de bêtes. Ils se nourrissent de pois chiches, de fèves, de viandes des mâles ovins et caprins; ils n'égorgent pas les femelles. Ils ont un raisin dont le grain est moitié blanc, moitié noir. Il y a chez eux une pierre qui attire la pluie, et avec laquelle ils font pleuvoir quand ils veulent. Il y a chez eux, dans une plaine, des mines où l'on trouve l'or par morceaux; des diamants que les torrents des montagnes mettent à jour[4], et une plante d'un goût agréable qui fait dormir et qui engourdit. Ils ont des caractères pour écrire. Ils n'ont ni roi, ni maison de prière. Ceux d'entre eux qui atteignent l'âge de quatre-vingts ans sont adorés, s'ils n'ont ni maladie ni infirmité apparente. Nous voyageâmes chez eux pendant trente-cinq jours et nous parvînmes ensuite chez une tribu appelée Ghuzz[5]. Ils ont une ville construite en pierre, bois et roseau; ils ont une maison de prière qui ne contient aucune idole. Ils ont un roi puissant qui leur fait payer l'impôt[6]. Ils font du commerce avec l'Inde et la

1. الخُثور, var. الخثور, الحشو, ne donnent aucun sens satisfaisant; lire avec Ḳazwīnī فيه اصنام من قرون غزالن المسك.

2. Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 212, ajoute ici : Ils tiennent des assemblées [pour juger] les crimes et [pour régler] les affaires locales.

3. الكَيْماك. Sur les Kaymāk et la pierre qui fait pleuvoir, cf. Marquart, *op. laud.*, p. 79.

4. D'après Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 212.

5. الغُزّ.

6. D'après Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 211 : Ils ont une maison [de prière et un roi qui est très respecté.

Chine. Ils se nourrissent exclusivement de froment; il n'y a pas chez eux de légumes. Ils mangent la chair des moutons et des chèvres, mâles et femelles. Ils sont vêtus de [vêtements] de lin et de fourrures; ils n'usent pas de la laine pour les vêtements. Il y a chez eux une pierre blanche qui est utilisée contre la colique, et une pierre verte[1] qui, si on la passe sur un sabre, l'empêche de couper. Nous voyageâmes chez eux pendant un mois, en toute tranquillité et sécurité.

Nous arrivâmes ensuite chez une tribu appelée Toguzoguz[2], qui se nourrissent de bêtes égorgées et non égorgées[3]. Ils s'habillent de coton et de feutre. Ils n'ont pas de maison de prière; ils vénèrent les chevaux et honorent ceux qui en prennent soin[4]. Il y a chez eux une pierre qui arrête le sang, si on la pose sur celui dont la blessure saigne ou qui a une perte de sang. Quand paraît l'arc-en-ciel, c'est une fête. Ils adressent leurs prières au soleil couchant[5]. Leurs étendards sont noirs. Nous voyageâmes chez eux pendant vingt jours, en proie à une vive crainte.

Nous arrivâmes ensuite chez une tribu appelée Kirgiz[6]. Ils se nourrissent de millet, de riz, de viande de vache, de mouton, de chèvre et de toutes sortes de viandes, à l'exception de la viande de chameau[7]. Ils ont une maison de prière. Ils ont des caractères pour écrire. Ils ont du jugement et de la réflexion. Ils n'éteignent

1. D'après Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 212 : Des pierres rouges.

2. Le texte de Yāḳūt porte التغزغز at-Taghazghaz pour التّغُزْغُز, les Uigurs. Cf. Marquart, *op. laud.*, p. 80.

3. Il faut vraisemblablement comprendre qu'ils se nourrissent de bêtes trouvées mortes ou tuées à la chasse et non égorgées, et d'animaux domestiques qu'on tue en les égorgeant. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 212) : Ils se nourrissent de viandes cuites et de viandes crues. — Ou peut-être « adultes et non adultes ».

4. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 212) : Ils prisent fort les chevaux et peuvent très bien se tenir debout sur [les chevaux] (*sic*).

5. Ḳazwīnī (p. ٣٩١) ajoute ici : Ils ont un roi très-puissant qui a, au faîte de son palais, une tente en or, qui peut contenir mille personnes et qui est visible à une distance de cinq parasanges. — Wüstenfeld, p. 212, dit : « Cent personnes », et ajoute : Leurs esclaves sont noirs. Cf. Ibn Khordādzbeh, trad. De Goeje, *loc. cit.*, p. 22 et Ḳazwīnī, *Āthār al-bilād*, p. ٣٠.

6. الخرخيز *al-Khirkhīz*.

7. Ḳazwīnī dit au contraire : Ils se nourrissent de millet, de riz et de viande de chameau (Wüstenfeld, p. 213). Le texte imprimé de Ḳazwīnī est identique à celui de Yāḳūt (p. ٣٩٣, l. 2).

leur lampe que quand elle s'éteint faute d'aliment[1]. Ils ont un langage rythmé qu'ils emploient lorsqu'ils prient. On trouve chez eux le musc. Ils ont des jours de fête dans l'année[2]. Leurs étendards sont verts. Quand ils prient, ils se tournent vers le Sud. Ils adorent Saturne et Vénus; Mars est pour eux de mauvais augure. Il y a chez eux beaucoup de bêtes féroces. Ils ont une pierre qui est brillante pendant la nuit; grâce à elle, ils se passent de lampes; on ne fait [de ces pierres] (p. ۴۴٩) que chez eux. Ils ont un roi qui est très obéi[3]. Personne ne s'assied devant lui avant d'avoir dépassé quarante ans. Nous voyageâmes chez [les Kirgiz] pendant un mois, en toute tranquillité et sécurité.

Nous arrivâmes ensuite dans la tribu des Kharlok[4]. Ils se nourrissent de pois chiches et de lentilles. Ils fabriquent une boisson avec du millet. Ils ne mangent que de la viande salée. Ils s'habillent de vêtements de laine. Il y a chez eux une maison de prière sur les murs de laquelle on voit l'image de leurs anciens rois. La maison est en bois incombustible[5]. Il y a beaucoup de ce bois dans leur pays. La violence et la rébellion règnent parmi eux; ils sont ennemis les uns des autres. Le libertinage y est courant et licite. Ce sont des joueurs; ils jouent entre eux leur fils, leur fille, leur mère. Tant que dure la partie, le perdant peut se racheter; mais lorsque le gagnant s'est éloigné [de l'endroit où on jouait], tout ce qu'il a gagné lui appartient [définitivement], et il le vend au marchand à sa guise[6]. La beauté et la corruption de leurs femmes est notoire. Ils sont peu jaloux. Les filles des chefs et des personnages au-dessous de lui, leur femme ou leur sœur se présentent aux caravanes quand elles arrivent dans le pays et

1. C'est-à-dire : Ils n'éteignent pas leur lampe, mais ils la laissent s'éteindre, etc. (Ḳazwīnī, ٣٩٣, 4).

2. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 213) : Ils ont trois fêtes par an.

3. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 213) : Ils ont un roi qui prend soin de leur bien-être et auquel ils obéissent.

4. الخرلخ *al-Kharlokh*.

5. *Vide supra*, p. 210 et note 5.

6. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 213-214) : Ce sont de passionnés joueurs aux dés. Ils jouent l'un contre l'autre femme, sœur, fille, mère. Tant qu'ils sont au jeu, le perdant a le droit de continuer à jouer [malgré ses pertes] ; mais dès qu'il se lève de sa place et s'en va, il ne lui est plus possible [d'essayer] de regagner ce qu'il a perdu; ce qu'il a joué [et perdu] appartient au gagnant qui peut, s'il le veut, vendre [son gain] aux marchands.

s'offrent aux caravaniers. Si un homme plaît à une femme, elle l'emmène dans sa maison[1], l'installe chez elle, le traite bien et emploie son mari, son frère et son fils pour les affaires de cet homme. Son mari ne l'approche pas, tant que celui qu'elle a choisi y demeure, à moins de nécessité[2]. La femme [Kharlok] et celui qu'elle a choisi se mettent à part pour manger, boire, etc., sous l'œil du mari qui n'y voit aucun mal et ne s'y oppose pas. Les [Kharlok] ont une fête où ils revêtent des vêtements de soie à ramages; ceux qui ne peuvent pas le faire, mettent un morceau de soie à ramages à leurs vêtements [habituels]. Il y a chez eux une mine d'argent mélangé à du mercure. Ils ont un arbre qui a l'aspect du myrobolan et est de la grosseur de la jambe. Quand on oint de son suc les tumeurs chaudes, elles sont guéries instantanément. Ils ont une grande pierre qu'ils vénèrent et devant laquelle ils viennent plaider leurs affaires; ils lui égorgent des victimes. Cette pierre est de couleur vert-poireau. Nous voyageâmes chez les Kharlok pendant vingt-cinq jours, en toute paix et tranquillité.

Nous arrivâmes ensuite dans la tribu des Khuṭlukh[3] et nous voyageâmes chez eux pendant dix jours. Ils mangent du froment tout seul et toutes sortes de viandes d'animaux non-égorgés[4]. Parmi toutes les tribus turques, je n'en ai pas vu de plus guerrière; ils dépouillent ceux qui sont autour d'eux. Ils épousent leurs sœurs; la femme n'épouse pas plus d'un homme. Quand [le mari] meurt, elle ne se remarie pas. Ils ont raison et expérience. Quiconque commet l'adultère dans leur pays, est brûlé ainsi que celle qui l'a commis avec lui. La répudiation n'existe pas chez eux. Le douaire de la femme comprend tout ce qui appartient au

1. Cf. sur cette pratique, Marco Polo, éd. Yule-Cordier, t. II, p. 53-54.

2. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 214) : Son mari ne l'approche pas, tant que l'hôte habite avec elle, à moins que ce ne soit pour les affaires [de l'hôte] dont il [le mari] s'occupe.

3. Yāḳūt a الخطلخ *al-KH.Ṭ.L.KH* qu'il faut vocaliser الخُطْلُخ. M. Marquart (*op. laud.*, p. 82) traduit *Khuṭlukh* par *die glücklichen*. Cette interprétation n'est pas absolument exacte; il vaut mieux traduire par *die glückbringenden* ou *die majestätischen* ainsi que l'indique M. F. W. K. Müller dans ses *Uigurica* (*Abhandlungen der königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften* vom Jahre 1908, Berlin, 1908, p. 13) : *Yma qutluγ*, So [*ist*] *das glückbringende* ou *das majestätische*.

4. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 214) : et certaines sortes de viandes [qu'ils mangent] crues.

mari[1]. (p. ٢٥٠) [Le gendre] doit servir pendant un an [son beau-père]. Pour le meurtre, ils ont la loi du talion ; pour les blessures, on paye une indemnité. Si le blessé meurt après avoir touché son indemnité, sa mort n'est pas vengée. Leur roi a le mal en horreur ; il ne se marie pas ; s'il se marie, on le tue.

Nous arrivâmes ensuite chez une tribu appelée Khatiyān[2]. Ils se nourrissent d'orge et de pois chiches. Ils ne mangent de viande que lorsque la bête a été égorgée[3]. L'institution du mariage est sainement organisée ; leurs lois sont des lois sages qui leur assurent une bonne administration. Ils n'ont pas de roi. Chaque groupe social obéit à un vieillard intelligent et de bon conseil devant lequel ils portent leurs différends. Ils n'exercent ni violences ni rapines contre les étrangers. Ils ont une maison de prière et s'y rendent chaque mois, plus ou moins [souvent]. Ils ne portent aucun vêtement teint en couleur[4]. Il y a chez eux du musc qui est excellent tant qu'il reste dans le pays ; quand on l'exporte, il s'altère et se gâte. Ils ont beaucoup de légumes qui sont, pour la plupart, utiles. Il y a chez eux des serpents qui tuent les gens qui les regardent ; mais les [serpents] sont dans une montagne dont ils ne sortent en aucun cas. Ils ont une pierre qui arrête la fièvre ; il n'en existe pas hors de leur pays[5]. Il y a chez eux du bézoard excellent qui est comme de la cire et qui a des veines vertes. Nous voyageâmes chez eux pendant vingt jours.

Nous arrivâmes ensuite au pays de Pima[6] où il y a beaucoup de palmiers, de légumes et de raisins. Il s'y trouve une ville, des

1. Ḳazwīnī dit, au contraire (Wüstenfeld, p. 214) : La dot [de la femme] appartient intégralement au mari. — Le texte imprimé (p. ٣٩٣) dit : « La femme n'a pas de bien : son douaire consiste en ce que [le mari] sert son beau-père pendant une année ».

2. الختيان que M. Marquart (*op. laud.*, p. 82-83) lit الخِتَيان *al-Khitayān*.

3. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 215) : Ils ne mangent de viande que lorsqu'elle a été cuite.

4. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 215) : Ils ont une maison de prière où ils se rendent assidûment, autant au moment de la nouvelle lune, qu'à celui de la pleine lune. Ils ne se vètissent pas d'étoffes de couleur.

5. Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 215) dit : Il y a chez eux une quantité de jolies fleurs dans des vases verts.

6. Les textes de Yāḳūt et de Ḳazwīnī portent fautivement بهى *Bahā* pour بِمى *Bimā* = Pima. Marq. Ḳazwīnī (p. ٣٩٥) ajoute : « Ils ont de nombreuses fêtes ; car chaque groupe de population en a une qui diffère de celle des autres »

bourgs et un roi qui gouverne, appelé Pima. Dans la ville, il y a des groupes de musulmans, de juifs, de chrétiens, de Mages et d'adorateurs des idoles. Les [indigènes] ont des jours de fête fixes. Il y a chez eux, une pierre verte qui guérit la chassie et une pierre rouge qui guérit la maladie de la rate. Ils ont un excellent indigo rouge (*sic*), léger sur l'eau, qui, si on le met dans l'eau, ne va pas au fond. Nous voyageâmes chez eux pendant quarante jours, [tantôt] en paix, [tantôt en proie] à la crainte.

Nous arrivâmes ensuite à un endroit appelé Ḳulaybu[1] où se trouvent des nomades Arabes [originaires] du Yémen [descendants de] certains d'entre ceux qui se séparèrent de Tubba'[2], lorsque celui-ci fit une expédition en Chine[3]. Les [indigènes] ont des campements d'été et d'hiver dans des pays où il y a de l'eau et des sables. Ils parlent l'ancienne langue arabe et n'en savent pas d'autre. Ils écrivent en caractères Himyarites et ne connaissent pas notre manière d'écrire [actuelle][4]. Ils adorent les idoles. Leur roi est pris parmi les membres d'une de leurs familles et on ne le prend jamais en dehors de cette famille-là. Ils ont des lois; ils interdisent la débauche et le libertinage. Ils ont une boisson excellente fabriquée avec des dattes. Leur roi offre des présents au roi de la Chine. Nous voyageâmes chez eux pendant un mois, en proie à la crainte et à l'épouvante.

Nous arrivâmes ensuite à la Station de la Porte[5]. C'est une ville dans les sables, où se trouvent les gardes du roi qui est le roi de la Chine. C'est de là qu'on demande l'autorisation pour être admis à pénétrer dans le pays (p. ٤٥١) de la Chine, [en venant de] chez les

1. القُلَيْبُ. Cf. Marquart, *op. laud.*, p. 84.

2. Le texte de Yaḳut porte .....فيه بَوَادى عرب ممن تخلَّف عن تُبَّع, mais il faut lire avec Ḳazwînî ..... فيه بوادى عرب يمن تخلف عن تبع (Ms. de Gotha).

3. « Dies ist gewiss, dit Wüstenfeld (*Des Abu Dolef Mis'ar Ben el-Mohelhel Bericht*, *op. laud.*, p. 215, note), ein glaubwürdiges, und dann das sicherste Zeugniss, dass der von Einigen für fabelhaft gehaltene Zug eines himyaritischen Königs nach Indien wirklich statt gefunden habe ». Rien n'est moins exact. C'est, au contraire, par simple étymologie populaire que le toponyme de l'Asie centrale تُبَّت *Tubbat*, le Tibet, pour تُبَت = *Tübät*, a été apparenté au nom arabe تُبَّع *Tubba'*. Cf. Marquart, *op. laud.*, p. 84.

4. Ces renseignements qui sont également inexacts (Voir la note précédente), sont infirmés par toutes les informations précises que nous possédons sur la région dont il s'agit.

5. مقام الباب, dans l'ouest de la Grande Muraille. Marquart, p. 85.

tribus turques ou d'autre part. Nous voyageâmes dans ce pays pendant trois jours, [recevant] l'hospitalité [au nom] du roi. Nous changions de monture à chaque parasange. Nous arrivâmes ensuite dans la Vallée de la Station. C'est de là qu'on demanda pour nous l'autorisation de pénétrer et les ambassadeurs [avec lesquels nous voyagions], partirent avant nous. On nous accorda enfin l'autorition : nous avions passé dans cette vallée qui est le plus beau et le plus magnifique des pays d'Allah trois jours, en jouissant de l'hospitalité du roi. Puis, nous traversâmes la vallée et voyageâmes pendant un jour entier; ensuite, nous dominâmes la ville de Sandābil[1]. C'est la capitale de la Chine : c'est là le siège du gouvernement. Nous passâmes la nuit à une journée de marche de la capitale. Le lendemain, nous nous mîmes en route dès le matin et nous voyageâmes pendant toute la journée, jusqu'au coucher du soleil, où nous y arrivâmes. C'est une ville [si] grande qu'il faut un jour [de marche] pour la [traverser]. On y compte soixante rues, et chaque rue aboutit au palais du gouvernement. Nous allâmes à une des portes [de la ville], et nous constatâmes que la muraille a quatre-vingt-dix coudées de hauteur et de largeur. Sur le faîte du mur, se trouve un grand fleuve qui se divise en soixante bras. Chaque bras coule vers l'une des portes et rencontre un moulin qui déverse l'eau au-dessous, puis un autre moulin d'où l'eau coule sur le sol. Ensuite, la moitié de l'eau sort hors du mur et irrigue les jardins. L'autre moitié est dirigée vers la ville, fournit de l'eau aux habitants de la rue [dans laquelle elle passe] jusqu'au palais du gouvernement [auquel aboutit la rue]. Puis, [l'eau] passe dans la rue opposée et sort [enfin] de la ville. Chaque rue a ainsi deux courants d'eau. Toute rue a deux courants d'eau coulant en sens inverse l'un de l'autre. Le courant qui coule dans le sens de l'extérieur de la ville vers l'intérieur, fournit de l'eau potable; celui qui coule dans le sens de l'intérieur de la ville vers l'extérieur, emporte les immondices [des habitants]. Ils ont une grande maison de prière. Ils ont une administration importante et des lois bien établies. On dit que leur maison de prière est plus grande que la mosquée de Jérusalem. Elle contient des statues, des images, des idoles et un grand Buddha. Les indigènes n'égorgent pas [les

1. سَنْدَابِل. Cf. Marquart, *op. laud.*, p. 85. Sur *Sandābil*, cf. Ḳazwīnī, *Āthār al-bilād*, éd. Wüstenfeld, p. ٣٠.

animaux destinés à la consommation]; ils ne mangent pas du tout de viande. Quiconque tue un animal, est tué. [Cette ville] est en même temps la capitale de l'Inde et des Turks. J'ai pénétré chez leur roi et je l'ai trouvé remarquable dans sa manière d'être, parfait dans son conseil. Les ambassadeurs [du Khorāsān] lui adressèrent une allocution sur le sujet qui avait motivé leur venue, c'est-à-dire le mariage de sa fille avec Nūḥ ibn Naṣr. Il leur donna une réponse favorable et nous accueillit avec bienveillance, les ambassadeurs et moi. Nous reçûmes de lui l'hospitalité jusqu'à ce que fussent terminées les affaires de la fiancée et qu'on eût achevé de préparer son trousseau. Puis, [le roi] la remit à deux cents eunuques et trois cents jeunes filles, [choisis] parmi ce qu'il avait de mieux en fait d'eunuques et de jeunes filles; et on amena la princesse au Khorāsān, à Nūḥ ibn Naṣr qui l'épousa[1].

[L'auteur] dit : Nous avons appris que Naṣr fit faire son tombeau vingt ans avant sa mort, parce que, au moment de sa naissance, la durée de sa vie avait été fixée (p. ٤٥٢) et on avait prédit la date de sa mort. On avait prédit qu'il mourrait de phtisie pulmonaire et on lui avait fait connaître le jour où il mourrait. Le jour où [il devait] mourir, il sortit de Bokhārā : il avait annoncé qu'il mourrait ce jour-là. Il donna l'ordre de préparer sa pompe funéraire pour qu'après sa mort il put se représenter son peuple tel qu'il l'aurait ainsi vu. — Alors des milliers de jeunes esclaves turks imberbes s'avancèrent devant lui, déjà revêtus de vêtements noirs. Ils se faisaient des entailles à la poitrine et se mettaient de la poussière sur la tête. Ils étaient suivis d'environ deux mille jeunes filles esclaves de nationalités et de langues différentes, vêtues de la même façon et faisant la même chose. Derrière, venaient la masse de l'armée, les hauts fonctionnaires qui tenaient leur monture par la main et conduisaient par la bride leurs chevaux non sellés. Ils avaient noirci leurs cheveux et leur front en jetant de la poussière sur leur tête. Venaient aussitôt après, le peuple et les marchands, pleurant et sanglotant, ayant devant eux leurs enfants et leurs femmes. Puis venaient les corporations d'artisans, les petits marchands et les portefaix en nombreuses délégations. Ils avaient jeté de la poussière sur leurs vêtements; ils se distinguaient par un costume spécial. Puis, vinrent les enfants du roi allant pieds nus devant lui, la

1. Sur les tribus turques dont il vient d'être question, cf. un court passage d'Ibn Khordâdzbeh, éd. et trad. De Goeje, p. 22-23.

tête nue et couverte de poussière. Devant eux marchaient les principaux secrétaires, les chefs des eunuques et les généraux en chef. S'avançaient ensuite les juges, les gens de justice et les savants qui venaient [vers le roi] pleins de chagrin, de désolation et de douleur. Le roi fit apporter un grand rouleau enroulé et ordonna aux juges, aux savants et aux secrétaires d'y apposer leur sceau. Puis il enjoignit à son fils Nūḥ d'agir conformément à ce qu'il contenait. Il se fit apporter un peu de safran dans une tasse de porcelaine de Chine jaune, et il en avala une petite quantité. Puis ses yeux se remplirent de larmes. Il loua Allah, le Très-Haut, prononça la profession de foi musulmane et ajouta : « Ceci est le dernier viatique de Naṣr en ce bas monde où vous êtes ». Il alla ensuite vers son tombeau, y entra, récita une des dix parties du Ḳorān, s'y installa comme s'il eût été dans sa salle d'audiences, puis mourut. Qu'Allah l'ait en sa miséricorde! Son fils Nūḥ prit à son tour le pouvoir.

Je l'auteur dis : Nous doutons de la véracité de ce récit, car notre informateur en mentionnant un fait a souvent prié Allah de ne pas le punir pour ce qu'il disait [d'inexact]. Mais revenons au discours de l'ambassadeur de Naṣr.

[Ce dernier] dit : Je demeurai à Sandābil, ville de la Chine, assez de temps pour voir plusieurs fois son roi. Il me fit des cadeaux et m'interrogea sur certaines choses du pays de l'Islām. Je lui demandai ensuite l'autorisation de prendre congé ; il me la donna après m'avoir bien traité et en ne me laissant rien à désirer.

Je me dirigeai vers la côte dans l'intention d'aller à Kalah (p. ۲٥٣). C'est le commencement de l'Inde et le dernier point où peuvent parvenir les bateaux; il ne leur est pas possible de le dépasser sans faire naufrage. Lorsque je fus parvenu à Kalah, je la trouvai très grande, [entourée] de grands murs, avec de nombreux jardins, des eaux abondantes. J'y trouvai une mine d'étain, [métal spécial] qui n'existe nulle autre part au monde que dans sa *ḳala'a*[1]. Dans cette *ḳala'a*, on forge les sabres *ḳala'ī*[2] qui sont les véritables sabres indiens. Les gens de cette *ḳala'a* se mettent en état de défense contre leur roi quand ils veulent lui imposer ce qu'ils désirent. Ils ont des mœurs identiques à celles des Chinois,

1. قلعة, citadelle, forteresse.
2. C'est-à-dire les sabres provenant de la *ḳala'a*. *Vide infra* l'appendice sur Kalah.

en ce fait qu'ils ne pratiquent pas l'égorgement [des animaux destinés à la consommation]. Dans le monde entier, il n'existe de mine d'étain que dans cette *ḳala'a*. Entre la ville [de Kalah] et la ville de la Chine (*sic*), il y a trois cents parasanges. Autour de [Kalah], il y a une succession de villes, de bourgs, d'agglomérations. [Les indigènes] ont une justice, et [comme pénalité] la prison et des amendes. Ils se nourrissent de froment, de dattes; leurs légumes se vendent au poids et les galettes de pain, à la quantité. Ils n'ont pas d'établissements de bains, mais ils se lavent dans une source d'eau courante. Leur dirham pèse les deux tiers d'un dirham [ordinaire] et s'appelle *fahari*[1]. Ils ont de la petite monnaie qui leur sert pour les échanges. Ils portent comme les Chinois, une étoffe de soie unie appelée *firand chinois*[2], qui est de grand prix. Leur roi est sous la dépendance du souverain de la Chine et fait la *khuṭba*[3] au nom de ce dernier. La *ḳibla* du roi de Kalah est orientée vers lui [le roi de la Chine][4]; et la maison de prière du roi de Kalah est consacrée au roi de la Chine. Je quittai Kalah pour gagner le pays du Poivre[5]... Je parvins du pays du Poivre au versant du Camphre[6] qui est une haute montagne où se trouvent des villes dominant la mer, notamment Ḳāmarūpa[7] qui donne son nom à l'aloès tendre appelé *Mandal*[8] *al-ḳāmarūbī*; une autre ville du nom de Ḳimārāyān[9] qui a donné son nom à l'aloès *ḳi-*

1. فهرى.

2. Le texte a الافرند qui est à corriger en الفرند *al-firand*. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 31 et note 4.

3. *Vide supra*, p. 207 et note 6.

4. De même que la *ḳibla* des musulmans est dans la direction de la Mekke et celle des juifs dans la direction de Jérusalem. La *ḳibla* est la direction dans laquelle un musulman doit prier. Le roi de Kalah étant suzerain du roi de la Chine, prie dans la direction de la résidence de celui-ci.

5. Le Malabar, sur la côte occidentale de l'Inde. Cf. Abūlfidā, t. II, 2e part., p. 115.

6. Il s'agit vraisemblablement du Čampa. *Vide supra apud* Ibn al-Faḳīh, p. 56, « la montagne de Čampa ».

7. Le texte a la leçon fautive habituelle قامَرُوُن *Ḳāmarūn* pour قامَرُوُب *Ḳāmarūb* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam.

8. *Mandal* est le nom d'une ville de l'Inde qui produit un aloès appelé *mandalī*. *Vide infra*.

9. قِمَارَيَان vraisemblablement قِمَارى, ethnique de قمار, le Khmèr, + la finale persane ان *ān*. L'indication que cette ville donne son nom à l'aloès *ḳimārī* ou aloès du Khmèr, confirme la conjecture précédente.

mārī; une autre ville encore appelée Čampa qui a donné son nom à l'aloès *čanfī*. Sur l'autre versant de cette montagne, dans la direction du nord, se trouve la ville appelée Ṣaymūr[1]. Ses habitants sont d'une beauté particulière, parce que la population est métissée de turk et de chinois; c'est la cause de leur beauté. Les Turks y font de l'exportation. Elle donne son nom (p. ٢٥٢) à l'aloès *ṣaymūrī*; mais il n'y est pas indigène, on l'y importe. Les [habitants] ont une maison de prière située au sommet d'une grande montée, où sont des prêtres; elle contient des idoles en turquoise et en.....[2]. Les [indigènes] ont de petits rois. Ils s'habillent comme les Chinois. Il y a chez eux des synagogues, des églises, des mosquées et des temples du feu. Ils n'égorgent pas les animaux [comme les musulmans]; ils ne mangent pas [les bêtes] mortes de mort naturelle. Je continuai le voyage jusqu'à la ville appelée Djādjullā[3], qui est située au sommet d'une montagne dont la moitié est en saillie sur la mer et l'autre moitié est sur la terre ferme. Il s'y trouve un roi semblable au roi de Kalah. [Les habitants] mangent du froment et des œufs; ils ne mangent pas de poisson et n'égorgent pas les animaux. Ils ont une grande maison de prière. Ils furent les seuls à s'opposer à Alexandre [quand celui-ci vint] dans les pays de l'Inde. On apporte à [Djādjullā] la cannelle et, de là, on l'exporte dans le reste du monde. L'arbre à cannelle appartient à tout le monde, il n'a pas de propriétaire [particulier]. Les [indigènes de Djādjullā] s'habillent comme les gens de Kalah, avec cette différence que, les jours de fête, ils se parent de la robe yéménite[4]. Ils vénèrent parmi les constellations, celle du Cœur

1. الصيمور. Sur la côte occidentale de l'Inde. D'après les termes de cet étrange itinéraire (*vide supra*, p. 90), la côte occidentale de l'Inde et la côte orientale de l'Indochine seraient les deux versants d'une même montagne.

2. البيجاذق. « *Arisṭū* (*sic*, Aristote), dit Ḳazwīnī (*Kitāb 'adjāïb al-makhlūḳāt*, p. ٢١٤ *sub verbo*), dit que c'est une pierre rouge, mais d'un autre rouge que le corindon [rouge = rubis] : on la trouve en Orient. Quand on l'extrait de la mine, elle s'assombrit; mais dès que l'ouvrier l'a coupée, on voit ressortir son éclat et sa beauté. Celui qui en porte au doigt une pierre de vingt grains, est préservé des mauvais rêves effrayants. Celui qui se met en face du soleil et qui maintient le regard sur cette pierre, l'éclat de son œil s'affaiblit. Quand on essuie avec elle les cheveux ou la barbe, puis qu'on pose la tête sur le sol, elle [les cheveux ou la barbe essuyés avec la pierre] attire le bois et la paille ».

3. جاجلّى, pron. anc. *Gāgullā*.

4. حبرة. Voy. Dozy : *Noms de vêtements*, p. 133.

du Lion[1]. Ils possèdent un observatoire, un comput exact et une connaissance complète des astres; ils en étudient assidûment les propriétés.

Je continuai mon voyage jusqu'à la ville appelée Ḳaśmīr[2], qui est immense. Elle est entourée de murs et de fossés bien construits; elle est comme la moitié de Sandābil, ville de la Chine. Son roi est plus grand que celui de la ville de Kalah et mieux obéi. Les [habitants] ont des jours de fêtes au commencement des mois lunaires; et pour eux, c'est dans la décroissance que les deux astres brillants ont leur exaltation[3]. Ils ont un grand observatoire dans une maison construite en fer chinois, sur lequel le temps n'a pas d'action. Ils vénèrent les Pléiades. Ils se nourrissent de froment, mangent le poisson salé; mais ils ne mangent pas d'œufs et ne coupent pas la gorge aux animaux.

Je partis de là pour Kābul et après un mois de route, j'arrivai à la *kaṣba*[4] de la ville, appelée Ṭābān[5]. [Kābul] est une ville située dans un creux de montagne, laquelle montagne entoure la ville comme un anneau de trente parasanges de tour. On ne peut y pénétrer qu'avec un laisser-passer, car on y accède par un défilé fermé par une porte que gardent des gens. On ne peut pas y entrer sans permission. La ville contient des quantités d'arbres myrobolans. Toutes les eaux des agglomérations et des bourgs qui sont à

1. α du Lion de Régulus.

2. Le texte a قيشمير *Kīśmīr*, le Cachemire.

3. Le texte a وفى نزول النيرين شرفهما dont je lis l'avant-dernier mot النيّرين qui désigne très vraisemblablement Saturne et Jupiter. Cf. *Les prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, trad. de Slane, t. II, 1865, p. 217 et suiv. « Les astrologues, dit en note le traducteur (*ibid.*, p. 218, note 7), disent d'une planète qu'elle est dans son *exaltation* ou *dignité* (شرف) quand elle occupe, dans le Zodiaque, une position telle qu'elle puisse exercer toute son influence, et qu'elle est dans sa *déjection* ou *chute* (سقوط ou هبوط) quand elle est dans un signe où son influence est la moindre possible ». Je suppose que, en opposition aux croyances qui avaient cours chez les Arabes, les habitants du Ḳaśmīr attribuaient leur principale action astrologique, leur *exaltation*, aux deux planètes précitées quand elles étaient en décroissance. Ce fait ne pouvait pas ne pas frapper Mis'ar bin Muhalhil qui l'aurait rapporté en raison de son étrangeté. C'est une explication acceptable de ce passage difficile à interpréter.

4. *Kaṣba* signifie dans le cas présent : palais, principal édifice de la ville, château.

5. طابان.

l'intérieur de la ville, sortent de la ville. Les [habitants de Kābul] ont une coutume différente de celle du roi de la Chine (*sic*) en ce qui concerne l'égorgement [des animaux destinés à la consommation]. Ils mangent du poisson et des œufs. Ils s'assassinent les uns les autres. Ils ont une maison de prière.

Je partis de Kābul à destination des rivages de la mer Indienne, en allant vers la gauche; et j'allai vers un pays appelé Mandūra-fatan[1] où poussent (p. ۲٥٥) des forêts de roseaux et d'arbres à sandal. De ce pays, on exporte le *ṭabāšīr*[2] qui est ainsi produit : quand les roseaux sont secs et que le vent souffle dessus, ils se frottent les uns contre les autres; ce mouvement développe de la chaleur et y met le feu. Quelquefois l'incendie se propage sur une surface de cinquante parasanges ou même davantage. Le *ṭabāšīr* que l'on exporte dans le monde entier provient [des concrétions siliceuses] de ces roseaux. Quant à l'excellent *ṭabāšīr* dont le mithḳāl vaut cent mithḳāl et davantage[3], c'est un produit extrait de l'intérieur du roseau quand il est agité; il est précieux. Ce qui est extrait des plants de *ṭabāšīr* est exporté dans tous les pays. On le vend comme étant le *tūtiyā*[4] de l'Inde, mais ce n'est pas cela ; car le *tutiyā* indien est le produit de la combustion de l'étain. La production annuelle s'élève à trois ou quatre *mann*, sans atteindre [jamais] cinq *mann*. On en vend le *mann*, de cinq mille dirham à mille dīnār.

Je partis de là pour me rendre dans une ville appelée Kūlam[5]. Les habitants ont une maison de prière dans laquelle il n'y a pas d'idole. Il y pousse le teck et le bois du Brésil, dont il existe deux espèces : l'une est de qualité inférieure; l'autre, appelée *amrūn*[6], est excellente. L'arbre à teck est immense en largeur et en hauteur; il atteint jusqu'à cent coudées et plus encore. Le bambou et le roseau s'y trouvent en grande quantité. On y trouve aussi un peu de sandaraque de mauvaise qualité; celle qui est de bonne qualité provient de la Chine, d'une source qui sourd à la porte

1. منذورفتن, Mandura-patan. Le texte a la leçon fautive منذورقين *Mandū-raḳīn*.

2. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 1447.

3. C'est-à-dire dont le poids d'un *mithḳāl* vaut cent *mithḳāl* (d'or).

4. التوتيا. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 437 et Ḳazwīnī : *Kitāb 'adjā'ib al-makhlūḳāt*, p. ۲۱٤.

5. كولم. sur la côte sud-occidentale de l'Inde.

6. الامرون. Sur le bois de Brésil, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 314.

orientale de sa capitale. La sandaraque ressemble au soufre, mais elle est plus précieuse que lui. On trouve [à Kūlam] des aimants qui attirent toute chose quand on les chauffe en les frottant. Il y a chez les gens [de Kūlam] une pierre appelée [pierre] de Sindān[1]. On en fait des toitures; les colonnes des maisons sont en vertèbres de poissons morts; mais [les gens de Kūlam] ne mangent pas de poisson; ils n'égorgent pas les animaux. La plupart d'entre eux mangent les charognes. Les habitants choisissent un roi en Chine, lorsque leur propre roi meurt. Il n'y a pas de médecine dans l'Inde, en dehors de cette ville. On y fabrique des vases qu'on vend dans nos pays en prétendant qu'ils sont chinois, mais ils ne sont pas chinois. Car l'argile de Chine est plus dure que la leur, plus résistante au feu. L'argile de cette ville avec laquelle on fabrique des vases identiques aux vases chinois, est laissée au feu pendant trois jours et ne supporterait pas une cuisson de plus longue durée. L'argile de Chine reste au four pendant dix jours et peut supporter une cuisson de plus longue durée. Cette poterie [de Kūlam] est de couleur noire, alors que celle qui vient de Chine est blanche ou d'autre couleur, transparente ou non. Elle est fabriquée en Perse ([illegible]) avec des cailloux et de la chaux *ḳala'ī*[2] et (p. ٢٥٦) du verre que l'on malaxe en pâte(?)[3], que l'on souffle et que l'on travaille avec des pinces, comme on souffle le verre, en lui donnant la forme de coupes à boire et autres formes. De cette ville de Kūlam on s'embarque pour 'Omān. Là [à Kūlam], on trouve de la rhubarbe[4] médiocrement active; celle de Chine est meilleure. La rhubarbe est une courge qu'on trouve là. Ses feuilles sont le *sadādj*[5] indien. C'est [la ville de Kūlam] qui donne son nom à diverses espèces d'aloès, de camphre, de résines et d'écorces L'aloès vient originairement d'îles situées au delà de l'équateur: personne n'a visité ces plantations, ni ne sait comment on plante l'aloès, ni quel arbre c'est. Personne ne décrit la forme des feuilles de l'aloès; l'eau l'apporte dans la direction du nord. Il n'est pas arraché, et cependant il arrive sur le rivage. On le prend frais à Kalah,

1. السندانية.
2. القلعى.
3. البواين; peut-être الثواين, pluriel de ثوينا (?).
4. راوند *rāwand. Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 1018.
5. الساذج ou الساذج *as-sadzādj*, le malabathrum. Cf. *Traité des simples par Ibn el-Beithar*, trad. Leclerc, in *Notices et Extraits*, t. XXV, 1881, n° 1150, sub verbo ساذج, p. 232.

au Ḳāmarūpa ou dans le pays du Poivre[1], au Čampa, à Ḳimārayān[2] et sur d'autres points du rivage. Quand le vent du nord a soufflé dessus, il reste tout le temps frais et il conserve sa fraîcheur C'est cet aloès qui est connu sous le nom de *ḳāmarūbī* et de *mandalī*. [L'aloès] qui sèche dans la mer et qui est jeté sec [à terre], c'est [l'aloès] indien, qui est dur, lourd. Pour le mettre à l'épreuve, on l'attaque avec la lime [quand il est dans l'eau], en se mettant au-dessus de l'eau. Si la sciure n'enfonce pas dans l'eau, ce n'est pas du bois de choix; si elle enfonce, c'est le pur bois d'aloès, et il n'y a rien de mieux. L'aloès qui sèche dans son pays d'origine et qui continue à sécher dans la mer, c'est le *ḳmārı* [ou aloès du Khmèr]; celui qui est vermoulu dans son pays d'origine et que la mer apporte vermoulu, c'est le *čanfī* ou aloès du Campa]. Les rois de ces rivages prélèvent la dîme de l'aloès sur ceux qui le récoltent sur les rivages de la mer. Quant au camphre, on le trouve sur la pente d'une montagne dominant la mer, située entre cette ville Kūlam] et Mandūrafatan[3]. Le camphre est le cœur d'un arbre qu'on fend; on trouve alors le camphre que recèle l'arbre. Tantôt on le trouve mou, tantôt dur, car c'est une résine qui est dans le cœur de cet arbre. On trouve [à Kūlam] quelques myrobolans, mais ceux de Kābul sont de meilleure espèce, car Kābul est loin de la mer[4] et toutes les espèces de myrobolans s'y trouvent. Pour chaque arbre, ce que le vent fait tomber et qui vient à maturité, c'est le myrobolan] jaune, dont le fruit est froid et âcre. Le [fruit] qui atteint tout son développement et qu'on recueille à l'époque de sa maturité, c'est le myrobolan de Kābul, qui est doux et chaud. Les fruits qu'on laisse à l'arbre pendant l'hiver jusqu'à ce qu'ils noircissent, c'est le myrobolan noir [dont le fruit] est amer et chaud[5]. On trouve [à Kūlam] des mines de soufre jaune, de cuivre

1. Le Malabar.

2. Le Khmèr. *Vide supra*, p. 222, note 9.

3. *Vide supra*, p. 225, note 1.

4. « Le myrobolan, dit Ibn Ḥawḳal (in Abūlfida, t. II, 2e partie, p. 204-205), porte le nom de cette ville [Ḳābul]; on dit : myrobolan de Kābul. En réalité Kābul ne produit pas le myrobolan; mais comme cette ville est un port (*sic*) fréquenté par les marchands, et comme on y apporte le myrobolan, entre autres denrées, le myrobolan a reçu son nom ». Sur le myrobolan, cf. *Traité des simples par Ibn el-Beithar*, trad. Leclerc, in *Notices et Extraits*, t. XXVI, 1883, n° 2261, p. 393 *sub verbo* هليلج *Halīladj*.

5. Voir la note précédente, *in fine*.

dont la combustion produit un excellent *tutiyā*. Toutes les espèces de *tutiyā* proviennent de la combustion du cuivre, à l'exception du *tutiyā* indien qui, comme nous l'avons dit, provient de la combustion de l'étain (p. ٢٥٧). L'eau de cette ville et de celle de Mandūrafatan[1] proviennent de citernes qui sont aménagées pour conserver l'eau de pluie. On n'y cultive que les courges qui renferment la rhubarbe, que l'on cultive même parmi les épines[2]. Leurs melons sont excellents aussi. La manne y tombe du ciel et s'assemble sur la bouse de vache; mais la manne arabe est meilleure que celle-là.

En quittant les villes du littoral, j'arrivai au Multān qui est la dernière des villes de l'Inde du côté de la Chine, la première de notre côté. Elle touche à la terre du Sind. C'est une grande ville, considérée comme très puissante par les gens de l'Inde et de la Chine, car elle est le lieu de leur pèlerinage, comme la Mekke pour les musulmans, ou Jérusalem pour les juifs et les chrétiens. Il y a une coupole immense et la plus grande [des statues] de Buddha. Cette coupole s'élève vers le ciel [à une hauteur] de trois cents coudées. La taille de l'idole, qui est à l'intérieur, est de cent coudées. Il y a cent coudées [de distance] entre sa tête et la coupole, et cent coudées aussi entre ses pieds et la terre. [L'idole] est suspendue en l'air au milieu de la coupole, sans reposer sur un piédestal ni être tenue en suspension par des liens. Je dis [ajoute Yāķūt,] que cela est un mensonge absolu. Car cette idole a été mentionnée par Al-Madīnī dans [le *Livre*] *des conquêtes de l'Inde et du Sind*, et il dit que l'idole n'a que vingt coudées de long.

Abū Dulaf dit : Le pays est aux mains de Yaḥyā ibn Muḥammad l'Omméyade, le maître de Manṣūra et de tout le Sind. Le gouvernement du Multān est au pouvoir des musulmans. Ceux qui possèdent la meilleure partie du pays sont les descendants de 'Omar bin 'Alī bīn Abū Ṭālib. La grande mosquée est voisine de la coupole [à l'idole]. L'Islām est professé ouvertement dans le pays, et la loi musulmane intégrale y est en vigueur.

Je partis de là à destination de Manṣūra qui est la forteresse du Sind. Le khalife omméyade y domine. Il fait faire la *khuṭba* en son nom; il exerce la justice criminelle et gouverne le Sind tout

1. *Vide supra*, p. 225, note 1.
2. C'est-à-dire, je pense, dans les terrains les moins fertiles où ne poussent que les arbustes épineux du désert.

entier, côte et intérieur. [De Manṣūra] à la mer, la distance est de cinquante parasanges. Sur la côte du Sind se trouve la ville de Daybul.

Je partis de Manṣūra à destination de Baghnīn[1]. C'est un vaste pays dont les habitants payent l'impôt à l'Omméyade et au maître de la *Maison d'or*. C'est une maison en or, qui est située dans le désert, à quatre parasanges. La neige n'y tombe pas et cependant il neige tout autour d'elle. Dans cette maison, il y a un observatoire pour les étoiles. Cette maison est vénérée par les Indiens et les Mages. Le désert est appelé désert de Zaradašt[2], le chef des Mages. Les gens de ce pays disent que lorsqu'un homme sort de ce désert et va à la recherche d'un empire (p. ۲۵۸), nulle armée ne saurait le vaincre ni le faire fuir où qu'il aille. De Manṣūra on va à Šahardāwar[3], et de là à Ta'nīn[4], et de là à Ghaznīn[5]; c'est de là que les chemins bifurquent. Il y a un chemin qui prend à droite vers Bāmiyān[6], Khatlān[7] et le Khorāsān; et un autre qui va dans le sud, vers Bost[8] et le Sidjistān.

T. IV, p. ۱۷۳. Ḳamār ou Ḳimār[9]. [Nom] d'un endroit de l'Inde qui donne son nom à l'aloès [appelé le *kmārī*]. C'est l'opinion courante Les gens instruits disent que le Ḳāmarūpa[10] est un endroit de l'Inde dont le plus excellent aloès a pris le nom. On prétend que quand on y appose un cachet, il y laisse une empreinte. [Le poète arabe] Ibn Harma[11] a dit :

1. بغانين.
2. زردشت Zoroastre.
3. شهرداور.
4. تعنين.
5. غزنين appelé aussi غزنة *Ghazna*. Cf. Abulfidā, t. II, 2e part., p. 203.
6. باميان. Cf. Abulfidā, t. II, 2e part., p. 203; ville du Zābulistān. *Vide supra*, p. 120, note 6.
7. ختّلان.
8. بُست. Cf. *Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 108; ville du Sidjistān.
9. قمار. le Khmèr.
10. Le texte a la leçon fautive قامرون *Ḳāmirūn* pour قامروب *Ḳāmrūb* < skr. Kāmarūpa, l'Assam.
11. Ibn Harma Ibrāhīm ibn 'Alī naquit en 685. Il vécut à Médine et mourut en 767 (Huart, *Littérature arabe*, p. 88-89). Il est extrêmement intéressant de relever le nom du Khmèr dans une poésie arabe du VIIIe siècle, si le vers est authentique.

J'aime la nuit quand le fantôme de Salma, durant mon sommeil, vient me visiter, puis s'enfuit. Comme la caravane qui t'arrive à l'improviste ayant passé la nuit à Mandala et sur les deux chemins du Khmèr[1].

T. IV, p. ١٧٤. Ḳomr[2] est une île au milieu de la mer des Zandjs qui ne renferme pas de plus grande île que celle-là. Elle contient une grande quantité de villes et de royaumes. Chaque roi fait la guerre à l'autre. On trouve sur ses rivages l'ambre et la feuille *ḳomārī*[3]. C'est un parfum; on le nomme aussi *feuille de bétel*[4]. On en tire aussi de la cire.

T. IV, p. ٢٩٧. Kalāh[5]. Pays à l'extrême limite de l'Inde, d'où on exporte l'aloès.

'Abū'l-'Abbas aṣ-Ṣufrī, poète de Sayf ad-Dawla[6] a dit :

Elle exhale un parfum aussi pénétrant que le musc roulé dans les doigts et que l'aloès *kalāhī*[7] (l'aloès de Kalāh).

T. IV, p. ٣٠٢. Kalah[8]. Port de mer de l'Inde, à mi-chemin entre l'Omān et la Chine. Sa situation dans le monde habité est sur la ligne de l'équateur.

T. IV, p. ٩٦٣. Harkand[9] est [le nom] d'une mer aux confins de l'Inde, située entre l'Inde et la Chine. On y trouve l'île de Sirandīb qui est la fin de la presqu'île de l'Inde du côté de l'Est, d'après ce que quelques-uns prétendent.

1. قمار.
2. قُمر
3. ورق القُمارى.
4. ورق التنابُل. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār, trad. Leclerc, sub verbo *tanbūl*, n° 397.
5. كَلَاهْ.
6. Mort en 967.
7. العود الكلاهى.
8. كَلَهْ. *Vide supra Kalāh*. C'est du même endroit qu'il s'agit.
9. هَرْكَنْد.

T. IV, p. ٩٣٦. **Le Wakwāk**[1]. [On appelle] *al-wākwaka*[2], l'aboiement du chien. Wakwāk a plusieurs significations. C'est un pays [situé] au dessus [= au sud] de la Chine, dont il est question dans les contes[3].

MARĀṢID AL-IṬṬILĀʿ[4]

T. I, p. ٤٥٦. Rāmī, singulier de *ar-rummāt*[5], est une grande île de la mer de Ṣalāhit, à l'extrémité du pays de l'Inde. On dit qu'elle a huit cents parasanges [de superficie].

T. I, p. ٥٠١. Zābag ou Zābig[6] se trouve à l'extrémité du pays de l'Inde, aux frontières de la Chine.

T. I, p. ١٢٩. Baḥr az-Zandj. La mer des Zandjs qui est la mer de l'Inde. Les Zandjs en occupent la partie méridionale et l'Inde, la partie septentrionale. Les Zandjs sont situés sous Canope: ils habitent le continent et des îles nombreuses et vastes.

T. II, p. ٢٢. Sribuza. (Mêmes renseignements que *supra*, p. 206.)

T. II, p. ٨٠. Siyalān ou Sayalān[7]. C'est une grande île qui a huit cents parasanges de tour où se trouvent Sirandīb et un grand nombre de rois qui sont indépendants les uns des autres. La mer qui la baigne s'appelle [mer de] Ṣalāhiṭ; elle est située entre la Chine et l'Inde.

1 الوقواق.

2. الوقوقة. Le même mot signifie, en outre, espèce d'arbre dont on faisait des encriers, coucou, bavarder. Il désigne également l'hirondelle; cf. une glose de Aš-Šarišī (Commentaire de Hariri, I, p. 294) où il est employé avec ce sens وجلم كريشة الوقواق, des oiseaux comme la plume de l'hirondelle (allusion à la forme de sa queue).

3. *Vide infra* l'explication de *au-dessus* par *sud*.

4. Lexicon geographicum cui titulus est مراصد الاطّلاع, éd. T. G. J. Juynboll, Leyde, 1852-1864, in-8°.

5. رَامى, plur. الرمّاة. *Vide supra*, p. 205 et n. 4.

6. الزَّابَج. La leçon *Zābag* < *Djāwaga* est seule correcte. Cf. p. 205.

7. سَيَلان. Les deux leçons sont fautives. Lire سيلان *Sīlān*. Cf. p. 204, n. 8.

T. II, p. ١٢١. Ṣalāhiṭ[1]. Grande mer après la mer de Harkand, dans la direction de l'Est. On y trouve l'île de Sīlān dont la circonférence est de huit cents parasanges.

T. II, p. ١٦٩. Čampa[2]. C'est un endroit de l'Inde ou de la Chine qui a donné son nom à l'aloès [appelé] *čanfī* qui est de qualité inférieure.

T. II. p. ۴۲۰, dernière ligne. Ḳal'a[3]. Mine de plomb. C'est une montagne de Syrie. Il y a également une *ḳal'a* à Kala[4] qui est le premier pays de l'Inde, du côté de la Chine.

T. II, p. ۴۴٧. Ḳamār ou Ḳimār[5]. (Mêmes renseignements que *supra*, p. 229.)

T. II, p. ٥٠٧. Kalāh[6] est une ville aux confins de l'Inde d'où l'on exporte le bois d'aloès.

T. III, p. ۴۹٥. Le Waḳwāḳ[7]. (Mêmes renseignements que *supra*, p. 231.)

T. III, p. ٣١۴. Harkand est [le nom] d'une mer à l'extrémité de l'Inde, entre l'Inde et la Chine, dans laquelle se trouve l'île de Sirandīb. On dit que celle-ci est la dernière des îles de l'Inde du côté de l'Est. (Cf. p. 230.)

AL-MUŠTARIK[8]

P. ٣٥٧. Ḳal'a[9]. Mis'ar ibn Muhalhil pense que ce pays est situé au commencement de l'Inde, du côté de la Chine. On en tire le

1. شَلاهِط. *Vide supra*, p. 206.
2. صنف, litt. *Čanf*, pron. mod. *Ṣanf*. *Vide supra*, p. 206.
3. القَلْعَة.
4. كَلَة.
5. قِمار.
6. كَلاه. *Vide supra*, p. 230, *Kalāh*.
7. الوقواق.
8. *Jacut's Moschtarik, das ist : Lexicon geographischer Homonyme*, éd. Ferdinand Wüstenfeld, Göttingen, 1846, in-8°.
9. القَلْعَة.

plomb [appelé] *ḳala'ī*[1] (l'étain) et des sabres [également appelés] *ḳala'ī*.

P. ٣٥٨. Ḳomr est une île au milieu du pays des Zandjs[2]...(la suite comme dans le *Mu'djam al-buldān, vide supra*, p. 230).

1. القلعىّ. Cf. p. 232, l. 7.
2. فى وسط بلاد الزنج.

IBN AL-BAYṬĀR (1197?-1248).

« 'Abdallah ibn al-Bayṭār (le fils du vétérinaire), dit M. Huart, né à Malaga, voyagea comme botaniste en Égypte, en Asie-Mineure et en Grèce. A Damas, il entra au service du prince Malik al-Kāmil comme botaniste en chef; quand son protecteur fut mort, il retourna au Caire, mais il ne tarda pas à rentrer à Damas, malgré l'honorable réception que lui avait réservée Malik aṣ-Ṣaliḥ; il mourut dans la capitale de la Syrie en 1248. Il a laissé deux ouvrages sur les simples : le *Mughnī'* et le *Djāmi' mufradāt*, traduit en allemand par J. von Sontheimer et en français par L. Leclerc [1]. »

La traduction de Leclerc à laquelle sont empruntés les extraits suivants, a été publiée dans les *Notices et Extraits*, t. XXIII, XXV et XXVI. Pour la biographie de Ibn al-Bayṭur, cf. l'introduction (p. VI-XVI, t. XXIII) placée en tête de la traduction du *Traité des simples*. D'après Leclerc, Ibn al-Bayṭār serait né vers 1197; il aurait donc vécu cinquante et un ans.

Ces extraits de l'ouvrage de Ibn al-Bayṭār ont été reproduits pour montrer quelle a été l'utilisation en thérapeutique arabe, des produits de l'Inde et de l'Extrême-Orient. L'excellente traduction du *Traité des simples* par Leclerc, n'est pas aussi connue qu'elle devrait l'être. Je la signale spécialement aux indianistes, sinologues et indo-sinologues. Il y aurait une intéressante étude comparative à faire entre la thérapeutique des Arabes et celle de l'Inde, l'Indochine et la Chine.

Le tome I de la traduction du *Traité des simples* = t. XXIII des *Notices et extraits*, 1877.

1. *Littérature arabe*, p. 313.

N° 9. ابنوس *Abnūs*, Ebène, Ἔβενος.

P. 16. Dioscorides[1], I, 129. L'ébène le plus actif est celui d'Abyssinie. Il est noir et sans veines, d'un poli semblable à celui de la corne travaillée. Si on le rompt, il se montre compact. Il pique et resserre la langue. Jeté sur les charbons, il répand une odeur agréable (p. 17), sans fumée. A l'état frais, en raison de sa consistance grasse, il s'enflamme aussitôt qu'on l'approche du feu. Frotté sur une pierre à aiguiser, il prend une couleur de rubis. Il en est une espèce qui vient de l'Inde et qui a des veines blanches et rouges. Cette espèce est pareillement compacte, mais la première lui est préférable. Il y a des gens qui prennent des rameaux d'arbres épineux et d'un arbre que l'on appelle *sīsāmā*[2], et qui les vendent pour de l'ébène. Il y a en effet de la ressemblance, mais on peut en faire la différence, en ce que les rameaux se divisent en fragments pourprés, qu'ils ne mordent pas la langue, et que projetés sur le feu ils ne répandent pas d'odeur.

Galien[3], livre VI. Cet arbre est de ceux qui, frottés avec de l'eau, s'y dissolvent, ainsi que certaines pierres se dissolvent dans le vinaigre. Le suc qui en résulte jouit de propriétés réchauffantes, subtilisantes et détersives. C'est pour cela que certaines personnes prétendent qu'il enlève les particules dont l'iris peut être obscurci. On le fait encore entrer dans d'autres préparations employées contre les ulcères anciens de l'œil, les fluxions chroniques et les pustules de la nature des phlyctènes.

Dioscorides. L'ébène est un puissant détersif, employé contre les obscurcissements de la vue. On l'emploie aussi contre les afflux chroniques d'humeur à l'œil et contre les ulcères appelés *phlyctis*. Si on le dispose en façon de pierre à aiguiser, et que l'on triture par-dessus les collyres, ils en deviennent plus efficaces. On prépare aussi un collyre de la manière suivante : on prend de sa limaille ou de sa sciure et on la fait macérer pendant un jour et

1. Médecin grec qui vivait au premier siecle de notre ère. Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*. Paris, 1876, t. I, p. 236-239.

2. سيساما.

3. Célèbre médecin grec qui vécut de 131 à 201 de notre ère. « Galien fut en vénération parmi les Arabes, dit Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 243). Ils l'appellent généralement l'éminent Galien. »

une nuit dans du vin de Chio, puis on triture avec soin. Il y a des personnes qui triturent avant de dissoudre; elles agissent ensuite comme nous l'avons rapporté. D'autres, au lieu de vin, se servent d'eau. On fait aussi brûler l'ébène dans un vase d'argile jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'état de charbon, puis on le lave à la manière du plomb brûlé, et on l'emploie avec succès contre l'ophthalmie sèche et le prurit de l'œil.

IBN MĀSAH[1]. L'ébène est excellent contre le larmoiement et les pustules du bord libre des paupières. Il est chaud au troisième degré[2]. Il est utile contre les humeurs chroniques et la tuméfaction (p. 18) de l'estomac. Sa sciure fait pousser les cils.

AVICENNE[3]. On prétend que nonobstant sa chaleur il éteint celle

1. Ibn Māsah ou plus exactement 'Isā ibn Māsah, vécut vraisemblablement au IXe siècle. Ibn al-Bayṭār le cite quelquefois sous le nom de 'Isā al-Baṣrī ou Ibn Māsah al-Baṣrī. On doit en conclure qu'il était originaire de Baṣra (Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 296-297).

2. « Théorie humorale. Telle est en quelques mots, dit Leclerc (*Kachef er-roumoûz* كشف الرموز, *Révélation des enigmes*, d'Abd er-Rezzaq ed-Djezaïry (*sic*) ou *Traité de matière médicale arabe* d'Abd er-Rezzaq l'Algérien, trad. et annoté par le Dr Lucien Leclerc, Paris, 1874, in-8°, p. 67), la doctrine galénique, adoptée par les Arabes. Les quatre éléments, la terre, l'eau, l'air et le feu entrent en proportions variables dans les médicaments, et leur communiquent des propriétés de froideur, d'humidité, de sécheresse et de chaleur. Il est rare qu'ils se fassent équilibre et que le corps soit neutre. Généralement un ou deux prédominent, et alors le corps est froid, humide, sec ou chaud, ou bien il est à la fois chaud et sec, chaud et humide, froid et sec, froid et humide. Mais ces propriétés n'existent pas dans les corps à un égal degré. Ainsi la muscade est chaude, mais moins que l'ail et la moutarde. La mauve est froide, mais moins que le nénuphar et la joubarbe. La bourrache est humectante, mais moins que le pourpier. L'encens est sec, mais moins que le sangdragon. On a fait jusques à quatre degrés de chaleur, de froideur, d'humidité et de sécheresse. Bien plus, dans chacun de ces degrés on a classé proportionnellement les médicaments. Tel médicament est dit chaud au commencement du second degré, sec à la fin du troisième, etc. Les propriétés générales se déduisent de ces propriétés de constitution élémentaire. Dès propriétés spéciales peuvent aussi appartenir aux médicaments. La théorie nosologique se déduit aussi parallèlement de la doctrine des éléments. Les maladies ont aussi pour cause le chaud, le froid, le sec et l'humide. Elles doivent en conséquence être combattues par des médicaments doués de propriétés contraires. De l'exposé des propriétés d'un médicament découlent naturellement des indications thérapeutiques ».

3. Sur Avicenne, *vide supra*, p. 161.

du sang. D'après *Al-Khūz*[1] il rompt les calculs des reins. Brûlé et lavé, il est utile contre la gale de l'œil.

LE LIVRE *Al-Minhādj*. Réduit en poudre, il est utile contre les brûlures.

SUFIYĀN L'ESPAGNOL[2]. Il fortifie l'œil et la vue. Sa sciure, triturée avec soin et administrée à l'intérieur contre les ulcères malins, leur est salutaire et les pousse à la cicatrisation.

N° 36. اذان الفيل *Adzān al-fīl*, oreille d'éléphant, ARUM COLOCASSIA.

P. 41. Les uns disent que c'est la *ḳulḳās*[3], d'autres que c'est la grande espèce de *lūf*[4], et ils ont raison. Nous parlerons de l'une et de l'autre.

N° 42. أُرُز *Uruz*, RIZ, Ὄρυζα.

P. 43. DIOSCORIDES, II, 117. C'est une des graines avec lesquelles on fait du pain. Elle croît dans les marais et les endroits humides. Elle est peu nourrissante et resserre le ventre.

GALIEN, livre VIII. Le riz a quelque chose d'astringent, c'est pourquoi il resserre convenablement le ventre.

GALIEN, *Livre des aliments*. La foule emploie généralement le riz quand il est besoin de resserrer le ventre. On le prépare à l'instar de l'*alica*[5]; mais il est moins digestible et moins nourrissant, en même temps qu'il est moins agréable au goût.

1. الخوز. « .... L'absence de circonstances caractéristiques d'une personnalité, dit en note Leclerc, nous semble autoriser l'hypothèse que l'on pourrait voir dans Al-Khūz les Khūzistains, ou autrement les doctrines de l'école de Gondêšāpūr, située dans le Khūzistān ».

2. « Le titre du *Livre des deux expériences*, dit Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. II, p. 76), tient à ce qu'il fut écrit par Avenpace = Ibn Badja en collaboration avec Abu'l Ḥasan Sufiyān l'Espagnol ». Ce dernier qui vivait au XIIe siècle, nous est inconnu d'autre part.

3. القلقاس.

4. اللوف الكبير.

5. En arabe خندروس *khundrūs*, le χονδρος des Grecs et l'*Alica* des Latins. « C'est, dit Leclerc en note au n° 825 sub verbo خندروس, une préparation analogue à l'orge perlé ».

IBN MĀSAWÏH. Le riz est chaud au premier degré et sec au second degré. Sa saveur douce est un indice de sa chaleur. Il fournit un aliment excellent, mais il échauffe les tempéraments chauds. Il est plus nourrissant que le millet, l'orge et le sorgho. Il reste longtemps dans l'estomac. Cuit avec du lait, de l'huile d'amande douce et du sucre, il devient moins astringeant et fournit un excellent aliment. Pris avec du sucre, il passe plus rapidement dans l'estomac. Si l'on veut atténuer sa sécheresse, on le fait macérer dans de l'eau de son pendant une nuit ou deux, ou bien dans du lait, puis on le fait cuire avec de l'eau et de l'huile d'amandes douces. On peut remplacer le lait par la pulpe de carthame et l'eau de son. Une propriété de l'eau de riz, c'est-à-dire de sa décoction, c'est de tonifier l'estomac et de resserrer le ventre. Il déterge convenablement.

MĀSARDJWÏH[1]. D'après le *Ḥāwī*, l'opinion la plus sage, c'est qu'il tient le milieu entre le chaud et le froid. Toutefois, il est très sec. Sa décoction resserre le ventre. Il convient contre les ulcères intestinaux et les coliques, pris en potion ou en lavement. Le rouge resserre davantage, étant plus sec.

SINDHASĀR[2]. Le riz excite la sécrétion spermatique. Son usage diminue l'urine, les selles et les vents.

IBN MĀSAH. Les Indiens prétendent que le riz est le plus excellent et le plus salutaire des aliments, pris avec du lait de vache. On prétend que celui qui s'en nourrit exclusivement prolonge son existence et que son corps se conserve sans altération ni (p. 44) pâleur.

MASÏḤ[3]. Le riz ne donne pas d'humeur de bonne nature. On l'améliore en le faisant cuire avec du lait de chèvre, et alors il est un bon aliment. Cuit avec du lait de brebis ou de vache, il est grossier et reste longtemps dans l'estomac.

1. Médecin juif de Baṣra qui, au commencement du VIII[e] siècle, traduisit du syriaque en arabe le compendium de médecine de Harūn le Prêtre (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 77-81).

2. Nom d'un livre ou d'un écrivain du IX[e] siècle (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 284-285).

3. Masïḥ est probablement l'auteur connu sous le nom de Abū Sahl 'Īsā bin Yaḥya al-Masïḥ. Celui-ci était originaire de Djurdjān et chrétien de religion, ainsi que son nom l'indique. Il fut le maître d'Avicenne qui lui dédia quelques-uns de ses ouvrages. Masïḥ mourut en l'an 1000, âgé de 40 ans (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 356-357).

RAZÈS, dans le *Livre de la correction des aliments*. Le riz dessèche beaucoup et échauffe légèrement. Cuit avec du sumac, il resserre le ventre. Avec du lait caillé, il éteint la chaleur et calme la soif : il faut pour cela qu'il soit bien cuit à part. Cuit avec du lait et pris avec du sucre, il engraisse le corps en même temps qu'il augmente le sperme et donne de l'éclat au teint.

ḤUNAYN BIN ISḤĀḲ[1]. Galien dit que le riz ne resserre que peu le ventre parce qu'il est médiocrement astringeant, ce qui tient à son écorce rouge. Il est moins nourrissant que le froment. Bouilli parfaitement au point de ressembler à de l'eau d'orge, il devient excellent contre l'irritation de l'estomac causée par des humeurs biliaires.

ISḤĀḲ BIN SULAYMĀN. Le riz convient aux plaies molles. Employé en lotions, il débarrasse la peau de ses impuretés.

LIVRE DES EXPÉRIENCES[2]. On fait avec la décoction de riz légère une boisson que l'on fait très bien cuire avec de la graisse des reins de la chèvre : c'est un remède contre les purgatifs violents et la dyssenterie qui peut s'ensuivre.

N° 46. ارماك ou ارمال *Armâk* ou *Armâl*, SORTE DE CANNELLE.

P. 46. YŪḤANNĀ IBN MĀSAWÎH[3]. L'*armak* est un remède indien qui ressemble à la *cannelle giroflée*[4].

1. « Abū Zayd Ḥunayn bin Isḥâḳ, dit M. Huart, fils d'un pharmacien chrétien de Hira, [né en 809], alla étudier la médecine, l'astronomie et les mathématiques auprès de Yaḥyā bin Masawîh, qui florissait sous Harūn ar-Rašīd, traversa l'Asie Mineure, où il eut l'occasion d'apprendre le grec, retourna à Bagdâd, où le khalife Mutawakkil le choisit pour son médecin particulier, et y écrivit des ouvrages sur la médecine et la philosophie en même temps qu'il traduisait en arabe l'Ancien Testament sur la version des Septante, le Timée et la République de Platon, les Aphorismes d'Hippocrate, les ouvrages de Galien et de Dioscoride, et d'autres encore. Sa fin fut malheureuse. Ayant pris part à la querelle des images qui divisait l'église chrétienne, il fut excommunié par l'évêque Théodose et, de chagrin, s'empoisonna, en novembre 873. » (*Littérature arabe*, p. 279-280.)

Cf. également Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, Paris, t. I, 1876, p. 139-152. « Ḥunayn, dit Leclerc, est la plus grande figure du IXe siècle. On peut même dire qu'il est une des plus belles intelligences et un des plus beaux caractères que l'on rencontre dans l'histoire ».

2. التجربتين *at-tadjribatîn*.

3. *Vide supra*, p. 34, Yaḥyā bin Māsawîh. C'est le même personnage.

4. قرفة القرنفل.

Al-Baṣrī[1]. C'est un bois qui ressemble à la cannelle. Il est aromatique et vient du Yémen.

Ṭabarī[2]. C'est une plante dont les rameaux ressemblent à ceux de l'aneth.

Razès. J'ai entendu dire que l'*armāk* était un bois léger et peu dur, duquel on fabriquait des ensouples [de tisserand]. — Razès dit autre part que les médecins considèrent ce médicament comme excellent dans les maladies de la bouche.

Avicenne. Il est chaud au second degré et sec au premier. Il purifie l'haleine. Il convient contre les pustules et les abcès chauds, sous forme topique. Il contient les ulcères ambulants, les dessèche et les cicatrise en raison de ses propriétés dessicatives sans être irritantes. Il prévient la putréfaction des organes, fortifie le cerveau, resserre les gencives et convient dans les maladies de la bouche. Pris à l'intérieur, il convient contre l'ophthalmie. Il fortifie le cœur et tous les viscères et resserre le ventre. En somme, il est utile dans les médications actives.

« Jusqu'à présent, ajoute le traducteur, nous ne savons pas d'une manière positive ce que c'est que l'*armāk*. Quelques auteurs donnent la cannelle giroflée comme l'écorce du kullilavan[3]. On lit dans Meninski que c'est une sorte de grossière cinnamome, qui vient de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde; le tout donné sous l'autorité de Golius, qui le tient probablement de Ibn al-Bayṭār. »

N° 230. بادزهر *Bādzahar*, Bézoard.

P. 196. Plusieurs de nos médecins donnent au mot *bādzahar* un double sens. D'abord, ils expriment par là toute chose qui réagit

1. « Nous le trouvons cité dans le *Continent* de Razès, dit Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 272), comme auteur d'une compilation sur l'œil. Il nous est impossible de savoir s'il est identique avec Ibn Sirin al-Baṣrı, de Baṣra, qui écrivit sur l'interprétation des songes, ou bien avec 'Īsā bin Māsah que nous trouvons cité quelquefois dans Ibn al-Bayṭar avec la qualification de Al-Baṣrī ».

2. Sur la famille de Ṭabarī, cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 290 et suiv.

3. *Kullilavan* < malais *kūlit lāwan*, litt. peau de clou [de girofle], sorte de cannelle dont l'odeur ressemble à celle du clou de girofle (Favre, *Dictionnaire malais-français* sub verbo لاوڠ.

contre une autre, en déprime l'action, en neutralise les mauvais effets en vertu d'une propriété spéciale. Ensuite, ils donnent ce nom à une pierre bien connue, marquée de taches en forme d'yeux, et qui, par l'ensemble de ses éléments, est utile contre les poisons chauds et froids, soit prise à l'intérieur soit simplement portée.

Aristote. Cette pierre a des couleurs variées. Il en est de jaunes, de cendrées, d'autres qui sont tigrées, tachetées de vert ou de blanc. La meilleure est la jaune, puis la cendrée et celles qui viennent du Khorāsān. (Elles y sont appelées *bādzahar*, ce qui signifie *pierre à poison*). On en trouve dans l'Inde, la Chine et l'Orient. Beaucoup de pierres lui ressemblent, mais elles n'en ont pas les vertus et n'en approchent aucunement sous ce rapport; ainsi les pierres dites *ḳburī* et *marmarī*[1]. C'est une pierre infaillible, au sujet de laquelle beaucoup se sont trompés, une pierre recherchée et précieuse, douce au toucher mais sans excès, d'une chaleur tempérée et d'une évaporation facile. Elle a la propriété d'être un antidote contre les poisons animaux et végétaux, les morsures et les piqûres [venimeuses]; prise en poudre ou en solution à la dose de douze grains, elle assure contre la mort et fait sortir le poison par les sueurs. Préparée sous forme de collier ou de chaton (p. 197) de bague et mise dans la bouche d'un sujet qui a pris du poison, il s'en trouvera bien à la mâcher. On obtient aussi un succès marqué si on applique ce chaton sur la piqûre des scorpions, des serpents et des volatiles venimeux, tels que les cantharides et les guêpes. Réduite en poudre et appliquée sur la morsure des reptiles au moment de l'accident, elle attire le poison par la sueur; si l'endroit s'est putréfié avant que l'on ait pu appliquer le médicament et qu'on le répande pardessus à l'état pulvérulent, il le rend à l'état sain. Si l'on touche avec cette pierre l'aiguillon d'un scorpion, on lui enlève la puissance de nuire. Trituree à la dose de deux grains, dissoute dans l'eau et versée dans la bouche des vipères et des serpents, elle les suffoque et les tue.

Razès. Le bézoard est une pierre jaune, molle, sans saveur, employée contre les poisons. Je l'ai vue agir merveilleusement contre le napel. Cette pierre était d'un blanc jaunâtre, molle et brillante à l'instar des fragments de l'alun du Yémen. Ce que je

1. قبوری et مرمری.

lui ai vu faire contre le napel, je ne l'ai observé d'aucun autre médicament ni d'aucun antidote composé.

AḤMAD IBN YŪSUF. La pierre de *bādzahar* est utile contre le poison du scorpion. A cet effet on la renferme dans un chaton d'or sur lequel on a gravé la figure d'un scorpion, la lune étant dans ce signe.

'OṬĀRID IBN MUḤAMMAD AL-ḤĀSIB[1]. La pierre de bézoard, exposée au soleil, transsude et perd son eau, et cette eau, sucrée, est salutaire contre les accès de fièvre intense et les obstructions.

AUTRE. La pierre de bézoard est très chaude. Administrée dans les cas de faiblesse du cœur par suite d'affection morale, à la dose d'un sixième de mithḳāl, elle fortifie merveilleusement le cœur.

IBN DJAMĪ'[2]. L'espèce animale, c'est-à-dire celle qu'on trouve dans le cœur des cerfs, est préférable à toutes les autres sortes. Si l'on frotte avec de l'eau sur une pierre à aiguiser et que l'on en donne tous les jours la valeur d'un demi-*danek* à un homme sain, à titre d'habitude et de préservation, elle neutralise les poisons mortels et protège contre leur action. Son usage n'a aucun inconvénient et l'on n'a pas à craindre l'influence des humeurs crues, ainsi qu'il en arrive avec le mithridate. Elle ne nuit pas aux sujets à (p. 198) tempérament chaud ni aux phthisiques, et cela tient à une propriété inhérente à sa nature[3].

1. Auteur du IXe siècle auquel on doit le plus ancien livre arabe connu sur la minéralogie : le *Livre des minéraux et des pierres precieuses* (Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 312).

2. Médecin éminent et bon praticien du XIIe siècle né au Caire. Il a laissé entre autres ouvrages, un *Traité sur la rhubarbe* dont on trouvera plus loin (n° 1018) un important extrait (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. II, p. 53-55).

3. « Après l'entrée en matière, dit en note Leclerc, qui est apparemment de Ibn al-Bayṭār, nous trouvons ici une citation qui est donnée dans les manuscrits sous le nom d'Aristote. Nous la trouvons encore, mais en abrégé, dans Ḳazwīnī (éd. Wüstenfeld, t. I, p. ٢٣١ [*sub verbo* فاذزهر *sic*, l. 23 et suiv.]), sous la rubrique *Arisṭū* (Aristote) avec la mention de la Chine, de l'Inde et du Khorāsān comme pays de provenance. Sérapion donne aussi ce même paragraphe, mais sous la rubrique *alius*. D'ailleurs, il y a dans ce passage des noms géographiques et un mot persan qui nous font repousser l'attribution de cet article à Aristote. Ajoutons que le mot *bādzahar* ou *pādzahar* signifie non pas *pierre de poison*, mais *qui chasse le poison*. Selon Bīrūnī, le bézoard animal ne se trouve que dans le foie de chamois. » Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Bezoar*.

N° 240. بارنج *Bārandj*[1], Coco.

P. 201. C'est le coco, *nārdjīl*[2], suivant certains dires. Nous en reparlerons à la lettre *nūn* (N° 2203).

N° 259. برنج *Burindj* (prononciation ancienne *Buring*).

P. 209. On dit encore *burinḳ*, *burinḳ* et *abrandj*[3] (prononciation ancienne *abrang*).

Isḥāḳ bin 'Imrān. C'est le nom persan d'une petite graine, tachetée de noir et de blanc, arrondie, lisse, du volume d'une graine de *māš*[4], sans (p. 210) odeur, d'une saveur légèrement amère. Elle vient de la Chine et s'emploie en nature.

Avicenne. C'est une graine qui vient du Sind et de l'Inde. Il en est deux espèces, une petite qui n'est pas tachetée, et une grande qui l'est. La petite espèce est la meilleure.

Masīḥ. Ses propriétés sont d'être chaude et sèche au second degré.

Ḥubayš[5]. Le *burindj* est de tous les médicaments le plus actif pour expulser le ténia, au point qu'il est rendu tout entier et ne récidive plus. Le sujet qui en fait usage émet une urine rouge comme du bois de campêche. La dose est de dix drachmes, dissoute dans du petit lait après avoir été triturée. En raison de ces propriétés le *burindj* entre dans les grandes préparations médicinales. Il a la spécialité de dessécher les humeurs et d'enlever la pituite des articulations.

1. Pron. anc. *bārang*.
2. Pron. anc. *nārgīl*.
3. برنق, برنك; ابرنج pron. anc. *abrang*.
4. ماش, *phaseolus mungo*, n° 2060 *apud* Ibn al-Bayṭār.
5. Médecin arabe du ixe siècle, fils de la sœur de Ḥunayn. Celui-ci le forma dans la connaissance des langues et l'associa au travail des traductions du grec en syriaque et en arabe. Ḥubayš bin al-Ḥasan vécut probablement jusqu'à la deuxième moitié du ixe siècle, mais son âge et la date de sa mort sont inconnus (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 154-157).

IBN MĀSAWĪH. Il expulse les ténias, les vers et les lombrics engendrés dans l'abdomen.

MĀSARDJWĪH. Il expulse les humeurs pituitaires des intestins. Quelques médecins disent qu'on le remplace par son poids de lupin et pareillement par son poids de *ḳinbīl*[1].

N° 281. بسباسة *Basbāsa*, MACIS, Μάκερ.

P. 222. DIOSCORIDES, I, 3. *Macer.* (Les Syriens donnent au *macer* le nom de *dār kīsa*[2], et l'on prétend que c'est le *basbāsa*). C'est une écorce qui nous vient d'un pays autre que celui des Grecs. Elle est de couleur jaunâtre, épaisse et très astringente.

IBN SAMDJŪN[3]. Au dire d'Alexandre (de Tralles?), la *basbāsa* est composée de substances variées, terreuses en abondance et de nature froide, subtiles et chaudes en moindre proportion : d'où il résulte que la sécheresse y est dominante et que cette substance doit être rangée parmi celles employées contre le dévoiement. Elle est sèche au second degré. Quant au chaud et au froid, ils se trouvent en proportions égales : ni l'un ni l'autre n'y prédomine.

DIOSCORIDES.

ISḤĀḲ IBN 'IMRĀN. La *basbāsa* est cette écorce de la noix muscade[4] qui se trouve attenante à la grosse écorce, qui est son enveloppe. Cette écorce grossière n'est d'aucun emploi. Quant au fruit, c'est un aromate. La meilleure est la rouge et la plus mauvaise est la noire. Elle est utile contre les affections de la rate; elle fortifie l'estomac affaibli et le débarrasse des humeurs qui s'y sont fixées.

AVICENNE. C'est une substance qui ressemble à des feuilles contractées, drues, sèches, d'un jaune rougeâtre, d'une nature qui

1. قنبيل, peut-être une cryptogame mêlée à une gangue terreuse. Cf. n° 1842 *apud* Ibn al-Bayṭār.

2. دار كيسة.

3. On ne sait exactement à quelle époque a vécu ce médecin espagnol. Il passe pour avoir eu une connaissance particulière des médicaments simples et n'ignorait rien de ce que les anciens et ses devanciers avaient écrit sur la matière. Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 436) l'a mentionné parmi les médecins du xe siècle.

4. جوزبوا.

rappelle les écorces, les bois et les feuilles, piquant la langue à la façon du cubèbe, chaude et sèche au second degré. Cette chaleur et cette sécheresse ne sauraient être mises en doute. Elle résout les œdèmes, est astringente, purifie l'haleine, résout les indurations employée avec du cérat, est salutaire contre la dyssenterie et convient à la matrice.

Masīḥ. Ses propriétés sont celles de la muscade; cependant elle est plus subtile. Elle est utile au foie et à l'estomac affaibli, en raison de sa bonne odeur. Si on l'emploie comme errhin avec de l'eau ou avec de (p. 223) l'huile de violettes, elle est utile contre les maux de tête d'origine humide et contre la migraine.

Livre des expériences. Elle est utile contre le dévoiement chronique, les plaies des viscères chroniques à leur déclin; elle fait partie des remèdes employés contre les crachements de sang. Elle est utile contre l'incontinence d'urine non fébrile et chronique : on l'emploie seule ou avec d'autres substances. Sous forme de cataplasme, c'est surtout un des meilleurs topiques contre l'incontinence d'urine. Il en est de même de tous les médicaments employés contre cette affection : ils agissent mieux en cataplasme qu'administrés à l'intérieur. L'ombilic est le lieu de l'application.

Théodocus[1]. A défaut de cette substance, on la remplace par deux tiers en poids de noix muscade. D'autres disent par un poids égal[2].

1. En arabe تياذوق *Tiyādūḳ*. Tiyādūḳ ou Théodocus était un médecin distingué et de grand renom. Il mourut en 708 à un âge avancé, laissant deux écrits : une grande collection adressée à son fils et un traité de la préparation des médicaments et des succédanés. Il fut le médecin de Ḥadjdjādj. « On raconte que celui-ci étant pris d'une violente migraine, Théodocus lui ordonna un bain de pied. Sur quoi un ennuque témoigna son étonnement qu'on traitât les pieds pour une affection de la tête. « Mais tu es toi-même une preuve de l'excellence de ma prescription, lui répondit Théodocus; depuis qu'on t'a retranché les organes génitaux, ta barbe est tombée (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 82-83). »

2. « Ici, dit en note Leclerc, nous avons le regret de trouver Ibn al-Bayṭār en défaut : le *basbāsa* n'est pas le *macer* des Grecs, mais le macis des modernes. Le *macer* des anciens est le *ṭālisfar* des Arabes.... » Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *mace*, p. 529.

N° 314. بقم *Bakkam*, Cœsalpinia sappan.

P. 245. Abū Ḥanīfa[1]. C'est le bois d'un arbre de grande taille qui a les feuilles pareilles à celles de l'amandier vert. Sa tige et ses rameaux sont rouges. Il croît dans l'Inde et le Zanguebar. Sa décoction s'emploie comme teinture.

Ibn Ruḍwān[2]. Il cicatrise les plaies et arrête les hémorragies, quel qu'en soit le siège. Il dessèche les ulcères.

Ibn Ḥasan. On dit que la poudre de sa racine, prise à la dose de cinq drachmes est mortelle[3].

N° 394. بيش *Bīš*, Aconitum ferox.

P. 298. Ibn Samdjūn. Quelques médecins rapportent que le *bīš* croît dans la Chine sur les frontières de l'Inde, dans un pays appelé Halāhil[4], où on le rencontre à l'exclusion de tout autre pays. Il a une tige de la hauteur d'une coudée, la feuille pareille à celle de la laitue et de la chicorée. On la mange comme légume dans le pays de Halāhil, vers les frontières de l'Inde. Séché, c'est un des aliments des gens du pays, qui n'en éprouvent aucun accident. Mais, quand on le sort de ce pays, seulement à la distance de cent pas, c'est un poison qui tue à l'instant celui qui en mange.

Ḥubayš. Cette plante croît aux extrémités de l'Inde; elle tue les hommes même à petite dose et non les animaux. La caille la mange ainsi que le rat, qui s'engraisse en en mangeant.

1. Abū Ḥanīfa Aḥmad bin Dāwud surnommé ad-Dīnawarī du nom de sa patrie, Dīnawar, dans l''Irāḳ persique, était un botaniste éminent. Abūlfidā qui l'appelle l'auteur du *Livre des plantes*, indique 282 de l'hégire = 895, comme date de sa mort (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 298-300).

2. Abū'l-Ḥasan 'Alī bin Ruḍwān bin 'Alī bin Dja'far naquit à Gizeh vers la fin du xe siècle, peut-être vers 980. On l'appelle aussi Ibn Riḍwān. *Vide supra*, p. 168.

3. Cf. *Hobson-Jobson*, 2[e] éd., sub verbis *brazil-wood* et *sappan-wood*; *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 217, n° 22.

4. هلاهل? Le texte d'une édition moderne dit : le *bīš* croît dans un pays de la Chine voisin du Sind.

'ĪSĀ IBN 'ALĪ[1]. Il y en a de trois couleurs. L'un ressemble à ces appendices cornus qui se trouvent sur le nard indien avec des taches blanches pareilles à des paillettes de talc ou de camphre et luisantes. C'est un bois qui ressemble par ses (p. 299) nodosités aux articulations des phalanges. Un autre est d'un gris tournant au jaune, marqué de taches noires. Il ressemble aux racines de chélidoine. Un autre est constitué par des fragments ligneux longs et noueux, pareils à des racines de roseau persan de la grosseur du doigt. Sa couleur est jaunâtre. C'est le plus mauvais et le plus dangereux. Il est très chaud. Si l'on en frictionne le corps, il ronge les chairs. Administré à l'intérieur à la dose d'un demi-mithḳāl, il tue et désorganise le corps. C'est un poison plus subtil que le venin de vipères et de serpents.

AHRŪN AL-KASS[2]. Le *bīś* est le plus subtil des poisons. Parfois son odeur seule suffit pour provoquer des accès d'épilepsie. On s'en sert quelquefois pour empoisonner les flèches; une fois lancées elles sont mortelles pour quiconque en est atteint. Tels sont les symptômes qui accompagnent son ingestion : les lèvres se gonflent ainsi que la langue, des accès d'épilepsie se déclarent immédiatement. Nous en avons vu peu y échapper.

LE MÊME dit autre part : l'ingestion du *bīś* est suivie d'obscurcissement de la vue, de défaillance et de saignements du nez ou de mort subite.

RAZÈS. Quand on a pris du *bīś*, on est saisi de vertige, de céphalalgie, d'accès d'épilepsie, d'exophthalmie. Il faut provoquer des vomissements répétés après avoir administré tout le jour de la décoction de graines de rave avec de la graisse de bœuf rancie; après les vomissements, de la décoction de gland avec du vin, en donner quatre onces avec une demi-drachme de confection musquée, dans laquelle on aura introduit un quirath de bon musc. On se trouve très bien aussi de la graisse de bœuf, du bézoard rouge et du jaune échauffé, de la thériaque à la vipère, du mithridate.

1. Célèbre médecin du IXe siècle qui s'occupa de philosophie. Il eut pour maître Ḥunayn bin Isḥāḳ dont il fut un des meilleurs élèves. Il a composé un ouvrage sur les animaux et un autre sur les poisons (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 303-304). On le confond quelquefois avec un oculiste du XIe siècle, appelé 'Alī bin 'Īsā ou 'Īsā bin 'Alī (*Ibid.*, p. 498-503).

2. Ahrūn le Prêtre vivait au commencement de l'islamisme. Il ne nous est connu que par quelques renseignements donnés par les médecins arabes (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 77-79).

Plusieurs anciens médecins rapportent que la racine de caprier est un antidote du *bīš*.

Avicenne. Le *bīš* est au plus haut degré de chaleur et de sécheresse. En friction, il guérit la lèpre. Il en est de même si l'on prend son électuaire, dans lequel entre sa graisse. Il jouit de propriétés détersives; c'est pourquoi il est utile contre la lèpre. Son antidote est la souris du *bīš*[1], souris qui se nourrit du *bīš*[2].

N° 395. بيش موش بيشا *Bīš mūš bīšā*, Aconit napel.

P. 300. Avicenne. C'est une plante qui croît avec le *bīš*, et, partout où le *bīš* l'avoisine, il ne porte pas de fruit. C'est l'antidote le plus efficace du *bīš*, dont il possède toutes les propriétés curatives de la lèpre blanche et de la lèpre noueuse. Quant au *bīš-mūš*, c'est un animal qui pénètre dans la racine du *bīš* comme la souris. On l'emploie pareillement contre la lèpre blanche et la lèpre noueuse, et c'est un antidote contre la morsure de vipère.

N° 397. تانبول *Tānbūl*, Bétel.

P. 300. C'est ce qu'on appelle vulgairement *tanbul*[3].

Abū Ḥanīfa. C'est une plante grimpante qui pousse à l'instar du haricot et s'élève sur les arbres ou les supports qu'on lui donne. On la sème dans les pays arabes aux environs de 'Omān. La saveur de sa feuille est celle du girofle, son odeur est agréable.

1. فارة البيش.

2. « Les auteurs, dit en note Leclerc, ne s'accordent pas sur l'espèce du genre aconit qui répond au *bīš*. » Cf. skr. *biça*, var. dialectale *viça*, poison : *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *bish*. « Le *samandal*, dit Damīrī (*Ad-Damīrī's ḥayāt al-ḥayawān*, trad. Jayakar, t. II, 1re part., Londres, 1908, p. 79, sub verbo السَّمَنْدَل), est un oiseau qui mange le *bīš*, l'aconit, lequel est une plante qui se trouve en Chine où on le mange. Il est, dans ce pays, vert; quand il est sec, il est utilisé comme nourriture par les gens du pays qui n'en éprouvent aucun effet nuisible. Mais si on l'exporte de Chine, seulement à une distance de cent coudées, et qu'on le mange, celui qui l'a mangé en meurt instantanément. ». M. Jayakar a traduit *samandal* par *phénix*; c'est *salamandre* qu'il faut lire. Vide infra apud *Merveilles de l'Inde*.

3. Du skr. *tāmbūla*, bétel.

Les gens du pays mâchent la feuille, ce qui est bon pour la bouche.

MAS'ŪDI[1]. La feuille du *tanbul* ressemble à une petite feuille de citron ; elle est aromatique. Mâchée, elle parfume l'haleine et en détruit les mauvaises odeurs. Elle excite l'appétit, fait couler la salive et rougit la langue. Elle rafraîchit l'haleine et son odeur fortifie le corps.

AL-GHĀFIḲĪ[2]. Le bétel est astringent et dessicatif. En conséquence, il est utile contre les hémorragies et les amygdalites ; il cicatrise les plaies et en étanche le sang.

BADĪGHŌRAS[3]. Il a la propriété de fortifier la bouche.

MĀSARDJWĪH. Il a de l'âcreté. Les Indiens le mâchent et il fortifie les dents, les gencives et l'estomac.

LE CHÉRIF[4]. Le tambil (*sic*) est chaud au premier degré et sec au troisième. Il dessèche les humidités de l'estomac, fortifie le foie affaibli et les gencives. La (p. 301) feuille, mangée ou prise avec de l'eau, parfume l'haleine, chasse les soucis, éveille l'intelligence. Les Indiens l'emploient en guise de vin après leur repas, ce qui leur égaye l'esprit et chasse leurs soucis. Telle est leur manière de le prendre : Si quelqu'un veut en manger, il en prend une feuille et en même temps une drachme de chaux. Si l'on n'ajoute pas la chaux, il n'a pas bon goût et l'esprit n'est pas excité. Celui qui en use est joyeux, il a l'haleine parfumée, un sommeil parfait, en vertu de son aromaticité, du plaisir qu'il procure et de son odeur modérée. Le bétel remplace le vin pour les Indiens, chez lesquels il est très répandu.

1. Cf. *Les prairies d'or*, t. II, p. 84-85 et *vide supra*, p. 179 *apud* Edrīsī.

2. Abū Dja'far bin Muḥammad bin Aḥmad bin Sayyid al-Ghāfiḳī, vraisemblablement ainsi surnommé du nom de la ville de Ghāfiḳ, au nord de Cordoue, serait mort, d'après de Sacy, au vᵉ siècle de l'hégire ; d'après Wüstenfeld, en 560 = 1164 de notre ère. « Il a fait preuve de critique en même temps que de connaissances étendues et souvent originales, particulièrement en ce qui concerne les produits de l'Espagne et du Maghrib (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. II, p. 79-80). »

3. بديغورس. Sontheimer, le traducteur allemand de Ibn al-Bayṭār, l'a identifié à Pythagore. « Pour ce qui nous concerne, dit Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 268), nous inclinerions à voir dans Badīghōras un homonyme de l'illustre philosophe, que les événements auraient conduit, comme plusieurs autres, à la cour du roi de Perse, ou bien à Gondêšāpūr, où il aurait pu prendre connaissance de tant de substances exotiques, dont on ne rencontre pas la mention dans Paul d'Egine ».

4. Edrīsī ; *vide supra*, p. 179.

RAZÈS. On peut le remplacer par le clou de girofle sec.

L'AUTEUR. On nous apporte peu de bétel du pays où il croît, par la raison que la feuille une fois desséchée s'en va en poussière par défaut d'humidité. On peut conserver celui que l'on apporte dans l'Yémen et ailleurs, si on l'a cueilli sur l'arbre, puis conservé dans du miel. C'est une erreur de croire que le bétel est cette feuille que l'on trouve aujourd'hui chez nous, qui a la forme et l'odeur du laurier, qui est connue à Baṣra par les marchands d'aromates sous le nom de *feuille ḳomārī*[1], et qui vient du pays de ce nom [du Khmèr], à ce que l'on m'a appris. Il y a des médecins de nos jours qui prétendent que cette feuille est la feuille du malabathrum[2] et qui l'emploient comme telle, mais c'est une erreur[3].

N° 405. تدرج *Tadrudj*, FAISAN.

P. 304. LIVRE DES PROPRIÉTÉS de IBN ZUHR[4]. C'est un oiseau excellent qui se trouve dans le Khorāsān et autres parties de la Perse. On se trouve bien d'injecter son fiel dans le nez des personnes prises de délire ou de manie, et si on leur en fait manger la viande pendant trois jours, on les guérit.

AUTRE. Il ressemble au francolin[5]. Sa viande est une des meilleures parmi celles d'oiseaux, elle est chaude, et elle excite l'action du cerveau et de l'intelligence.

N° 427. تِمْسَاح, *Timsāḥ*, CROCODILE.

P. 317. LE CHÉRIF. C'est un animal connu qui se trouve dans les grands fleuves et abondamment dans le Nil. On le rencontre

1. *Vide supra*, p. 230, *apud* Yāḳūt.
2. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., p. 89, 2e col. note et sub verbo *malabathrum*.
3. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbis *betel* et *tembool*.
4. Abū 'l-Ola Zuhr bin Zuhr vécut jusqu'en 1131 et fut enterré à Séville. Ce médecin espagnol « jouissait d'une grande réputation comme praticien et on vantait son habileté dans le pronostic et dans le traitement des maladies. Son pronostic se tirait particulièrement du pouls et de l'inspection des urines. C'était en outre un humaniste distingué (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. II, p. 83-86). »
5. دُرّاج *durādj*.

aussi dans la rivière de Mihrān[1] et dans le pays des Nègres. C'est le *waral* du Nil[2].

IBN ZUHR. Tout animal meut sa mâchoire inférieure, à l'exception du crocodile qui meut la supérieure à l'exclusion de la mâchoire inférieure. Si l'on mélange de la graisse de crocodile avec de la cire, que l'on y place une mèche et qu'on l'allume exposée dans un cours d'eau ou une mare, les grenouilles ne se mettront pas à crier tant qu'elle brûlera. Si l'on fait le tour d'une habitation avec une peau de crocodile, puis qu'on la suspende sur son porche, on préservera cette habitation contre la grêle. Si un homme est mordu par un crocodile et qu'il applique de la graisse de cet animal sur la morsure, il sera guéri à l'instant. Si l'on frotte avec de la graisse de crocodile le front d'un bélier qui a l'habitude de frapper les autres, ceux-ci le fuiront. Le fiel de crocodile employé comme collyre, fait disparaître les taies de l'œil. Son foie, employé en fumigation, guérit les sujets affectés de convulsions. La fiente du crocodile fait disparaître les taies anciennes et nouvelles de l'œil. Si on lui enlève les yeux alors qu'il est encore en vie et qu'on les fasse porter par un sujet affecté d'éléphantiasis, cette maladie cessera de se développer. Les dents du côté droit portées par un homme l'excitent au coït. On fait aussi porter son œil droit contre les affections de l'œil droit et son œil gauche contre les affections de l'œil gauche.

LE CHERIF. Sa graisse fondue et mélangée avec de l'huile de roses est salutaire contre les affections de la colonne vertébrale et des reins, en même temps qu'elle excite au coït. Si l'on prend du sang de crocodile, qu'on le mélange avec du belliric ou de l'emblic et que l'on en fasse des frictions sur la leucé, elle en change la couleur. Les frictions sur le front et les tempes calment les douleurs de la migraine. La viande de crocodile, prise sous (p. 318) forme de blanc-manger, engraisse les hommes amaigris. Sa graisse guérit les morsures de l'animal si l'on en frotte la partie mordue. Sa chair fournit du chyle impur. Sa graisse fondue et distillée dans l'oreille en calme les douleurs. Si l'on prolonge ces injections, elles sont avantageuses contre la surdité.

IBN ZUHR. Si l'on en frictionne les sujets affectés de la fièvre quarte, elle les guérit.

1. L'Indus.
2. ورل نيلى.

N° 437. توتيا *Tūtiyā*, TUTIE.

P. 322. IBN WĀFID. On rencontre la tutie, soit dans les mines, soit dans les fourneaux où l'on fait fondre le cuivre, de même que la cadmie. C'est ce qu'on appelle en grec *pompholyx*[1]. Quant à celle que l'on trouve dans les mines, il en est trois sortes : une blanche, une verte et une jaune tachée de rouge. Ces mines existent sur les rivages de la mer des Indes. La meilleure est la blanche, qui paraît à la vue de nature solide. Vient ensuite la jaune. Quant à la verte, elle est grossière et spongieuse; on l'exporte de la Chine. La blanche est l'espèce la plus légère. La verte est la plus grossière : c'est celle qui se forme dans les fourneaux.

DIOSCORIDES, livre V. Le *pompholyx*, et c'est la tutie, diffère du *psodion*[2] spécifiquement plutôt que génériquement. Le spodium tourne légèrement au noir. Fréquemment il contient des fétus, des poils et de la terre; c'est en effet le résidu des fourneaux et des raffinoirs de cuivre. Le pompholyx, au contraire, est blanc, léger et tendre au point qu'il peut flotter dans l'air. Il y a deux espèces de pompholyx : l'une très blanche et très légère, et l'autre avec ces caractères moins prononcés. Le pompholyx se produit alors que, pour obtenir la purification du cuivre, on répand plus abondamment la cadmie pulvérisée; c'est de la cadmie exclusivement qu'il provient, en poussant ce raffinement : de la cadmie s'élèvent des vapeurs qui se condensent [et forment le pompholyx]. Le pompholyx ne s'obtient pas seulement dans la préparation du cuivre, mais il s'obtient encore directement de la cadmie sans qu'il s'agisse de la purification du cuivre. Telle est la manière de le préparer : dans une chambre à double terrasse on construira un fourneau percé supérieurement d'une ouverture d'une médiocre largeur débouchant par la terrasse inférieure. A côté de cette chambre on en construira (p. 324) une autre qui servira à l'ouvrier et à ses aides. Elle sera percée dans la direction du fourneau d'une ouverture étroite par où passera le soufflet. Au fourneau sera pratiquée une fenêtre d'une largeur convenable pour y introduire et en retirer ce qui est nécessaire. Le charbon introduit et allumé,

1. فمفولوكس *fumfūlūks*.
2. فسوديون *fsūdiyūn*.

l'ouvrier jette constamment et petit à petit dans le creuset de la cadmie pulvérisée ainsi que du charbon quand il en est besoin; il continue ainsi tant qu'il lui reste de la cadmie. Or la cadmie se vaporise, et ses parties les plus légères et les plus subtiles montent dans la chambre supérieure et s'attachent à son plafond et à ses parois. Dès le commencement de l'opération, on dirait de ces cloches qui se forment sur l'eau, puis à la suite, c'est comme des flocons de laine. Les portions les plus grossières et les plus lourdes tombent en bas jusqu'à terre, quelques-unes dans le fourneau et d'autres sur le pavé de la chambre dans laquelle il est construit. On donne aussi à ces parties le nom de *spode*, et ce sont les sortes les plus mauvaises, en ce qu'elles sont mélangées de terre et de crasse. Quelques-uns disent que le pompholyx se prépare exclusivement ainsi. Le meilleur pompholyx est celui de Chypre, qui répand une odeur de cuivre quand on verse du vinaigre par-dessus. Quand on se procure du pompholyx, il faut se rappeler ce que nous avons dit et en faire l'épreuve. On le sophistique en effet avec de la colle tirée de peaux de bœufs, de poumons de mer[1], ou avec de l'argile et autres choses pareilles. On reconnaît la sophistication par les caractères que nous avons donnés et qui ne se rencontrent plus alors. Voici la manière de laver le pompholyx : on le prend sec ou suspendu dans de l'eau, on l'introduit dans un linge d'un tissu médiocrement serré qu'on suspend dans un vase rempli d'eau de pluie, et on agite ce linge. Les parties légères et subtiles s'échappent dans l'eau; les parties grossières ou mêlées d'impuretés resteront dans le linge. On agite de manière qu'il se fasse un dépôt. Ce dépôt une fois formé, on verse le liquide dans un autre vase et on jette le résidu grossier. On agite encore cette eau de manière qu'elle se clarifie; on décante et on (p. 323) verse de nouveau de l'eau que l'on agite comme précédemment de manière que l'on n'ait plus de parties graveleuses. Alors on décante l'eau, on fait sécher le pompholyx et on le conserve. Il y a des gens qui font préalablement sécher le pompholyx, puis ils le font tremper dans de l'eau dans le vase où ils veulent l'obtenir pur; il en passe quelque peu. Ensuite ils adaptent au vase un linge lâchement serré et ils versent par-dessus de l'eau en grande quantité pour faciliter la clarification, en même temps qu'ils remuent la masse. Les parties qui surnagent et qui sont grasses

1. رياة البحر, espèce de méduse.

sont recueillies avec une coquille et mises pour être conservées, dans un vase d'argile. Ce qui se dépose est légèrement remué, puis versé dans un autre vase. Les parties graveleuses qui ont gagné le fond sont rejetées. On recommence plusieurs fois l'opération jusqu'à ce qu'il ne se présente plus de parties graveleuses. Il y en a d'autres qui prennent le pompholyx en substance sans le pulvériser et qui le versent petit à petit dans l'eau, pensant que les parties graveleuses se déposeront au fond du vase et que les parties filamenteuses et les paillettes s'élèveront à la surface. La tutie donc se .épare des parties déposées et des parties qui surnagent, on la recueille, on la met dans un mortier où elle est lavée comme on lave la cadmie. On lave encore le pompholyx avec de l'eau de Chios mêlée d'eau de mer, de la même manière que nous l'avons dit. La tutie lavée avec le vin est plus astringente que la tutie lavée avec l'eau. Quant aux propriétés de la tutie, elle est astringente et rafraîchissante, elle fait pousser des chairs dans les ulcères, elle purifie, elle agglutine et dessèche légèrement. S'il est nécessaire de torréfier la tutie, on la pulvérise avec soin, on la mêle avec de l'eau, on en fait des tablettes que l'on met sur des têts que l'on place sur de petits charbons, et on les retourne incessamment jusqu'à ce qu'elles se dessèchent et qu'elles rougissent. Il faut savoir qu'il y a aussi des tuties d'or, d'argent et de plomb. Après celle de cuivre, celle de plomb est la meilleure. Bien souvent on a besoin de tutie et l'on ne saurait en trouver. Il est des médicaments qui peuvent la remplacer, et nous croyons devoir indiquer quels ils sont et comment on se les procure. On (p. 325) prendra les feuilles, les fleurs et les baies encore vertes du myrte, on les mettra dans un vase de terre recouvert d'un couvercle percé de trous nombreux et on placera ce vase dans un fourneau jusqu'à ce qu'il y soit cuit. Cela fait, on sortira le contenu et on le mettra de nouveau dans un vase d'argile que l'on introduira ainsi dans un fourneau et qu'on laissera jusqu'à ce qu'il soit cuit. On sortira le contenu, et après l'avoir lavé on pourra l'employer. On peut se servir des rameaux d'olivier en remplacement de myrte et les traiter de la même manière. Il vaut mieux employer l'olivier sauvage ; à son défaut on prendra l'olivier cultivé. On peut aussi employer les coings, dont on aura enlevé les grains, la noix de galle, la mûre blanche encore verte et desséchée au soleil, les rameaux de lentisque et de térébinthe, les fleurs de vigne et de lyciet fraîches, les rameaux de buis (c'est-à-dire de *śamśār*), du

faux cyprès avec les fleurs. Il y en a qui font usage des rameaux de vigne préalablement desséchés au soleil et traités comme nous l'avons dit. D'autres emploient la colle forte avec la peau de bœuf. D'autres enfin préparent de la même manière la laine en suint trempée dans de l'huile ou du miel.

GALIEN, livre IX.

RAZÈS. La tutie fortifie l'œil et détruit la fétidité de la sueur[1].

N° 466. جاموس *Djāmūs*[2], BUFFLE.

P. 342. AT-TĀMĪMĪ[3]. Sa chair est lourde, donne de mauvais sucs, se digère difficilement et pèse sur l'estomac. Elle est d'une constitution froide et sèche comparativement aux viandes chaudes. Elle est de la nature des chairs d'autruche et de vautour. On prétend que si on (p. 343) fait cuire de la chair de buffle dans une marmite et qu'on la laisse passer la nuit, il s'y développe des animaux pareils à des fourmis qui rampent à sa surface. Je ne sais si cela est vrai.

AUTRE. Le sabot du buffle brûlé, trituré et pris à l'intérieur, est utile contre l'épilepsie. Les cendres mêlées avec de l'huile résolvent les scrofules et sont utiles contre l'alopécie.

1. « Le pompholyx, dit en note Leclerc, et le spode des Grecs sont des cendres minérales ou oxydes contenant en majorité du zinc, mais plus ou moins mélangées de substances étrangères, particulièrement de cuivre. Pour Sprengel, c'est de l'oxyde de zinc impur : *Pompholyx est favilla zinci, sed impura.* On voit par la citation de Ibn Wāfid que le nom de tutie était donné à d'autres produits que ceux du zinc. Aujourd'hui, les Arabes appliquent plus particulièrement le nom de tutie, *tūtiyā*, aux sulfates de zinc, de cuivre et de fer, qu'ils distinguent par un adjectif indiquant la couleur : le mot a donc à peu près la même valeur que le mot *zādj*, vitriol. »

2. Pron. anc. *Gāmūs*.

3. Muḥammad bin Aḥmad bin Sayyid at-Tāmīmī vivait au xe siècle de notre ère. « Ce médecin, dit de Sacy cité par Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 391), s'est particulièrement occupé de la composition des antidotes et des contre-poisons, et a composé divers ouvrages sur la matière. Il avait beaucoup profité à Jérusalem des leçons d'un moine chrétien, nommé l'abbé Zacharie, fils de Thawaba ».

N° 482. جزع *Djiza'*, Onyx.

P. 354. C'est une pierre connue. Elle se trouve dans l'Yémen et dans la Chine. On dit qu'elle multiplie les soucis de ceux qui s'en servent comme cachet, qu'ils font des rêves mauvais et effrayants, et qu'ils causent souvent avec autrui. Si on la fait porter à un enfant, la bave coule abondamment de sa bouche. Celui qui boira ou mangera dans un vase fait de cette pierre éprouvera de l'insomnie. Pulvérisée, elle sert à polir le rubis et à lui donner de l'éclat. Elle sert aussi à nettoyer les dents. Une femme qui éprouve de la difficulté d'accoucher est promptement délivrée si elle en met à ses cheveux.

N° 526. جوز بوا *Djūz buwā*, Muscade.

P. 378. C'est la *djūz aṭ-ṭīb*[1].

Avicenne. C'est une noix du volume d'une noix de galle, facile à rompre, couverte d'une mince enveloppe, d'une odeur aromatique et pénétrante.

Dimaśḳī. Elle est chaude et sèche au second degré. Elle resserre le ventre, (p. 379) excite au coït, convient à l'estomac, est utile contre l'affaiblissement du foie et de l'estomac et surtout du pylore.

Ibn Māsah. Elle aide à la digestion et convient à la rate.

Isḥāḳ ibn 'Imrān. Elle vient de l'Inde. La meilleure est celle qui est rouge, grasse et lourde. La plus mauvaise est celle qui est noire, légère et sèche. Elle fait disparaître la mauvaise odeur de la bouche. Elle est utile contre les taches cutanées et le lèntigo ainsi que contre le prurit. Elle débarrasse des flatuosités et ramollit les tumeurs indurées du foie.

Avicenne. Elle est utile contre le pannus et fortifie la vue. Elle est utile contre la dysurie. Macérée dans de l'huile, elle est utile contre les douleurs. Elle agit de même employée en pessaire. Elle calme les vomissements.

Livre des expériences. Elle fortifie l'estomac ramolli, le réchauffe et le dessèche. Elle combat la viscosité des intestins et

1. جوز الطيب.

le dévoiement causés par le froid. En somme, elle est utile aux sujets lymphatiques et à digestions dépravées, enfin dans toutes les maladies où il est besoin de réchauffants et d'astringents. Elle assainit l'haleine altérée par des humeurs impures dans l'estomac. Elle est utile contre l'hydropisie et la fièvre en réchauffant le foie, desséchant ses humeurs corrompues et combattant son ramollissement.

RAZÈS. A défaut de muscade, on peut prendre son poids de macis. Il dit autre part qu'on peut la remplacer par son poids de nard indien[1].

N° 540. جوز الهند *Djuz al-Hind*, Coco.

P. 388. C'est le *nàrdjìl* dont il sera question à la lettre *nūn* (*vide infra*, n° 2203).

N° 615. حجر هندى *Ḥadjar hindī*, PIERRE INDIENNE.

P. 412. GALIEN, livre IX. La pierre indienne et la pierre appelée *hieracites*[2] arrêtent le sang qui s'écoule par les pores des veines du siège. Nous l'avons expérimenté.

AUTRE. L'hiéracite est une pierre indienne avantageuse contre les piqûres de scorpions et les hémorrhoïdes.

T. II = XXV des *Notices et extraits*, 1881.

N° 811. خفّاش *Khuffāš*, CHAUVE-SOURIS.

P. 38. LE CHÉRIF. C'est le *waṭuwāṭ*[3]. On l'appelle *khuffāš* à cause de la petitesse de ses yeux et de l'impossibilité où elle est de voir pendant le jour, tandis qu'elle voit la nuit. C'est cet oiseau qui vole le soir sans s'élever beaucoup. Il habite les villes et les maisons. Si on le tue et que l'on en fasse des frictions sur le pubis des

1. « La muscade, dit Leclerc, est le fruit du *Myristica officinalis*, de la famille des Myristacées ». Cf. *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 210, n° 14 *nutmegs*.
2. ايراقيطس pour امايافيطس *amāyāḳiṭes*. Leclerc.
3. وطواط.

enfants impubères, on empêche la pousse des poils. Si on le fait cuire dans de l'huile de sésame, on en fait des frictions salutaires contre la sciatique, surtout si l'on répète plusieurs fois ces frictions.

AUTRE. Si on le fait cuire et que l'on administre le bouillon, on relâche le ventre et on agit avantageusement contre les douleurs des hanches. Ses cendres aiguisent la vue.

LIVRE DES PROPRIÉTÉS de IBN ZUHR. Si l'on fait cuire la tête de chauve-souris dans un vase de cuivre ou de fer avec de l'huile de jasmin, à plusieurs reprises, jusqu'à déliquescence, que l'on décante cette huile et que l'on en fasse des frictions chez les sujets affectés de goutte, de paralysie ancienne, de tremblements, de tuméfaction du corps, ou d'asthme, on s'en trouve bien et même on les guérira. Si l'on fait avec son fiel des frictions sur les parties naturelles de la femme qui a de la peine à accoucher, elle accouchera à l'instant; c'est un fait d'expérience. Les frictions faites avec sa (p. 39) cervelle sur la plante des pieds excitent l'appétit vénérien. Si l'on fait bouillir parfaitement la chauve-souris dans de l'eau et que l'on en fasse des frictions sur la verge, on provoque l'écoulement de l'urine. Si l'on verse cette eau dans une baignoire et que l'on y fasse tenir un paralytique, il guérira. La cervelle brûlée et triturée, employée comme collyre, guérit les taies de l'œil. La fiente s'emploie avec succès en frictions contre l'impétigo. La cervelle, mélangée avec du suc d'oignons, est employée avec succès comme collyre contre la cataracte. Si l'on place la tête de la chauve-souris sous l'oreiller d'un homme qui s'y couche, sans qu'il en ait connaissance, il sera pris d'insomnie et ne pourra dormir. Le cœur, dit-on, jouit des mêmes propriétés. Si l'on enterre la tête dans un colombier, les pigeons s'y habituent et ne le quittent pas. Mise dans un trou de souris, elle les fait déguerpir à l'instant.

N° 829. خولنجان *Khūlandjān*[1], GALANGA.

P. 61. C'est une racine rameuse et noueuse, d'une couleur qui tient du rouge et du noir, et qui ressemble à cette racine de grand souchet que l'on appelle *junco*[2], dans la langue vulgaire de l'An-

1. Pron. anc. *khūlangān*.
2. يُنْجُه *yungoh*.

dalousie. Elle a une saveur âcre. Elle vient de l'Inde. Elle est aromatique.

IBN MASAWĪH. Elle est chaude et sèche au troisième degré. Elle convient à l'estomac. Elle parfume l'haleine. Elle aide à la digestion.

RAZÈS, dans son *Traité des Correctifs des Aliments*. C'est un carminatif qui convient aux individus sujets aux coliques venteuses et aux rapports acides.

LE MÊME, dans le *Continent*. Il excite l'appétit vénérien à un haut degré. Il convient pour les reins et les hypocondres refroidis.

IBN 'IMRĀN[1]. Il est utile aux sujets pituiteux, qui ont des humidités dans l'estomac. Il provoque et surexcite la sécrétion du sperme. Si l'on en prend un morceau et qu'on le tienne quelque temps dans la bouche, il procure de violentes érections.

L'AUTEUR. Le meilleur mode d'emploi comme aphrodisiaque, c'est d'en prendre la valeur d'un demi-mithḳāl ou d'une drachme; on le pulvérise, on le répand dans une demi-livre de petit lait de vache et on le prend à jeun. C'est un merveilleux spécifique comme aphrodisiaque. C'est là un fait d'expérience bien avéré.

LIVRE DES EXPÉRIENCES. C'est un remède excellent contre le refroidissement de l'estomac et du foie. Il aide merveilleusement à la digestion.

AUTRE. Pris à l'intérieur, il fortifie les organes internes et modère la sécrétion excessive de l'urine.

ISḤĀḲ IBN 'IMRĀN. On le remplace par son poids de cinnamome.

AUTRE. On le remplace par son poids de cannelle, et, dit-on aussi, par son poids de bois de giroflier[2].

N° 838. خير بوا *Khīr buwā*, CARDAMOME.

P. 68. AVICENNE. C'est une graine petite comme le *ḳāḳulla* que l'on apporte de Sofāla. Elle est chaude et sèche au troisième degré. Ses propriétés sont celles du girofle. Elle est détersive et subtile, plus subtile que le *ḳāḳulla*. Elle convient à l'estomac et au foie

1. *Vide supra*, p. 53, Isḥāḳ bin 'Imrān.

2. « Le *galanga*, dit Leclerc, appartient à la famille des Cannacées sous le nom de *Maranta* ou *Alpinia galanga*. La citation du *Continent* se lit dans la traduction de Serapion sous la rubrique *Medicina antiqua* ».

refroidis. Elle convient mieux que le *ḳāḳulla*. Elle arrête les vomissements[1].

N° 841. دار صينى *Dār čini*[2], CINNAMOME.

P. 68. Ce mot veut dire en persan *arbre de Chine*.

ISḤĀḲ IBN 'IMRĀN (p. 69). Il y a plusieurs espèces de *dār čini*. L'un est le *dār čini* vrai, connu sous le nom de *dār čin* (arbre de Chine). Il y a aussi le *dār čini ad-dun*[3], qui est le *dār ṣūṣ*[4], connu sous le nom de *cannelle* ou *ḳirfa vraie*[5]. Il y a aussi la cannelle giroflée ou *ḳirfat al-karanful*[6]. Quant au cinnamome vrai, sa substance est plus grasse, plus épaisse et plus poreuse que celle de la cannelle; son volume est celui du petit doigt; il a une onctuosité qui se manifeste quand on le mâche ou qu'on le triture. Sa couleur tient le milieu entre le rouge de la cannelle et le noir de la cannelle giroflée, inclinant toutefois du côté de la cannelle, à laquelle il peut ressembler, car chez lui la rougeur est plus prononcée et plus évidente que la noirceur. La couleur de sa surface se rapproche de celle de la cannelle rouge. Quant à sa saveur, ce qui apparaît d'abord, c'est de l'âcreté avec un peu d'astringence; vient ensuite de la douceur, puis l'amertume du safran et une onctuosité légère. Son odeur ressemble à celle de la cannelle vraie, et, si on le mâche, il s'en échappe quelque chose de l'odeur du safran, avec un mélange d'odeur du nénuphar. La substance du cinnamome dit *ad-dun* se rapproche de celle de la cannelle vraie sous le rapport de la légèreté, de la porosité et de la couleur rouge, coloration qui est cependant plus prononcée, en même temps que cette substance est plus mince et plus dure. Ses baguettes sont tordues, minces, comprimées, pareilles aux rameaux fistulaires du malabathrum, si ce n'est qu'elles sont fendues longitudinalement et ne forment pas un cylindre complet. La saveur et l'odeur sont pareilles : saveur prononcée, aromatique et âcre,

1. « Le *khīr buwā*, dit aussi *hīl buwā* et *hāl*, dit Leclerc, est le petit cardamome. Le grand porte le nom de *ḳāḳulla* (*vide infra*, n° 1722). »

2. Pron. mod. *dār ṣini*, litt. arbre chinois. Cf. *Hobson-Jobson*, 2ᵉ éd., sub verbo *darcheenee*.

3. دار صينى الدون.

4. دار صوص.

5. قرفة على الحقيقة.

6. قرفة القرنفل.

sinon que le cinnamome est plus chaud, moins sucré et moins acerbe. Quant à la cannelle vraie, il en est une sorte épaisse et une sorte mince. Toutes deux sont rouges, lisses et peu luisantes, de la couleur de l'écorce de *salīkha*[1]. L'odeur est pénétrante et aromatique, la saveur forte et âcre avec un peu de douceur. Quant à l'espèce dite *cannelle giroflée*, elle est mince et dure, légèrement noirâtre, sans aucune porosité. Son odeur et sa saveur sont celles du girofle. Il en est de même des propriétés, sinon que le girofle est un peu plus actif.

Dioscorides, I, 13 (p. 70). Le cinnamome compte plusieurs espèces, désignées par les noms des pays où on les trouve. La meilleure est celle que l'on appelle *mōsulīṭis*[2], en ce qu'elle a une faible ressemblance avec l'espèce de cannelle ainsi nommée. De cette espèce, la meilleure est celle qui est récente, noire, tournant à la couleur cendrée avec une teinte vineuse. Ses rameaux sont grêles et lisses, à nœuds rapprochés, d'une odeur très agréable. On choisit particulièrement ceux qui ont une odeur aromatique franche. On en rencontre cependant dans le nombre qui ont une certaine odeur de rue ou de cardamome. On choisit l'espèce qui est âcre, qui pique la langue, qui ne cède pas facilement quand on veut la rompre, et qui, une fois rompue, laisse échapper entre les fragments une légère poussière. Si on veut l'essayer, il faut en arracher un morceau d'une seule racine, et l'expérience est facile. Ces fragments sont de nature diverse. Quand on en a pris des meilleurs et que leur odeur a rempli les narines, cela empêche de juger les morceaux de qualité inférieure. (Il en est une espèce de montagne, grosse et courte et d'un jaune prononcé). Une troisième espèce se rapproche de l'espèce appelée *mōsūlīṭis* : elle est noire, lisse, putrescente, peu noueuse. Une quatrième est blanche, lisse, fongueuse, de peu de valeur, et à la racine très friable. Une cinquième espèce a l'odeur de la cannelle rouge, n'est pas très fibreuse et a la racine épaisse. Dans ces espèces, celles qui ont l'odeur de l'encens, de l'amomum ou de la cannelle, ou bien une odeur aromatique avec une certaine fétidité, sont d'une qualité inférieure. Il faut rejeter le bois qui est blanc, galeux et rugueux, qui n'est point lisse, et rapproché de la racine, comme inutile. Il

1. La cannelle. *Vide apud* Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. II, p. 272, n° 1205.

2. موسوليطس.

est encore un bois qui ressemble au cinnamome et que l'on appelle *pseudo-cinnamome*, qui est grossier, sans vertu et d'une odeur faible. Il est encore une espèce de cinnamome que l'on appelle *zindjibar*[1], qui a l'aspect du cinnamome, mais que l'on distingue par sa mauvaise odeur. Quant à ce que l'on appelle *ḳirfa*[2] (*xylocinnamomum*), c'est une substance qui ressemble au cinnamome par son aspect et le nombre de ses nœuds, et c'est le *cinnamome ligneux*[3]. (p. 71) Ses rameaux sont très longs et odorants, mais beaucoup moins que le cinnamome. Il y a des gens qui prétendent que la *ḳirfa*[4] est d'un genre et d'une nature très différents du cinnamome.

GALIEN, livre VII. Ce médicament est très subtil, bien qu'il ne soit pas très chaud, car il l'est au commencement du troisième degré. Toutefois, parmi les médicaments pareillement chauds, il n'en est pas qui soit aussi dessicatif, tant sa substance a de subtilité. Quant au *dār ṣūṣ*[5], c'est comme un cinnamome de qualité inférieure. Il y a des gens qui lui donnent le nom de *zūr*[6].

DIOSCORIDES.

IBN MĀSAWĪH. Le cinnamome convient à l'estomac, dont il fait cesser la froideur. Il réchauffe le foie, fait couler l'urine et les règles, dilate les obstructions, aiguise la vue, dessèche les humidités de la tête et de l'estomac. Sa spécialité est de fortifier la vue affaiblie par des humeurs, qu'on l'emploie en collyre ou à l'intérieur.

SUFIYĀN AL-ANDALŪSĪ. Il éclaircit la voix devenue rauque par un afflux d'humeurs. Il résout la pituite fixée à la gorge et à la trachée-artère; il dessèche aussi les humeurs qui s'y sont portées et dissipe les aspérités de la gorge par le fait de la pituite. En somme, il n'est pas de médicament plus efficace pour dessécher les humeurs superflues fixées sur un organe quelconque. Il est salutaire contre l'hydropisie ascite et l'anasarque en réchauffant le foie et en desséchant les humeurs en excès. Il fortifie merveilleu-

1. زنجبر.
2. قرفة, *xylocinnamomum*.
3. دار صينى خشبى.
4. « Le grec dit *xylocinnamome* (Leclerc). »
5. *Cinnamomis*.
6. زور. « C'est un mot altéré sans doute, dit en note Leclerc, qui répond à *pseudo-cinnamomum*. »

sement l'intelligence, surtout si on l'associe avec le myrobolan de Kābūl.

Masīḥ ibn al-Ḥakam[1]. Il est carminatif. Il est salutaire contre les douleurs utérines. On le mélange avec les médicaments employés contre les substances septiques et les poisons. Il est utile contre les frissons et les tremblements.

Razès, dans son *Traité des Correctifs des Aliments*. Le cinnamome réchauffe et subtilise les aliments et les prépare à la digestion. Il est salutaire dans la plupart des affections de l'estomac de nature algide; c'est pourquoi il faut l'introduire abondamment dans la nourriture des individus qui ont des renvois, chez ceux qui sont affectés d'asthme ou d'humeurs grossières dans la poitrine. Il n'est point carminatif à l'instar du poivre, du galanga et de leurs congénères : au (p 72) contraire, il est légèrement tuméfiant, et c'est pourquoi il provoque des érections.

Avicenne. Sa saveur a un peu d'astringence. Il a la propriété de réjouir l'esprit, aidé en cela par son aromaticité et la persistance de sa chaleur, secondé aussi par ses propriétés antivénéneuses. Il convient contre les agents septiques et altérants.

Aḥmad ibn Abī Khālid. Bouilli avec de la gomme mastic et pris en potion, il calme et détruit les renvois.

Al-Isrāïlī[2]. Il est utile contre les fluxions qui viennent de la tête à la poitrine et aux poumons.

Galien Il y a des gens qui remplacent le cinnamome par deux fois son poids de sabine, car la sabine dans l'usage interne jouit d'une grande force atténuante.

Razès, dans son *Livre des Succédanés*. Il ne faut pas faire cette substitution chez les femmes enceintes.

Galien, dans son *Livre du Régime de la santé*. Dans la compo-

1. Peut-être l'un des trois Masīḥ, médecin du XIIe siècle, mentionné dans l'*Histoire de la médecine arabe* (t. II, p. 33-34).

2. « L'Égypte, dit M. Huart, avait donné naissance à Isḥāḳ bin Sulaymān, que son surnom de Israïlī indique d'origine juive; sous le prince aglabite Ziyādet-Allah III, il se rendit à Kayrawān (Tunisie), où il connut Isḥaḳ bin 'Imrān; plus tard, après la chute des Aglabites, il passa au service du khalife fatimide Mahdī et mourut vers 932 après avoir écrit un livre des fièvres, un traité des aliments et des médicaments, des recherches sur les éléments (*Littérature arabe*, p. 306). »

Dans son *Histoire de la médecine arabe* (t. I, p. 409-412), Lucien Leclerc indique les raisons pour lesquelles la mort de Isrāïlī est postérieure à 953. Il serait né vers le milieu du xe siècle et aurait vécu plus de cent ans.

sition de l'*hiera picra*, j'emploie la cannelle de première qualité en remplacement du cinnamome, à poids égal. Toutefois le bon cinnamome est plus actif que la bonne cannelle, bien que, en l'absence de l'un, il convienne d'employer l'autre.

Le même, dans les *Médicaments selon les lieux*. A défaut de cinnamome, il faut employer de la cannelle de première qualité, soit à dose double, soit à dose égale, mais jamais moins.

Le même. Quintus employait, en place de cinnamome, deux fois du cubèbe. Or le cubèbe a moins de subtilité.

Tiyādūḳ[1]. A défaut de cinnamome, on le remplace par son poids de galanga[2].

N° 843. دادى *Dādī*.

P. 74. Avicenne. C'est une graine qui ressemble à l'orge qui est plus longue et plus mince, d'une couleur noirâtre et d'une saveur amère. D'après le dire de Māsardjwīh, elle serait froide, mais la vérité est qu'elle est chaude et sèche au second degré. Elle est astringente, et, en vertu de cette astringence, elle resserre le ventre. Elle empêche le vin de dattes de s'aigrir. Elle est très efficace pour ramollir les indurations. On l'emploie avec succès contre les affections du siège et sa (p. 75) procidence, en bain de siège dans sa décoction. Associée à deux drachmes d'huile et ingérée, elle est utile contre les hémorrhoïdes. On l'administre aussi contre les poisons.

Al-Madjūsī[3]. Le meilleur *dādī* est celui qui est rouge, récent et odorant. Il est froid et sec. Cependant il a de l'amertume, ce qui indique une certaine chaleur et de l'astringence. Pris à la dose de deux drachmes avec du sucre, il est utile contre les hémorrhoïdes; les bains de siège pris dans sa décoction les dessèchent. De même,

1. *Vide supra*, p. 245, n. 1.

2. Couto (*Da Asia*, décade V, livre I, chapitre VII, p. 78-79, éd. de Lisbonne, 1779) donne d'intéressantes indications sur l'importation en Europe du *Darcin* = *dār Čīn*, qu'il traduit correctement par *pao da China*, bois de Chine, mais qu'il a confondu avec la cannelle. *Vide supra*, p. 165.

3. 'Alī bin al-'Abbās al-Madjūsī, d'origine persane ainsi que son surnom l'indique, vivait au x[e] siècle. C'est un des plus grands médecins de l'Orient sur le compte duquel très peu de renseignements nous sont parvenus (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 381-383).

dans les procidences du rectum et de la matrice, il les resserre et les réduit. Mélangé avec du miel et pris comme éclegme, il tue les vers et les entozoaires.

AUTRE. Il arrête la salivation. Son ingestion provoque un sentiment de chaleur, de la rougeur aux joues et le vertige le lendemain du jour où on l'a pris.

AL-KINDĪ[1], dans son *Livre des Poisons*. Il survient après son ingestion du vertige, du délire et des douleurs d'entrailles. On le remplace pour résoudre les indurations par deux tiers en poids de cire et moitié de sabine. Toutefois il ne faut pas donner la sabine aux femmes enceintes.

N° 1018. راوند *Rāwand*, RHUBARBE, 大黃.

P. 155. DIOSCORIDES, II, 2. La rhubarbe se trouve dans les contrées situées au-dessus du Bosphore, d'où elle nous est apportée. C'est une racine noire, pareille à celle de la grande centaurée, sinon qu'elle est plus petite et intérieurement de couleur de sang. Elle est sans odeur, molle et un peu légère. La meilleure est celle qui n'est pas mangée des vers, qui a un peu de viscosité et une légère astringence, qui, une fois mâchée, donne une couleur jaune et safranée. Prise à l'intérieur, elle est utile contre les flatulences, la faiblesse de l'estomac, contre toutes sortes de douleurs, la faiblesse des tendons, les tumeurs de la rate, les affections du foie et des reins, les coliques, les douleurs de la vessie et de la poitrine, les tiraillements des hypocondres, les affections de la matrice, la sciatique, les crachements de sang, l'asthme, le hoquet, les ulcères intestinaux, le dévoiement, les fièvres périodiques, les morsures de serpents. Son administration se fait à la même dose que l'aga-

1. « Abū Yūsuf Ya'ḳub bin Isḥāḳ al-Kindī, dit Leclerc, fut chez les Arabes celui qui entra le plus largement et le plus tôt dans le mouvement scientifique provoqué par les Abbassides. On reste étonné, quand on parcourt la liste de ses nombreux écrits, qu'il ait pu s'assimiler si tôt presque toutes les branches des connaissances humaines.... Al-Kindī vint à Baṣra, puis à Bagdād où il se livra tout entier à l'étude. C'était dans les premières années du IXᵉ siècle, car nous ignorons la date de sa naissance. Ce fut la merveille de son siècle, disent les biographes. Il embrassa toutes les sciences. Nul ne connut comme lui la science des Grecs, des Persans et des Indiens, et il fut surnommé le Philosophe, c'est-à-dire le Philosophe par excellence (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 160-161 et suiv.). »

ric et avec les mêmes excipients. Si l'on en fait des frictions avec du vinaigre sur les ecchymoses et l'impétigo, elle les fait disparaître. Employée en cataplasme avec de l'eau sur les inflammations chroniques, elle les résout. La rhubarbe est (p. 156) astringente avec un peu de chaleur.

Galien, VIII.

Al-Khūz. La rhubarbe est chaude et sèche au troisième degré. Triturée avec du vinaigre et employée en frictions, elle fait disparaître les éphélides.

Oribase[1]. Elle est utile contre le dévoiement causé par la faiblesse de l'estomac.

Paul d'Egine[2]. Elle est utile contre la pléthore et les ruptures.

Avicenne. On emploie avec succès son huile en frictions contre les ruptures des nerfs, leurs douleurs et leurs tiraillements.

Anonyme. En frictions entre les épaules, elle chasse du cœur la crainte et les frayeurs.

Sufiyān al-Andalūsī. La rhubarbe fortifie les organes internes, les désobstrue, dessèche leurs humeurs peccantes, fortifie les organes ramollis. Son action est particulièrement prononcée sur le foie. Elle relâche le ventre, en évacuant la pituite visqueuse et crue. Elle est efficace contre l'hydropisie et toutes ses complications, à moins que le mal ne provienne d'une inflammation du foie. Elle dissout les calculs des reins et les graviers de la vessie : elle est très utile contre les douleurs de cet organe. Elle est diurétique. Elle est utile contre le dévoiement causé par une obstruction du mésentère et du foie, par suite d'un excès d'humeurs qui relâchent l'estomac et provoquent des vomissements. Comme le dit Dioscorides, on l'administre comme l'agaric. Elle est utile dans les maladies de la poitrine et les douleurs causées par une obstruction mûre et qui a besoin d'être ouverte. Elle facilite l'exspuition, surtout si on la tient dans la bouche. Elle est utile contre l'insomnie, soit prise à l'intérieur, soit conservée dans la bouche. On l'emploie contre l'affaiblissement des nerfs. Elle est utile contre l'indigestion causée par un surcroît de nourriture, en en débarrassant l'estomac et les intestins. Prise avec l'aloès, elle est plus active. Il en est de même avec le myrobolan de Kābūl. Elle purge

1. Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 253-255.

2. Connu sous le surnom de *l'accoucheur*. Il mourut dans les premières années de l'Islām (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 256-257).

parfaitement le cerveau et éclaircit l'intelligence, en détruisant la céphalalgie de nature pituitaire ainsi que celle qui provient de vapeurs montées à la tête. Si on l'associe à de la léocadie ancienne, son action est plus énergique. Soit associée de la sorte, soit isolément, elle est utile contre l'engourdissement, la paralysie et toutes les affections algides du cerveau, telles que la migraine et autres. Elle est (p. 157) aussi très efficace contre les fièvres chroniques et agit avec une énergie telle qu'un certain état de faiblesse n'en comporte pas l'emploi. Elle est aussi très utile dans la coction des fièvres pituitaires. On doit éviter de l'administrer au commencement des fièvres. Elle est salutaire contre la colique pituitaire et flatulente, par l'action purgative qu'elle exerce et par son action carminative. La meilleure sorte est la rhubarbe de Chine. Vient ensuite celle de Perse dont il y a plusieurs espèces; puis celle de Syrie qui convient particulièrement dans les affections de la poitrine, les obstructions des organes voisins, les douleurs causées par des flatuosités ou des obstructions.

IBN DJAMÎ'[1] dans son *Traité sur la rhubarbe*. Le nom de rhubarbe, *râwand*, de nos jours, est donné à quatre sortes, dont trois rhubarbes vraies, qui sont pareilles par les caractères extérieurs et analogues par les propriétés et les actions; la quatrième a de commun avec elles le nom, tout en étant différente par les propriétés et les caractères. Il y a donc trois sortes de rhubarbes vraies. De ces trois sortes, deux sont connues sous la nom de *rhubarbes anciennes*, et la troisième sous le nom de *rhubarbe nouvelle*. Des rhubarbes anciennes, l'une porte le nom de *rhubarbe de Chine* et l'autre de *rhubarbe du Zandj*. La rhubarbe nouvelle est celle que l'on connaît sous le nom de *rhubarbe des Turks* et de *rhubarbe des Persans*. Quant à la quatrième espèce, c'est la *rhubarbe de Syrie*. Sous le nom de *rhubarbe ancienne*, on comprenait deux espèces : l'une, mentionnée par Dioscorides dans son livre III[e] et par Galien dans son chapitre VIII[e] des *Propriétés des médicaments simples*; et nous montrerons tout à l'heure que c'est précisément ce que nous reconnaissons nous-mêmes sous ce nom ; l'autre, qui est mentionnée par Galien dans le chapitre I[er] de son *Traité des Antidotes*, que l'on connaît aussi sous le nom de *Livre des Électuaires*. Celle-ci, je ne l'ai pas vue et je n'ai trouvé personne qui pût me dire l'avoir observée, si ce n'est un homme de l'Orient qui fré-

1. Leclerc a, je ne sais pourquoi, lu جميع, *Djomaï'*. *Vide supra*, p. 242, note 2.

quentait le marché aux drogues du Caire depuis plusieurs années et qui m'a assuré qu'il en possédait; or l'échantillon qu'il me présenta me parut un extrait ayant la forme des tablettes de rhubarbe de Chine. Quant à la rhubarbe de Chine (p. 158), elle nous est apportée de ce pays, et, au dire des commerçants, c'est la racine d'une plante qui ressemble à la colocasse, quand elle est récemment retirée de terre. Cette racine molle est partagée en deux ou trois fragments; on les perce, on les enfile et on les suspend en plein air jusqu'à ce qu'ils soient secs; alors ils sont exportés. Galien rapporte que dans son pays les commerçants prennent la rhubarbe encore fraîche et la font bouillir dans de l'eau, de manière à lui faire perdre tout son suc qu'ils font sécher, puis ils la vendent comme si elle était intacte. Celle que nous avons observée nous-mêmes, nous l'avons trouvée sous forme de morceaux ligneux, volumineux, du volume du poing ou moindres, extérieurement bruns avec des nuances d'un rouge clair, donnant une cassure jaune de galanga, parfois tournant au rouge clair ou au vert et au brun ; d'une substance légère, poreuse, comme mangée des vers. Si on mâchait ces morceaux, on leur trouvait une viscosité manifeste, et en les avalant, une légère astringence, de l'amertume, du piquant, une âcreté cachée; enfin, si l'on prenait un fragment mâché et qu'on en frottât la main, on lui communiquait une coloration d'un jaune de safran. C'est une substance qui se pique et se ronge promptement; aussi les commerçants ajoutent-ils dans les vases où ils la renferment de la chélidoine de Chine pour en assurer la conservation, tout comme on associe l'emblic avec le turbith et le poivre avec le gingembre. La meilleure est celle qui n'est pas trop compacte, dont le goût n'est pas trop amer, dont les fragments sont pleins et intacts des vers, dont la couleur est celle du galanga, qui présente en la mâchant la viscosité dont nous avons parlé, dont les fragments un peu mâchés colorent fortement. Celle qui est trop lourde et astringente a nécessairement été altérée, comme nous l'avons dit, à cause de l'extraction de son suc par voie de décoction. En conséquence, j'ai dit qu'elle contenait des éléments aqueux et aériens, avec une prédominance d'éléments terrestres. Si les fragments ne sont pas piqués des vers et s'ils possèdent une certaine viscosité, c'est la preuve qu'ils sont frais et qu'ils ont conservé leurs propriétés et leur humidité. La couleur de galanga et la propriété colorante annoncent que la plante est arrivée (p. 159) à son complet développement. Les co-

lorations verdâtres et brunes sont l'indice qu'elle est incomplètement développée et qu'on l'a récoltée avant son entière maturité. Quant à la rhubarbe connue sous le nom de *Zandjī*[1], elle nous vient aussi de la Chine; on lui a donné le nom de *Zandjī* à cause de sa couleur noire et non pour sa provenance. Elle ressemble à l'espèce de Chine, dont nous avons parlé, par la forme et le volume de ses fragments et par sa viscosité. Elle en diffère au point de vue de la consistance, de la légèreté et de la couleur. En effet, celle dont nous parlons est lourde, compacte et difficile à mâcher et à rompre, très lisse, noire, sous forme de fragments pareils à des cornes noires, à du bois d'ébène ou de *sacem*. Elle se pique aussi et se ronge promptement. La meilleure est celle qui n'est point piquée et qui n'est ni trop lourde ni trop compacte. Quant à la rhubarbe connue sous le nom de *rhubarbe des Turks* ou *des Persans*, c'est une espèce qui nous vient aussi du pays des Turks et de la Perse. D'après ce que m'a rapporté une personne dont le témoignage est sûr, elle croîtrait dans la Chine. Celle qui porte le nom de *chinoise* serait récoltée dans les parties septentrionales de ce pays, c'est-à-dire dans le Turkestān, que les Persans appellent *Čīn Māčīn*[2], comme qui dirait [en arabe] *Čīn al-Čīn*[3], la *Chine des Chines*, car ils [les Persans] appellent la Chine *Šīn*[4], et la rhubarbe de Chine *rāwand šīnī*[5]. Elle vient par mer dans le pays d'où elle nous est exportée, c'est-à-dire la Perse; pour une raison analogue, on l'appelle aussi *rhubarbe turque*, parce qu'elle vient du pays des Turks et de la Chine. C'est ainsi que l'on donne au musc le nom de *'irāḳī*, parce qu'il nous est apporté de l'Inde par la voie de l''Irāḳ. De la même manière la rhubarbe prend le nom de *rhubarbe de Perse*. Elle ressemble à l'espèce dite *chinoise* par la forme et le volume des fragments, la viscosité, la saveur, la puissance colorante et la légèreté. Cependant la ressemblance n'est pas complète, et elle tient le milieu entre les sortes du Zandj et de la Chine. La meilleure est celle qui a la saveur la plus forte et qui est d'un jaune franc. Elle se différencie encore par la couleur, car elle est jaune

1. الزنجى, pron. anc. *az-Zangī*.
2. چين ماچين < skr. *Cīna Mahācīna*, litt. Chine de la grande Chine.
3. صين الصين, pron. mod. *Ṣīn aṣ-Ṣīn*, litt. Chine de la Chine.
4. شين, en persan.
5. راوند شينى, litt. rhubarbe chinoise.

extérieurement et d'un jaune de *wars*[1] à l'intérieur. Elle se pique (p. 160) et se ronge aussi facilement, et celle qui n'est point piquée est préférable; telle est aussi la rhubarbe d'un jaune plus prononcé et qui, une fois mâchée, colore plus vivement. Quant à l'espèce connue sous le nom de *rhubarbe de Syrie*, elle nous vient des environs de 'Ammān en Syrie. Elle consiste en racines ligneuses, allongées, arrondies, de la grosseur du doigt, légèrement dures, extérieurement d'une couleur brune livide et donnant une cassure lisse, d'un jaune mêlé d'un peu d'azur. Quelques-uns croient que c'est la racine de la férule noire appelée *maḥrūth*[2]. On lui donne aussi vulgairement le nom de *rhubarbe des animaux*, parce que les vétérinaires l'associent à leurs potions dans l'inflammation du foie. C'est du reste un nom que l'on donne aussi parfois à la rhubarbe des Turks. Il y a des commerçants qui mélangent l'espèce de Syrie à l'espèce turque, et qui vendent le mélange comme s'il ne comprenait que la dernière sorte; cela passe chez les gens qui ne s'y connaissent pas. Quant à la rhubarbe dont a parlé Galien dans son premier livre des *Antidotes*, ce n'est pas la rhubarbe en substance, mais un suc obtenu de la rhubarbe de Chine encore fraîche, et épaissie par la cuisson. Si ce suc est immédiatement obtenu de la rhubarbe, sans addition d'eau, il est de bonne qualité; mais celui que l'on a obtenu par voie de décoction est altéré. On fait ainsi subir cette préparation frauduleuse à la rhubarbe pour qu'elle conserve son aspect extérieur et qu'elle ne paraisse pas avoir été touchée, pour gagner davantage. Le même Galien a parlé des propriétés générales et particulières de la rhubarbe. Bien qu'il y ait trois espèces de rhubarbe, à savoir celles de Chine, du Zandj et de la Perse, comme elles se ressemblent par leurs actions et qu'elles se rapprochent par leurs propriétés, que les différences qui les distinguent ne sont que du plus au moins, et que, d'autre part, la rhubarbe de Syrie a des caractères de tous points exclusifs, j'ai cru devoir traiter de la rhubarbe d'une façon générale et en évitant les redites, tout en réservant un paragraphe spécial à celle de la Syrie. Je dirai donc qu'en suivant, pour juger la rhubarbe, la voie tracée par l'éminent Galien, je l'ai (p. 161) trouvée composée d'éléments variés. Je lui ai d'abord reconnu

1. ورس, *Memecylon tinctorium*, plante tinctoriale pour teindre en jaune. *Vide apud* Ibn al-Bayṭār, n° 2283.

2. محروث.

une astringence manifeste, ce qui annonce des éléments terreux et froids en quantité considérable. Son piquant et son âcreté légère indiquent des éléments chauds et ignés en petite quantité. Son amertume légère et latente indique des éléments terreux en petite quantité, et cachés; elle démontre l'action de ses éléments ignés. Sa légèreté, sa porosité annoncent des éléments aériens et subtils. En résumé, ces caractères indiquent la prédominance des éléments subtils et une constitution chaude et sèche, mais d'une chaleur et d'une sécheresse modérées, non pas excessives, se rapprochant du tempérament moyen. De là nous déduisons ses actions générales et ses actions quasi générales. Les premières sont échauffantes et desséchantes au second degré. Les secondes consistent à résoudre et atténuer les humeurs et les vapeurs grossières, à dilater les obstructions, à déterger et purifier les canaux et les conduits, provoquer l'écoulement de l'urine, répercuter et arrêter les mouvements fluxionnaires, fortifier et resserrer les organes ramollis, dessécher les ulcères humides et mous. L'action de ses éléments froids et astringents se produit nonobstant leur association avec des éléments de nature opposée, par lesquels elle n'est ni contrariée ni neutralisée : au contraire, les éléments chauds favorisent l'action des éléments froids et terreux en les accompagnant jusque dans les parties les plus reculées, et aident à leur efficacité, ainsi que le prouve la longue expérience de la propriété antitoxique de la rhubarbe à l'égard des animaux venimeux. Dioscorides témoigne de cette propriété antitoxique. Quant à son action purgative, elle n'a été connue par aucun des anciens médecins, et n'a été relevée par aucun de leurs successeurs d'un âge plus récent; elle a été connue seulement par des médecins plus modernes et particulièrement dans notre pays. Non-seulement elle évacue les parties les plus ténues des humeurs, comme le pense le commun des médecins, mais elle en débarrasse le corps, quelle que soit leur espèce, et expulse même la pituite visqueuse et crue. Elle est utile dans un grand nombre de maladies qui en dérivent. Parlons maintenant de ses propriétés particulières. La rhubarbe (p. 162) administrée à l'intérieur, fortifie le foie, l'estomac, les intestins, la rate, les reins, la vessie, la matrice, et, en général, tous les organes internes; elle les fortifie considérablement, les désobstrue, les débarrasse de leurs humeurs superflues et peccantes, du relâchement et de la mollesse qui en sont la conséquence. Elle dissipe les vents et calme les douleurs qu'ils engendrent. Son action est plus évidente

et plus intense sur l'estomac et le foie, et particulièrement sur le foie, en vertu d'une propriété naturelle. Elle est utile contre les douleurs dorsales et toutes les sortes d'hydropisie, à part celles qui proviennent d'une inflammation du foie ou d'un ictère causé par des obstructions, surtout si on associe la rhubarbe à de la laque, à de l'eupatoire, du nard indien ou d'autres substances pareilles, ou si on la prend avec des décoctions d'épithym, de légumes ou de racines choisies suivant les cas. Elle convient dans les tuméfactions de la rate, prise surtout en dissolution dans de l'oxymel; contre le hoquet, les rapports acides, les tiraillements des hypocondres, les ruptures, les coliques, prise avec du vin aromatique, de l'anis et de l'eau chaude; contre le dévoiement causé par un affaiblissement de l'estomac et des intestins par suite d'abondantes humeurs qui les ont ramollis, administrée soit seule, soit avec du sirop de roses préparé avec des roses sèches; contre le dévoiement chronique tenant à des obstructions mésaraïques, prise avec du vin aromatique ou du nard indien; contre la dyssenterie, associée à des substances qui tempèrent ses propriétés purgatives et secondent ses propriétés condensatrices, astringentes et cicatrisantes, comme la rose de l''Irāḳ, les balaustes, l'hypociste et la gomme arabique; contre les coliques engendrées par des matières fécales, de la pituite ou des vents, si on l'associe à de la casse, de la décoction de raisins secs et du polypode; contre les calculs des reins, les calculs médiocrement durs de la vessie et les graviers, et cela en vertu de son action sur les secrétions, de ses propriétés détersives et subtilisantes, surtout si on la prend avec une décoction capillaire de scolopendre ou d'autre médicament analogue; contre les hémorrhagies utérines, prise dans une décoction de nard indien ou (p. 163) du sirop de plantain; contre l'indigestion causée par un excès d'aliments, en en débarrassant l'estomac et les intestins; par l'influence tonique et convenablement échauffante qui en est la suite, nul médicament ne lui est supérieur. Si à la rhubarbe on associe du myrobolan de Kābūl, de l'aloès de Socotora et de l'agaric femelle, son action en est d'autant corroborée. Elle purifie parfaitement le cerveau, est utile soit seule, soit associée, contre l'aliénation mentale, contre les accès de céphalalgie et de migraine et généralement toutes les douleurs et affections de la tête engendrées par des vapeurs pituitaires ou biliaires, contre ces deux humeurs elles-mêmes, contre l'épilepsie de nature pituitaire et celle qui provient des émanations

de pituite corrompue; contre la paralysie et la stupeur, soit seule, soit associée à de la léocadie ancienne; contre les expectorations sanguines de la poitrine, les affections causées par des humeurs épaisses, les obstructions, l'asthme, la fétidité de l'haleine. Elle aide l'expuition; elle est utile pour les tumeurs qui sont arrivées à maturité et qu'il faut ouvrir, prise dans la bouche et avalée petit à petit, ou bien prise dans du vin cuit étendu d'eau; contre la contusion, l'écrasement et la rupture des muscles, prise dans du vin aromatique; contre la sciatique, surtout prise avec une décoction d'asarum et de petite centaurée; contre les affections articulaires causées soit par la pituite, soit par la bile, soit par ces deux humeurs ensemble, en vertu de son action dépurative; contre les fièvres tenaces et chroniques, de nature pituitaire ou complexe, par l'évacuation des humeurs, si elles sont parvenues à maturité; contre la prolongation de leur retour périodique, surtout de nature pituitaire, et à la fin des accès, alors qu'elles ont laissé des humeurs dans les veines obstruées et que leur tenacité a affaibli les organes internes, surtout si on tempère sa chaleur par certain mélange comme la rose rouge de l''Irāķ, le suc de Berbéris, le sandal de Maķāṣir[1]; contre les abcès chauds à marche lente, employée en frictions dans quelque liqueur convenable; contre les éphélides, l'impétigo et les ecchymoses, en frictions avec du vinaigre. On la donne à l'intérieur, à la dose de huit drachmes à un mithķāl, (p. 164) suivant l'exigence des cas et ce que le malade peut supporter. Telles sont les propriétés des trois espèces de rhubarbe, propriétés que j'ai reconnues par les règles du raisonnement et par la voie de l'expérience. Toutefois, la plus puissante pour fortifier le foie, l'estomac et les autres viscères internes, la plus efficace contre la diarrhée aiguë, la dyssenterie et les fièvres chroniques est l'espèce de Chine, et c'est elle en effet qui a la constitution la mieux équilibrée et les éléments les plus subtils. Sous le rapport des propriétés purgatives, il faut excepter l'espèce de Turquie qui est plus active. Quant à l'espèce du Zandj, elle est inférieure de tout point à l'espèce de Chine. On en fait usage toutes les fois qu'on l'a sous la main, à moins qu'il ne s'agisse d'obtenir un surcroît de purgation plutôt que de fortifier les organes internes. Quant à la rhubarbe de Syrie, elle est peu connue chez nous et nos savants en font peu d'usage; aussi ne nous étendrons-

1. مقاصير ?

nous pas sur ce sujet comme pour les autres espèces et mentionnerons-nous seulement son emploi dans la faiblesse de l'estomac. Elle entre dans les poudres astringentes, dans les applications topiques faites contre l'affaiblissement de l'estomac, les tumeurs du foie et de la rate. Elle convient aussi dans les maladies thoraciques, dans les affections qui y sont causées par une oppression des parties voisines et par des vents.

RAZÈS, dans son *Livre des Succédanés*. On la remplace dans l'affaiblissement du foie et de l'estomac, par son poids de roses rouges mondées et un cinquième de nard indien[1].

N° 1022. رانج *Rāndj*, Coco.

P. 167. D'après Abū Ḥanīfa, c'est le coco, *nardjīl*, dont il sera question à la lettre *nūn* (N° 2203).

N° 1042. رصاص *Raṣāṣ*, Plomb.

P. 175. GALIEN, IX.

DIOSCORIDES, V, 95.

Le plomb non lavé a les mêmes propriétés que le plomb lavé, mais plus intenses.

AL-GHĀFIKĪ. Il y a deux espèces de plomb. L'une est le plomb noir, c'est-à-dire l'*usrub*[2] et l'*abār*[3]; l'autre est le plomb *ḳala'ī*[4], c'est-à-dire l'étain[5], qui est la meilleure espèce...

N° 1076. ريحان الكافور *Rīḥān al-kāfūr*.

P. 192. AT-TĀMĪMĪ, dans le *Muršid*. On l'appelle aussi *camphre des Juifs*, et dans la Perse on lui donne le nom de *sūsen*[6]. Il est

1. سنبل العصافير, litt. : nard des passereaux.
2. أُسْرُب.
3. أبار.
4. قلعى.
5. القصدير, *al-kaṣdīr* < grec κασσίτερος.
6. سوسن.

très commun dans la Perse. C'est une sorte de plante qui croît dans le Khorāsān, et qui ressemble extérieurement à la giroflée. Il en est de même de la fleur, qui rappelle aussi celle de la lavande[1], de laquelle elle ne diffère aucunement. La feuille a la forme d'une petite feuille de chicorée sauvage. La fleur et la feuille de ce végétal répandent l'odeur du camphre dit *ar-riyāḥī*[2], quand on les frotte avec la main, soit sèches, soit fraîches. Tout en ressemblant au camphre, cette plante n'en a pas la froideur, car elle est chaude au second degré et pareillement sèche. Flairée d'une façon prolongée, elle attire en abondance les humeurs fixées sur les membranes du cerveau et, si l'on continue, elle dissout les humeurs grossières de la tête. Il convient de la faire flairer aux personnes à tempérament froid, mais non pas à celles dont le tempérament est chaud[3].

N° 1091. زباد *Zabād*, CIVETTE.

P. 198. EDRĪSĪ. La civette est une espèce de parfum que l'on recueille entre les cuisses d'une sorte de chat bien connu. Il habite le désert, où on lui fait la chasse; puis on le nourrit de morceaux de viande, ce qui le met en sueur, et c'est de cette sueur que provient (p. 199) entre ses cuisses, le parfum en question. Cet animal est plus grand que le chat domestique, et il est bien connu. La civette est chaude au troisième degré et tient le milieu entre l'humidité et la sécheresse. Elle a la propriété, employée en frictions, de dessécher les abcès et d'en calmer la souffrance. Ses émanations aspirées sont utiles contre le coryza. On l'administre à la dose d'une drachme, avec partie égale de safran, dans le bouillon de poule grasse, aux femmes en couches, pour aider à l'accouchement et c'est un remède efficace. Si l'on en fait dissoudre la valeur d'un *ḳīrāṭ*[4] dans deux oques de bon vin, on dissipe les palpitations. C'est un remède excellent contre la faiblesse du cœur.

1. الخزامى.
2. الرياحى.
3. « Il nous est difficile, dit en note Leclerc, de reconnaître ici la *Camphrée*, *Camphorosma monspeliaca* ».
4. قيراط, poids de quatre grains.

N° 1151. ساج *Sādj*[1], TECTONA GRANDIS, [TECK].

P. 233. LE CHÉRIF. C'est un arbre de l'Inde dont les dimensions ne sont dépassées par aucun autre. Son bois est noir et dur. Son tronc s'élance haut dans les airs, ainsi que ses rameaux. Il est tellement feuillu, qu'il peut, dit-on, recouvrir un grand nombre de personnes. Son bois ne se ronge pas en vieillissant. Il est froid et sec. Si on le brûle, qu'on l'éteigne dans de l'eau de glaucium, qu'on le pulvérise et qu'on le tamise, on peut l'employer en collyre pour fortifier la vue et combattre les tumeurs de la paupière. Si l'on frotte son bois sur une pierre, qu'on le mélange avec de l'eau froide et que l'on en frictionne les tempes, on en calme l'inflammation. Il agit de même pour les tumeurs atrabilaires et sanguines, qu'il résout, surtout si on le mélange avec un liquide réfrigérant. On prépare avec son fruit une huile connue sous le nom d'*huile de sādj*. On l'emploie pour sophistiquer les vessies de musc : on les farcit de manière à ce que le mélange n'apparaisse pas, et le poids s'en trouve augmenté. On dit que, jeté dans un puits ou une mare, il empêche l'eau de devenir fétide et la préserve contre les vers.

RAZÈS, dans le *Continent*. La sciure de son bois, prise en potion, expulse violemment les vers intestinaux[2].

N° 1172. سرطان بحرى *Sarṭān baḥrī*, CRABE.

P. 245. AVICENNE. Quand on dit écrevisse de mer, on n'entend pas par là toute espèce d'écrevisse de mer, mais une espèce particulière qui a tous ses membres de consistance pierreuse.

AL-MADJŪSĪ. Elle enlève les cicatrices des ulcères de l'œil et fortifie la vue. Triturée et employée comme dentifrice, elle nettoie les dents.

1. Pron. anc. *sāg* < skr. *çāka*.

2. « Le teck, *Tectona grandis*, de la famille des Verbenacées, dit en note Leclerc, est un des plus grands arbres connus. Il passe aussi bien pour incorruptible. Le khalife 'Othmān employa du bois de cette espèce pour recouvrir la mosquée de Médine ». *Vide supra*, p. 210 et note 5. Cf. *Hobson-Jobson* 2e éd., sub verbo *teak*.

AT-TĀMĪMĪ, dans le *Muršid*. Ce crabe a l'apparence pierreuse; il est froid et sec au troisième degré. Il entre dans les collyres, brûlé ou non; mais brûlé, il est préférable et plus actif. Il est aussi astringent et détersif. Il dessèche les humeurs infiltrées entre les tuniques de l'œil, dont il fortifie les tuniques et les muscles.

AMĪN AD-DAWLA[1]. Il fortifie les muscles de l'œil et lui donne de l'éclat. Brûlé, il est plus subtil et plus actif. Il entre dans les préparations officinales, telles que le collyre *al-'azīzī* et les préparations de *tutie indienne*.

L'AUTEUR. On dit qu'il y a dans les mers de Chine un crabe qui, sorti de l'eau et mis au contact de l'air, se pétrifie à l'instant; voilà pourquoi vous trouvez qu'il y a des crabes bien formés et à l'état de pierre. Dioscorides et Galien n'en ont point parlé dans leurs simples. Quant à l'animal que Ḥunayn, à propos des Simples de Galien, a appelé *écrevisse de mer*, ce n'est pas une écrevisse, comme il le dit, mais bien ce poisson que les Grecs appellent *sībiyā*, la sèche[2]...

N° 1237. سُنْبُل *Sunbul*, Νάρδος, NARD.

P. 295. Il y en a trois espèces, un nard indien, un grec et un nard de montagne. Nous commencerons par parler du *sunbul aṭ-ṭīb*[3], qui est l'indien et se nomme aussi *sunbul al-'aṣāfīr*[4].

DIOSCORIDES, I, 6. Il y en a deux espèces, l'une que l'on appelle indienne et l'autre syriaque, non pas qu'elle provienne de la Syrie, mais parce que la montagne dans laquelle elle croît touche d'une part à la Syrie et de l'autre à l'Inde. Du nard syriaque, le meilleur est celui qui est récent, léger, garni de filaments, de couleur jaune, très aromatique, d'une odeur qui rappelle celle du souchet. Il a l'épi petit, il dessèche la langue et laisse à la bouche

1. Amīn ad-dawla naquit à Bagdād en 1073, d'un père qui était médecin distingué. Il était chrétien et devint même prêtre et chef de ses coréligionnaires. Plusieurs écrivains font les plus grands éloges de son intelligence et de son caractère. Il mourut presque centenaire en 1164, le plus savant de ses contemporains et, dit Abū'l-Farajd, l'honneur de son siècle (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. II, p. 24-27).

3. سنبل الطيب.
4. سنبل العصافير litt. le nard des passereaux.

une odeur agréable, si on le mâche pendant quelque temps. Quant au nard de l'Inde, il en est une sorte que l'on appelle *gangitis*, du mot *Gange*, nom d'un fleuve qui arrose la montagne où il croît. Il est d'une efficacité inférieure, en raison de l'humidité des lieux de sa provenance. Il est aussi plus long et plus fourni d'épis sortis d'une souche unique, plus garnis et entremêlés les uns dans les autres. Son odeur est vireuse. Le nard qui provient de l'intérieur de la montagne est supérieur aux espèces dont nous avons parlé. Il est plus aromatique et a l'épi plus court. Son odeur est celle du souchet. Il a du reste les caractères que nous avons assignés à l'espèce de Syrie......

P. 296. Isḥāḳ ibn 'Imrān. Le nard désobstrue la tête, excite l'intelligence, fortifie l'estomac et le foie, les échauffe ainsi que les autres viscères. Il embellit le teint et combat la dyspnée.

Livre des Expériences. Il est très efficace contre l'anasarque. Il resserre le ventre et seconde l'action des astringents par tout le corps. Il suspend les vomissements pituitaires et dissipe les vents engendrés dans l'estomac[1].

N° 1248. سِنَّوْر, *Sinnawr*, Chat[2].

P. 301. Quelques-uns de nos savants disent que la fourrure de l'espèce indienne est chaude et sèche, et même aussi chaude que la fourrure de renard. Elle est mouchetée et fournie comme celle du renard.

'Abd al-Malik ibn Zuhr. Le voisinage du chat et ses émanations entraînent l'émaciation et la phtisie.

Le Chérif. Si l'on prend un chat entier avec tout son sang, qu'on le mette dans une marmite lutée, qu'on le cuise jusqu'à le réduire en cendres, que l'on mélange de ces cendres avec du vinaigre et que l'on en fasse des frictions avec une plume sur les crevasses qui se produisent entre les doigts des pieds et des mains, on les guérit promptement.

Al-Ghāfiḳī. Sa chair est chaude et humide. Elle est utile contre les douleurs hémorrhoïdaires, réchauffe les reins et sert contre les douleurs du dos.

1. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *nard*.

2. « Le nom ordinaire du chat, dit en note Leclerc, est قطّ *katt*; *sinnawr* n'est employé qu'en poésie et dans le beau style. »

LIVRE DES EXPÉRIENCES. (p. 302) La fiente de chat, portée ou employée en fumigations, fait tomber l'arrière-faix.

IBN MĀSAH. La chair de chat desséchée fait tomber les échardes et les piquants en raison de l'intensité de sa puissance attractive.

N° 1265. شاه صيني *Šāh čīnī*.

P. 314. IBN RUḌWĀN. C'est un médicament que nous recevons sous forme de petites tablettes noires et minces, préparées avec le suc d'une plante. Il est utile, comme réfrigérant contre la céphalalgie fébrile et les tumeurs inflammatoires. Pour cela on le réduit en poudre et on le répand sur l'endroit malade[1].

N° 1418. صندل *Ṣandal*[2], SANDAL.

P. 383. ISḤĀḲ IBN 'IMRĀN. Le sandal est un bois qui nous vient de la Chine. Il y en a de trois espèces : un blanc, un jaune et un rouge, tous trois employés. Le sandal est froid au troisième degré et sec au second. Il convient aux tempéraments chauds contre l'affaiblissement de l'estomac et les palpitations qui ont pour cause l'effervescence de la bile. Réduit en poudre avec de l'eau et employé à l'intérieur, ou bien réduit en pâte avec de l'huile de roses et un peu de camphre, et employé en embrocation sur les tempes, il est salutaire contre la céphalalgie causée par la chaleur. Si l'on mélange une partie de sandal blanc et une demi-partie de sarcocolle avec du blanc d'œuf, et que l'on en fasse des embrocations sur les tempes, elles seront efficaces contre la céphalalgie de nature fébrile et s'opposeront à l'accès des fluxions à l'œil.

RAZÈS dans le *Manṣūrī*. Employé dans le bain, en frictions avec de la chaux, il détruit les mauvaises odeurs.

LE CHÉRIF. Le sandal rouge est plus froid que le blanc. Pétri avec du suc de morelle, de joubarbe, de pourpier ou de lentille d'eau, il est salutaire contre la goutte de nature fébrile et aussi

1. « D'après les traités persans, dit en note Leclerc, cette plante originaire de la Chine, comme son nom l'indique, est utile contre la céphalalgie en général ».

2. Pron. anc. *čandal* < skr. *candana*.

contre l'érysipèle, dont il provoque la solution, et contre les tumeurs inflammatoires. Il combat l'afflux des humeurs vers les organes. Le meilleur est celui qui est jaune et gras. Vient ensuite celui qui est jaune et sec; on le fait entrer dans les fumigations, et sa sécheresse n'a pas d'inconvénients.

AVICENNE, dans son *Traité des Médicaments cordiaux*. Le sandal a la propriété de réjouir le cœur et de le fortifier. En cela, il est secondé par ses propriétés aromatiques, astringentes et atténuantes. Sa froideur agit sur les sujets dont le (p. 384) tempérament incline vers la chaleur. Le blanc est plus froid et moins sec que le rouge. Il l'est aussi au deuxième degré, avec cette différence qu'il l'est au commencement de ce degré, et le rouge à la fin. Il porte l'esprit animal à l'expansion, en même temps qu'il le fortifie. Dans les tempéraments chauds, il agit comme réfrigérant. Le blanc est plus froid et moins sec, ses propriétés étant au deuxième degré. Vient ensuite le rouge, plus sec que le jaune, et après le rouge, le blanc. Il convient pour être râpé, trituré et pulvérisé. Le blanc est froid au second degré. On le triture et on le dissout dans de l'eau de roses. Ce mélange se fait pour combattre la chaleur. On le place sur le front ou l'estomac échauffés, et il les rafraîchit. Il est encore salutaire contre la fièvre inflammatoire, la phrénésie, la faiblesse de l'estomac causée par la chaleur. Pétri dans l'eau et placé sur le front et l'estomac, il est utile contre la fièvre chaude, l'affaiblissement du cœur et la céphalalgie fébrile.

RAZÈS, dans le *Manṣūrī*. Si l'on en frotte le corps dans le bain, il détermine du prurit.

LE CHÉRIF. Si l'on râpe le sandal rouge sur un fragment de vase d'argile neuf et rouge, qu'on le mélange avec de l'eau de roses et qu'on l'applique sur les pustules de la bouche, il les fait disparaître. C'est un fait d'expérience. Si on le triture, qu'on le mélange avec de l'huile de jasmin et que l'on en fasse des embrocations sur le corps, il fait sortir la chaleur des os, quelque part qu'elle siège. Le sandal rouge est plus froid que les autres espèces[1].

1. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *sandal*, et *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 3, 16, 49, 61, 69, 73, 77, 84 et surtout 208.

N° 1447. طباشير *Ṭabāšīr*, Concrétions du bambou.

P. 399. Māsardjwīh. Le *ṭabāšīr* est une substance qui se trouve dans l'intérieur de la canne indienne.

'Alī ibn Muḥammad. Le *ṭabāšīr* est la cendre de la canne indienne. On le tire de toutes les côtes indiennes, mais le point où il est le plus abondant est Sindāpūr[1], dans le territoire de Haylī[2], où l'on trouve le poivre noir. Les Indiens disent que le meilleur est le plus blanc ; ils estiment surtout ses nœuds et les disques qui se trouvent dans l'intérieur du canal et qui ressemblent à une pièce de monnaie. On le récolte surtout lors de la combustion spontanée produite par le frottement mutuel, sous l'inflence des vents violents. On le sophistique avec les os de la tête de mouton brûlés, quand son prix s'élève à l'étranger, ce qui n'a pas lieu dans son pays natal où il est sans valeur.

Masīḥ ad-Dimašḳī. Le *ṭabāšīr* est froid et sec au troisième degré.

Al-Khūz. Il convient contre l'inflammation de la bile; il resserre (p. 400) le ventre et fortifie l'estomac, employé tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Razès. Il est salutaire contre la fièvre aiguë et la soif.

Isḥāḳ ibn 'Imrān. Il calme la soif causée par la bile et tempère la chaleur excessive du foie. Il est avantageux contre les ulcères, les pustules et les aphthes qui surviennent à la bouche des enfants. On l'emploie comme collyre sec, soit seul, soit associé à la rose rouge et au sucre candi. On l'emploie aussi contre les hémorrhoïdes.

Avicenne. Il est astringent, tonique et légèrement résolutif. Il est toutefois plus rafraîchissant que résolutif, en raison de sa légère amertume. Il jouit de propriétés diverses, à l'instar de la rose. Il est salutaire contre les inflammations de l'œil, il fortifie le cœur, il calme les palpitations fébriles et les défaillances qui proviennent de l'afflux de la bile à l'estomac, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On l'emploie contre la tristesse et les soucis. Il est salutaire contre l'inflammation de l'estomac, son affaiblissement, son invasion par la bile, et contre les indigestions. Il combat le dévoiement biliaire et les fièvres aiguës, pris avec de l'eau froide.

1. *Vide supra*, p. 32, note 2.
2. هيلي, *Haylī* ou *Hilī*. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., *sub verbo* Delly.

Le même, dans les *Médicaments cordiaux*. Il a la propriété de fortifier le cœur et de le réjouir. Il est salutaire contre les palpitations et les défaillances. Son astringence aide à son action, et dans les tempéraments chauds, sa froideur au second degré y aide aussi. On le corrige avec le safran pour les tempéraments froids. Il semble qu'il agisse en réjouissant et fortifiant le cœur par la lumière et la fermeté qu'il apporte à l'esprit vital.

Razès, dans le *Continent*. Djerdjis dit que, pris à l'intérieur, il déprime les facultés génitales.

Autre. Il dessèche les humidités chroniques de l'estomac et fortifie les organes affaiblis par la chaleur[1].

N° 1587. عنبر *'Anbar*, Ambre gris.

P. 469. Ibn Ḥasan. L'ambre est la déjection d'un animal marin. On dit que c'est une substance qui pousse dans les profondeurs de la mer, qui est mangée par certains animaux de mer et que les vagues agitées déposent au reflux. L'ambre a la forme des nodosités ligneuses; il est gras, léger et nage sur l'eau. Il y en a une espèce de couleur noire peu estimée, creuse, sèche. L'ambre est odorant, fortifie le cœur et le cerveau, est utile contre la paralysie, le tic facial et les maladies causées par la pituite grossière. C'est le roi des parfums. On l'éprouve par le feu.

Avicenne. L'ambre, à ce que l'on prétend, sourd de la mer. Quant à soutenir que c'est l'écume de la mer ou (p. 470) la déjection d'un animal, cela est loin de la vérité. Le meilleur est celui qui tient du noir et du blanc, qui vient de Salāhaṭ[2], puis l'azuré, puis le jaune. Le plus mauvais est le noir. On le sophistique avec le lycium[3], la cire et le ladanum. Quant au *mand*[4], c'est une espèce noire, peu estimée; on la rencontre souvent dans les entrailles d'un poisson qui la mange et en meurt. L'ambre est chaud et sec.

1. « Le *ṭabāšīr*, dit en note Leclerc, est une concrétion siliceuse qui se dépose dans les entre-nœuds du bambou. Nous en avons vu plusieurs échantillons, à l'exposition de 1867, sous forme de masses ressemblant par la forme à l'amidon, par l'aspect à la porcelaine mate... ». Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *tabasheer*.

2. الشلاهطى.

3. حُضَض *ḥuḍaḍ*.

4. مند, var. منده *manda*, مندلى *mandalī*, ند *nadd*.

Il paraît qu'il est chaud au second degré et sec au premier. Il convient aux vieillards par sa douce chaleur. Quant au *mand*, il s'en trouve une sorte qui tache les mains, qui convient pour y fixer la teinture, qui est utile au cerveau, à la tête et au cœur. Il est salutaire au cerveau, aux organes des sens et au cœur.

LE MÊME, dans les *Médicaments cordiaux*. L'ambre a de la consistance et de la viscocité. Il excelle à fortifier et à réjouir, en raison de sa puissante aromaticité; c'est pourquoi il fortifie et accroît la substance des esprits dans les organes principaux. Il est plus tempéré que le musc. Ses propriétés sont reconnues. Il a de l'arome, de la subtilité, de la consistance et de la viscosité.

IBN RUḌWĀN. Il est salutaire dans les affections de l'estomac de nature algide; contre les flatuosités grossières de l'intestin et les obstructions, pris soit à l'intérieur, soit en frictions; contre la migraine et la céphalalgie causées par des humeurs froides, en fumigations et en frictions. Il fortifie les organes et neutralise les émanations cadavériques, si l'on en prolonge l'ingestion et les fumigations.

AT-TĀMĪMĪ. On obtient un succès marqué en l'appliquant sur les articulations prises d'afflux d'humeurs ou sur des parties œdémateuses. Il fortifie leurs ligaments et dissipe les humeurs qui y affluent. On en fait des injections dans les narines, dissous dans quelque huile chaude, comme l'huile de marjolaine, de camomille, de matricaire, de basilic, contre les affections graves du cerveau causées par la pituite épaisse ou des vapeurs. Il dissipe les obstructions survenues dans les circonvolutions du cerveau, et le fortifie contre les vapeurs et les humeurs. On en prépare des parfums sous forme de pommes, que l'on donne à flairer aux sujets (p. 471) affectés de paralysie, de tic facial ou de convulsions, et on en obtient de bons effets. Il entre dans beaucoup d'onguents compliqués et d'électuaires royaux.

LIVRE DES EXPÉRIENCES. Ses vapeurs sont utiles contre les fluxions algides et fortifient le cerveau. Dissous dans l'huile de ben, il est utile contre toutes les affections nerveuses et dans la gibbosité administré en friction sur les vertèbres dorsales. Il fortifie le cardia, même par la seule application d'une mèche de coton qui en a été imbibée. Pris à l'intérieur, il est utile contre le flux de ventre causé par le froid et contre l'affaiblissement de l'estomac. En résumé, il fortifie tous les organes de nature nerveuse.

AUTRE. Si l'on met de l'ambre dans un verre de vin, l'individu qui le boira sera ivre à l'instant[1].

N° 1603. عود *'Ūd*, AGALLOCHE.

P. 484. DIOSCORIDES, I, 21. L'agalloche est le bois indien que l'on apporte de l'Inde et de l'Arabie, *il est pareil au bois de thuya*, tacheté (blanc), odorant, astringent avec une certaine amertume, couvert d'une écorce qui ressemble à la peau d'un animal. Mâché, il sert autant qu'en décoction pour parfumer la bouche et tout le corps. On l'emploie en guise d'encens.

GALIEN, dans la traduction de Al-Batrīk. L'agalloche, et c'est le bois indien, est aromatique. Deux drachmes et demie de sa racine font disparaître les humidités de l'estomac.

AVICENNE. La meilleure sorte est celle qui est appelée *mandalī*[2], qui vient du centre de l'Inde, à ce que l'on dit; puis l'espèce appelée *indienne*, qui provient de la montagne et qui a un avantage sur la précédente, à savoir qu'elle n'engendre pas de poux et que son odeur se conserve mieux dans les vêtements. Il y a des gens qui ne font aucune différence entre ces deux sortes, la mandalienne et l'indienne. Une bonne sorte est l'espèce dite *samandūrī*[3], qui vient de Sofāla[4], dans l'Inde. Vient ensuite l'espèce dite *ḳmārī*[5], qui est une variété de celle de Sofāla [de l'Inde]. Après cela sont les espèces dites *ḳāḳulī*[6], *barrī*[7], *ḳiṭa'ī*[8] et *čanfī*[9], que l'on appelle aussi *ḳaṣmūrī*[10], qui est molle et douce. Parmi les sortes inférieures

1. Cf. *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 237, et J. Crawfurd, *A descriptive dictionary of Indian islands, sub verbo* Ambergris.
2. مندلى.
3. سمندورى.
4. سفالة. *Vide supra* p. 95 et note 8.
5. قمارى, du Khmèr.
6. قاقلى.
7. البرى, l'espèce sauvage.
8. قطعى, chinois.
9. الصنفى, du Čampa.
10. قصمورى, var. كشمورى *kaśmūrī?* Dans ses *Scriptorum Arabum de rebus Indicis loci et opuscula* (Bonn, 1838, in-8°, fasc. I, p. 71, note 6), Gildemeister a publié le texte arabe de ce passage d'Avicenne, mais ses leçons diffèrent de celles de Ibn al-Bayṭār. Il a, pour l'espèce en question, قضمورى *ḳaḍmūrī*, évidemment fautif pour *ḳaṣmūrī*.

sont celles qui sont appelées *djalālī*[1], *mānṭāḳī*[2], *lawālī*[3], *mariyaṭānī*[4]. Toutes les variétés de *mandalī* sont bonnes. Dans le *samandūrī*, on préfère les variétés bleues, lourdes, dures, abondantes en suc, épaisses, sans trop de blancheur et résistant au feu. La foule préfère la variété noire à la bleue. En résumé, les meilleures sortes de ce médicament sont celles qui plongent dans l'eau. Quant à celles qui surnagent, elles sont sans valeur et ne valent rien. L'agalloche est constituée par les racines d'un (p. 485) arbre que l'on détache et que l'on enterre jusqu'à ce que le bois se putréfie et qu'il ne reste que de l'agalloche pur. L'agalloche est chaud et sec au second degré. Il est subtil, désobstruant, carminatif. Il évacue les humeurs superflues, fortifie les viscères et les nerfs qu'il pénètre d'humeurs subtiles, huileuses et visqueuses. Il est très salutaire au cerveau. Il fortifie les sens et le cœur et le porte à l'expansion.

ISḤĀḲ IBN 'IMRĀN. Ses fumigations font descendre la pituite du

1. جلالى, Gildemeister (voir la note précédente) a الحلاى *al-ḥalāy*.

2. منطاقى; Gildemeister a المنطاى evidemment pour المانطاى *al-mānṭāy*.

3. لوالى. Gildemeister a الواقى *alawāfī* à corriger en اللواقى *al-lawāḳī* qui est la bonne leçon. *Lawāḳī* est l'ethnique de لواق *Lawāḳ*. « Lawek, ou plutôt Lovèk, dit M. Pelliot, — [la forme arabe لواق n'a pas de voyelle sur l'initiale et pourrait être lue *Lowāḳ] — est le nom d'une ville cambodgienne dont les restes se retrouvent un peu au nord d'Oudong et qui, au xv[e] siècle, était devenue après Angkor et Babaur la capitale du Cambodge (Aymonier, *Le Cambodge*, t. I, p. 223). On sait, ajoute en note M. Pelliot, que dans le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua, qui date de la première moitié du XIII[e] siècle, c'est-à-dire d'un temps où la capitale cambodgienne était sûrement Angkor, cette capitale est appelée 祿兀 *Lou-wou*, avec deux mots à gutturales finales dans la prononciation foukiénoise que Tchao Jou-koua, en fonctions à un port du Fou-kien, semble avoir suivie. Ce *Luk-wok* rappelle de bien près Lovèk qui cependant ne devint la capitale qu'au xv[e] siècle, et ne fut même, dit-on, fondée qu'à cette date (*Deux itinéraires*, *loc. cit.*, p. 237 et note 3) ».

Yule (*Marco Polo*, éd. Cordier, t. II, Londres, 1903, in-8°, p. 278-279) cite l'aloès *lawāḳī* d'après les *Aīn-i-Akbari* qui ont été composés vers 1551. Mais on vient de voir que Ibn al-Bayṭar a emprunté ce nom à Avicenne (980-1037) qui écrivit son *Canon de la médecine* dans les premières années du XI[e] siècle. *Lawāḳ* ou *Lowāḳ* nous est donc attesté sous la forme *Lawāḳī* ou *Lowāḳī* dès le X[e] siècle, puisqu'il est mentionné, au début du XI[e], par Avicenne qui résidait alors à Djurdjān, sur la Caspienne.

4. مريطانى, ou *marīṭānī*? Gildemeister a الرطاق *sic*, peut-être pour الريطاق *ar-rīṭāfī*. Les *Aīn-i-Akbari* (*vide infra*) ont ريطالى *rīṭālī*, var. ريطاقى *rīṭāḳī*, الطاقى *aṭ-ṭāḳī*. Je ne sais quelle est la bonne leçon.

cerveau. Il constipe et suspend l'incontinence d'urine causée par le froid et la faiblesse de la vessie[1].

T. III = XXVI des *Notices et Extraits*, 1883.

N° 1624. غالية *Ghāliya*, MÉDICAMENT COMPOSÉ.

P. 6. AVICENNE. Elle ramollit les humeurs indurées. On la dissout dans de l'huile de ben ou de giroflée et on en fait des injections dans les oreilles contre les douleurs. On la fait respirer avec succès aux épileptiques (p. 7) et aux apoplectiques. Elle est utile aussi contre la céphalalgie de nature algide; mélangée avec du vin, elle enivre; flairée, elle réjouit le cœur. En suppositoire, elle est utile contre les douleurs algides de la matrice et ses tumeurs indurées et de nature pituitaire. Elle excite les règles. Elle fait descendre la matrice affectée d'hystérie et déviée; elle la purifie et la dispose à la conception.

N° 174. فوفل *Fawfal*, ARECA CATECHU, [NOIX D'AREC].

P. 48. ABŪ ḤANĪFA. C'est un palmier comme celui qui produit le coco. Il porte un follicule qui enveloppe la noix et qui ressemble à une datte. Cet arbre ne croît pas en pays arabe. Il y en a un noir et un rouge.

ISḤĀḲ IBN 'IMRĀN. Le *fawfal* est le *kawthal*[2]. C'est un fruit qui a le volume de la noix muscade, avec la même couleur, des rides à la surface, d'une saveur chaude et légèrement amère, froid, très astringent. Il fortifie les membres. Il est utile comme topique contre les abcès chauds volumineux. Ses propriétés sont celles du sandal rouge.

IBN RUḌWĀN. Le *fawfal* rouge, pris à la dose d'une drachme à deux drachmes, purge convenablement et modérément.

AL-GHĀFIḲĪ. Il parfume l'haleine, il fortifie le cœur, combat l'inflammation de l'œil et sa gale et la chaleur de la bouche, fortifie les gencives et les dents.

1. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbis *aloes*, *calumbac* et *eagle-wood*.
2. كوثل

AUTRE. On le remplace par son poids de sandal rouge, et par moitié de coriandre fraîche[1].

N° 1722. قاقلة Ḳāḳulla, CARDAMOME.

P. 54. AL-GHĀFIḲĪ. C'est un médicament aromatique. Il y en a deux espèces, une grande et une petite. La petite porte le nom de *hīl*[2]. Quant à la grande que l'on appelle aussi *mâle*, c'est une graine un peu plus grande que celle du jujubier sauvage, ayant des coques et une enveloppe corticale contenant des semences petites, carrées, d'une odeur aromatique, grasse, de couleur grise. On l'apporte du Yémen et de l'Inde. Elle est âcre et pique la langue autant que le cubèbe, en même temps qu'elle est astringente et aromatique. L'enveloppe et la coque sont plus astringentes Elle est chaude à la fin du second degré. Elle a une odeur pénétrante, mais est plus agréable que la petite espèce. Elle est résolutive, astringente, fortifiante; elle aide à la digestion. Elle est utile contre les nausées et le vomissement, surtout prise avec sa coque (p. 55) et son enveloppe dans du suc de grenades. Elle est salutaire dans les affections algides du foie et ses obstructions, prise à la dose d'une drachme avec de l'oxymel, pendant trois jours. Elle est utile contre les calculs des reins, associée à de la graine de courge et de concombre en parties égales. On la prend chaque jour à la dose de deux drachmes, contre l'épilepsie et la syncope. On peut aussi l'insuffler dans le nez de façon à provoquer l'éternuement. Elle est utile contre la céphalalgie causée par des vapeurs grossières. Quant au *hīl*, ou petit cardamome, dit aussi *femelle*, il ressemble à l'autre, mais il n'a ni coque ni enveloppe. Sa saveur est plus âcre, il est plus astringeant et plus subtil que la grande espèce. Il dessèche les humeurs de la poitrine, de la gorge et de l'estomac, et favorise mieux la digestion[3].

1. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *areca*, et *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 213 et à l'index sub verbis *areca* et *betel-nut*.

2. هيل. *Vide supra*, p. 259, n° 838.

3. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *cacouli*, et *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 221-222.

N° 1868. كافور *Kāfūr*, Camphre.

P. 127. Ibn Wāfid. Mas'ūdī rapporte qu'on le trouve dans le pays de Fančūr[1] de l'île de Ceylan[2], d'où le camphre appelé *fančūrī*[3]. Les années où il y a beaucoup de tonnerres, d'orages, de grandes pluies, de secousses et de tremblements de terre, le camphre est très abondant; mais si ces phénomènes ne se produisent pas, il devient rare. C'est dans les montagnes des îles de l'Inde et de la Chine que l'on trouve le camphrier.

Avicenne. Il y a plusieurs sortes de camphre. Il y a le *fančūrī*[4], le *riyāḥī*[5], l'*azad*[6], l'*asfarak*[7] et l'*azraḳ*[8], qui est mélangé de boi[s] et qui provient de la sublimation du bois. On dit que l'arbre qu[i] le produit est assez grand pour abriter plusieurs personnes. Le[s] tigres fréquentent cet arbre et on ne peut s'en approcher qu'à cer[tains] moments de l'année. Suivant d'autres, c'est un arbre d[e] faible importance et qui aime le voisinage de la mer. Quant à so[n] bois, je l'ai vu, très souvent : il est blanc, très mou et léger, le[s] vides de l'écorce sont bien souvent remplis de camphre.

Isḥāḳ ibn 'Imrān. Le camphre est apporté de Sofāla et du pay[s] de Ḳalā[9], du Djāwaga[10] et de Harandj[11]. Or Harandj est la petit[e]

1. Le texte a la leçon fautive قيصور *Kīcūr* ou *Kayčūr* pour فنصور.

2. Mas'ūdī (*vide supra*, p. 97) dit seulement que le pays de Fančūr, célèb[re] par son camphre, est voisin des îles Ramin = Sumatra. Comme Sumatra a é[té] quelquefois confondue avec Ceylan (*vide supra apud* Yāḳūt, p. 205, 206, 2[..] et 232), Ibn Wāfid a pu croire que Fančur ne faisait qu'un avec cette derniè[re] île. L'erreur attribuée à Mas'ūdī ne figure dans aucun des ouvrages de [cet] auteur qui nous sont parvenus.

Le texte de Ibn al-Bayṭar a ببلاد فنصورا sic جزيرة سرنديب, litt. dans [le] pays de Fančūra [qui fait partie] de l'île de Ceylan.

3. *Vide supra* la note 1.

4. *Ibid.*

5. الرياحى.

6. الازد.

7. الاسفرك.

8. الازرق, le camphre bleu ?

9. قلاة sic, var. كلاه *Kalāh*.

10. Le texte a رايح *Rāyḥ* qui est à rectifier en زابج *Zābag* <*Djāwaga*. V[ide] *supra apud* Serapion, p. 112, qui vraisemblablement copie Isḥāḳ ibn 'Imran.

11. هرنج, pron. anc. *Harang*; var. هريج *Harīdj*, *Harīg*.

Chine[1] et c'est de là que l'on en exporte le plus. Le camphre est la gomme d'un arbre de ce pays. Il est rouge et brillant; son bois est blanc et mou, tournant au noir. Le camphre se trouve dans les vides qui existent tout le long de son tronc. Le meilleur est le *riyāḥī*, qui est naturel, (p. 128) de couleur rouge et brillante. On le soumet à la sublimation et il devient blanc. On l'appelle *riyāḥī* parce que le premier qui le découvrit fut un roi du nom de *Riyāḥ*. Le nom du pays qui le produit est Fančūr, d'où son nom de *fančūrī*[2]. C'est le meilleur camphre, le plus subtil, le plus pur et le plus blanc. C'est aussi le plus volumineux, ses fragments ayant environ les dimensions d'un dirham. Vient ensuite celui que l'on appelle *farfūn*[3], qui est grossier, de couleur sombre, et n'a pas la pureté du *riyāḥī*; partant il est moins estimé et moins précieux. Après vient le camphre nommé *kūkasb*[4], qui est d'une qualité inférieure au *riyāḥī*. Puis celui que l'on appelle *bālūs*[5]. Il est mélangé d'esquilles de camphrier, gras et gommeux, et se rencontre sous le volume d'une amande, d'un pois chiche, d'une fève ou d'une lentille. Toutes ces espèces de camphre se purifient par la sublimation, d'où l'on obtient un camphre blanc, lamelleux, pareil aux lames du verre dans lequel on le sublime. Voilà ce que l'on appelle le camphre préparé. D'un *mann* de *bālūs* et de *kukasb* on obtient par la sublimation une livre et demie de camphre de moyenne qualité. On fait entrer le camphre dans tous les aromates, excepté ceux qui contiennent de la *ghāliya*, de l'ambre et des préparations musquées. Le camphre est froid et sec au troisième degré. Il convient aux tempéraments chauds, contre la céphalalgie de nature biliaire, s'il est respiré soit en substance, soit associé à l'eau de roses ou au sandal pétri avec l'eau de roses. Il est salutaire dans ces cas et fortifie les organes et les sens des sujets affectés. Si on le flaire pendant longtemps, il supprime l'appétit vénérien. Administré à l'intérieur, il est encore plus actif. Employé chaque jour comme errhin avec deux grains d'eau de laitue, il dissipe la cha-

1. الصين الصغرى.
2. Le texte a toujours les leçons fautives *Ḳīčūr* et *ḳīčūrī*.
3. فرفون ? Serapion a باكوس *bākūs* et les *Aīn i-Akbari*, قرقوى *Ḳ.R.Ḳ.Wī* que le traducteur (*vide infra*) a lu *ḳurḳwī*.
4. كوكسب litt. *KūK.S.B.* Serapion a la même leçon que Dulaurier a lu *kūksab*; les *Aīn-i-Akbari*, كوكب *kūkab*. Variante de Ibn al-Bayṭār كوكنت *kukanat*, litt. *KūK.N.T.*
5. بالوس, sans doute le camphre de Bālūs = Baros.

leur du cerveau, dispose au sommeil, dissipe la céphalalgie et suspend l'épistaxis et les hémorragies.

Māsardjwīh. Un homme de ma connaissauce prit six mithḳāl de camphre à trois reprises ; son estomac se détériora au point qu'il ne pouvait plus digérer et qu'il avait perdu le sens génésique dès la première dose. Nul autre accident ne se déclara.

Masīḥ. Le camphre suspend l'épistaxis, introduit dans le nez avec du suc de dattes vertes.

Razès (p. 129). Il est froid et subtil et convient contre la céphalalgie et les inflammations soit de la tête soit du reste du corps. Flairé abusivement, il provoque de l'insomnie. Pris à l'intérieur, il refroidit les reins, la vessie et les testicules, glace le sperme et engendre, dans ces régions, des maladies froides.

Le même, dans le *Continent*. D'après l'ancienne médecine, il resserre le ventre et hâte l'époque de la canitie.

Al-Baṣrī. Il a quelques inconvénients. Il convient aux tempéraments chauds dans le cas d'affections inflammatoires intenses. Mélangé en petite quantité avec les autres médicaments, il resserre le ventre et suspend les selles de nature biliaire.

Livre des Expériences. Il neutralise les mauvais effets produits sur les yeux par un tempérament chaud, quel que soit son mode d'emploi. Mélangé avec les collyres chauds, il les empêche de nuire à l'œil et modère leur action. Introduit dans le nez avec du suc de coriandre fraîche, il arrête les écoulements sanguins qui viennent du cerveau. Dissous dans de l'huile de roses et injecté dans le nez, il est salutaire contre l'altération des tempéraments chauds; il combat les matières engendrées dans les tempes et les yeux. Ces matières, dont la formation se manifeste au lever du soleil, s'accroît avec son élévation, diminue avec son abaissement et cesse la nuit, ont pour cause les marches forcées au soleil dans les chaleurs, ou bien encore la dénudation de la tête par un air froid, d'où le resserrement des pores et une congestion qui altère la constitution. Mélangé avec de l'huile de roses et employé en frictions sur le devant de la tête, il est avantageux contre la céphalalgie causée par la chaleur, surtout chez les femmes en couche.

Avicenne. Le camphre est utile dans les abcès chauds, en embrocations. Il convient beaucoup dans les aphthes. Pris à l'intérieur, il engendre des calculs dans les reins et la vessie. Il entre avec avantage dans les préparations contre l'ophthalmie inflammatoire.

Le même, dans les *Médicaments cordiaux*. Il a une propriété bien prononcée dans l'affaiblissement de la substance de l'esprit vital, par le fait de sa froideur, alors qu'il est administré modérément. Parfois cette propriété est secondée par son action réfrigérante chez les tempéraments chauds, lorsque la constitution (p. 130) s'est détériorée par suite de l'affaiblissement et de la résolution de l'esprit vital. Son action fortifiante et calmante est en tous cas secondée par son aromaticité, quel que soit le tempérament. On modère son action réfrigérante par le musc et l'ambre, et sa sécheresse par des huiles aromatiques et émollientes, telles que les huiles de giroflée et de violette. C'est un antidote, et surtout à l'égard des poisons chauds. Il rend l'esprit vital plus subtil et plus lumineux; c'est pourquoi il fortifie et réjouit. En cela, il agit comme le succin, mais son action est plus prononcée et plus salutaire.

Autre. Mis dans les cavités dentaires, il en arrête l'érosion et, dans ces cas, son action est très efficace.

N° 2070. ماء الكافور *Mā al-kāfūr*, Eau camphrée.

P. 284. Ibn Buṭlān[1], dans son *Entretien de la santé*. Elle est chaude et sèche au troisième degré. La meilleure est celle qui, par sa couleur jaune, ressemble à l'huile de baumier. Elle s'emploie pour (p. 285) chasser les mauvaises odeurs. Elle a l'inconvénient de causer de la céphalalgie chez les tempéraments chauds. On la corrige en lui associant de l'huile de violettes. Elle convient aux tempéraments froids, aux vieillards, pendant l'hiver et en tous pays, exceptés les méridionaux. Māsardjwīh, Razès et Yuḥannā rapportent qu'elle sort du tronc du camphrier et s'écoule quand on y fait des incisions. Or ce sont là les maîtres des pharmacologues. Un témoin oculaire rapporte que, parmi les camphriers, il en est qui contiennent dans leur intérieur du camphre pur, et ce sont ceux de Fančūr[2]. Chez d'autres il est mélangé avec les enveloppes corticales. On les soumet à la coction, et pendant l'opération se

1. Médecin chrétien de Bagdad qui vivait au xie siècle. Il était laid et noir, et disait qu'il ne convenait pas à un médecin d'être beau. Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 489-492.

2. *Vide supra*, p. 288 et note 1.

produit ce liquide huileux. Il a la propriété, déposé sur les mets, d'en écarter les mouches.

N° 2127. مسك *Misk*, Musc.

P. 316. Ibn Wāfid. Voici ce que rapporte Mas'ūdī dans son livre intitulé *Prairies d'or et Mines de pierreries*[1] : « Les parties du Tibet et de la Chine où vit la chèvre à musc ne font qu'un même canton, étant contiguë les unes aux autres. Cependant le musc du Tibet est supérieur à celui de la Chine, et cela pour deux raisons. La première, c'est que la chèvre du Tibet se nourrit de nard odorant et d'autres plantes aromatiques, tandis que celle de la Chine se nourrit d'herbes différentes. La seconde, c'est que les Tibétains ne retirent pas le musc de sa vessie et l'y laissent tel quel, tandis que les Chinois le retirent et le sophistiquent avec du sang et d'autres matières; de plus le long trajet qu'ils lui font faire en mer l'expose à l'humidité et aux intempéries de l'air. Si les Chinois n'altéraient pas ainsi le musc et le plaçaient dans des vases en verre bien fermés, pour le transporter dans les pays musulmans tels que l''Omān, la Perse, l''Irāḳ et autres pays, il serait égal à celui du Tibet. Le musc le meilleur et le plus odorant, est celui qui sort de la chèvre au moment où il est parvenu à sa complète maturité. Nos gazelles ne diffèrent pas de la chèvre à musc par les formes extérieures, l'aspect, la couleur ni les cornes; seulement elles se distinguent par deux dents analogues à celles de l'éléphant, et que chaque individu porte à la mâchoire [supérieure], droites et longues d'environ un empan. Au Tibet et à la Chine on tend des cordes, des lacets et des filets pour les chasser, ou bien on les attaque avec des flèches : on coupe la vessie, et le sang qu'elle contient n'est pas encore mûr, mais cru, frais et impropre. Il s'en dégage une odeur désagréable qui dure quelque temps, elle finit par disparaître sous (p. 317) l'influence de l'air et passe à l'état de musc. Il en est de ce musc comme des fruits que l'on détache et que l'on récolte avant qu'ils aient mûris complètement sur l'arbre. Le meilleur musc est celui qui a mûri dans sa poche, qui n'en a pas été détaché et qui s'est élaboré sur l'animal. Dès que le sang est arrivé à maturité et à perfection, il blesse et démange l'animal

1. T. I, p. 353-356.

qui cherche alors les rochers et les pierres échauffées par le soleil, s'y frotte et en éprouve du soulagement. La poche se rompt alors et laisse échapper sur les pierres le musc, de la même manière que se percent les tumeurs et les abcès, quand les matières qu'ils contiennent sont mûres, le distendent et le forcent à se rompre, ce qui procure du bien-être. Lorsque tout le contenu de la poche s'est écoulé, de nouvelles humeurs sanguines s'y portent et s'y accumulent comme auparavant. Les Tibétains cherchent à travers les rochers et les montagnes les endroits où paissent les chèvres à musc, et trouvent le sang desséché sur les roches et les pierres. La nature a fait mûrir cette substance sur l'animal, le soleil l'a desséchée et l'air lui a fait subir son influence. Ils recueillent alors ce musc, qui est le meilleur, et le mettent dans des vessies qu'ils préparent après les avoir enlevées à des chèvres tuées à la chasse. Ce musc est celui qu'emploient leurs souverains et dont ils se font des cadeaux. Les commerçants l'exportent rarement. Le Tibet compte un grand nombre de villes qui donnent leur nom à une sorte de musc. »

AUTRE. La chèvre à musc a deux dents incisives petites et aiguës, reposant à leur partie terminale sur les dents inférieures. Ses pieds de devant sont courts et ceux de derrière allongés. Le pays qu'habitent les chèvres à musc est difficile, entrecoupé de montagnes et de plaines. Quand elles descendent dans la plaine, c'est alors qu'on les chasse.

AL-KOLHOMĀN[1]. Le musc est chaud au second degré et sec au troisième.

IBN MĀSAH. Il assainit la sueur, fortifie le cœur, donne de la vigueur aux tempéraments atrabilaires et pusillanimes. Associé aux médicaments, il leur communique ses propriétés. Il échauffe les organes. Appliqué sur les organes externes, il les fortifie ; ingéré, il agit de la même façon sur les organes internes. La généralité des médecins de l'Ahwāz et de la Perse rapportent qu'il (p. 318) contient de l'humidité qui le rend aphrodisiaque, et que si l'on en mélange une petite quantité avec de l'huile de giroflée et que l'on en frictionne l'extrémité de la verge, il aide à la répétition du coït et à la promptitude de l'éjaculation.

RAZÈS, d'accord avec plusieurs auteurs, prétend qu'il infecte la

1. Médecin indien du IXe siècle. Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 286.

bouche, si on le fait entrer dans les préparations culinaires. Il dit dans le *Manṣūrī* qu'il convient dans les affections algides de la tête, contre les nausées et la dépression des forces.

ṬABARĪ. Il est doué de subtilité et fortifie les organes en vertu de son aromaticité. Associé au safran, chacun à la dose d'une demi-lentille, et introduit dans les narines, il convient dans la céphalalgie de nature algide et fortifie le cerveau.

ḤAKĪM IBN ḤUNAYN[1]. On l'emploie dans les préparations qui fortifient l'œil. Il déterge les taies légères et en dessèche les humeurs.

ISḤĀḲ IBN 'IMRĀN. Il convient aux vieillards et aux sujets à tempérament humide, surtout dans les temps et les pays froids. Il entête les jeunes gens et les tempéraments chauds, surtout dans les temps et les pays chauds. En somme il est salutaire contre toutes les affections algides de la tête. Il dilate les obstructions et convient contre les vapeurs qui se fixent dans l'œil et dans le reste du corps. Il resserre le ventre et fait disparaître la coloration jaune de la face. Il neutralise l'action des poisons, combat avec succès les palpitations, est avantageux au foie et fait disparaître la dyspnée.

AVICENNE. C'est le meilleur antidote contre l'aconit[2], le poison dit *halhal*[3] et le seigle ergoté[4]. Il convient contre l'hébétude et donne de la gaieté. On corrige sa chaleur par le camphre, et sa sécheresse par les huiles humectantes, telles que l'huile de violettes et l'huile de roses.

LIVRE DES EXPÉRIENCES. Associé aux médicaments des quatre sens, il en accroît la sensibilité. Il ajoute à la chaleur naturelle. Mélangé aux médicaments purgatifs, il rend leur action purgative plus complète. Il convient dans la généralité des médicaments purgatifs. Employé comme errhin chez les paralytiques et les sujets affectés d'apoplexie non fébrile, il les excite et purifie leur cerveau des autres errhins employés. Dissous dans les huiles chaudes et employé en frictions sur les vertèbres dorsales, il (p. 319) est utile contre la stupeur et la paralysie, si l'on en pro-

1. Personnage inconnu qui vivait au IXe siècle. Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 154.

2. البيش *al-bīš*. *Vide supra*, p. 246.

3. هلهل.

4. قرون السنبل.

longe l'usage. Dissous dans l'huile de ben et employé en frictions sur la tête, il est avantageux contre les fluxions.

Ibn Ruḍwān. Employé en embrocations, il soulage la douleur des hémorrhoïdes externes.

Averroès. Pris à l'intérieur, il convient contre les flatuosités grossières des intestins.

Autre. On le remplace par le castoréum dans les affections des nerfs : cette substance le supplée dans toutes ses actions, à part son aromaticité.

N° 2203. نارجيل *Nārdjīl*[1], Coco.

P. 356. On lui donne aussi le nom de *rāndj*[2]. C'est la noix d'Inde.

Abū Ḥanīfa. C'est un palmier de haute taille qui fléchit sous [le poids de] celui qui y grimpe et courbe ses branches vers la terre, de sorte qu'il puisse en cueillir les fruits à volonté. Il porte des régimes, et un bon régime peut donner jusqu'à trente cocos. Ce fruit contient un liquide laiteux qu'on appelle *ṭuwāḳ*[3]. Quand on veut recueillir ce liquide, un homme grimpe jusqu'à la cime de l'arbre, muni de bocaux, et choisit un des régimes qui ne soit pas encore entr'ouvert. Il en coupe l'extrémité, en enlevant le spadice, puis il y ajuste un de ses bocaux qu'il assujettit au régime. Il fait de même avec un autre régime. Cet arbre a toujours quelque régime nouveau, grêle encore et récemment poussé, et un autre plus avancé. Ce travail terminé, l'homme descend. Le liquide ne cesse alors de couler dans le bocal, au point qu'on peut l'entendre d'en bas. Le soir venu, l'homme remonte vers les bocaux et les descend. Un seul bocal peut contenir plusieurs livres de liquide. On boit ce liquide récent, qui est alors sucré, épais et

1. Pron. anc. *nārgīl* < skr. *nārikera* ou *nārikela*, coco, cocotier.

2. الرانج.

3. Le texte a la forme arabisée اطواق *aṭuwāḳ* pour طُواق *ṭuwāḳ* < malais توق *tūwaḳ* ou *tūaḳ*, toddi, liqueur fermentée et enivrante qui provient du cocotier et d'autres arbres de la famille des palmiers (Favre, *Dict. malais-français*, sub verbo توق). Cf. kawi : *twak*; dialectes malgaches : *tūwaka*, *tūaka*, *twāka*, *toka* (G. Ferrand, *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, Paris, 1909, in-8, p. 79 sub verbo *tuwāḳ*). Ce mot se retrouve dans plusieurs autres langues et dialectes de l'Indonésie.

Pour ce *ṭuwāḳ*, *vide supra apud* Sulaymān, p. 39 et Ibn al-Faḳīh, p. 58.

agréable, pareil à du lait de brebis, de la même manière que l'on boit du vin; il procure une ivresse modérée aux buveurs qui ne s'exposent pas en plein air. Dans le cas contraire, l'ivresse est violente, et si l'on en fait usage sans y être habitué, l'esprit s'altère et l'intelligence devient confuse. Les portions conservées jusqu'au lendemain se tournent en vinaigre qui devient très acide et qu'on emploie dans les préparations (p. 357) de la viande de buffle, pour les cuire parfaitement. Le *līf* (ou filament) de cet arbre est meilleur que tout autre et s'appelle *ḳinār*[1]. On préfère celui qui est d'un noir foncé et qui vient de Chine.

AL-BAṢRĪ. Le coco, c'est-à-dire la noix d'Inde, est chaud au second degré et humide au premier. Les sucs qu'il produit ne sont pas froids. Le meilleur est celui qui est récemment cueilli et frais, blanc et rempli d'un liquide sucré. Quand il commence à se corrompre, il a la propriété d'expulser les lombrics et les vers cucurbitaires.

MASĪḤ. Il est lent à passer dans l'estomac et donne un chyme grossier. Le meilleur coco est celui qui est récent. A l'état frais, c'est un aphrodisiaque.

RAZÈS dans le *Manṣūrī*. Il donne du sperme et réchauffe les reins et les parties voisines.

LE MÊME, dans son *Traité des Correctifs des Aliments*. Le coco échauffe le corps. Il convient contre la rétention d'urine, le refroidissement de la vessie et les douleurs dorsales anciennes. Il active la formation du sperme. Sa pulpe séjourne longtemps dans l'estomac, et on la corrige avec du sucre de pénide et du sucre candi. Les vieillards et les sujets à tempérament froid n'ont pas besoin de la corriger. Quant aux jeunes gens et aux sujets à tempérament chaud, ils auront recours aux tempérants dont nous avons parlé, et ils prendront à la suite du melon et de la préparation appelée *bawārad*[2], acidifiée.

1. قينار. Il faut sans doute lire قنبار *ḳanbār* ou *ḳinbār*, écrit également قمبار *ḳambār* ou *ḳimbār* et كنبار *kinbār*, qui signifient *corde en fibres de cocotier*.

2. البوارد.

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.